Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Bibliothèque nationale de France (BnF)

PANTHÉON LITTÉRAIRE.

LITTÉRATURE GRECQUE.

POÉSIE.

25593

Z

9665

(46)

BO

92

ŒUVRES

DES

POÈTES GRECS.

BATIGNOLLES-MONCEAUX, IMPRIMERIE D'AUGUSTE DESREZ, ET Cie,
RUE LEMERCIER, 24.

LES PETITS

POÈMES GRECS

ACQUISITION
N° 271074

PAR

ORPHÉE. — HOMÈRE. — HÉSIODE. — PINDARE. — ANACRÉON. — SAPPHO. — TYRTÉE.
STÉSICHORE. — SOLON. — ALCÉE. — IBYCUS. — ALCMANE. — BACCHYLIDE.
THÉOCRITE. — BION. — MOSCHUS. — CALLIMAQUE. — COLUTHUS.
MUSÉE. — TRYPHIODORE. — APOLLONIUS. — OPPIEN. — SYNÉSIUS.

TRADUITS PAR

ALUTH. — BIGNAN. — BELIN DE BALLU. — J.-J.-A. CAUSIN. — ERNEST FALCONNET. — GRÉGOIRE ET COLLOMBET.
LAPORTE DUTHEIL. — J.-M. LIME. — PERRAULT-MAYNAND, ETC.

PUBLIÉS PAR M. ERNEST FALCONNET,

SOUS LA DIRECTION

DE M. AIMÉ-MARTIN.

PARIS,

AUGUSTE DESREZ, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

RUE NEUVE-DES-PETITS-CHAMPS, 50.

M DCCC XXXVIII.

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

La traduction des *Poëtes grecs* que je présente au public est l'œuvre de plusieurs auteurs. Un volume composé d'ouvrages aussi variés par la forme et par les idées ne pouvait appartenir à une seule rédaction; il lui fallait tout à la fois l'unité de direction imprimée par une intelligence patiente et dévouée au travail difficile de l'arrangement et le talent varié de plusieurs traducteurs s'exerçant chacun sur un texte différent et le marquant au cachet de sa personnalité, de son style, de sa manière. D'heureuses circonstances m'ont permis de faire ainsi: des hommes habiles ont bien voulu se joindre à moi pour élever à la poésie grecque un monument sérieux et durable. Qu'ils en acceptent ici tous mes remercîment et qu'ils me permettent de faire ressortir en même temps leur modestie et leur mérite.

M. Bignan se trouve, parmi tous ces brillans collaborateurs, le premier dans l'ordre du volume. Ami de Dugas-Montbel, cet excellent traducteur trop vite enlevé à la littérature, il a été son fidèle compagnon d'études; il avait longtemps lutté avec lui contre toutes les difficultés de la langue grecque; il en connaît toutes les ressources et tous les secrets. La traduction inédite d'Hésiode, qu'il a bien voulu nous abandonner, est l'œuvre de plusieurs années de travail. Les notes seules, pleines d'une érudition puisée dans les auteurs primitifs, dans les scholiastes les plus diffus et les commentateurs les plus minutieux, prouveront tout ce qu'il a fallu de recherches pour éclairer le texte d'Hésiode, si obscur par les sujets qu'il traite et par la date reculée à laquelle se rapportent les différens usages des peuples anciens.

M. Perrault-Maynand, helléniste distingué, connu par plusieurs ouvrages devenus classiques dans l'enseignement, s'occupait depuis cinq ans d'une traduction complète de Pindare. La première portion de son travail avait paru en un volume in-8°; elle renfermait la traduction des *Olympiques* avec le texte grec, des notes et une version latine excessivement exacte. Ce volume nous avait révélé la science d'un homme également habitué à toutes les difficultés grammaticales de la langue grecque et à toutes les beautés de la langue française. En même temps qu'il nous a permis de profiter des *Olympiques* déjà publiées, il a terminé pour nous *les Néméennes*, *les Isthmiques* et *les Pythiques*, et nous a ainsi donné une œuvre complète bien supérieure à toutes les tentatives de Chabanon, de Gin et de Tourlet.

Théocrite, Bion et Moschus sont dus aussi à des savans qui, comme M. Perrault-Maynand, travaillent loin du tumulte, des événemens et des hommes, retirés dans une ville dont la réputation est loin d'être littéraire. M. Perrault-Maynand, traducteur de Pindare; M. ***, traducteur de Théocrite; MM. Grégoire et Colombet, traducteurs de Bion, de Moschus et de Synésius, vivent à Lyon. Leur dévouement aux études sérieuses mérite d'être récompensé par la plus grande publicité, et nous espérons qu'on nous saura gré d'avoir prouvé au monde savant qu'il est ailleurs qu'à Paris de nobles efforts dignes d'être connus et encouragés.

Les Halieutiques d'Oppien appartiennent à M. Limes: il nous a autorisés à reproduire sa traduction. Il n'était pas possible de faire mieux; nous avons donc été heureux de pouvoir profiter d'une version aussi élégante que consciencieuse.

Quant à moi, j'aurais désiré mériter un voisinage aussi redoutable, j'ai essayé. Le premier en France j'ai tenté de traduire Orphée et de pénétrer à l'aide d'une version exacte dans les mystères de cette civilisation primitive. Les difficultés sont inextricables, et je ne me flatte pas de les avoir surmontées. L'excellent discours préliminaire, héritage d'un savant helléniste, Delille-Desalle, mort depuis longtemps, m'a été utile pour résumer toutes les idées sur le problème encore indécis de l'existence d'Orphée; mais malgré ce secours et les notes d'Eschenbach et de Gessner, je n'ose espérer d'avoir réussi dans une œuvre presque impossible. Des travaux plus agréables et moins difficiles sur Homère, Anacréon, Sappho, l'*Anthologie* et quelques petits poëtes complètent avec l'introduction ma part dans ce volume. J'ai eu soin que l'introduction ne présentât que le sommaire d'idées générales sur les caractères de la poésie grecque; j'ai développé dans les préfaces mises en tête de chaque poëte le caractère particulier de chaque poëte et de chaque époque; enfin j'ai apporté à ce volume tous les soins de surveillance et de révision dont je suis capable! Puissé-je ne pas être resté au-dessous de ma tâche.

ERNEST FALCONNET.

Paris, 20 août 1838.

Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Une ou plusieurs pages ont été volontairement omises ici.

ŒUVRES D'HÉSIODE,

TRADUITES PAR M. A. BIGNAN.

ESSAI SUR HÉSIODE.

Il y a des noms qui ont passé à la postérité avec les impérissables et gigantesques monumens des anciens âges, dont ils offrent le résumé vivant ; c'est en eux seuls que tous les autres se sont absorbés et comme perdus : semblables aux débris du monde antédiluvien, ils ont survécu à tous les cataclysmes sociaux et politiques pour servir de jalons destinés à marquer les pas de l'humanité dans les voies successives de la civilisation. Tels sont les trois grands noms d'Orphée, d'Homère, d'Hésiode, trinité symbolique des trois phases que dans l'origine l'esprit grec a parcourues. Orphée, Homère, Hésiode ont été les premiers initiateurs de la Grèce dans le culte, dans l'histoire, dans la morale. Leur poésie, chargée d'une sorte de sacerdoce, a chanté les dieux, célébré les héros et gravé les préceptes de la justice et de la sagesse dans l'âme des peuples. Le scepticisme moderne a contesté ou nié leur existence. Sans doute les hymnes revêtus du nom d'Orphée portent une date postérieure au siècle de cet ancien chantre, puisque ce fut Onomacrite qui, sous les Pisistratides, les composa ou du moins rajeunit entièrement leur forme. Le nombre immense des ouvrages attribués à Homère et à Hésiode est un motif de croire que ces deux grands hommes n'ont pu en être les seuls auteurs ; mais si leurs contemporains et la postérité ont mis sur leur compte des travaux étrangers, est-ce là une raison suffisante pour ne voir en eux que des êtres imaginaires et abstraits? Comment supposer que toute l'antiquité grecque et latine soit tombée dans l'erreur sur la réalité de faits dont l'époque n'était pas encore très-éloignée et sur lesquels on n'avait aucun intérêt à la tromper? D'où serait provenue l'idée d'un Orphée, d'un Homère, d'un Hésiode, si trois poëtes de ce nom n'avaient point existé ? Cette existence ne semble-t-elle pas plutôt confirmée par la variété même des récits auxquels leur vie a servi de texte, par l'empressement des peuples à se disputer le privilége de leur berceau et de leur tombe, et surtout par le choix que l'opinion commune a fait de leur personne pour leur attribuer tant d'ouvrages? Après tout, la question relative à la personnalité réelle ou supposée de ces anciens poëtes ne doit pas nous occuper longtemps. Qu'importent des noms ? Leurs œuvres nous restent; c'est là qu'il faut étudier les secrets de leur génie. Avant d'examiner les ouvrages d'Hésiode, reportons nos regards sur les époques antérieures, parce qu'ils nous offrent un frappant synchronisme des antiques croyances déjà déchues et des croyances nouvelles prêtes à s'élever.

Le fleuve de la religion et de la poésie grecques se forma des nombreuses sources qui, des hauteurs de l'Himalaya, des vallées du Nil, des rives de l'Euphrate et du Tanaïs, se dirigèrent vers la même contrée. Mais leurs flots, ballottés les uns contre les autres, luttèrent longtemps avant de suivre un même cours. Les deux races japhétique et sémitique, se trouvant face à face dans la Grèce, reprirent leurs haines, recommencèrent leurs combats ; les sacerdoces rivaux de l'Asie et de l'Europe se persécutèrent tour à tour, jusqu'à ce que la théologie orphique rassemblât les élémens de ces cultes divers et les concentrât dans une seule doctrine. Alors la théocratie, qui s'établit au berceau de tous les peuples, essaya de prendre possession du sol de la Grèce. Quoiqu'elle n'y ait jamais régné aussi impérieusement que dans l'Inde, dans la Perse, dans l'Égypte, chez les Hébreux ou chez les Étrusques, cependant, à travers les épais nuages dont est chargé le ciel mythologique de l'ancienne patrie de Linus et d'Orphée, on voit percer quelques rayons qui laissent découvrir son vague et mystérieux fantôme. La religion primitive des Grecs avait personnifié les astres, les vents, les métaux, les révolutions physiques du globe, les travaux de l'agriculture, les inventions des arts ; non contente de diviniser toutes les puissances cosmiques, surnaturelles et intelligentes, elle avait emprunté à l'Orient l'usage d'envelopper sa doctrine de formes énigmatiques ; ses sentences étaient brèves, synthétiques, profondes ; pour en traduire le texte, elle les métamorphosait en figures destinées à pénétrer dans l'esprit par l'organe de la vue ; elle revêtait ses idées d'un corps ; elle matérialisait sa pensée ; en un mot, elle parlait la langue du symbole. Le symbole domina jusqu'à la naissance

du mythe, qui en est le développement naturel, et de l'histoire, qui a pour interprète le récit épique. Avant Homère, il n'y avait donc que des chantres sacerdotaux. Linus, Olen, Orphée, Musée, Eumolpe, Thamyris, Mélampe, Abaris, Olympus, Hyagnis, Philammon, Pamphus, ne composèrent en général que des théogonies. Ce fut dans la Piérie, dans la Thrace et dans les contrées du nord soumises à des castes sacerdotales que les Muses virent fleurir leur premier culte ; elles tâchèrent d'apprivoiser les mœurs encore grossières d'une population barbare. Ces Dactyles Idéens, ces Telchines, ces Curètes, ces Corybantes, ces Cabires de Samothrace, ces prêtres d'Argos et de Sicyone cherchaient à introduire des rites moins austères, moins sanglans, à importer des arts utiles, à faire éclore les germes de la civilisation. Ce n'étaient pas la guerre et la conquête qui amenaient dans la Grèce leurs cultes nomades ; ils y venaient à la suite de ces nombreuses colonies qui, chassées de leurs métropoles, voulaient établir avec un pays voisin des liaisons d'amitié, de commerce et d'industrie. La Grèce, devenue le rendez-vous des croyances les plus opposées, toucha à la Phénicie par Cadmus, à l'Égypte par Inachus, Cécrops et Danaüs, à la Phrygie par Pélops ; mais, au milieu de tant de points de contact, elle conserva l'empreinte des idées théologiques et cosmogoniques qui constituèrent la base de son culte primitif.

Le polythéisme grec trouva d'une part, chez les Pélasges, de l'autre, chez les Phéniciens, ses deux sources les plus antiques et les plus fécondes. Les arts se développèrent avec rapidité, comme l'attestent les traditions sur le génie de Dédale, les constructions cyclopéennes de Mycènes, de Nauplie et de Tyrinthe, le trésor de Minyas à Orchomène et les richesses consacrées à Apollon dans Pytho, la fonte et la ciselure des métaux, l'usage de tisser la toile et la pourpre, la fabrication des navires nécessaires à l'expédition des Argonautes, les premiers essais de la sculpture polychrome et polylithe, de la médecine, de l'agriculture, de l'astronomie. La barbarie, comme personnifiée dans Procruste, dans Augias, est combattue par Thésée et par Hercule ; le droit de la force commence à se retirer devant les principes d'ordre et de sagesse. Le génie des lois inspire Rhadamanthe et Minos. Partout l'esprit humain s'éveille, et s'il produit déjà d'utiles et de grandes choses, c'est qu'il marche appuyé sur la main puissante de la religion. Les corporations sacerdotales de Sicyone et d'Argos, les oracles de Dodone et de Pytho, la tendance symbolique de la poésie, tout semble prouver que les prêtres alors partageaient avec les rois la suprême autorité. Ainsi la théocratie grecque dut exercer d'abord de l'ascendant sur de jeunes et ardentes imaginations. A la tête des poëtes se présente Orphée, chantre inspiré des mystères et des symboles, Orphée, personnification vivante de l'époque sacerdotale de l'antique Grèce, comme Homère est l'expression individualisée de son âge héroïque.

Le siècle de la guerre de Troie, qui doit être pour nous identique à celui d'Homère, nous montre le triomphe de l'élément hellénique sur le principe pélasgique. Le frottement de l'esprit grec contre celui des pays voisins et surtout de l'Asie Mineure a rendu les mœurs moins farouches, les usages moins barbares. La religion, que la théocratie avait tenté de retenir dans ses pesantes chaînes, s'en affranchit pour multiplier ses croyances, qui deviennent, non plus le privilége exclusif de certaines castes, mais le domaine public de la nation ; l'anthropomorphisme place les dieux au niveau de toutes les intelligences ; aux chantres sacrés succèdent les poëtes épiques, qui célèbrent les héros plutôt que les dieux. Plus de mystères, plus de prêtres, plus de sacrifices de victimes humaines. Les seuls pontifes, ce sont les chefs d'armée, les princes, les rois, qui exercent en même temps les fonctions de juges, mais dont l'autorité est limitée par le concours des grands et du peuple. On voit combien l'élément populaire s'est accru et combien cet accroissement est favorable à la propagation des idées, que l'expédition de Troie sert encore à augmenter par le mélange de tant de peuplades mises en contact les unes avec les autres. Le temple cède la place au camp, à la cité. C'est alors que règne complètement le génie hellénique, dont Homère est le chantre et l'*Iliade* le trophée.

La guerre de Troie avait créé un commencement d'esprit d'association qui ne tarda point à s'affaiblir. La plupart des rois trouvèrent à leur retour leurs trônes envahis par l'usurpation ou leurs lits souillés par l'adultère. De là une longue série de crimes et de vengeances ; de là des querelles d'homme à homme, de famille à famille, de nation à nation. Quand la Grèce, qui avait triomphé au dehors, se replie sur elle-même, ce sont les guerres intestines qui servent d'aliment à son activité. Les peuples s'attaquent, s'exilent, s'exterminent mutuellement, et ces révolutions enfantent des rivalités héréditaires, de vives et profondes haines. Au milieu de cet ébranlement général, la royauté et la religion éprouvent un contre-coup violent. L'insubordination des peuples explique les tentatives des chefs pour les ramener au devoir. Alors les rois sont bien plus oppresseurs et les juges bien plus iniques que du temps d'Homère. Les croyances religieuses n'ont plus la même naïveté ni la même ardeur : le culte affecte quelques-unes de ces formes bizarrement merveilleuses qu'il avait déjà revêtues sous l'empire des idées sacerdotales. Il y a dans la poésie un retour vers les anciens dogmes théocratiques. Témoin des désordres de son siècle, Hésiode crut peut-être les arrêter en retraçant la généalogie de ces dieux dont il voyait s'affaiblir la puissance. Ses ouvrages durent rappeler la pensée publique vers des sujets religieux. Mais son mérite le plus incontestable, c'est d'avoir été poëte moraliste. A la

paresse, à l'amour de l'or et des plaisirs, à tous les vices d'une société où les croyances s'énervent, mais où les idées s'étendent et se fortifient, il oppose la sagesse de ses maximes. Les conseils qu'il donne à son frère s'appliquent à tous ses contemporains. Sa muse initie l'homme au culte d'une morale plus pure; elle flétrit l'oisiveté comme un fléau et vante le travail comme une source inépuisable de vertus, de richesses et de bonheur. Poëte cyclique ainsi qu'Homère, Hésiode fonde une école de chantres gnomiques, semblable à l'école de ces chantres épiques que la Grèce salua du nom d'Homérides.

Ainsi l'époque de la première civilisation grecque se divise en trois périodes distinctes, dont Orphée, Homère et Hésiode sont les représentans. Un examen attentif des œuvres d'Homère et d'Hésiode atteste qu'ils ont dû naître en deux siècles différens sous le rapport de la religion et de la politique, de l'état social et de la poésie. Ces preuves, tirées de leurs ouvrages mêmes, nous semblent les plus propres à détruire l'idée de leur coexistence. Un critique célèbre, Benjamin Constant, place entre eux l'intervalle de deux siècles, et cette conjecture offre, selon nous, plus de vraisemblance que toutes les autres opinions, que nous nous bornerons à rappeler sommairement. Hérodote dit qu'ils ont vécu quatre cents ans avant lui. Plutarque raconte la lutte de ces deux poëtes, qui se disputèrent la palme des vers à Chalcis. Philostrate, Varron, Érasme, les considèrent aussi comme contemporains; mais Philochore, Xénophane et d'autres auteurs soutiennent qu'Homère est plus ancien. Cicéron dit que ce poëte lui semble antérieur de beaucoup de siècles. Velleius Paterculus et Proclus croient Hésiode plus jeune, l'un de cent vingt années, l'autre de quatre siècles. Porphire prétend qu'il a vécu un siècle après Homère. Solin met entre eux l'espace de cent trente ans. L.-G. Giraldi, Fabricius, Saumaise, Leclerc, Dodwell, Wolff, assignent également à Hésiode une date postérieure. Dans ce conflit de sentimens divers, au milieu desquels Pausanias n'ose pas se prononcer, nous avons dû appeler la poésie au secours de la chronologie. La lecture des ouvrages d'Hésiode donne lieu de croire que, postérieur d'environ deux cents ans à Homère, il a vécu dans le huitième siècle avant l'ère chrétienne.

Quant à sa vie, elle a, comme celle d'Homère, fourni matière à des récits opposés.

D'abord, était-il originaire de Cume en Éolie ou d'Ascra en Béotie? D'un côté, Plutarque dit, d'après Éphore, que son père, étant déjà établi dans Ascra, y épousa Pycimède. De l'autre, Suidas prétend qu'Hésiode, encore très-jeune, fut transporté par ses parens de Cume, sa patrie, dans Ascra. Strabon, Proclus et Tzetzès rapportent le même fait. Hérodote et Étienne de Byzance le font naître également à Cume.

L'examen de ses poëmes nous servira à résoudre une question d'ailleurs peu importante. Lorsqu'il raconte dans les *Travaux et les Jours* (v. 635) que son père s'est transporté de Cume dans Ascra pour y chercher des moyens d'existence, il n'ajoute pas y être venu avec lui. Si cette circonstance avait eu lieu, n'en aurait-il pas fait mention? Un voyage maritime, surtout dans son enfance, n'aurait-il pas dû frapper son imagination et rester dans sa mémoire? Il y a plus : il dit formellement dans le même poëme (v. 650) qu'il n'a jamais navigué qu'une seule fois, dans son trajet d'Aulis en Eubée, où il remporta le prix de poésie aux funérailles du roi Amphidamas. De ces deux passages on peut légitimement conclure qu'il naquit dans Ascra, où son père s'était établi. Ce père, dont il ne dit pas le nom, s'appelait Dius, selon beaucoup d'écrivains. Vraisemblablement il amassa quelque fortune dans Ascra, puisque, après sa mort, ses deux fils plaidèrent pour le partage de sa succession. Persès corrompit les juges et obtint la part la plus considérable; mais Hésiode devint bientôt plus riche, grâce à sa frugalité et à son économie. Assez généreux pour soulager plusieurs fois les besoins de son frère, il tenta encore de le ramener à la sagesse en composant pour son instruction le poëme des *Travaux et des Jours*.

Hésiode préférait à la vie corrompue des cités l'innocence et la tranquillité des campagnes. Pasteur sur l'Hélicon, il exerçait un métier qui, dans les âges fabuleux et héroïques, avait été le partage des dieux et des rois. C'est là que les Muses, lui reprochant sa paresse, lui donnèrent une branche de laurier et l'animèrent du souffle poétique. Dès lors il se voua tout entier à leur culte; amant de la gloire, il apprit que les fils du roi Amphidamas, pour célébrer les funérailles de leur père, avaient ouvert à Chalcis en Eubée un concours de poésie; il y obtint la victoire et en remporta un trépied, qu'il dédia aux Muses de l'Hélicon par reconnaissance ou pour se conformer à l'usage de son siècle. Suivant Proclus, Panidès, frère d'Amphidamas, l'avait couronné comme ayant célébré, non la guerre et le carnage, mais l'agriculture et la paix. Diogène de Laerte (liv. 2, sect. 46) et Thomas Magister (argument des *Grenouilles* d'Aristophane) lui donnent pour antagoniste un chantre nommé Cercops. Plusieurs autres écrivains prétendent que c'était Homère lui-même dont il avait été vainqueur, mais ils ne méritent pas de créance. Ainsi l'ouvrage intitulé *le Combat d'Homère et d'Hésiode* a été sans doute fabriqué par quelque détracteur d'Homère ou par quelque grammairien postérieur au siècle d'Adrien. Le sujet de cet opuscule ressemble à ceux que les rhéteurs et les sophistes donnaient à traiter à leurs élèves. D'ailleurs l'argument le plus péremptoire contre une semblable lutte n'est-il pas le silence d'Hésiode? S'il avait eu Homère pour rival, ne se serait-il pas vanté de l'avoir vaincu?

Plutarque raconte, dans le *Banquet des sept Sages*, qu'Hésiode, après sa victoire, se rendit à Del-

phes, soit pour consacrer son prix à Apollon, soit pour interroger l'oracle sur son avenir et qu'il reçut cette réponse : « Heureux ce mortel qui visite ma » demeure, cet Hésiode que chérissent les Muses im- » mortelles ! Sa gloire s'étendra aussi loin que les » rayons de l'aurore. Mais redoute le bois fameux de » Jupiter Néméen. C'est là que le destin a marqué le » terme de ta vie. »

Hésiode, comme le raconte l'auteur du *Combat*, s'éloigna du Péloponèse, pensant que la divinité avait voulu désigner le temple consacré dans ce pays à Jupiter Néméen. Parvenu dans OEnoë, ville de la Locride, il s'établit chez Amphiphane et Ganyctor, fils de Phégée, ne comprenant pas le sens de la prédiction, car tout ce lieu s'appelait le lieu consacré à Jupiter Néméen. Comme il séjourna longtemps chez les OEniens, de jeunes hommes, le soupçonnant d'avoir violé leur sœur, le tuèrent et le précipitèrent dans la mer, entre l'Eubée et la Locride. Le troisième jour son corps fut rapporté par des dauphins tandis qu'on célébrait une fête en l'honneur d'Ariane. Tous les habitans, accourus sur le rivage, reconnurent le cadavre et l'ensevelirent avec pompe. On poursuivit les assassins, qui s'élancèrent dans une barque de pêcheurs et naviguèrent vers la Crète; mais au milieu de la traversée, Jupiter les foudroya et les précipita dans les flots. Suivant Pausanias (*Béotie*, ch. 31), ces jeunes hommes, qui étaient les fils de Ganyctor, Ctiménus et Antiphus, s'enfuirent de Naupacte à Molycrium, à cause du meurtre d'Hésiode, et là, ayant commis quelque impiété envers Neptune, ils subirent le châtiment mérité. Pausanias dit que tout le monde est d'accord sur ces faits, mais qu'il n'en est pas de même au sujet d'Hésiode; que, selon les uns, il fut accusé a tort d'avoir fait violence à la sœur de ces jeunes gens et que, d'après les autres, il était réellement coupable. Plutarque, dans *le Banquet de Dioclès*, explique ainsi la cause de sa mort : Hésiode, avec Milésius et un enfant nommé Troïle, fut reçu chez un hôte dont Milésius viola la fille pendant la nuit; les frères de la jeune fille, croyant Hésiode coupable, le tuèrent dans une prairie avec Troïle et le jetèrent dans la mer, en laissant le corps de l'enfant sur le rivage; des dauphins ayant rapporté le cadavre d'Hésiode au moment où l'on célébrait la fête de Neptune, les habitans du pays démolirent la maison de ses meurtriers et les noyèrent eux-mêmes.

Pausanias rapporte (*Béotie*, ch. 38) que de son temps on voyait à Orchomène le tombeau d'Hésiode, et il raconte pour quel motif les habitans de cette ville l'y avaient érigé : « Une maladie contagieuse faisant périr les hommes et les animaux, on envoya des députés pour consulter le dieu. On assure que la Pythie leur répondit qu'il fallait transporter les os d'Hésiode de la Naupactie dans l'Orchoménie et qu'il n'y avait pas d'autre remède au fléau. Les envoyés ayant demandé ensuite dans quel lieu de la Naupactie ils trouveraient ces ossemens, la Pythie leur annonça qu'une corneille le leur indiquerait. Lorsqu'ils eurent débarqué dans le pays de Naupacte, ils aperçurent à peu de distance de la route un rocher où était perchée une corneille, et ils découvrirent les os d'Hésiode dans le creux de ce rocher. On grava sur le tombeau l'épitaphe suivante :

« Ascra, riche en moissons, fut la patrie d'Hésiode; » mais la terre des Minyens, dompteurs de chevaux, » possède les os de ce poëte dont la gloire a été si » éclatante dans la Grèce parmi les hommes qui ju- » gent d'après les lois de la sagesse. »

Quels qu'aient été le motif et le genre de la mort d'Hésiode, la tradition veut qu'il soit parvenu jusqu'à un âge très-avancé. De là le proverbe d'une *vieillesse hésiodéenne* et ce distique attribué à Pindare par Tzetzès (Prolégomènes ad *Erga*).

« Salut, mortel qui es entré deux fois dans l'ado- » lescence et qui as eu deux fois un tombeau : Hé- » siode ! ô toi qui as atteint le dernier degré de la sa- » gesse humaine. »

Hésiode laissa un fils dont il parle (les *Travaux et les Jours*, v. 315), mais sans le nommer et sans dire quelle fut sa mère. Quelques auteurs prétendent que cette jeune fille, appelée Clymène ou Clémène, qu'il fut soupçonné d'avoir violée, avait été son épouse légitime et lui avait donné un fils nommé Mnaséas, Stésichore ou Archiépès.

Tout ce qu'on a débité sur la vie et la mort d'Hésiode semble porter le caractère de la fable plutôt que de l'histoire; les seuls faits authentiques sont les événemens consignés dans ses poëmes, tels que sa condition de pâtre sur l'Hélicon, sa victoire à Chalcis, son procès avec son frère et la naissance de son fils. Quant à son caractère, il s'est peint lui-même dans ses ouvrages; ami d'une existence sédentaire, observateur de la tempérance et de la justice, religieux jusqu'à la superstition, il n'ambitionna point la faveur des rois et borna son ambition à se rendre utile à ses concitoyens, à qui il prêchait la morale en beaux vers. Sa mémoire obtint les faveurs qui l'avaient fui pendant sa vie. L'admiration publique lui fit ériger, suivant Pausanias, des statues à Thespie, à Olympie, sur l'Hélicon. Chantées par la bouche des rhapsodes et transmises des pères aux enfans par la tradition orale, ses poésies furent rassemblées à la même époque que l'*Iliade* et l'*Odyssée*. Rien ne manqua à la renommée du poëte, puisqu'il eut même la gloire d'irriter l'envie. Hésiode, dit-on, eut son Cercops, comme Homère son Zoïle.

Après avoir jeté un coup d'œil sur le siècle et la vie d'Hésiode, nous examinerons ses œuvres avec plus de détails. Quel a été son premier ouvrage? Plusieurs critiques prétendent que c'est celui des *Travaux et des Jours*, parce que Pausanias dit (*Béotie*, ch. 31) avoir vu sur l'Hélicon, auprès de la fontaine, des lames de plomb très-altérées par le

temps et sur lesquelles ce poëme était inscrit. La nature de son sujet leur semble encore un puissant motif de croire à son antériorité. On peut leur répondre premièrement que l'existence du poëme des *Travaux et des Jours*, tracé sur des lames de plomb, ne saurait indiquer la date de sa composition, attendu que, composé sans le secours de l'écriture, il n'a eu besoin que plus tard de chercher en elle un appui plus durable que les chants des rapsodes et la mémoire des peuples ; en second lieu, qu'il doit se rattacher à une époque où la civilisation avait altéré déjà la foi naïve et les mœurs simples des premiers âges, puisqu'il nous montre presque partout l'équité aux prises avec l'intérêt, la paresse en opposition avec la nécessité du travail, des pratiques de religion minutieuses et puériles succédant à l'ardeur et à la sainteté des vieilles croyances, une poésie qui cherche à moraliser et à convaincre au lieu de raconter et d'émouvoir. Toutefois nous sommes loin de prétendre qu'il soit postérieur à la *Théogonie*. Autant qu'il est permis de le conjecturer dans une question d'une si haute antiquité, ces deux poëmes nous semblent contemporains.

L'authenticité de la *Théogonie* a été révoquée en doute, et le scepticisme à cet égard s'est appuyé du récit de Pausanias, qui rapporte (*Béotie*, ch. 31) que les Béotiens, voisins de l'Hélicon, assuraient qu'Hésiode n'avait composé d'autre poëme que celui des *Travaux et des Jours*. Mais on ne doit pas oublier que Pausanias parle d'une autre opinion qui lui attribuait un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels se trouve la *Théogonie*. D'ailleurs, si nous ajoutons foi au témoignage d'Hérodote, de Platon, d'Aristote, d'Eratosthène, d'Acusilaüs, de Pythagore, de Démosthène de Thrace, d'Agatharchide de Cnide, de Manilius, de Xénophane de Colophon, de Zénon le stoïcien, de Chrysippe, du grammairien Aristonicus, de Zénodote et d'autres savans de l'école alexandrine, nous sommes en droit de regarder la *Théogonie* comme l'œuvre légitime du chantre béotien. Devons-nous pour cela penser qu'elle ait franchi un intervalle de plus de deux mille six cents ans sans additions, sans pertes, sans changemens? Non : il en est d'Hésiode comme d'Homère : les rhapsodes ont mis la main dans ses œuvres. La *Théogonie*, qui n'a pas plus été écrite que l'*Iliade*, quoiqu'elle lui soit postérieure, présente encore plus d'empreintes d'un travail étranger. En considérant l'ensemble et les détails du poëme, la série de ces fables, souvent décousues ou maladroitement liées, la manière diverse et inégale d'exagérer les faits ; là d'oiseuses répétitions, ici des lacunes ou des contradictions frappantes, on ne peut s'empêcher de convenir que nous ne possédons qu'un monument incomplet, qu'un poëme conforme sans doute pour le fond, mais dissemblable en beaucoup de parties à celui qui est sorti pour la première fois de la bouche inspirée du poëte. Un sujet si religieux, si populaire, célébré par tant de chantres, semblait provoquer naturellement l'insertion de ces nombreux fragmens qui l'ont amplifié. La plus grande partie des interpolations remonte probablement à une époque très-ancienne. Depuis les rhapsodes, qui chantaient la *Théogonie* de ville en ville, jusqu'aux critiques de l'école d'Alexandrie, comme Cratès, Aristarque, Zénodote et d'autres, qui s'occupèrent de la révision de son texte, combien d'altérations successives n'a-t-elle pas dû éprouver ! Examinons-là toutefois telle qu'elle nous est parvenue.

D'abord on ne saurait douter que la *Théogonie* n'ait été précédée de plusieurs ouvrages de la même nature, bien que, pour montrer dans Homère et dans Hésiode les fondateurs de la mythologie grecque, on ait souvent cité ce passage d'Hérodote (liv. 2, c. 53) : « D'où chacun des dieux est-il venu? Tous ont-ils existé de tout temps? Quelles étaient leurs formes diverses? Les Grecs ne le savent que depuis hier, pour ainsi dire, car je ne crois pas qu'Hésiode et Homère aient vécu plus de quatre cents ans avant moi. Ce sont eux qui ont été les auteurs de la théogonie des Grecs, qui ont donné des surnoms aux dieux, partagé entre eux les honneurs et les inventions des arts et décrit leurs figures. » Hérodote sans doute a voulu dire qu'Homère et Hésiode furent au nombre des premiers poëtes qui chantèrent la religion grecque et dont les œuvres leur survécurent : il n'ignorait pas que cette religion existait bien longtemps avant eux. Homère et Hésiode ont pu greffer quelques rameaux sur l'arbre des anciens dogmes ; mais, quel que fût l'ascendant de leur génie, ils n'ont pu implanter brusquement sur le sol de la Grèce une mythologie toute nouvelle. Hésiode n'a donc point inventé de théogonie ; sa voix n'a été que l'écho des croyances populaires. Avant lui la poésie grecque avait enveloppé de ses formes sévères des pensées mystiques, comme les oracles, ou liturgiques, comme les lois des initiations et des purifications. L'école orphique est la source où il paraît avoir puisé le plus abondamment : plusieurs chantres de cette école et d'autres encore ont pu lui servir de modèles. Pausanias rapporte (*Béotie*, c. 27) que Olen de Lycie composa pour les Grecs les plus anciens hymnes connus et qu'il inventa les vers hexamètres (*Phocide*, c. 5). Pamphus, suivant Philostrate (*in Heroicis*), célébra le premier les Grâces et consacra un hymne à Jupiter. Musée, d'après Diogène de Laerte, fut l'auteur d'une *Théogonie*, quoique Pausanias (*Attique*, ch. 22) ne reconnaisse comme son seul ouvrage légitime qu'un hymne pour les Lycomèdes en l'honneur de Cérès, dont Homère et Hésiode, selon Clément d'Alexandrie (*Stromates*, liv. 6), ont imité quelques passages. Mélampe passe pour avoir expliqué en vers les mystères de Bacchus. Les combats des dieux contre les Titans servirent aussi de sujets à beaucoup de poëmes, parce qu'ils offraient la per-

sonnification de la lutte des élémens. En effet, la première période de la poésie grecque est toute mythique : elle présente, non les simples jeux de l'imagination, mais le caractère solennel et grave du symbolisme. C'est sur la base des généalogies que repose l'édifice de la mythologie païenne. Les objets extérieurs et leurs principes furent personnifiés de telle sorte que l'on regardait comme engendrée d'une autre chose celle qui renfermait en elle-même le germe de son existence. Ce premier genre de génération comprit les cosmogonies et les théogonies établies par les physiciens sur le combat des élémens, sur l'organisation du ciel et de la terre, sur la puissance des forces productives et destructives de la nature. Le second embrassa dans la suite les héros fondateurs d'un peuple et d'une ville ou célèbres par leurs exploits et par leurs bienfaits envers l'humanité : on fit remonter leur origine jusqu'à l'antiquité la plus haute, soit qu'on suivît la route des vieilles traditions, soit qu'on appliquât l'ancien langage au récit des fables et qu'on se servît pour de nouveaux mythes de ces mêmes dieux inventés dans les époques cosmogoniques, où l'esprit, fortement frappé des objets exposés à la vue, cherchait à produire au dehors, comme des faits, ses impressions et ses pensées. Ainsi donc les premiers poëtes de la Grèce convertirent le vieux langage des symboles en récits mythiques qui devinrent le développement détaillé d'un sens abstrait et profond. Hésiode nous présente de nombreuses imitations des dogmes de ces poëtes. Comme il ne vint que longtemps après eux, il mêla aux symboles changés en mythes les mythes changés en histoires. Toutefois au milieu de ce mélange on reconnaît encore le type primitif. Mais ces allégories dont s'enveloppe sa muse, il n'en pénétrait pas probablement le sens occulte ; il les rapportait comme des traditions populaires, sans se douter qu'elles se rattachaient en partie à cette première religion révélée à l'homme dans le berceau de l'univers. On remarque plusieurs similitudes entre ses poésies et les saintes Écritures. Hésiode est généalogiste à la manière de Moïse, et la *Théogonie* est, à quelques égards, la Genèse du paganisme. Mais comme les points de contact des religions grecque et hébraïque n'ont pas été directs, il est difficile de les déterminer d'une manière précise, parce que ces emprunts se sont antérieurement combinés, modifiés ou altérés avec les divers cultes de l'Égypte, de la Phénicie et des autres contrées. Toutefois le début des cosmogonies hébraïque, phénicienne et grecque offre des traits de ressemblance qu'on ne saurait méconnaître.

Moïse dit, au commencement de la Genèse :

« La terre était informe et nue ; les ténèbres couvraient la face de l'abîme et le souffle de Dieu planait sur les eaux. »

Sanchoniathon admet pour principe du monde le souffle d'un air ténébreux, un chaos confus et le désir qui excite tous les êtres à leur reproduction.

Hésiode nous montre, avant tout, le Chaos, puis la Terre, ensuite le Tartare, enfin l'Amour, lien harmonique de tous les élémens, source de toute création.

L'empreinte originelle et identique des deux idées, d'abord de la confusion des élémens, puis de leur coordination, ne se manifeste-t-elle pas dans ces trois fragmens ? Plusieurs orientalistes ont établi d'autres rapports entre les récits de Moïse, de Sanchoniathon et d'Hésiode. Ainsi ils ont considéré Abraham, auteur de la circoncision, comme le type du Cronos des Phéniciens et de celui des Grecs, qui privent Uranus leur père de ses parties génitales. Les détails avec lesquels Sanchoniathon raconte la mutilation d'Uranus par Cronos sont évidemment la source où Hésiode a puisé toute sa narration. L'origine de ces mythes bizarres provient des idées symboliques qu'on attachait au lingam et au phallus dans l'Inde et dans l'Égypte.

D'après Fourmont (*Réflexions sur l'origine, l'histoire et la succession des anciens peuples*, liv. 2, c. 5), le livre d'Hénok, l'historien de la Phénicie et le poëte d'Ascra s'accordent à peu près pour les trois races que rapportent les traditions des âges primitifs.

Nous pourrions signaler d'autres traits de similitude plus éloignés et plus confus ; mais nous aimons mieux nous borner à constater quelques rapports plus frappans entre la religion phénicienne et la *Théogonie* d'Hésiode. Dans le fragment de Sanchoniathon[1] que nous a conservé Eusèbe, ne découvrons-nous pas une identité remarquable entre l'invention du feu par Phos, Pyr et Phlox et la découverte de cet élément par Prométhée, entre ces hommes doués d'une force et d'une taille prodigieuse qui donnèrent leurs noms aux montagnes dont ils s'emparèrent et les trois géans Cottus, Briarée et Gygès, entre ces Bétyles, ou pierres animées, qu'inventa Uranus et la pierre emmaillotée que la Terre fit avaler à Saturne ? Dans les deux *Théogonies*, Uranus et Gué, quoique frère et sœur, ne s'épousent-ils pas et n'ont-ils pas Cronos pour fils ? L'Hermès, la Vénus et le Vulcain de la Grèce ne rappellent-ils pas le Taaut, l'Astarté et le Sydic de la Phénicie ? La famille de Nérée et de Doris, la race de Phorcys et de Céto ne portent-elles pas l'empreinte d'une origine phénicienne ? Les noms de Pontus, de Nérée, de Poseidon, de Notus et de Borée ne se rencontrent-ils pas également chez Sanchoniathon et chez Hésiode ? Enfin la conformité de plusieurs autres noms, les divers points d'analogie de l'un et l'autre idiome, la fréquence des relations que des liens de commerce ou de mariage avaient redoublées entre les deux peuples, tout ne prouve-t-il pas que l'empreinte de ces dogmes phéniciens, importés par les premières colonies, est plus manifeste dans les poëmes d'Hésiode que dans ceux de tous ses devanciers ?

Si nous cherchons maintenant les traces de la re-

[1] Voyez la première note d'Hésiode à la fin du volume.

ligion égyptienne dans la *Théogonie*, ce Typhoë, qu'Hésiode décrit sous l'image d'un monstre combattu par Jupiter, nous semblera une copie du Typhon d'Égypte, dieu malfaisant. Il y a dans cette lutte une allusion au dualisme des principes du bien et du mal, représentés dans l'Égypte par Osiris et Typhon.

Cette Hécate, qu'Hésiode le premier transporta dans le polythéisme grec, n'est autre, suivant Jablonski *(Panthéon égyptien)*, que la Titrambo égyptienne.

Latone est assimilée par Hérodote (liv. 2, c. 156) à l'Égyptienne Buto, qui représente l'air ténébreux dont la région sublunaire est remplie. Le même historien compare Apollon à Orus, Cérès à Isis, Artémis à Bubastis.

La *nuit* primitive, *Aïdes* ou Pluton, *Athéné* ou Minerve, *Héphaistos* ou Vulcain, nous reportent à l'*Athor*, à l'*Amanthès*, à la *Neïtha*, au *Phtas* de l'Égypte.

Enfin, les formes grandioses et monstrueuses attribuées aux premiers simulacres de la Grèce, certaines idées sur la génération des êtres, sur les qualités des élémens, sur le dogme encore confus de l'immortalité de l'âme, attestent les nombreux emprunts que les chantres sacrés de la Grèce firent aux prêtres de Memphis. N'oublions pas qu'Hérodote (liv. 2, c. 81) considérait comme identique les qualifications d'Orphique et d'Égyptien.

L'Inde nous fournira aussi plusieurs lumières dont les croyances du polythéisme d'Hésiode n'ont été que le reflet.

Les *Pouranas* traitent, ainsi que la *Théogonie*, de la création du monde et de la généalogie des dieux.

Minerve est enfantée par la tête de Jupiter, comme les Brames sont issus de celle de Brama.

Jupiter, renfermant Métis dans ses entrailles, rappelle le Dieu suprême de l'Inde, qui tire de son propre sein Mana, ou l'intelligence.

Vichnou et les géans luttent pour la possession de l'*amrita*, breuvage d'immortalité, comme Jupiter et les Titans pour l'empire de l'Olympe.

Les centimanes d'Hésiode ont pu avoir été modelés d'après ce Crischna, qui possède une si grande quantité de bras, d'yeux et de bouches.

Saturne engloutit ses enfans comme Haranguer Behah : les deux cultes consacrent le symbole universel de la créature détruite par son propre créateur.

Nous pourrions signaler encore d'autres généalogies mythiques tirées des religions antérieures au polythéisme grec. Ainsi les Grecs ont peut-être reçu leur Hythyia du pays des Hyperboréens et leur Neptune de la Lybie. C'est peut-être de la Scythie que Vesta leur est venue. On dirait qu'il existe des rapports entre les Izeds qu'Ormuzd créa pour faire le bien et les génies tutélaires dont parle Hésiode ; entre Persée et Mithras ; entre Hercule et le Roustan de l'épopée persane ; entre l'Olympe de la Grèce et l'Albordj de la Perse, qui rappellent tous deux le mont Mérou de l'Inde. Toute la race du soleil et de la lune contient une foule de dénominations orientales et les souvenirs d'un culte astronomique.

Ainsi s'éleva le polythéisme de la Grèce, vaste panthéon où chaque nation appliqua son ciment, mais qui, malgré tant de couches successives, dut au génie hellénique la majesté, l'harmonie et la grandeur de son ensemble. L'époque où le polythéisme acquit le plus d'indépendance et de popularité fut l'époque homérique. La période antérieure est celle vers laquelle remonte Hésiode. Ces merveilleuses et gigantesques créations des premiers âges, telles que les Cyclopes, les Centimanes, les Harpies, les Gorgones, Typhoë, la Chimère, Échidna occupent chez lui plus de place que chez Homère. La *Théogonie* contient des allusions, soit aux guerres et aux actions des anciens héros, soit aux conflagrations, aux déluges, aux catastrophes locales ou universelles qui avaient ravagé le globe, soit aux luttes de quelques sacerdoces ennemis, soit enfin au sabéisme et aux dogmes symboliques répandus dans la Grèce primitive. De là un antagonisme de l'ancien et du nouvel élément religieux ; de là une œuvre complexe où, à travers le coloris de la forme grecque, on voit souvent percer le fond des doctrines orientales ; de là une mosaïque composée des débris de la théologie d'Orphée et de l'anthropomorphisme d'Homère, mais où l'on remarque déjà quelques-uns de ces premiers matériaux qui servirent dans la suite à la construction du nouveau temple érigé par Pythagore et par Socrate. Quoique le culte chez Hésiode n'ait point dépouillé encore la grossièreté de ses anciennes formes, sa morale commence à s'améliorer. Les dieux mettent plus de soin à juger les actions humaines, à récompenser la vertu, à punir le crime. L'Olympe mythologique, à mesure qu'il s'éloigne de la terre, s'élève vers une région plus brillante et plus pure.

L'examen du système, ou, pour mieux dire, des divers systèmes que renferme la *Théogonie*, a donné lieu à une foule d'explications contradictoires. Les uns, à l'instar des savans de l'école d'Alexandrie, n'y ont vu qu'une série continuelle de symboles et d'allégories ; les autres, adoptant les idées d'Évhémère et de Diodore de Sicile, n'ont regardé les dieux que comme de simples mortels divinisés à cause de leurs services envers l'humanité ; c'est avec la clé de l'histoire qu'ils ont cru ouvrir le sanctuaire de toutes les énigmes de la fable. Nous ne nions pas que l'histoire ne soit quelquefois entrée comme élément important dans le polythéisme d'Hésiode ; mais nous pensons que c'est dans le symbole et dans le mythe qu'il faut en chercher la base fondamentale. Ces symboles, ces mythes s'étaient développés, quelquefois altérés ou perdus avec le temps ; leur type primitif avait dû né-

cessairement s'effacer lorsqu'il se revêtit des formes humaines de l'épopée homérique. Aussi Hésiode, en cherchant à renouer une chaîne interrompue, ne pouvait-il expliquer le sens occulte des faits divins dont il ramassait les débris épars dans la mémoire des hommes. Nous ne saurions donc obtenir la solution complète de tant de problèmes. Toutefois, d'après l'idée que nous pouvons concevoir de la nature de quelques-uns, nous sentons que dans tous devait dominer une pensée grave, mystique, révélée, contemporaine peut-être des premiers jours de la création.

Un motif qui a induit en erreur les partisans exclusifs du système historique, c'est qu'Hésiode, postérieur au siècle épique, confond par un anachronisme involontaire les traditions des temps héroïques avec les dogmes plus anciens de l'époque purement religieuse. Les croyances de toute date se pressent confusément dans son poëme, quoiqu'il ait tenté de réunir en un corps homogène de doctrines tant d'allégories mythiques, cosmogoniques ou morales. La seule idée dominante qui plane sur toute la *Théogonie*, c'est l'idée des trois règnes ou plutôt des trois cultes d'Uranus, de Saturne, de Jupiter. Le culte de Jupiter admet surtout des développemens et des changemens considérables : tout ce qui le précède est bizarre, mystérieux, désordonné, parce qu'il y a encore lutte entre les dieux qui représentent les forces aveugles de la nature; tout ce qui vient après porte le caractère de la régularité, de la sagesse et de la beauté. Lorsque Jupiter, vainqueur des Titans, a obtenu l'empire des dieux et des hommes, ou, en d'autres termes, lorsque le principe de l'intelligence a triomphé de celui du désordre, nous voyons naître non plus des géans et des monstres, mais des êtres doués de proportions naturelles, revêtus de formes élégantes; alors s'établit une hiérarchie durable dans les honneurs et les emplois de chaque divinité. Le poëte, dans l'énumération de ces trois dynasties célestes et des nombreuses généalogies qui s'y rattachent, entrelace au tissu principal de sa narration beaucoup de fils accessoires. En accumulant tous ces détails, il semble reproduire dans la composition de son œuvre une image de ce polythéisme qui n'était parvenu jusqu'à lui qu'après avoir traversé tant de siècles, de pays et de croyances. Placée dans une de ces époques de transition où la société en travail enfante douloureusement un nouvel ordre de choses, au milieu des monarchies qui s'écroulent de toutes parts et des républiques qui commencent à s'élever, sa muse semble une prophétesse qui embrasse à la fois le passé et l'avenir de la religion grecque.

Hésiode, dans la *Théogonie*, a passé en revue cette foule de dieux qui composaient le polythéisme. C'est jusqu'au chaos qu'il a fait remonter les innombrables anneaux de la chaîne de cette généalogie céleste, et sa lyre a peuplé la terre et le ciel, les enfers et la mer des divinités créées par l'imagination ou admises par la crédulité d'une nation enthousiaste. Descendu des hauteurs sacrées, il jette, dans les *Travaux et les Jours*, ses regards sur la famille humaine; alors il ne raconte plus, il conseille; le mythologue devient moraliste. En adressant à son frère Persès des maximes de sagesse et de vertu, d'économie domestique et rurale, il cherche à exciter chez tous ses contemporains le goût du travail. En effet, en quittant la vie guerrière pour la vie agricole et civile, les peuples ont dû substituer l'empire du travail, l'amour de la propriété à l'abus de la force, aux rapines de la conquête. Le poëme des *Travaux et des Jours* nous montre l'introduction des deux élémens nouveaux du travail et de l'ordre. Quoique renfermé dans un cercle moins large que celui de la *Théogonie*, il gagne en utilité ce qu'il semble perdre en grandeur et en élévation. Mais le poëte n'a dans sa marche rien de fixe ni de gradué : après avoir invoqué les Muses, il s'adresse à Persès; puis il raconte la fable de Pandore, décrit les cinq âges du monde, cite un apologue, donne des conseils tantôt à son frère, tantôt aux souverains, trace des préceptes pour l'agriculture, pour la navigation et finit par recommander des pratiques superstitieuses soit pour l'exécution des travaux champêtres, soit pour l'observation des jours propices et funestes.

Les *Travaux et les Jours* présentent donc une nomenclature de préceptes qui aurait pu se prolonger encore davantage; il est probable que ce poëme ne nous est point parvenu dans sa totalité. La plantation des arbres, par exemple, ne devait-elle point faire partie d'un code poétique d'agriculture? Heinsius (*Introductio in Opera et Dies*) observe qu'Hésiode devait avoir compris dans son poëme les préceptes relatifs à ce genre de travail.

Pline se plaint de ce que l'on commençait à ignorer de son temps la plupart des noms d'arbres mentionnés par Hésiode. On voit en outre par un fragment de Manilius (*Astronomiques*, c. 2,) qu'Hésiode avait dû enseigner l'art de planter les arbres, indiquer la qualité des terrains propres à la culture du blé et de la vigne, et même parler des bois et des fontaines. Ces diverses parties de son ouvrage n'ont point été conservées; il peut en avoir été de même de beaucoup d'autres.

Tout mutilé qu'il est, ce poëme ne laisse pas d'être aussi utile à étudier que la *Théogonie*. Indépendamment du luxe de poésie dont il est orné en certains passages, il fournit de précieux matériaux pour reconstruire le siècle d'Hésiode : s'il nous atteste les progrès des sciences et des arts, il nous initie au secret de cette corruption de mœurs qui dégénérait en tyrannie chez les rois, en vénalité chez les juges, en avarice, en jalousies, en haines, en paresse chez presque tous les citoyens. Mais en même temps que les justes plaintes d'Hésiode annoncent un état rongé de vices nombreux, une société différente de celle que nous représente Homère, le poète remonte, sous le

rapport de la religion, à une époque bien antérieure, puisqu'il constate cette croyance des premiers siècles du polythéisme que les dieux et les hommes étaient issus d'une commune origine. Hésiode, ici comme dans la *Théogonie*, est toujours le chantre de deux époques. S'il cherche à corriger ses contemporains, c'est en évoquant d'anciens souvenirs, c'est en prononçant des commandemens et des interdictions qui ressemblent aux dogmes des religions sacerdotales, c'est en revêtant sa muse de cette forme sentencieuse qu'affectait la poésie symbolique des temps primitifs. La formule des anciens oracles a contribué également à resserrer cette poésie dans les limites d'une expression brève et synthétique dont elle ne se dégagea entièrement qu'à l'apparition de l'épopée. L'histoire nous a conservé le souvenir de plusieurs poëmes didactiques qui datent de cette première période. Pausanias (*Béotie*, t. 31) cite les *Préceptes de Chiron pour l'éducation d'Achille*, et Plutarque (*Vie de Thésée*) les sentences morales du vieux Pittliée. Clément d'Alexandrie rapporte (*Stromates*, liv. 1, p. 2361) un vers d'un poëme intitulé *la Titanomachie*, d'après lequel le centaure Chiron avait enseigné aux hommes la *religion du serment, les sacrifices et les formes de l'Olympe*. Suivant Diogène de Laerte, Musée chanta le premier la théogonie et la sphère. Orphée, dit-on, composa un poëme des *Travaux et des Jours*. Tretzès prétend qu'Hésiode avait fait quelques emprunts à Mélampe. Telles sont les sources où Hésiode a puisé peut-être l'idée principale et les détails de son ouvrage. Mais comme le temps n'a point respecté les poëmes antérieurs au sien, nous pouvons placer les *Travaux et les Jours* à la tête de toutes les œuvres didactiques et gnomiques de l'antiquité grecque. Hésiode ouvrit la carrière où marchèrent Solon, Simonide, Phocyclide, Théognis, Pythagore, Mimnerme, Panyasis, Rhianus, Evénus, Eratosthène, Naumachius, Oppien, Nicandre et Aratus.

Son poëme est donc pour nous le premier qui consacre l'union féconde de la poésie avec la morale et la science; il ne peut avoir été composé que dans un temps où l'épopée en décadence fut remplacée par des ouvrages qui renfermèrent non plus le récit des anciens exploits, mais d'utiles préceptes applicables à la religion et à la vie champêtre ou domestique. Les *Travaux et les Jours*, chantés par fragmens comme la *Théogonie*, exercèrent sans nul doute une salutaire influence : la sagesse de leurs préceptes dut ramener les peuples de l'existence oisive de la place publique aux occupations honnêtes et profitables de l'agriculture et de l'industrie, à des idées de morale, d'ordre et de justice. La plupart de ces maximes devinrent proverbiales, grâce à la mesure du vers, qui rend plus durable la forme de la pensée. Le patriarche Photius rapporte, d'après un ancien auteur, que ce poëme était si cher à Séleucus Nicator qu'après sa mort il fut trouvé sous son chevet. Ainsi Alexandre dormait sur la cassette d'or qui renfermait le chef-d'œuvre du prince de l'épopée.

Si la critique a signalé plusieurs lacunes dans la *Théogonie* et dans les *Travaux et les Jours*, le *Bouclier d'Hercule* est encore bien moins complet, puisqu'il n'offre qu'un fragment qui a dû appartenir à deux ouvrages différens. Les cinquante-six premiers vers, qui parlent de l'amour de Jupiter et d'Alcimène, du retour d'Amphitryon et de la naissance d'Hercule se rattachent probablement au poëme intitulé *Mégalai Êoiai*, dans lequel Hésiode chantait les femmes les plus célèbres de la Grèce, tandis que la description du combat de Cycnus et d'Hercule, et du bouclier de ce dernier héros, a pu avoir été détachée d'un autre ouvrage intitulé *Généalogiai êroïcai* ou *Êrôogonia*, que le poète avait consacré à la louange des héros les plus fameux. Cette dernière partie présente une plus forte empreinte de la couleur homérique que le commencement. Nous ne serions pas éloignés de croire qu'elle a été l'œuvre de quelque rhapsode. Le bouclier d'Achille dans l'*Iliade* a pu servir de type à celui de cet Hercule dont la gloire n'était pas moins répandue que la gloire du vainqueur d'Hector. C'est dans les jeux célébrés aux environs de Thèbes qu'on aura eu l'idée de chanter l'Hercule thébain. Ainsi le morceau des *Mégalai Êoiai* qui concerne la naissance de ce héros aura été rattaché à la description de son bouclier et de son combat avec Cycnus. L'école alexandrine assignait à la composition du *Bouclier d'Hercule* une date très-ancienne. Parmi les critiques modernes, Scaliger la fait remonter jusqu'au siècle de Solon et de Tyrtée.

Quant au poëme des *Mégalai Êoiai*, que le temps ne nous a point conservé, Pausanias rapporte (*Béotie*, c. 31) que certains peuples le regardaient comme étant d'Hésiode; il est attribué à ce même poëte par Athénée et par les scholiastes d'Apollonius de Rhodes, de Pindare et de Sophocle. Dans l'origine, ce poëme dépendait peut-être de la *Théogonie*, dont les deux derniers vers semblent propres à faire naître une telle conjecture. Ce n'est que plus tard qu'on l'en aura séparé, pour lui donner un titre spécial. Hésiode y célébrait les héroïnes les plus illustres, en les proposant pour modèles aux femmes de son siècle ou en les comparant toujours les unes avec les autres. Or, chaque comparaison commençant par cette formule : *ê oiè* ou *telle que*, c'est de là qu'est venu le titre général de *Êoiai* : on sait qu'autrefois les premiers mots des ouvrages de poésie servaient souvent à les faire désigner. Quant à l'épithète de *Mégalai*, quelques savans pensent qu'elle est provenue du grand nombre de vers que ce poëme renfermait; l'importance des héroïnes qui étaient célébrées a pu aussi lui donner naissance. Quoi qu'il en soit, ce titre n'a pas été inventé par les grammairiens; s'il ne remonte pas jusqu'au premier auteur du poëme, il a dû au moins être

imaginé dans ces temps où la multiplication des poésies de tout genre exigeait qu'on distinguât chacune par une dénomination particulière. Le témoignage de Pausanias démontre que le poëme d'Hésiode était connu très-anciennement chez les Grecs sous le nom de *Mégalai Ēoiai*.

Il y a donc lieu de penser que le commencement du *Bouclier d'Hercule* n'est qu'un lambeau de ce grand ouvrage qu'Hésiode avait consacré à la gloire des femmes de l'antiquité, mais qu'un autre poëte a composé la description du Bouclier et du Combat. Ces deux fragmens, réunis, reçurent le titre de celui qui avait le plus d'étendue et d'importance; on les appela *le Bouclier d'Hercule*. Si ce poëme a été attribué à Hésiode, c'est que son nom, ainsi que celui d'Homère, est comme le centre autour duquel a gravité toute la poésie de son siècle et même celle des âges postérieurs. Mais le caractère spécial de la muse d'Hésiode est moins le genre de l'épopée que les genres didactique et mythique; elle aime plutôt à dicter des préceptes de morale, à décrire les généalogies humaines et divines qu'à chanter le courage et les exploits des héros. Tout *le Bouclier d'Hercule*, à l'exception du début, n'est donc vraisemblablement qu'un de ces *pastiches* homériques que les rhapsodes se plaisaient à composer. Si Apollodore, Athénée, Apollonius de Rhodes, Stésichore et l'Athénien Mégaclès l'attribuent à Hésiode, Aristophane le grammairien, Joseph Scaliger, Heinsius, Vossius, Dorville et d'autres célèbres critiques lui en refusent la gloire.

Le fond du sujet et les détails de la narration portent l'empreinte du génie primitif qui chanta le combat d'Achille et d'Hector. Ici les dieux, à l'exemple des dieux homériques, partagent les formes, les passions et les souffrances humaines, viennent secourir les mortels et sont blessés par leur lance ou par leur glaive.

Ce lambeau d'épopée est rempli sans doute de brillantes images, de traits vigoureux, de nobles pensées; mais plusieurs vers sont textuellement empruntés de *l'Iliade*, et l'on reconnaît dans la couleur générale du style un caractère évident d'imitation. La poésie en est souvent abondante et large comme dans Homère; elle n'est plus serrée et pleine comme dans Hésiode.

Quant au *Bouclier d'Hercule*, proprement dit, sa description est faite dans le style homérique; mais il présente dans la nature des idées et dans le choix des figures quelques dissemblances avec le *Bouclier d'Achille*. Celui-ci n'offre point d'allusion à la généalogie ni aux exploits du fils de Pélée; ses tableaux sont empreints du caractère de la généralité. Celui-là, au contraire, semble convenir à Hercule plus spécialement qu'à aucun autre héros. Homère se complaît davantage à décrire les travaux de la campagne, comme pour reposer sa muse guerrière sur de douces et riantes peintures : l'auteur du *Bouclier d'Hercule* retrace plus longuement les horreurs des combats, sans doute parce que ce tableau formait alors un contraste naturel avec les occupations champêtres de son siècle. On voit que le dernier chantre s'efforce toujours d'amplifier et d'embellir les images dont le premier lui a fourni le modèle. *Le Bouclier d'Achille* ne contient que huit sujets principaux; *le Bouclier d'Hercule* en renferme un bien plus grand nombre.

Si le *Bouclier d'Hercule* nous offre un précieux objet d'étude, parce qu'il remonte jusqu'à un temps où la poésie était encore populaire, les *Fragmens* conservés sous le nom d'Hésiode n'ont pas moins d'intérêt aux yeux du savant. Là un passage sur Linus, dont on chantait la gloire au milieu des festins et des chœurs de danse; ici un vers sur Danaüs, qui procura de l'eau à la ville d'Argos, rappellent les premiers essais des Muses, les premiers bienfaits de la civilisation. Tous ces débris, dispersés dans les ouvrages des auteurs, des grammairiens et des scholiastes grecs, malgré leur sens incomplet, se rattachent à un vaste ensemble de poésie, car le nom d'Hésiode a été peut-être le nom générique de tous les chantres d'une même époque. Si quelques critiques ont faussement attribué à Hésiode des fragmens qui ne lui appartiennent pas, beaucoup d'autres, sans citer de lui aucun vers, font allusion aux traditions d'histoire ou de mythologie consignées dans ses ouvrages. Or, la pensée se refuse à croire qu'il ait pu composer seul tant de poëmes. Plusieurs des fragmens qui nous sont parvenus ne présentent donc guère plus d'authenticité que certains passages de la *Théogonie*, des *Travaux et des Jours* et du *Bouclier d'Hercule*. Mais nous avons dû les recueillir religieusement comme les versets d'une légende sacrée dont l'ensemble a péri dans le souvenir des hommes. L'ami des arts, lorsqu'il n'a pas le bonheur de découvrir une statue tout entière, ne rejette point pour cela les tronçons épars qu'il rencontre en fouillant le sol fécond de l'antiquité.

Pausanias rapporte (*Béotie*, c. 31) qu'on attribuait encore à Hésiode un poëme sur le devin Mélampe, la *Descente de Thésée et de Pirithoüs aux Enfers*, les *Préceptes de Chiron pour l'éducation d'Achille*, et qu'ayant appris des Acarnaniens l'art de la divination, il passait pour avoir composé des *Prédictions en vers* et un livre d'*Explication des Prodiges*. Hésiode fut l'auteur, d'après Suidas, du *Catalogue des Femmes* en cinq livres, de l'éloge funèbre de son ami Batrachus et d'un poëme sur les *Dactyles Idéens*; suivant Zosime (liv. v, c. 28), des *Théogonies héroïques*; selon Tzetzès (*Prolégomènes sur Lycophron*), de l'*Épithalame de Thétis et de Pelée*, et comme le dit le scholiaste d'Aratus (v. 255), de la *Grande astronomie ou du Livre des astres*. Strabon (liv. VII, p. 302) cite de lui le *Tour de la Terre*; Maxime de Tyr (Dissertat. 16), les *Discours divins*; Athénée

(liv. II, p. 49; liv. VIII, p. 364, et liv. XI, p. 503), les *Noces de Céyx*, les *Grands Travaux* et l'*Égimius*. Aristote et quelques grammairiens mettent sur son compte un ouvrage intitulé *les Préceptes*. Pline (liv. XV, c. 1; liv. XXI, c. 17 et 20; liv. XXII, c. 22; liv. XXV, c. 2) et Plutarque (*Banquet de Dioclès*) semblent croire qu'il composa des poëmes sur la vertu des plantes et des herbes et sur l'art de la médecine. La simple nomenclature de tous ces ouvrages, qui supposent une si grande variété de savoir, ne démontre-t-elle pas l'impossibilité qu'un seul homme en ait été l'auteur?

Après tout, l'idée d'attribuer tant de poëmes à Hésiode atteste l'admiration que son génie inspira. Si quelques écrivains l'ont accusé d'impiété, si Pythagore, suivant Diogène de Laërte (liv. VIII, sect. 21), feignait d'avoir vu son ombre enchaînée avec celle d'Homère dans le Tartare à une colonne d'airain, parce que ces deux poëtes avaient débité des mensonges sur les dieux; si Platon (*Répub.*, liv. II) le bannissait de sa république, d'où il chassait aussi le grand Homère, ces philosophes ne condamnaient sans doute que quelques points de ses croyances: ils devaient apprécier son talent reconnu par tant de juges habiles. Denys d'Halicarnasse vante la douceur de son style et l'habileté de sa composition. Velléius Paterculus dit que ce fut un poëte d'un esprit élégant et remarquable par la mollesse de ses vers. Quintilien fait l'éloge de la sagesse de ses maximes et de l'harmonie de sa diction; il lui décerne la palme dans le genre tempéré. Hésiode a obtenu également les suffrages d'Aristote, de Xénophon, d'Isocrate, d'Alcée, de saint Basile, du sophiste Aphthonius et de Cicéron.

La *Théogonie* avait été commentée, suivant Aulu-Gelle (liv. XX, c. 8), par Plutarque; on dit qu'elle l'avait été aussi par Aristote, par Aristonicus d'Alexandrie, par Démétrius Ixion d'Adramyttium et par Denys de Corinthe. Il ne nous est parvenu que deux commentaires grecs sur ce poëme: l'un est attribué à Jean Diaconus; l'autre est intitulé *Quelques anciennes scholies détachées sur la Théogonie d'Hésiode*. Natalis Comes (*Myth.*, liv. VI, c. 18) semble croire que Didyme en est l'auteur.

Nous avons sur les *Travaux et les Jours* des scholies de Proclus, de Jean Tzetzès et d'Emmanuel Moschopule. Jean Protospatharius a composé pour son fils une *Explication physique des Jours*.

Tzetzès et Jean Diaconus ont laissé, l'un une *Explication*, l'autre une *Paraphrase* sur le *Bouclier d'Hercule*.

Le travail de ces divers scholiastes, à l'exception de Proclus, n'offre guère qu'une compilation faite sans critique des gloses qu'ils avaient recueillies de tous côtés.

Les principaux commentateurs modernes sont Ange Politien, Scaliger, Vinet, Mélanchton, Jean Frisius, Grœvius, Guiet, Hemsterhusius, Barlæus, Robinson, Leclerc, Ruhnkenius, Heyne, Wolff, Bergier et C.-F. Heinrich. M. Creuzer, dans ses lettres sur Homère et Hésiode, a fait la critique d'une dissertation latine de M. Hermann *sur la plus ancienne mythologie des Grecs*.

Quant aux diverses éditions d'Hésiode, on nous saura gré sans doute d'extraire ce passage de la notice composée par Amar dans la *Biographie universelle*:

« *Les Travaux et les Jours* furent publiés pour » la première fois à Milan, 1493, in-fol., par les soins » de Démétrius Chalchondyle avec Isocrate et Théo- » crite; mais comme le poëme d'Hésiode ne se trou- » vait pas dans tous les exemplaires, on regarda long- » temps comme édition princeps celle d'Alde Manuce, » Venise, 1495, in-fol., qui renferme, avec plusieurs » autres petits poëmes gnomiques, la *Théogonie* » et le *Bouclier d'Hercule*. Le seizième siècle vit » paraître un assez grand nombre d'éditions d'Hé- » siode, parmi lesquelles il faut distinguer celle de Vic- » tor Trincavelli, imprimée à Venise, chez Zanetti, » in-4°, 1537. C'est la première qui présente les trois » poëmes d'Hésiode réunis et accompagnés des scholies » grecques de Proclus, de Jean Tzetzès et de Mosch- » pule; elle est d'ailleurs très-correcte et d'une belle » exécution typographique. Celle de Bâle, 1542, in-8°, » est avec la version latine de Valla et les scholies » de Tzetzès. Celle de Henri Estienne, Paris, 1566, » in-fol., est la première où la critique du texte ait » appelé l'attention de l'éditeur; elle est devenue la » base de la plupart des suivantes. Oporinus donna » à Bâle, en 1574, in-8°, les *OEuvres d'Hésiode* » avec une version latine des scholies de Tzetzès. Celle » de Spondanus, grecque et latine, La Rochelle, 1592, » petit in-8°, est une édition rare et excellente. Le » dix-septième siècle nous offre *l'Hésiode* de Daniel » Heinsius, Plantin, 1603, in-4°. Cette édition, que » tant de titres recommandent aux savans, est deve- » nue excessivement rare; mais ce qu'elle renferme » de plus précieux se retrouve dans celle d'Amster- » dam, 1701, in-8°, qui contient de plus les *Lectio- » nes Hesiodeæ* de Grœvius et *l'Index* de Pasor. » Jusqu'ici l'érudition, les recherches savantes et la » collation des manuscrits avaient fait beaucoup pour » Hésiode; mais il ne devait rien encore au luxe ty- » pographique, lorsque Thomas Robinson publia sa » belle édition à Oxford, 1734, grand in-4°. De nou- » veaux manuscrits furent consultés pour la *Théogo- » nie* et les *Travaux et les Jours*. L'éditeur ajouta » ses propres observations aux notes d'Heinsius, de » Guiet, de Leclerc; une dissertation préliminaire sur » la vie, les ouvrages et le siècle d'Hésiode, et le » *Combat d'Homère et d'Hésiode* avec une nouvelle » traduction latine et les notes de Barnès. Cette édi- » tion en un mot ne laissait à désirer que les scholies » grecques; aussi gagna-t-elle beaucoup entre les

» mains de Lœsner, qui la publia de nouveau avec » d'importantes additions, Leipsig, 1778, in-8°. Nous » avons parlé déjà de celle de Brunck, page 150 de » son recueil des poëtes gnomiques, Strasbourg, » 1784. Le savant et ingénieux éditeur s'est servi, » pour établir son texte, d'un manuscrit d'Hésiode de » la bibliothèque du roi et d'un autre de Stobée, qui » n'avait point encore été consulté. Il eût été à dési- » rer que son travail embrassât les trois poëmes attri- » bués à Hésiode, au lieu de se borner à celui des » *Travaux*, qu'il a heureusement corrigé dans plu- » sieurs endroits et purgé de plus de cinquante vers » justement réputés suspects. L'année suivante, 1785, » Bodoni fit paraître à Parme les ouvrages d'Hésiode » avec la traduction en vers latins de Bernardo Zama- » gra de Raguse, traduction assez élégante, mais en » général peu fidèle et qui ne méritait pas un tel hon- » neur typographique. Nous ne devons pas oublier » l'édition publiée à Lemgow, 1792, in-8°, avec la » traduction allemande de Hartmann et les remarques » de Wachler, ni celle de Lanzi, accompagnée d'une » traduction italienne *in terza rima*, Florence, » 1808, grand in-4°. Elle ne contient que le poëme » des *Travaux et des Jours* avec un discours préli- » minaire et de longues notes qui n'offrent rien qu'on » ne retrouve ailleurs. Nous souhaitons, en terminant » cette nomenclature, que M. Heinrich ne s'arrête » pas au spécimen qu'il nous a donné dans son édi- » tion du *Bouclier d'Hercule* et que M. Tiersch réa- » lise le projet de son édition d'Hésiode. »

Nous ajouterons à la liste de ces éditions celle de quelques autres non moins importantes :

Hesiodus, Theognis, Gnomæ diversorum poetarum, Carmina Sibyllæ, Pythagoræ aurea Carmina, Gregorii gnomæ, Theocriti opera omnia. Florentiæ, in ædibus Phil. Juntæ, 1515, *in*-8°.

Hesiodus, Theognidis sententiæ, Sibyllæ Carmina, Musæi opusculum de Herone et Leandro, Orphei Argonautica, Hymni et de Lapidibus, Phocylidis Paræsis, Florentiæ, per Benedictum, Junctam, 1540, *in*-8°.

Hesiodi ascræi opera quæ extant : in eadem doctorum virorum annotationes et lectiones variæ è mss. palat. ab Hieronymo Commelino collectæ: 1591, *in*-8°.

Hesiodi ascræi quæ extant, cum notis ex probatissimis quibusdam auctoribus, brevissimis selectissimisque ; accessit viri clarissimi Lamberti Barlæi, Græcæ linguæ in academiâ Lugduno-Batavâ, professoris eximiis, in ejusdem Theogoniam commentarius. Operâ et studio Cornelii Schrevelii. Lugduno-Batavorum, ex officinâ Francisci Hackii 1658.

Hesiodus cum versione emendatâ ab Erasmo Schmidio et in Erga enarratione Melanchthoniis et 23 tabulis synopticis ejusdem Schmidii. Witebergæ, 1601, *in*-8°.

Theogonia Hesiodea, textu subindè reficto in usum prælectionum seorsim, edita à F. a. Wolf. Halæ Saxon, 1783, *in*-8°.

Le texte d'Hésiode le plus correct est celui que Thomas Gaisford a édité en 1814. M. Boissonade l'a suivi dans son *Recueil des poëtes grecs* (tome XI, 1824) et nous l'avons également adopté.

Les traductions françaises en prose les plus connues sont la traduction de Bergier, précédée d'un discours sur l'origine des dieux du paganisme et suivie de remarques sur les ouvrages d'Hésiode, 1767; celles de Gin 1785 et de Coupé 1796.

Il existe une vieille traduction des *Travaux et des Jours*, publiée sous ce titre : *Les Besongnes et et les Jours*, mis en vers français par Jacques Legras, Paris, 1586, in-12. L'abbé Goujet la trouvait préférable à celles de Richard Leblanc, de Lambert Daneau et de J.-A. Baïf.

Ces traductions ne sont en général ni exactes ni complètes, puisqu'elles ne comprennent pas les *Fragmens ;* elles ne nous ont offert que peu de ressources. C'est donc au texte grec seulement que nous avons eu recours, n'hésitant point à préférer le langage de la prose à celui de la poésie. Rien n'eût été moins poétique, en effet, que la reproduction en vers soit des nombreuses généalogies, soit des préceptes moraux et religieux que renferme Hésiode. Plusieurs morceaux d'élite, tels que la brillante description des cinq âges du monde, l'ingénieuse création de Pandore, l'énergique et sombre peinture de l'hiver, le magnifique combat de Jupiter avec les Titans, auraient sans doute prêté à la poésie ; mais ces divers passages ne constituent pas le caractère dominant du génie d'Hésiode, la physionomie habituelle de sa versification. Quelquefois comparable à Homère, Hésiode s'en éloigne souvent par la nature du style. Le style d'Homère est lucide, abondant, coloré, parce qu'il date d'une époque où la guerre avait mis en dehors tous les caractères, toutes les passions : celui d'Hésiode, au contraire, est grave, sérieux et précis; il révèle un siècle de crise sociale où la pensée a besoin de se résumer dans un langage plein et nerveux et de se concentrer en elle-même, comme effrayée du tableau des vices et des dissensions qui tourmentent la Grèce. Hésiode diffère d'Homère sous beaucoup d'autres rapports, car tantôt il passe en revue les généalogies des familles célestes, et alors ses vers, presque entièrement hérissés de noms propres, ont toute la sécheresse d'une froide nomenclature ; tantôt il décrit en termes techniques des instrumens et des objets d'arts, ou il trace des maximes dont le fond est revêtu d'une forme complexe. Ajoutez à ces difficultés les entraves que les interpolations ou les lacunes apportent à la marche et au sens de la phrase. Comme les ouvrages du compilateur d'Ascra sont

loin de présenter cet enchaînement de faits, cette liaison d'idées qui, malgré des contradictions partielles, dominent l'ensemble des époques d'Homère, sa poésie est trop souvent elliptique, serrée, obscure. Quoiqu'elle appartienne au dialecte ionien, nous ne lui trouvons pas en général cette douceur si vantée par Denys d'Halicarnasse et par d'autres critiques; il semble qu'on reconnaisse quelquefois en elle un reste d'archaïsme de l'époque anté-homérique.

Hésiode n'en est pas moins digne d'une étude sérieuse, surtout pour le fond de sa poésie. L'examen de ses œuvres prouve que sa pensée, malgré de fréquens retours vers un ordre de choses dès longtemps aboli, a été novatrice et progressive. Habile à seconder la marche de l'humanité dans ses initiations graduelles de siècle en siècle, elle a contribué puissamment à améliorer la morale en proclamant la supériorité du travail et de l'économie sur la paresse et sur la prodigalité, la religion en lui faisant faire un pas de plus vers ce dernier degré de perfection qu'elle ne devait atteindre que dans Pindare et dans Sophocle, la politique en poussant les esprits vers ces idées républicaines qui développèrent en Grèce le germe de tant de gloire et de liberté. Tel était l'auguste privilége des muses antiques : intimement liées au culte et aux mœurs populaires, chaque corde de leur lyre répétait, comme un fidèle écho, les divers sentimens qui vibraient dans le cœur de la nation; leur voix inspiratrice immortalisait les grands événemens guerriers ou politiques, les saintes et vieilles croyances, les utiles maximes d'équité, de sagesse et de vertu. Le chantre alors exerçait l'autorité du législateur; un vers d'Homère, un précepte d'Hésiode, étaient révérés comme une loi de Lycurgue ou de Solon. Ce pieux respect, qui semble placer dans le ciel même le berceau de la poésie, n'appartient qu'à la jeunesse des peuples. Plus ces peuples vieillissent et plus le domaine du positif usurpe celui de l'idéal et du merveilleux. La poésie devient, non plus la base nécessaire, mais une simple décoration de l'édifice social : objet de vaine distraction pour quelques individus, elle ne pénètre plus, victorieuse, dans l'esprit des masses. Lorsque tant de puissans intérêts absorbent l'attention générale des états modernes, l'art restera peut-être longtemps encore sans construire un de ces monumens dont le large frontispice appelle tout d'abord les regards des contemporains et dont les fondemens solides résistent au cours dévorant des siècles. Mais si son avenir peut sembler incertain, étudions son passé avec une nouvelle ardeur; la Grèce est le pays où il eut le plus de spontanéité, le plus de vérité, le plus d'indépendance. C'est donc vers cette terre privilégiée que notre pensée reconnaissante doit surtout se reporter comme vers la source primitive d'où jaillirent ces flots de poésie, d'éloquence, de philosophie et d'histoire qui, après avoir traversé les siècles d'Homère et de Périclès, fécondèrent le sol de l'Italie sous Auguste et sous Léon X et firent éclore dans notre France les palmes éternellement florissantes du talent et du génie.

LA THÉOGONIE.[1]

Commençons (1) par invoquer les Muses de l'Hélicon (2), les Muses qui, habitant cette grande et céleste montagne, dansent d'un pas léger autour de la noire fontaine et de l'autel du puissant fils de Saturne, et baignant leurs membres délicats dans les ondes du Permesse, de l'Hippocrène et du divin Olmius, forment sur la plus haute cime de l'Hélicon des chœurs admirables et gracieux. Lorsque le sol a frémi sous leurs pieds bondissans, dans leur pieuse ardeur, enveloppées d'un épais nuage, elles se promènent durant la nuit (3) et font entendre leur belle voix en célébrant Jupiter armé de l'égide, l'auguste Junon d'Argos, qui marche avec des brodequins d'or, la fille de Jupiter, Minerve aux yeux bleus, Phébus-Apollon (4), Diane chasseresse, Neptune, qui entoure et ébranle la terre, la vénérable Thémis (5), Vénus à la paupière noire, Hébé à la couronne d'or, la belle Dioné, l'Aurore (6), le grand Soleil, la Lune splendide, Latone, Japet, l'astucieux Saturne, la Terre, le vaste Océan et la Nuit ténébreuse (7), enfin la race sacrée de tous les autres dieux immortels. Jadis elles enseignèrent à Hésiode (8) d'harmonieux accords, tandis qu'il faisait paître ses agneaux aux pieds du céleste Hélicon. Ces Muses de l'Olympe, ces filles de Jupiter, maître de l'égide, m'adressèrent ce langage pour la première fois : « Vils pasteurs, opprobre des campagnes, vous qui ne vivez que pour l'intempérance, nous savons inventer beaucoup de mensonges semblables à la vérité ; mais nous savons aussi dire ce qui est vrai, quand tel est notre désir. »

Ainsi parlèrent les éloquentes filles du grand Jupiter, et elles me remirent pour sceptre un rameau de vert laurier superbe à cueillir; puis, m'inspirant un divin langage pour me faire chanter le passé et l'avenir, elles m'ordonnèrent de célébrer l'origine des bienheureux immortels et de les choisir toujours elles-mêmes pour objet de mes premiers et de mes derniers chants (9). Mais pourquoi m'arrêter ainsi autour du chêne ou du rocher (10)?

Célébrons d'abord les Muses qui, dans l'Olympe, charment la grande âme de Jupiter et marient leurs accords en chantant les choses passées, présentes et futures (11). Leur voix infatigable coule de leur bouche en doux accens (12), et cette harmonie enchanteresse, au loin répandue, fait sourire (13) le palais de leur père qui lance la foudre. On entend résonner la cime de l'Olympe neigeux (14), demeure des immortels. D'abord, épanchant leur voix divine, elles rappellent l'auguste origine des dieux engendrés par la Terre et par le vaste Uranus (15), et chantent leurs célestes enfans, auteurs de tous les biens. Ensuite, célébrant Jupiter, ce père des dieux et des hommes, elles commencent et finissent par lui tous leurs hymnes et redisent combien il l'emporte sur les autres divinités par sa force et par sa puissance. Enfin, quand elles louent la race des mortels et des géans vigoureux (16), elles réjouissent dans le ciel l'âme de Jupiter, ces Muses de l'Olympe, filles du dieu qui porte l'égide. Dans la Piérie, Mnémosyne, qui régnait sur les collines d'Éleuthère, unie au fils de Saturne, mit au jour ces vierges qui procurent l'oubli des maux et la fin des douleurs. Durant neuf nuits, le prudent Jupiter, montant sur son lit sacré, coucha près de Mnémosyne, loin de tous les immortels. Après une année, les saisons et les mois ayant accompli leur cours et des jours nombreux étant révolus, Mnémosyne enfanta neuf filles animées du même esprit, sensibles au charme de la musique et portant dans leur poitrine un cœur exempt d'inquiétude; elle les enfanta près du sommet élevé de ce neigeux Olympe où elles forment des chœurs brillans et possèdent des demeures magnifiques; à leurs côtés se tiennent les Grâces et le Désir dans les festins, où leur bouche, épanchant une aimable harmonie, chante les lois de l'univers et les fonctions respectables des dieux. Fières de leurs belles voix et de leurs divins concerts, elles montèrent dans l'Olympe : la terre noire retentissait de leurs accords, et sous leurs pieds s'élevait un bruit ravissant tandis qu'elles marchaient vers l'auteur de leurs jours, ce roi du ciel (17), ce maître du tonnerre et de la brûlante foudre, qui, puissant vainqueur de son

[1] Toutes les notes auxquelles nous renvoyons dans les œuvres d'Hésiode se trouvent à la fin du volume.

père Saturne, distribua équitablement à tous les dieux les emplois et les honneurs.

Voilà ce que chantaient les Muses habitantes de l'Olympe (18), les neuf filles du grand Jupiter, Clio, Euterpe, Thalie, Melpoméne, Terpsichore, Érato, Polymnie, Uranie et Calliope, la plus puissante de toutes, car elle sert de compagne aux rois vénérables. Lorsque les filles du grand Jupiter veulent honorer un de ces rois, nourrissons des cieux, dès qu'elles l'ont vu naître, elles versent sur sa langue une molle rosée, et les paroles découlent de sa bouche douces comme le miel. Tous les peuples le voient dispenser la justice avec droiture lorsqu'il apaise tout à coup un violent débat par la sagesse et l'habileté de son langage, car les rois sont doués de prudence afin que, sur la place publique, en proférant de pacifiques discours, ils fassent aisément restituer à leurs peuples tous les biens dont ils ont été insolemment dépouillés. Tandis que ce prince marche dans la ville, les citoyens, remplis d'un tendre respect, l'invoquent comme un dieu et il brille au milieu de la foule assemblée. Tel est le divin privilége que les Muses accordent aux mortels.

Les Muses et Apollon, qui lance au loin ses traits, font naître sur la terre les chantres et les musiciens; mais les rois viennent de Jupiter. Heureux celui que les Muses chérissent! un doux langage découle de ses lèvres. Si un mortel, l'âme déchirée par un récent malheur, s'afflige et se lamente, qu'un chantre, disciple des Muses, célèbre la gloire des premiers hommes et des bienheureux immortels habitans de l'Olympe, aussitôt l'infortuné oublie ses chagrins; il ne se souvient plus du sujet de ses maux et les présens des vierges divines l'ont bientôt distrait de sa douleur.

Salut, filles de Jupiter, donnez-moi votre voix ravissante. Chantez la race sacrée des immortels nés de la Terre et d'Uranus couronné d'étoiles, conçus par la Nuit ténébreuse ou nourris par l'amer Pontus. Dites comment naquirent les dieux, et la terre, et les fleuves, et l'immense Pontus aux flots bouillonnans, et les astres étincelans, et le vaste ciel qui les domine; apprenez-moi quelles divinités, auteurs de tous les biens, leur durent l'existence; comment cette céleste race, se partageant les richesses, se distribuant les honneurs, s'établit pour la première fois dans l'Olympe aux nombreux sommets. Muses habitantes de l'Olympe, révélez-moi l'origine du monde et remontez jusqu'au premier de tous les êtres.

Au commencement exista le Chaos, puis la Terre à la large poitrine, demeure toujours sûre de tous les immortels qui habitent le faîte de l'Olympe neigeux; ensuite le sombre Tartare, placé sous les abîmes de la terre immense; enfin l'Amour, le plus beau des dieux, l'Amour, qui amollit les âmes, et, s'emparant du cœur de toutes les divinités et de tous les hommes, triomphe de leur sage volonté. Du Chaos sortirent l'Erèbe et la Nuit obscure (19). L'Éther et le Jour (20) naquirent de la Nuit, qui les conçut en s'unissant d'amour avec l'Erèbe. La Terre enfanta d'abord Uranus couronné d'étoiles et le rendit son égal en grandeur afin qu'il la couvrît tout entière et qu'elle offrît aux bienheureux immortels une demeure toujours tranquille; elle créa les hautes montagnes, les gracieuses retraites des nymphes divines qui habitent les monts aux gorges profondes. Bientôt, sans goûter les charmes du plaisir, elle engendra Pontus, la stérile mer aux flots bouillonnans; puis, s'unissant avec Uranus, elle fit naître l'Océan aux gouffres immenses, Céus (21), Créus, Hypérion, Japet, Théa, Thémis, Rhéa, Mnémosyne, Phébé à la couronne d'or et l'aimable Téthys. Le dernier et le plus terrible de ses enfans, l'astucieux Saturne, devint l'ennemi du florissant auteur de ses jours. La Terre enfanta aussi les Cyclopes (22) au cœur superbe, Brontès, Stéropès et l'intrépide Argès, qui remirent son tonnerre à Jupiter et lui forgèrent sa foudre : tous les trois ressemblaient aux autres dieux, seulement ils n'avaient qu'un œil au milieu du front et reçurent le surnom de Cyclopes, parce que cet œil présentait une forme circulaire. Dans tous les travaux éclataient leur force et leur puissance.

La Terre et Uranus eurent encore trois fils grands et vigoureux (23), funestes à nommer, Cottus, Briarée et Gygès, race orgueilleuse et terrible! Cent bras invincibles s'élançaient de leurs épaules et cinquante têtes attachées à leurs dos s'allongeaient au dessus de leurs membres robustes. Leur force était immense, infatigable, proportionnée à leur haute stature. Ces enfans, les plus redoutables de tous ceux qu'engendrèrent la Terre et Uranus, devinrent dès le commencement odieux à leur père. A mesure qu'ils naissaient, loin de leur laisser la lumière du jour, Uranus les cachait dans les

flancs de la terre et se réjouissait de cette action dénaturée. La Terre immense gémissait, profondément attristée, lorsque enfin elle médita une cruelle et perfide vengeance. Dès qu'elle eut tiré de son sein l'acier éclatant de blancheur, elle fabriqua une grande faulx, révéla son projet à ses enfans et, pour les encourager, leur dit, consumée de douleur :

« Mes fils ! si vous voulez m'obéir, nous vengerons l'outrage que vous fait subir votre coupable père : car il est le premier auteur d'une action indigne. »

Elle dit. La crainte s'empara de tous ses enfans; aucun n'osa répliquer. Enfin le grand et astucieux Saturne, ayant pris confiance, répondit à sa vénérable mère :

« O ma mère ! je promets d'accomplir notre vengeance, puisque je ne respecte plus un père trop fatal : car il est le premier auteur d'une action indigne. »

A ces mots, la Terre immense ressentit une grande joie au fond de son cœur. Après avoir caché Saturne dans une embuscade, elle remit en ses mains la faulx à la dent tranchante et lui expliqua sa ruse tout entière. Le grand Uranus arriva, amenant la Nuit, et animé du désir amoureux, il s'étendit sur la Terre de toute sa longueur. Alors son fils, sorti de l'embuscade, le saisit de la main gauche, et de la droite, agitant la faulx énorme, longue, acérée, il s'empressa de couper l'organe viril de son père (24) et le rejeta derrière lui. Ce ce fut pas vainement que cet organe tomba de sa main : toutes les gouttes de sang qui en découlèrent, la Terre les recueillit, et les années étant révolues, elle produisit les redoutables Furies, les Géans monstrueux, chargés d'armes étincelantes et portant dans leurs mains d'énormes lances, enfin ces nymphes qu'on appelle Mélies sur la terre immense.

Saturne mutila de nouveau avec l'acier le membre qu'il avait coupé déjà et le lança du rivage dans les vagues agitées de Pontus : la mer le soutint longtemps, et de ce débris d'un corps immortel jaillit une blanche écume d'où naquit une jeune fille qui fut d'abord portée vers la divine Cythère et de là parvint jusqu'à Cypre entourée de flots. Bientôt, déesse ravissante de beauté, elle s'élança sur la rive, et le gazon fleurit sous ses pieds délicats. Les dieux et les hommes appellent cette divinité à la belle couronne Aphrodite, parce qu'elle fut nourrie de l'écume des mers; Cythérée, parce qu'elle aborda Cythère; Cyprigénie, parce qu'elle naquit dans Cypre entourée de flots, et Philommédée, parce que c'est d'un organe générateur qu'elle reçut la vie. Accompagnée de l'Amour et du beau Désir, le même jour de sa naissance, elle se rendit à la céleste assemblée. Dès l'origine, jouissant des honneurs divins, elle obtint du sort l'emploi de présider, parmi les hommes et les dieux immortels, aux entretiens des jeunes vierges, aux tendres sourires, aux innocens artifices, aux doux plaisirs, aux caresses de l'amour et de la volupté.

Le grand Uranus, irrité contre les enfans qu'il avait engendrés lui-même, les surnomma les Titans, disant qu'ils avaient étendu la main pour commettre un énorme attentat dont un jour ils devaient recevoir le châtiment. La Nuit (25) enfanta l'odieux Destin, la noire Parque et la Mort; elle fit naître le Sommeil avec la troupe des Songes, et cependant cette ténébreuse déesse ne s'était unie à aucun autre dieu. Ensuite elle engendra Momus, le Chagrin douloureux, les Hespérides, qui par delà l'illustre Océan, gardent les pommes d'or et les arbres chargés de ces beaux fruits, les Destinées, les Parques impitoyables, Clotho, Lachésis et Atropos qui dispensent le bien et le mal aux mortels naissans, poursuivent les crimes des hommes et des dieux et ne déposent leur terrible colère qu'après avoir exercé sur le coupable une cruelle vengeance. La Nuit funeste conçut encore Némésis, ce fléau des mortels, puis la Fraude, l'Amour criminel, la triste Vieillesse, Éris au cœur opiniâtre. L'odieuse Éris fit naître à son tour le Travail importun, l'Oubli, la Faim, les Douleurs qui font pleurer, les Disputes, les Meurtres, les Guerres, le Carnage, les Querelles, les Discours mensongers, les Contestations, le Mépris des lois et Até, ce couple inséparable, enfin Horcus, si fatal aux habitans de la terre quand l'un d'eux se parjure volontairement.

Pontus engendra Nérée qui fuit le mensonge et chérit la vérité, Nérée, le plus âgé de tous ses fils : on l'appelle le vieillard à cause de sa sincérité et de sa douceur, et parce que, loin d'oublier les lois de la justice, il porte des arrêts équitables et modérés. Ce même dieu, uni avec la Terre, eut pour enfans le grand Thaumas, l'intrépide Phorcys, Céto aux belles joues et Eurybie qui renferme un cœur d'acier dans sa forte poitrine.

Nérée (26) et Doris aux beaux cheveux, cette

fille du superbe fleuve Océan, engendrèrent dans la mer stérile les aimables nymphes Proto, Eucrate, Sao, Amphitrite, Eudore, Thétis, Galéné, Glaucé, Cymothoë, Spéio, Thoë, l'agréable Thalie, la gracieuse Mélité, Eulimène, Agavé, Pasythée, Erato, Eunice aux bras de rose, Doto, Ploto, Phéruse, Dynamène, Nésée, Actée, Protomédie, Doris, Panope, la belle Galatée, l'aimable Hippothoë, Hipponoë aux bras de rose, Cymodocé qui sur la sombre mer, avec Cymatolége et Amphitrite aux pieds charmans, calme sans efforts la fureur des vagues et le souffle des vents impétueux, Cymo, Eïoné, Halimède à la belle couronne, Glauconome au doux sourire, Pontoporie, Liagore, Evagore, Laomédie, Polynome, Autonoë, Lysianasse, Evarné douée d'un aimable caractère et d'une beauté accomplie, Psamathe au corps gracieux, la divine Ménippe, Néso, Eupompe, Thémisto, Pronoë et Némertès en qui respire l'âme de son père immortel. Ainsi l'irréprochable Nérée eut cinquante filles savantes dans tous les travaux.

Thaumas (27) épousa Électre, née du profond Océan; Électre enfanta la rapide Iris, les Harpies à la belle chevelure, Aéllo et Ocypétès qui de leurs ailes légères égalent la vitesse des vents et des oiseaux en volant sous la céleste voûte.

Céto aux belles joues donna à Phorcys (28) des filles blanches dès le berceau et appelées les Grées par les dieux immortels et par les hommes qui marchent sur la terre, Péphrédo au beau voile, Enyo au voile de pourpre, et les Gorgones (29) qui habitent par delà l'illustre Océan, vers l'empire de la Nuit, dans ces lointaines contrées, où demeurent les Hespérides à la voix sonore, les Gorgones Sthéno, Euryale et Méduse éprouvée par de cruelles souffrances. Méduse était mortelle, tandis que ses autres sœurs vivaient exemptes de vieillesse et de mort; Neptune aux noirs cheveux s'unit avec elle dans une molle prairie, sur une couche de fleurs printanières. Lorsque Persée lui eut tranché la tête, on vit naître d'elle le grand Chrysaor et le cheval Pégase. Pégase mérita son nom parce qu'il était né près des sources de l'Océan, Chrysaor parce qu'il tenait un glaive d'or dans ses mains. Persée, quittant une terre fertile en beaux fruits, s'envola vers le séjour des immortels, et il habite le palais de Jupiter, de ce dieu prudent dont il porte le tonnerre et la foudre.

Chrysaor, uni à Callirhoë, fille de l'illustre Océan, engendra Géryon aux trois têtes; le puissant Hercule, désarmant Géryon, lui enleva ses bœufs aux pieds flexibles dans Erythie entourée de flots, le jour où il conduisit ces animaux au large front jusque dans la divine Tirynthe, après avoir traversé la mer et immolé Orthros avec le pasteur Eurytion, dans une étable obscure, par delà l'illustre Océan.

Callirhoë, au fond d'une caverne, produisit un autre enfant monstrueux, invincible et nullement semblable aux hommes ou aux dieux, la divine Echidna au cœur intrépide, moitié nymphe aux yeux noirs et aux belles joues, moitié serpent énorme et terrible, marqué de taches diverses et nourri de chairs sanglantes dans les entrailles de la terre sacrée. Ce monstre habite un antre profond dans le creux d'un rocher, loin des hommes et des immortels : c'est là que les dieux lui assignèrent une glorieuse demeure. Renfermée dans Arime, la fatale Echidna vivait sous la terre, toujours affranchie de la vieillesse et du trépas. Typhaon, ce vent fougueux et redoutable, s'unit, dit-on, avec cette nymphe aux yeux noirs, qui, devenue enceinte, enfanta une race courageuse, d'abord Orthros, ce chien de Géryon, ensuite l'indomptable Cerbère, qu'on ne nomme qu'avec effroi, ce gardien de Pluton, ce dévorant Cerbère à la voix d'airain, aux cinquante têtes, ce monstre impudent et terrible, enfin la fatale hydre de Lerne, que nourrit Junon aux bras d'albâtre, pour assouvir son implacable haine contre Hercule; mais ce fils de Jupiter, armé du glaive destructeur et secondé du vaillant Iolaüs, immola cette hydre, d'après les conseils de la belliqueuse Minerve. Echidna fit naître aussi la Chimère qui, exhalant des feux inextinguibles, monstre terrible, énorme, rapide, infatigable, portait trois têtes, la première d'un lion farouche, la seconde d'une chèvre, la troisième d'un dragon vigoureux; lion par le haut de son corps, dragon par derrière, chèvre par le milieu, elle vomissait avec un bruit affreux les tourbillons d'une dévorante flamme. La Chimère succomba sous Pégase et sous le brave Bellérophon. Echidna, s'accouplant avec Orthros, engendra le Sphinx, si fatal aux enfans de Cadmus, et le lion de Némée, que Junon, auguste épouse de Jupiter, nourrit et plaça sur les hauteurs de Némée pour la perte des humains. Ce lion, qui régnait sur le Trétos, sur Némée et sur l'Apésas, ravageait les tribus des hommes;

mais il périt, dompté par le puissant Hercule.

Céto, unie d'amour avec Phorcys, eut pour dernier enfant un serpent terrible qui, dans les flancs ténébreux de la terre, garde les pommes d'or aux extrémités du monde. Telle est la race de Céto et de Phorcys.

Téthys donna à l'Océan (30) des Fleuves au cours sinueux, le Nil, l'Alphée, l'Éridan aux gouffres profonds, le Strymon, le Méandre, l'Ister aux belles eaux, le Phase, le Rhésus, l'Achéloüs aux flots argentés, le Nessus, le Rhodius, l'Haliacmon, l'Heptapore, le Granique, l'Ésépus, le divin Simoïs, le Pénée, l'Hermus, le Caïque aux ondes gracieuses, le large Sangarius, le Ladon, le Parthénius, l'Événus, l'Ardesque et le divin Scamandre. Téthys enfanta aussi la troupe sacrée de ces nymphes (31) qui, avec le roi Apollon et les Fleuves, élèvent sur la terre l'enfance des héros; c'est Jupiter lui-même qui les chargea de cet emploi : Pitho, Admète, Ianthé, Électre, Doris, Prymno, Uranie semblable aux dieux, Hippo, Clymène, Rhodie, Callirhoë, Zeuxo, Clytie, Idye, Pasithoë, Plexaure, Galaxaure, l'aimable Dioné, Mélobosis, Thoë, la belle Polydore, Cercéis au doux caractère, Pluto aux grands yeux, Perséis, Ianire, Acaste, Zanthé, la gracieuse Pétréa, Ménestho, Europe, Métis, Eurynome, Télestho au voile de pourpre, Crisia, Asia, l'agréable Calypso, Eudore, Tyché, Amphiro, Ocyroë et Styx qui les surpasse toutes, telles sont les filles les plus antiques de l'Océan et de Téthys; il en existe beaucoup d'autres encore, car trois mille Océanides aux pieds charmans, dispersées de toutes parts, habitent la terre et la profondeur des lacs, race illustre et divine! Autant de Fleuves, nés de l'Océan et de la vénérable Téthys, roulent au loin leurs bruyantes ondes : il serait difficile à un mortel de rappeler tous leurs noms; les peuples qui habitent leurs rivages peuvent seuls les connaître.

Thia, domptée par les caresses d'Hypérion, fit naître le grand Soleil, la Lune splendide et l'Aurore qui brille pour tous les hommes et pour tous les dieux habitans du vaste ciel. Eurybie, déité puissante, unie avec Créius, mit au jour le grand Astrée, Pallas et Persès qui l'emporta sur tous par son habileté. L'Aurore, déesse fécondée par un dieu, conçut Astrée, les Vents impétueux, l'agile Zéphyre, le rapide Borée et Notus. Après, cette divinité matinale enfanta Lucifer et les astres étincelans dont le ciel se couronne.

Styx (32) fille de l'Océan, unie à Pallas, fit naître dans ses palais l'Émulation, la Victoire aux pieds charmans, la Force et la Violence, ces glorieux enfans, qui n'ont pas établi loin de Jupiter leur demeure et leur séjour, qui ne marchent pas dans une seule route où ce dieu ne les conduise et qui restent incessamment auprès du terrible maître du tonnerre. Telle est la faveur que leur obtint cette incorruptible fille de l'Océan le jour où Jupiter Olympien, dieu de la foudre, appela tous les immortels dans le vaste Olympe; il leur annonça que, reconnaissant envers tous ceux qui l'aideraient à combattre les Titans, loin de les dépouiller de leurs priviléges, il leur laisserait le rang que jusqu'alors ils avaient gardé parmi les dieux; et même il ajouta que si l'un d'eux n'avait été ni honoré ni récompensé par Saturne, il obtiendrait les honneurs et les récompenses que son zèle lui mériterait. L'irréprochable Styx, docile aux conseils de son père, arriva la première avec ses enfans. Jupiter l'honora et la combla de dons précieux; il voulut qu'elle présidât au grand serment des dieux et que ses enfans vécussent toujours dans son palais. Quant aux promesses faites à toutes les autres divinités, il les remplit fidèlement; car il est tout-puissant et règne sur l'univers.

Phébé monta sur la couche désirée de Céus; déesse fécondée par les embrassemens d'un dieu, elle enfanta la douce Latone au voile bleu, Latone qui, toujours agréable aux immortels et aux humains, apporta dès sa naissance l'allégresse dans l'Olympe. Elle engendra encore la célèbre Astérie que Persès autrefois amena dans son vaste palais pour la nommer son épouse. Devenue enceinte, Astérie donna l'existence à Hécate (33), que Jupiter, fils de Saturne, honora entre toutes les déesses : il lui accorda de glorieux priviléges et lui permit de commander sur la terre et sur la mer stérile. Déjà, sous Uranus couronné d'étoiles, elle avait obtenu cet emploi et jouissait des plus grands honneurs parmi les dieux immortels. Aujourd'hui, lorsqu'un des hommes, enfans de la terre, célèbre, selon l'usage, des sacrifices expiatoires, c'est Hécate qu'il invoque, et soudain la céleste faveur environne le suppliant dont la bienveillante déesse accueille les prières; elle lui prodigue la richesse, car elle en a le pouvoir. Tous les priviléges partagés entre les nombreux enfans de la Terre et d'Uranus, elle seule les réu-

nit. Le fils de Saturne ne lui a ni dérobé ni arraché aucune des prérogatives qui lui échurent sous les Titans, ces premiers dieux; elle conserve tout entière la part d'autorité qu'elle obtint dans l'origine. Fille unique, elle n'est ni moins respectée ni moins puissante sur la terre, dans le ciel et sur la mer; son pouvoir est encore plus vaste, parce que Jupiter l'honore. Quand elle veut favoriser un mortel, elle l'assiste avec empressement, et, selon sa volonté, elle le fait briller dans l'assemblée des peuples. Lorsque les hommes s'arment pour le combat meurtrier, c'est elle qui, à son gré, se hâte de lui accorder la victoire et de prodiguer la gloire au vainqueur. Aux jours où l'on rend la justice, elle s'assied auprès des rois vénérables. Si elle voit des rivaux lutter dans l'arène, toujours propice, elle vient les encourager et les secourir; l'athlète vainqueur par sa force et par sa constance mérite promptement un prix magnifique, et transporté d'allégresse, couvre de gloire sa famille. Quand elle le veut, elle protége les écuyers qui montent sur les chars; également favorable aux navigateurs qui affrontent le trajet difficile de la mer azurée, elle exauce les vœux qu'ils adressent à Hécate et au bruyant Neptune: cette illustre déesse leur procure aisément une abondante proie ou ne la leur montre que pour les en dépouiller si tel est son désir. Occupée avec Mercure à multiplier dans les étables les bœufs, les agneaux, les nombreux essaims de chèvres et de brebis à la toison épaisse, elle peut, comme il lui plaît, accroître ou diminuer les troupeaux. Rejeton unique de sa mère, elle vit comblée d'honneurs parmi tous les immortels. Le fils de Saturne la chargea encore d'élever et de nourrir es humains qui, après elle, devaient voir la lumière de l'aurore au loin étincelante. Ainsi dès le principe, elle devint la nourrice des enfans : lels sont ses nobles emplois.

Rhéa (34), amoureusement domptée par Saturne, mit au jour d'illustres enfans, Vesta, Cérès, Junon aux brodequins d'or, le redoutable Pluton qui habite sous la terre et porte un cœur inflexible, le bruyant Neptune et le prudent Jupiter, ce père des dieux et des hommes, dont le tonnerre ébranle la terre immense. Le grand Saturne dévorait ses enfans à mesure que des flancs sacrés de leur mère ils tombaient sur ses genoux; il agissait ainsi dans la crainte qu'un autre des glorieux enfans du ciel ne possédât parmi les dieux l'autorité souveraine : car il avait appris de la Terre et d'Uranus couronné d'étoiles que, d'après l'ordre du Destin, un jour, malgré sa force, il serait vaincu par son propre fils et détrôné par les conseils du grand Jupiter. Loin de surveiller vainement son épouse, toujours habile à la tromper, il dévorait sa propre race, et Rhéa gémissait, accablée d'une douleur sans bornes. Enfin, prête à enfanter Jupiter, ce père des dieux et des hommes, elle supplia les deux auteurs de ses jours, la Terre et Uranus couronné d'étoiles, de lui suggérer le moyen de cacher la naissance de son nouveau fils et de venger la mort de tous ses enfans dévorés par l'astucieux Saturne. Prompts à exaucer les désirs de leur fille, ils lui apprirent le destin réservé au roi Saturne et à son fils magnanime; ils l'envoyèrent à Lyctos, ville opulente de la Crète, au moment où elle allait mettre au jour le plus jeune de ses enfans, le grand Jupiter. C'est dans la vaste Crète que la Terre immense le reçut et se chargea du soin de le nourrir et de l'élever. Marchant à travers les ombres de la nuit rapide, elle le porta d'abord à Lyctos, puis, le prenant dans ses mains, elle le cacha sous une haute caverne, dans les entrailles de la terre divine, sur le mont Égée, au fond d'une épaisse forêt. Après avoir enveloppé de langes une pierre énorme, Rhéa la donna au fils d'Uranus, au puissant Saturne, ce premier roi des dieux. Saturne la saisit et l'engloutit dans ses flancs. L'insensé! il ne prévoyait pas qu'en dévorant cette pierre, il sauvait son invincible fils qui, désormais à l'abri du péril, devait bientôt le dompter par la force de ses mains, le dépouiller de sa puissance et commander aux immortels. Cependant la vigueur et les membres superbes du jeune roi croissaient avec promptitude; les années étant révolues, trompé par les perfides conseils de la Terre, l'astucieux Saturne rendit au jour toute sa race et succomba vaincu par la force et par l'adresse de son fils. D'abord il vomit la pierre qu'il avait dévorée la dernière et que Jupiter attacha dans la terre spacieuse, sur la divine Pytho, au milieu des gorges profondes du Parnasse, afin qu'elle devînt dans l'avenir un monument et une merveille pour les hommes. Jupiter affranchit de leurs liens douloureux tous ses oncles, enfans d'Uranus, que son père avait enchaînés dans sa démence. Ces dieux, reconnaissans d'un pareil bienfait, lui remirent ce tonnerre, ces éclairs, cette brûlante foudre que la Terre aux larges flancs avait jusqu'alors re-

élés. Fier de ces armes divines, Jupiter règne sur les hommes et sur les immortels.

Japet (35) épousa Clymène, cette jeune Océanide aux pieds charmans; tous deux montèrent sur la même couche, et Clymène enfanta le magnanime Atlas (36), l'orgueilleux Ménétius, l'adroit et astucieux Prométhée et l'imprudent Epiméthée, qui dès le principe causa tant de mal aux industrieux habitans de la terre, car c'est lui qui le premier accepta pour épouse une vierge formée par l'ordre de Jupiter. Jupiter à la large vue, furieux contre l'insolent Ménétius, le plongea dans l'Erèbe, après l'avoir frappé de son brûlant tonnerre, pour châtier sa méchanceté et son audace sans mesure. Vaincu par la dure nécessité, Atlas, aux bornes de la terre, debout devant les Hespérides à la voix sonore, soutient le vaste ciel de sa tête et de ses mains infatigables. Tel est l'emploi que lui imposa le prudent Jupiter. Quant au rusé Prométhée (37), il l'attacha par des nœuds indissolubles autour d'une colonne; puis il envoya contre lui un aigle aux ailes étendues qui rongeait son foie immortel; il en renaissait autant durant la nuit que l'oiseau aux larges ailes en avait dévoré pendant le jour. Mais le courageux rejeton d'Alcmène aux pieds charmans, Hercule tua cet aigle, repoussa un si cruel fléau loin du fils de Japet et le délivra de ses tourmens : le puissant monarque du haut Olympe, Jupiter, y avait consenti, afin que la gloire de l'Hercule thébain se répandît plus que jamais sur la terre fertile. Dans cette idée, il honora son illustre enfant et abjura son ancienne colère contre Prométhée, qui avait lutté de ruse avec le puissant fils de Saturne. En effet, lorsque les dieux et les hommes (38) se disputaient dans Mécone, Prométhée, pour tromper la sagesse de Jupiter, exposa à tous les yeux un bœuf énorme qu'il avait divisé à dessein. D'un côté, il renferma dans la peau les chairs, les intestins et les morceaux les plus gras, en les enveloppant du ventre de la victime; de l'autre, il disposa avec une perfide adresse les os blancs qu'il recouvrit de graisse luisante. Le père des dieux et des hommes lui dit alors : « Fils de Japet, ô le plus illustre de tous les rois (39), ami! avec quelle inégalité tu as divisé les parts! »

Quand Jupiter, doué d'une sagesse impérissable, lui eut adressé ce reproche, l'astucieux Prométhée répondit en souriant au fond de lui-même (car il n'avait pas oublié sa ruse ingénieuse) : « Glorieux Jupiter! ô le plus grand des dieux immortels, choisis entre ces deux portions celle que ton cœur préfère. »

A ce discours trompeur, Jupiter, doué d'une sagesse impérissable, ne méconnut point l'artifice; il le devina (40) et dans son esprit forma contre les humains de sinistres projets qui devaient s'accomplir. Bientôt de ses deux mains il écarta la graisse éclatante de blancheur; il devint furieux, et la colère s'empara de son âme tout entière quand, trompé par un art perfide, il aperçut les os blancs de l'animal. Depuis ce temps, la terre voit les tribus des hommes brûler en l'honneur des dieux les blancs ossemens des victimes sur les autels parfumés. Jupiter qui rassemble les nuages, s'écria enflammé d'une violente colère : « Fils de Japet, ô toi que nul n'égale en adresse, ami! tu n'as pas oublié tes habiles artifices. » Ainsi, dans son courroux, parla Jupiter, doué d'une sagesse impérissable. Dès ce moment, se rappelant sans cesse la ruse de Prométhée, il n'accorda plus le feu inextinguible aux hommes infortunés qui vivent sur la terre. Mais le noble fils de Japet, habile à le tromper, déroba un étincelant rayon de ce feu et le cacha dans la tige d'une férule. Jupiter qui tonne dans les cieux, blessé jusqu'au fond de l'âme, conçut une nouvelle colère lorsqu'il vit parmi les hommes la lueur prolongée de la flamme, et voilà pourquoi il leur suscita soudain une grande infortune. D'après la volonté du fils de Saturne, le boiteux Vulcain, ce dieu illustre, forma avec de la terre une image semblable à une chaste vierge. Minerve aux yeux bleus s'empressa de la parer et de la vêtir d'une blanche tunique. Elle posa sur le sommet de sa tête un voile ingénieusement façonné et admirable à voir; puis elle orna son front de gracieuses guirlandes tressées de fleurs nouvellement écloses et d'une couronne d'or que le boiteux Vulcain, ce dieu illustre, avait fabriquée de ses propres mains par complaisance pour le puissant Jupiter. Sur cette couronne, ô prodige! Vulcain avait ciselé les nombreux animaux que le continent et la mer nourrissent dans leur sein; partout brillait une grâce merveilleuse, et ces diverses figures paraissaient vivantes. Quand il eut formé, au lieu d'un utile ouvrage, ce chef-d'œuvre funeste, il amena dans l'assemblée des dieux et des hommes cette vierge orgueilleuse des ornemens que lui avait donnés la déesse aux yeux bleus, fille d'un père puissant. Une égale admiration transporta les dieux et les hommes

dès qu'ils aperçurent cette fatale merveille si terrible aux humains ; car de cette vierge est venue la race des femmes au sein fécond, de ces femmes dangereuses, fléau cruel vivant parmi les hommes et s'attachant non pas à la triste pauvreté, mais au luxe éblouissant. Lorsque, dans leurs ruches couronnées de toits, les abeilles nourrissent les frelons, qui ne participent qu'au mal, depuis le lever du jour jusqu'au soleil couchant, ces actives ouvrières composent leurs blanches cellules, tandis que renfermés au fond de leur demeure, les lâches frelons dévorent le fruit d'un travail étranger : ainsi Jupiter, ce maître de la foudre, accorda aux hommes un fatal présent en leur donnant ces femmes, complices de toutes les mauvaises actions.

Voici encore un autre mal qu'il leur envoya au lieu d'un bienfait. Celui qui, fuyant l'hymen et l'importune société des femmes, ne veut pas se marier et parvient jusqu'à la triste vieillesse, reste privé de soins ; et s'il ne vit pas dans l'indigence, à sa mort, des parens éloignés se divisent son héritage (41). Si un homme subit la destinée du mariage, quoiqu'il possède une femme pleine de chasteté et de sagesse, pour lui le mal lutte toujours avec le bien. Mais s'il a épousé une femme vicieuse, tant qu'il respire, il porte dans son cœur un chagrin sans bornes, une douleur incurable. On ne peut donc ni tromper la prudence de Jupiter ni échapper à ses arrêts. Le fils de Japet lui-même, l'innocent Prométhée n'évita point sa terrible colère; mais, vaincu par la nécessité, malgré sa vaste science, il languit enchaîné par un lien cruel.

Saturne, irrité dans son âme contre Briarée, Cottus et Gygès, s'empressa de les attacher par une forte chaîne, bien qu'il admirât leur audace extraordinaire, leur beauté et leur haute stature; il les renferma dans la terre aux larges flancs. Là, en des lieux reculés, aux extrémités de cette terre immense, ils souffraient un sort rigoureux et gémissaient, le cœur en proie à une grande tristesse ; mais Jupiter et les autres dieux immortels que Rhéa aux beaux cheveux avait conçus de Saturne, les rendirent à la clarté du jour, d'après les conseils de la Terre. En effet, la Terre, par de longs discours, leur fit comprendre qu'avec ces guerriers ils obtiendraient la victoire et une gloire éclatante. Longtemps éprouvés par de pénibles travaux les dieux Titans et les enfans de Saturne (42) se livrèrent entre eux de terribles batailles. Du haut de l'Othrys les glorieux Titans, du faîte de l'Olympe, les dieux auteurs de tous les biens, les dieux que Rhéa aux beaux cheveux avait engendrés en s'unissant à Saturne, continuèrent leur sanglante lutte durant dix années entières. Cette funeste guerre n'avait ni terme ni relâche, et l'avantage flottait égal entre les deux partis. Enfin, Jupiter, dans un riche festin, prodigua à ses défenseurs le nectar et l'ambroisie dont se nourrissent les dieux même; leur généreux courage se réchauffa dans toutes leurs âmes ; quand le nectar et la douce ambroisie les eurent rassasiés, le père des dieux et des hommes leur adressa ces paroles :

« Ecoutez-moi, nobles enfans de la Terre et d'Uranus, je vous dirai ce que mon cœur m'inspire. Déjà, depuis trop longtemps, animés les uns contre les autres, nous combattons chaque jour pour la victoire et pour l'empire, les dieux Titans et nous tous qui sommes nés de Saturne. Dans ces combats meurtriers, opposés aux Titans, montrez-leur votre force redoutable et vos mains invincibles. Fidèles au souvenir d'une douce amitié, songez qu'après de longues souffrances, affranchis par notre sagesse d'une chaîne cruelle, vous êtes remontés d'un abîme de ténèbres à la lumière du jour. »

Il dit. L'irréprochable Cottus répliqua en ces termes : « Dieu respectable ! tu ne nous apprends rien de nouveau. Nous aussi, nous savons combien tu l'emportes en sagesse et en intelligence. Tu as repoussé loin des immortels une horrible calamité. C'est grâce à ta prudence que nous avons été arrachés de notre obscure prison et délivrés de nos fers douloureux, ô roi, fils de Saturne ! après avoir enduré des tourmens inouïs. Maintenant donc, remplis d'une sage et ferme volonté, nous t'assurerons l'empire dans cette guerre terrible, en bravant les Titans au milieu des ardentes batailles. »

Il dit. Les dieux, auteurs de tous les biens, approuvèrent ce discours, et leur cœur brûla pour la guerre d'un désir plus violent que jamais. Dans ce jour, un grand combat s'engagea entre tous les dieux et toutes les déesses, entre les Titans et les enfans de Saturne que Jupiter tira des abîmes souterrains de l'Erèbe, pour les rappeler à la lumière, armée formidable, puissante, douée d'une force prodigieuse. Ces guerriers avaient chacun cent bras qui s'élançaient de leurs épaules, et cinquante

êtes, attachées à leur dos, planaient sur leurs membres robustes. Opposés aux Titans dans cette guerre désastreuse, tous portaient dans leurs fortes mains d'énormes rochers. De l'autre côté, les Titans, pleins d'ardeur, affermissaient leurs phalanges. Les deux partis déployaient leur audace et la vigueur de leurs bras. Un horrible fracas retentit sur la mer immense. La terre poussa de longs mugissemens; le vaste ciel gémit au loin ébranlé, et tout le grand Olympe trembla, secoué jusqu'en ses fondemens par le choc des célestes armées. Le ténébreux Tartare entendit parvenir dans ses abîmes l'épouvantable bruit de la marche des dieux, de leurs tumultueux efforts et de leurs coups violens. Ainsi les deux troupes ennemies lançaient l'une sur l'autre mille traits douloureux; tandis que chacune s'encourageait à l'envi, leurs clameurs montaient jusqu'au ciel étoilé et de grands cris retentissaient dans cette mêlée terrible.

Alors Jupiter n'enchaîna plus son courage; son âme se remplit soudain d'une bouillante ardeur, et il déploya sa force tout entière. S'élançant des hauteurs du ciel et de l'Olympe, il s'avançait armé de feux étincelans; les foudres, rapidement jetées par sa main vigoureuse, volaient au milieu du tonnerre et des éclairs redoublés et roulaient au loin une divine flamme. La terre féconde mugissait partout consumée et les vastes forêts pétillaient dans ce grand incendie. Le monde s'embrasait; on voyait bouillonner les flots de l'océan et la mer stérile. Une brûlante vapeur enveloppait les Titans terrestres; la flamme immense s'élevait dans l'air céleste, et les yeux des plus braves guerriers étaient aveuglés par l'éblouissant éclat de la foudre et du tonnerre. Le vaste incendie envahit le chaos. Les regards semblaient voir, les oreilles semblaient entendre encore ce désordre qui agita le monde dans ces temps où la terre et le ciel élevé s'entre-choquaient avec un épouvantable fracas, lorsque la terre allait périr et que le ciel cherchait à la détruire en l'écrasant, tant ces dieux rivaux faisaient partout retentir un belliqueux tumulte!

Tous les vents, déchaînant leur rage, soulevaient des tourbillons de poussière mêlés au tonnerre, aux éclairs et à l'ardente foudre, traits enflammés du grand Jupiter; ils répandaient au milieu des deux armées le bruit et les clameurs. Cette effroyable lutte continuait avec un fracas immense. Partout se déployait une égale vigueur. La victoire se déclara enfin. Jusqu'alors l'un et l'autre partis, en s'attaquant, avaient montré le même courage dans cette violente bataille; mais, habiles à soutenir aux premiers rangs un combat acharné, Cottus, Briarée et Gygès, insatiables de carnage, de leurs mains vigoureuses lancèrent coup sur coup trois cents rochers, ombragèrent les Titans d'une nuée de flèches, et, vainqueurs de ces superbes ennemis, les précipitèrent tout chargés de douloureuses chaînes sous les abîmes de la terre aux larges flancs, aussi loin que le ciel s'élève au-dessus de la terre: car un même espace s'étend depuis la terre jusqu'au sombre Tartare. Une enclume d'airain, en tombant du ciel, roulerait neuf jours et neuf nuits, et ne parviendrait que le dixième jour à la terre; une enclume d'airain, en tombant de la terre, roulerait également neuf jours et neuf nuits et ne parviendrait au Tartare que le dixième jour. Cet affreux abîme est environné d'une barrière d'airain; autour de l'ouverture la nuit répand trois fois ses ombres épaisses; au-dessus reposent les racines de la terre et les fondemens de la mer stérile (43). Là, par l'ordre de Jupiter qui rassemble les nuages, les dieux Titans languissent cachés dans les ténèbres, au fond d'un gouffre impur, aux extrémités de la terre lointaine. Cette prison n'offre point d'issue; Neptune y posa des portes d'airain; des deux côtés un mur l'environne. Là demeurent Gygès, Cottus et le magnanime Briarée, fidèles gardiens placés par Jupiter, ce maître de l'égide. Là sont tracées avec ordre les premières limites de la sombre terre, du ténébreux Tartare, de la stérile mer et du ciel étoilé (44), limites fatales, impures, abhorrées même par les dieux! gouffre immense! Le mortel qui oserait en franchir les portes, ne pourrait au bout d'une année en toucher le fond; il serait entraîné çà et là par une tempête que remplacerait une tempête plus affreuse encore. Ce prodigieux abîme fait horreur aux dieux immortels. C'est là que le terrible palais de la Nuit obscure s'élève couvert de noirs et épais nuages. Debout à l'entrée, le fils de Japet soutient vigoureusement le vaste ciel de sa tête et de ses mains infatigables. Le Jour et la Nuit, s'appelant mutuellement, franchissent tour à tour le large seuil d'airain; l'un entre, l'autre sort, et jamais ce séjour ne les rassemble tous les deux. Sans cesse l'un plane

au dehors sur l'immensité de la terre, et l'autre, dans l'intérieur du palais, attend que l'heure de son départ soit arrivée. Le Jour dispense aux mortels la lumière au loin étincelante, et la Nuit funeste, revêtue d'un sombre nuage, porte dans ses mains le Sommeil, frère de la Mort. Là demeurent les enfans de la Nuit obscure, le Sommeil et la Mort (45), divinités terribles que le soleil resplendissant n'éclaire jamais de ses rayons, soit qu'il monte vers le ciel, soit qu'il en redescende. Le Sommeil parcourt la terre et le vaste dos de la mer en se montrant toujours paisible et doux pour les humains. Mais la Mort a un cœur de fer; une âme impitoyable respire dans sa poitrine d'airain; le premier homme qu'elle a saisi, elle ne le lâche pas, et elle est odieuse même aux immortels.

Près de là se dressent les demeures retentissantes du puissant Pluton, dieu des enfers, et de la terrible Proserpine; la porte en est confiée à la garde d'un chien hideux et cruel; cet animal, par une méchante ruse, caresse tous ceux qui entrent en agitant sa queue et ses deux oreilles, mais il ne les laisse plus sortir, et les épiant avec soin, il dévore quiconque veut repasser le seuil du puissant Pluton et de la terrible Proserpine.

Là demeure encore la fille aînée de l'Océan au rapide reflux, la formidable Styx (46), reine abhorrée des immortels; le beau palais qu'elle habite loin des autres dieux, s'élève couronné de rocs énormes et soutenu par des colonnes d'argent qui montent vers le ciel. Quelquefois la fille de Thaumas, Iris aux pieds légers, vole, messagère docile, sur le vaste dos de la mer lorsqu'une rivalité ou une dispute règne parmi les dieux. Si l'un des habitans de l'Olympe s'est rendu coupable d'un mensonge, Iris, envoyée par Jupiter pour consacrer le grand serment des dieux, va chercher au loin dans une aiguière d'or cette onde fameuse qui descend, toujours froide, du sommet d'une roche élevée. La plupart des flots du Styx, jaillissant de leur source sacrée, coulent sous les profondeurs de la terre immense, dans l'ombre de la nuit et deviennent un bras de l'Océan. La dixième partie en est réservée au serment: les neuf autres, serpentant autour de la terre et du vaste dos de la plaine liquide, vont se jeter dans la mer en formant mille tourbillons argentés, tandis que l'eau qui tombe du rocher sert au châtiment des dieux. Si l'un des immortels qui habitent le faîte du neigeux Olympes se parjure en répandant les libations, il languit pendant toute une année, privé du souffle de la vie, ne savoure plus ni l'ambroisie ni le nectar, et reste étendu sur sa couche sans respiration, sans parole, plongé dans un fatal engourdissement. Lorsque, après une grande année, sa maladie a terminé son cours, il est condamné à des tourmens nouveaux: durant neuf années entières, il vit séparé des dieux immortels, sans jamais se mêler à leurs conseils ou à leurs banquets; à la dixième année seulement il rentre dans l'assemblée de ces dieux habitans de l'Olympe. Ainsi les dieux consacrèrent au serment l'onde incorruptible du Styx, cette onde antique qui traverse des lieux hérissés de rochers.

Là sont tracées avec ordre les premières limites de la sombre terre, du ténébreux Tartare, de la stérile mer et du ciel étoilé, limites fatales, impures, abhorrées même par les dieux! Là, on voit des portes de marbre et un seuil d'airain, inébranlable, appuyé sur des bases profondes et construit de lui-même. A l'entrée, loin de tous les dieux, demeurent les Titans, par delà le sombre chaos; mais les illustres défenseurs de Jupiter, maître de la foudre, Cottus et Gygès habitent un palais aux sources de l'Océan. Quand au valeureux Briarée, le bruyant Neptune en a fait son gendre; il lui a donné pour épouse sa fille Cymopolie. Lorsque Jupiter eut chassé du ciel les Titans, la vaste Terre, s'unissant au Tartare, grâce à Vénus à la parure d'or, engendra Typhoë, le dernier de ses enfans: les vigoureuses mains de ce dieu puissant travaillaient sans relâche et ses pieds étaient infatigables; sur ses épaules se dressaient les cent têtes d'un horrible dragon, et chacune dardait une langue noire; des yeux qui armaient ces monstrueuses têtes, jaillissait une flamme étincelante à travers leurs sourcils; toutes, hideuses à voir, proféraient mille sons inexplicables et quelquefois si aigus que les dieux même pouvaient les entendre, tantôt la mugissante voix d'un taureau sauvage et indompté, tantôt le rugissement d'un lion au cœur farouche, souvent, ô prodige! les aboiemens d'un chien ou des clameurs perçantes dont retentissaient les hautes montagnes. Sans doute le jour de la naissance de Typhoë aurait été témoin d'un malheur inévitable; il aurait usurpé l'empire sur les hommes et sur les dieux si leur père souverain n'eût tout à coup

devine ses projets. Jupiter lança avec force son rapide tonnerre qui fit retentir horriblement toute la terre, le ciel élevé, la mer, les flots de l'océan et les abîmes les plus profonds. Quand le roi des dieux se leva, le grand Olympe chancela sous ses pieds immortels (47); et la terre gémit. La sombre mer fut envahie à la fois par le tonnerre et par la foudre, par le feu que vomissait le monstre, par les tourbillons des vents enflammés et par les éclairs au loin resplendisans. Partout bouillonnaient la terre, le ciel et la mer; sous le choc des célestes rivaux, les vastes flots se brisaient contre leurs rivages; un irrésistible ébranlement secouait l'univers. Le dieu qui règne sur les morts des enfers, Pluton s'épouvanta (48), et les Titans, renfermés dans le Tartare autour de Saturne, frissonnèrent en écoutant ce bruit interminable et ce terrible combat. Enfin Jupiter, rassemblant toutes ses forces, s'arma de sa foudre, de ses éclairs et de son tonnerre étincelant, s'élança du haut de l'Olympe sur Typhoë, le frappa et réduisit en poudre les énormes têtes de ce monstre effrayant qui, vaincu par ses coups redoublés, tomba mutilé, et dans sa chute fit retentir la terre immense. La flamme s'échappait du corps de ce géant foudroyé dans les gorges d'un mont escarpé et couvert d'épaisses forêts. La vaste terre brûlait partout enveloppée d'une immense vapeur; elle se consumait, comme l'étain échauffé par les soins des jeunes forgerons dans une fournaise à la large ouverture, ou comme le fer, le plus solide des métaux, dompté par le feu dévorant dans les profondeurs d'une montagne, lorsque Vulcain, sur la terre sacrée, le travaille de ses habiles mains : ainsi la terre fondait, embrasée par la flamme étincelante. Jupiter plongea avec douleur Typhoë dans le vaste Tartare.

De Typhoë (49) naquirent les humides Vents, excepté Notus, Borée et l'agile Zéphyre : Ces trois vents, issus d'une divine race, prêtent un grand secours aux humains; les autres, entièrement inutiles, agitent la mer, se précipitent sur ses sombres vagues et causent des maux nombreux aux mortels en excitant de violens orages. Tantôt, soufflant de tous les côtés, ils dispersent les navires et font périr les matelots : alors il ne reste plus d'espoir de salut aux infortunés qui les rencontrent sur la mer; tantôt, déchaînés sur l'immensité de la terre fleurie, ils détruisent les brillans travaux des hommes nés de son sein en les couvrant d'une poussière épaisse et d'une paille aride.

(50) Quand les bienheureux immortels, après avoir courageusement combattu pour l'empire contre les Titans, eurent terminé cette guerre pénible, ils engagèrent, d'après les conseils de la Terre, Jupiter Olympien à la large vue, à saisir le pouvoir et à commander aux dieux. Jupiter leur distribua les honneurs avec équité. Ce roi des immortels choisit pour première épouse Métis (51), la plus sage de toutes les filles des dieux et des hommes. Mais lorsque Métis fut sur le point d'accoucher de Minerve, déesse aux yeux bleus, Jupiter, l'abusant par de flatteuses paroles, la renferma dans ses propres flancs, selon les conseils de la Terre et d'Uranus couronné d'étoiles, qui voulaient empêcher qu'au lieu de Jupiter, un autre des dieux immortels s'emparât de l'autorité souveraine; car, suivant l'arrêt du destin, Métis devait lui donner des enfans fameux par leur sagesse : d'abord la vierge aux yeux bleus, Minerve Tritogénie, égale à son père en force et en prudence, puis un fils qui, rempli d'un superbe courage, deviendrait le roi des dieux et des mortels. Jupiter prévint un tel malheur en cachant Métis dans ses flancs, afin que cette déesse lui procurât la connaissance du bien et du mal.

Ensuite il épousa la brillante Thémis; Thémis enfanta les Heures, Eunomie, Dicé, la florissante Irène, qui veillent sur les ouvrages des humains, et les Parques, comblées par Jupiter des plus rares honneurs, Clotho, Lachésis et Atropos, qui dispensent aux hommes et les biens et les maux. La fille de l'Océan, Eurynome, douée d'une beauté ravissante, conçut de Jupiter trois Grâces aux belles joues, Aglaia, Euphrosyne et l'aimable Thalie. L'amour, qui amollit les âmes, semble émaner de leurs paupières, et leurs yeux ont des regards pleins de charmes.

Cérès, cette nourrice du monde, laissa Jupiter entrer dans sa couche et engendra Proserpine aux bras d'albâtre, Proserpine que Pluton ravit à sa mère et que le prudent Jupiter lui permit de posséder.

Jupiter aima encore Mnémosyne à la belle chevelure, qui enfanta les neuf Muses aux bandelettes d'or, les Muses sensibles aux plaisirs des festins et aux douceurs du chant.

Latone (52), unie d'amour avec le maître de l'égide, fit naître Apollon et Diane chasseresse, ces deux enfans les plus aimables de tous les habitans du ciel.

Enfin Jupiter eut pour dernière épouse l'éclatante Junon, qui mit au jour Hébé, Mars et Ilithye après avoir partagé la couche du roi des dieux et des hommes. Mais il fit sortir de sa propre tête Tritogénie aux yeux bleus, cette terrible Pallas, ardente à exciter le tumulte, habile à guider les armées, toujours infatigable, toujours digne de respect, toujours avide de clameurs, de guerres et de combats.

Junon, sans s'unir à son époux, mais luttant de pouvoir avec lui, après de laborieux efforts, enfanta l'illustre Vulcain, le plus industrieux de tous les habitans de l'Olympe.

D'Amphitrite et du bruyant Neptune naquit le grand et vigoureux Triton, dieu redoutable qui, dans les profondeurs de la mer, habite un palais d'or auprès de sa mère chérie et du roi son père.

Épouse du dieu Mars qui brise les boucliers, Cythérée engendra la Fuite et la Terreur, divinités funestes qui dispersent les épaisses phalanges des héros et parmi les horreurs de la guerre secondent la fureur de Mars, ce destructeur des villes; elle enfanta aussi Harmonie (53), que le magnanime Cadmus choisit pour épouse.

La fille d'Atlas, Maïa (54), montant sur la couche sacrée de Jupiter, lui donna le glorieux Mercure, héraut des immortels.

Sémélé, fille de Cadmus, fécondée par les embrassemens de Jupiter, quoique mortelle, engendra un dieu, le célèbre Bacchus (55) qui répand au loin l'allégresse; tous les deux maintenant jouissent des célestes honneurs.

Alcmène, unie d'amour avec Jupiter qui rassemble les nuages, donna l'existence au puissant Hercule.

Le boiteux Vulcain, ce dieu illustre, eut pour brillante épouse Aglaia (56), la plus jeune des Grâces.

Bacchus aux cheveux d'or épousa la fille de Minos, la blonde Ariane, que le fils de Saturne affranchit de la vieillesse et de la mort.

L'intrépide enfant d'Alcmène aux pieds charmans, le puissant Hercule, délivré de ses pénibles travaux, choisit pour chaste épouse dans l'Olympe neigeux Hébé, cette fille du grand Jupiter et de Junon aux brodequins d'or. Heureux enfin, après avoir accompli d'éclatans exploits, il est admis au rang des dieux, et tous ses jours s'écoulent exempts de malheurs et de vieillesse.

La glorieuse fille de l'Océan, Perséïs donna au Soleil infatigable Circé et le monarque Éétès.

Éétès, fils du Soleil qui éclaire les mortels, épousa, d'après le conseil des dieux, Idye aux belles joues, cette fille du superbe fleuve Océan, Idye, qui, domptée par ses amoureuses caresses, grâce à Vénus à la parure d'or, enfanta Médée aux pieds charmans.

Recevez maintenant mes adieux, habitans des demeures de l'Olympe, dieux des îles, de la terre et de la mer aux flots salés. Et vous, Muses harmonieuses, vierges de l'Olympe, filles de Jupiter maître de l'égide, chantez (57) ces déesses qui, reposant dans les bras des mortels, donnèrent le jour à des enfans semblables aux dieux.

Cérès (58), divinité puissante, goûta les charmes de l'amour avec le héros Iasius au sein d'un champ labouré trois fois, dans la fertile Crète; là elle engendra le bienfaisant Plutus qui, parcourant l'immensité de la terre et le vaste dos de la mer, prodigue au mortel que le hasard amène sous sa main, l'abondance, la richesse et la prospérité.

Harmonie, la fille de Vénus à la parure d'or, conçut de Cadmus Ino, Sémélé, Agavé aux belles joues, Autonoë qu'épousa Aristée à l'épaisse chevelure; elle enfanta aussi Polydore dans Thèbes couronnée de beaux remparts.

Callirhoë, fille de l'Océan, goûtant avec le magnanime Chrysaor les plaisirs de Vénus à la parure d'or, engendra le plus robuste de tous les mortels, Géryon qu'immola le puissant Hercule pour ravir ses bœufs aux pieds flexibles dans Erythie entourée de flots.

L'Aurore donna à Tithon Memnon au casque d'airain, roi de l'Éthiopie et le monarque Hémathion. Elle conçut de Céphale un illustre enfant, l'intrépide Phaéton, homme semblable aux dieux. Phaéton, encore paré des tendres fleurs de la brillante jeunesse, ne pensait qu'aux jeux de son âge, lorsque Vénus, amante des plaisirs, l'enleva, l'établit nocturne gardien de ses temples sacrés et lui accorda les honneurs divins.

Docile aux conseils des dieux immortels, le fils d'Éson (59) enleva la fille d'Éétès, de ce monarque nourrisson de Jupiter, lorsqu'il eut accompli les nombreux et pénibles travaux que

lui avait imposés le grand roi Pélias, ce roi orgueilleux, insolent, impie et criminel. Vainqueur enfin, après de longues souffrances, il revint dans Iolchos, amenant sur son léger navire cette vierge aux yeux noirs, dont il fit sa charmante épouse. Bientôt, amoureusement domptée par Jason, ce pasteur des peuples, elle mit au jour Médus que Chiron, ce rejeton de Phillyre, éleva sur les montagnes. Ainsi s'accomplissait la volonté du grand Jupiter.

La fille de Nérée, ce vieillard marin, Psamathe, déesse puissante, enfanta Phocus après s'être unie d'amour avec Éacus, grâce à Vénus à la parure d'or.

Fécondée par Pélée, la divine Thétis aux pieds d'argent fit naître un guerrier formidable, Achille au cœur de lion.

Cythérée à la belle couronne donna l'existence à Énée lorsqu'elle eût goûté les plaisirs de l'amour avec le héros Anchise sur le faîte ombragé de l'Ida aux nombreux sommets.

Circé, fille du Soleil, né d'Hypérion, unie au patient Ulysse, engendra Agrius et l'irréprochable, le vigoureux Latinus; elle enfanta encore Télégonus, grâce à Vénus à la parure d'or; et ces héros, dans la retraite lointaine des îles sacrées, régnèrent sur tous les illustres Tyrréniens.

Calypso, déité puissante, unie d'amour avec Ulysse, eut pour fils Nausithoüs et Nausinoüs.

Telles sont les déesses qui, dormant dans les bras des mortels, donnèrent le jour à des enfans semblables aux dieux. Maintenant chantez la race des femmes illustres (60), ô Muses harmonieuses, vierges de l'Olympe, filles de Jupiter maître de l'égide!

FIN DE LA THÉOGONIE.

LES TRAVAUX ET LES JOURS.

Muses de la Piérie (1), ô vous dont les chants immortalisent! venez; célébrez votre père, de qui descendent à la fois tous les hommes obscurs ou fameux, le grand Jupiter, qui leur accorde à son gré la honte ou la gloire, les élève aisément ou aisément les renverse, affaiblit le puissant et fortifie le faible, corrige le méchant et humilie le superbe, Jupiter qui tonne dans les cieux et réside sur les plus hauts sommets de l'Olympe. Dieu puissant qui entends et vois tout, écoute : dirige vers l'équité les jugemens des mortels. Pour moi, puissé-je faire entendre à Persès le langage de la vérité!

On ne voit pas régner sur la terre une seule rivalité; il en existe deux : l'une digne des éloges du sage, l'autre de son blâme; toutes deux animées d'un esprit différent. L'une excite la guerre désastreuse et la discorde; la cruelle! nul homme ne la chérit, mais tous, d'après la volonté des dieux, sont contraints de l'honorer en la haïssant. L'autre, c'est la Nuit obscure qui l'enfanta la première, et le grand fils de Saturne, habitant au sommet des cieux, la plaça sur les racines mêmes de la terre pour qu'elle vécût parmi les humains et leur devînt utile. Elle pousse au travail le mortel le plus indolent. L'homme oisif, qui jette les yeux sur un homme riche, s'empresse à son tour de labourer, de planter, de gouverner avec ordre sa maison; le voisin est jaloux du voisin qui tâche de s'enrichir. Cette rivalité est pour les mortels une source de biens. Ainsi le potier porte envie au potier, l'artisan à l'artisan, le mendiant au mendiant et le chanteur au chanteur.

O Persès! grave bien ces conseils au fond de ton âme : que l'envie, joyeuse des maux d'autrui, ne te détourne pas du travail; ne regarde pas les procès d'un œil curieux et n'écoute pas les plaideurs sur la place publique. On n'a que peu de temps à perdre dans les querelles et dans les contestations lorsque, pendant la saison propice, on n'a point amassé pour toute l'année les fruits que produit la terre et que prodigue Cérès. Rassasié de ces fruits, tu pourras alors envier et disputer aux autres leurs richesses (2). Mais non; il ne te sera plus permis d'agir ainsi (3). Terminons enfin notre procès par d'équitables jugemens émanés de la bonté de Jupiter. Déjà nous avons partagé notre héritage, et tu m'as arraché la plus forte part dans l'espoir de corrompre ces rois, dévorateurs de présens (4), qui veulent juger notre querelle. Les insensés! ils ignorent que souvent la moitié vaut mieux que le tout (5) et combien il y a d'avantages à se nourrir de mauve et d'asphodèle (6). En effet, les dieux cachèrent aux mortels le secret d'une vie frugale. Autrement le travail d'un seul jour suffirait pour te procurer les moyens de subsister une année entière, même en restant oisif. Tu suspendrais soudain le gouvernail au-dessus de la fumée et tu laisserais reposer tes bœufs et tes mulets laborieux. Mais Jupiter nous déroba ce secret, furieux dans son âme d'avoir été trompé par l'astucieux Prométhée (7). Voilà pourquoi il condamna les hommes aux soucis et aux tourmens. Il leur avait caché le feu; mais le noble fils de Japet, par un adroit larcin, le leur apporta dans la tige d'une férule, après l'avoir enlevé au prudent Jupiter qui aime à lancer la foudre. Ce Dieu qui rassemble les nuages lui dit en son courroux :

« Fils de Japet, ô le plus habile de tous les mortels! tu te réjouis d'avoir dérobé le feu divin et trompé ma sagesse; mais ton vol te sera fatal à toi et aux hommes à venir. Pour me venger de ce larcin, je leur enverrai un funeste présent dont ils seront tous charmés au fond de leur âme, chérissant eux-mêmes leur propre fléau. »

En achevant ces mots, le père des dieux et des hommes sourit et commanda à l'illustre Vulcain de composer sans délais un corps, en mélangeant de la terre avec l'eau, de lui communiquer la force et la voix humaine, d'en former une vierge douée d'une beauté ravissante et semblable aux déesses immortelles; il ordonna à Minerve de lui apprendre les travaux des femmes et l'art de façonner un merveilleux tissu, à Vénus à la parure d'or de répandre sur sa tête la grâce enchanteresse, de

lui inspirer les violens désirs et les soucis dévorans, à Mercure, messager des dieux et meurtrier d'Argus, de remplir son esprit d'impudence et de perfidie. Tels furent les ordres de Jupiter, et les dieux obéirent à ce roi, fils de Saturne. Aussitôt l'illustre Vulcain, soumis à ses volontés, façonna avec de la terre une image semblable à une chaste vierge; la déesse aux yeux bleus, Minerve, l'orna d'une ceinture et de riches vêtemens; les divines Grâces et l'auguste Persuasion lui attachèrent des colliers d'or, et les Heures à la belle chevelure la couronnèrent des fleurs du printemps. Minerve entoura tout son corps d'une magnifique parure. Enfin le meurtrier d'Argus, docile au maître du tonnerre, lui inspira l'art du mensonge, les discours séduisans et le caractère perfide. Ce héraut des dieux lui donna un nom et l'appela Pandore, parce que chacun des habitans de l'Olympe lui avait fait un présent pour la rendre funeste aux hommes industrieux.

Après avoir achevé cette attrayante et pernicieuse merveille, Jupiter ordonna à l'illustre meurtrier d'Argus, au rapide messager des dieux, de la conduire vers Épiméthée. Épiméthée ne se rappela point que Prométhée lui avait recommandé de ne rien recevoir de Jupiter, roi d'Olympe, mais de lui renvoyer tous ses dons de peur qu'ils ne devinssent un fléau terrible aux mortels: il accepta le présent fatal et reconnut bientôt son imprudence.

Auparavant, les tribus des hommes vivaient sur la terre exemptes des tristes souffrances, du pénible travail et de ces cruelles maladies qui amènent la vieillesse: car les hommes qui souffrent vieillissent promptement.

Pandore, tenant dans ses mains un grand vase, en souleva le couvercle, et les maux terribles qu'il renfermait se répandirent au loin. L'Espérance seule resta: arrêtée sur les bords du vase, elle ne s'envola point, Pandore ayant remis le couvercle, par l'ordre de Jupiter qui porte l'égide et rassemble les nuages. Depuis ce jour, mille calamités entourent les hommes de toutes parts: la terre est remplie de maux, la mer en est remplie; les Maladies se plaisent à tourmenter les mortels nuit et jour et leur apportent en silence toutes les douleurs, car le prudent Jupiter les a privées de la voix. Nul ne peut donc échapper à la volonté de Jupiter.

Si tu le veux, je te ferai un autre récit plein de sagesse et d'utilité; toi, recueille-le au fond de ta mémoire.

Quand les hommes et les dieux furent nés ensemble, dabord les célestes habitans de l'Olympe créèrent l'âge d'or (8) pour les mortels doués de la parole. Sous le règne de Saturne qui commandait dans le ciel, les mortels vivaient comme les dieux; ils étaient libres d'inquiétudes, de travaux et de souffrances; la cruelle vieillesse ne les affligeait point; leurs pieds et leurs mains conservaient sans cesse la même vigueur, et loin de tous les maux, ils se réjouissaient au milieu des festins, riches en fruits délicieux et chers aux bienheureux immortels. Ils mouraient comme enchaînés par un doux sommeil. Tous les biens naissaient autour d'eux. La terre fertile produisait d'elle-même d'abondans trésors; libres et paisibles, ils partageaient leurs richesses avec une foule de vertueux amis. Quand la terre eut renfermé dans son sein cette première génération, ces hommes, appelés les génies terrestres, devinrent les protecteurs et les gardiens tutélaires des mortels: ils observent leurs bonnes ou leurs mauvaises actions, et, enveloppés d'un nuage (9), parcourent toute la terre en répandant la richesse: telle est la royale prérogative qu'ils ont obtenue.

Ensuite les habitans de l'Olympe produisirent une seconde race bien inférieure à la première, l'âge d'argent (10) qui ne ressemblait à l'âge d'or ni pour la force du corps ni pour l'intelligence. Nourri par les soins de sa mère, l'enfant, toujours inepte, croissait, durant cent ans, dans la maison natale. Parvenu au terme de la puberté et de l'adolescence, il ne vivait qu'un petit nombre d'années, accablé de ces douleurs, triste fruit de sa stupidité: car alors les hommes ne pouvaient s'abstenir de l'injustice; ils ne voulaient pas adorer les dieux ni leur offrir des sacrifices sur leurs pieux autels, comme doivent le faire les mortels divisés par tribus. Bientôt Jupiter, fils de Saturne, les anéantit, courroucé de ce qu'ils refusaient leurs hommages aux dieux habitans de l'Olympe. Quand la terre eut dans son sein renfermé leurs dépouilles, on les nomma les mortels bienheureux; ces génies terrestres n'occupent que le second rang, mais le respect accompagne aussi leur mémoire.

Le père des dieux créa une troisième génération d'hommes doués de la parole, l'âge d'airain, qui ne ressemblait en rien à l'âge d'argent.

Robustes comme le frêne, ces hommes, violens et terribles, ne se plaisaient qu'aux injures et aux sanglans travaux de Mars; ils ne se nourrissaient pas des fruits de la terre, et leur cœur impitoyable avait la dureté de l'acier. Leur force était immense, indomptable, et des bras invincibles s'allongeaient de leurs épaules sur leurs membres nerveux. Ils portaient des armes d'airain; l'airain composait leurs maisons; ils ne travaillaient que l'airain, car le fer noir n'existait pas encore. Égorgés par leurs propres mains, ils descendirent dans la ténébreuse demeure du froid Pluton sans laisser un nom après eux. Malgré leur force redoutable, la sombre Mort les saisit et ils quittèrent la brillante lumière du soleil.

Quand la terre eut aussi renfermé leur dépouille dans son sein, Jupiter, fils de Saturne, créa sur cette terre fertile une quatrième race plus juste et plus vertueuse (11), la céleste race de ces héros que l'âge précédent nomma les demi-dieux dans l'immense univers. La guerre fatale et les combats meurtriers les moissonnèrent tous, les uns lorsque, devant Thèbe aux sept portes (12), sur la terre de Cadmus, ils se disputèrent les troupeaux d'OEdipe (13); les autres lorsque, franchissant sur leurs navires la vaste étendue de la mer, armés pour Hélène aux beaux cheveux, ils parvinrent jusqu'à Troie, où la mort les enveloppa de ses ombres. Le puissant fils de Saturne, leur donnant une nourriture et une demeure différentes de celles des autres hommes, les plaça aux confins de la terre. Ces héros fortunés, exempts de toute inquiétude, habitent les îles des bienheureux (14) par delà l'océan aux gouffres profonds, et trois fois par an la terre féconde leur prodigue des fruits brillans et délicieux.

Plût aux dieux que je ne vécusse pas au milieu de la cinquième génération! Que ne suis-je mort avant! que ne puis-je naître après! C'est l'âge de fer (15) qui règne maintenant. Les hommes ne cesseront ni de travailler et de souffrir pendant le jour, ni de se corrompre pendant la nuit; les dieux leur enverront de terribles calamités. Toutefois quelques biens se mêleront à tant de maux. Jupiter détruira cette race d'hommes doués de la parole lorsque presque dès leur naissance leurs cheveux blanchiront. Le père ne sera plus uni à son fils, ni le fils à son père, ni l'hôte à son hôte, ni l'ami à son ami; le frère, comme auparavant, ne sera plus chéri de son frère; les enfans mépriseront la vieillesse de leurs parens. Les cruels! ils les accableront d'injurieux reproches sans redouter la vengeance divine. Dans leur coupable brutalité, ils ne rendront pas à leurs pères les soins que leur enfance aura reçus: l'un ravagera la cité de l'autre; on ne respectera ni la foi des sermens, ni la justice, ni la vertu; on honorera de préférence l'homme vicieux et insolent; l'équité et la pudeur ne seront plus en usage: le méchant outragera le mortel vertueux par des discours pleins d'astuce auxquels il joindra le parjure. L'Envie au visage odieux, ce monstre qui répand la calomnie et se réjouit du mal, poursuivra sans relâche les hommes infortunés. Alors, prompts à fuir la terre immense pour l'Olympe, la Pudeur et Némésis (16), enveloppant leurs corps gracieux de leurs robes blanches, s'envoleront vers les célestes tribus et abandonneront les humains; il ne restera plus aux mortels que les chagrins dévorans, et leurs maux seront irremédiables.

Maintenant je raconterai aux rois une fable (17) que leur sagesse même ne dédaignera point. Un épervier venait de saisir un rossignol au gosier sonore et l'emportait à travers les nues; déchiré par ses serres recourbées, le rossignol gémissait tristement; mais l'épervier lui dit avec arrogance: « Malheureux! pourquoi ces plaintes? Tu es au pouvoir du plus fort; quoique chanteur harmonieux, tu vas où je te conduis; je peux à mon gré ou faire de toi mon repas ou te rendre la liberté. » Ainsi parla l'épervier au vol rapide et aux ailes étendues. Malheur à l'insensé qui ose lutter contre un ennemi plus puissant! privé de la victoire, il voit encore la souffrance s'ajouter à sa honte.

O Persès! écoute la voix de l'équité, et abstiens-toi de l'injure, car l'injure est fatale à l'homme faible; l'homme de bien ne la supporte pas facilement: accablé par elle, il tombe sa victime. Il est un chemin plus noble qui mène à la justice. La justice finit toujours par triompher de l'injure. Mais l'insensé ne s'instruit que par son propre malheur. Horcus poursuit avec ardeur les jugemens iniques. La justice s'indigne et frémit partout où elle se voit entraînée par ces hommes, dévorateurs de présens, qui rendent de criminels arrêts. Couverte d'un nuage, elle parcourt en pleurant les cités et les tribus des peuples, apportant le

malheur à ceux qui l'ont chassée et n'ont pas jugé avec droiture. Mais ceux qui, rendant une justice égale aux étrangers et à leurs concitoyens, ne s'écartent pas du droit sentier, voient fleurir leur ville et prospérer leurs peuples; la paix, cette nourrice des jeunes gens (18), règne dans leur pays, et jamais Jupiter à la large vue ne leur envoie la guerre désastreuse. Jamais la famine ou l'injure n'attaque les mortels équitables : ils célèbrent paisiblement leurs joyeux festins; la terre leur prodigue une abondante nourriture; pour eux, le chêne des montagnes porte des glands sur sa cime et des abeilles dans ses flancs; leurs brebis sont chargées d'une épaisse toison et leurs femmes mettent au jour des enfans qui ressemblent à leurs pères (19); toujours riches de tous les biens, ils n'ont pas besoin de voyager sur des vaisseaux, et la terre fertile les nourrit de ses fruits. Mais quand des mortels se livrent à l'injure funeste et aux actions vicieuses, Jupiter à la large vue leur inflige un prompt châtiment : souvent une ville entière est punie à cause d'un seul homme qui commet des injustices et des crimes (20); du haut des cieux, le fils de Saturne déchaîne à la fois deux grands fléaux, la peste et la famine, et les peuples périssent; leurs femmes n'enfantent plus et leurs familles décroissent par la volonté de Jupiter, roi de l'Olympe, qui détruit leur vaste armée, renverse leurs murailles ou punit leurs vaisseaux en les engloutissant dans la mer.

Rois! vous aussi, redoutez un pareil châtiment, car les immortels, mêlés parmi les hommes, aperçoivent tous ceux qui s'accablent mutuellement par des arrêts iniques sans craindre la vengeance divine. Par l'ordre de Jupiter, sur la terre fertile, trente mille génies, gardiens des mortels, observent leurs jugemens et leurs actions coupables, et, revêtus d'un nuage, parcourent le monde entier. La Justice, fille de Jupiter, est une vierge auguste et respectée des dieux habitans de l'Olympe; lorsqu'un insolent ose l'outrager, soudain, assise auprès de Jupiter, puissant fils de Saturne, elle se plaint de la méchanceté des hommes et le conjure de faire retomber sur le peuple les fautes des rois qui, dans leurs criminelles pensées, s'écartent du droit chemin et prononcent d'injustes sentences. Pour éviter ces malheurs, ô rois dévorateurs de présens! redressez vos arrêts et oubliez entièrement le langage de l'iniquité. L'homme qui fait du mal à autrui s'en fait aussi à lui-même; un mauvais jugement est toujours terrible pour le juge. L'œil de ce Jupiter, qui voit et découvre tout, contemple notre procès si telle est sa volonté; il n'ignore pas quel débat s'agite dans l'enceinte de notre ville. Puissions-nous maintenant, mon fils et moi, ne pas être justes aux yeux des mortels, puisque la justice n'attire plus que des malheurs, puisque l'homme le moins équitable obtient le plus de droits! Mais je ne pense pas que Jupiter, maître de la foudre, tolère de semblables abus.

O Persès! grave bien mes conseils au fond de ton esprit. Écoute la voix de la justice et renonce pour toujours à la violence : telle est la loi (21) que le fils de Saturne a imposée aux mortels. Il a permis aux poissons, aux animaux sauvages, aux oiseaux rapides de se dévorer les uns les autres, parce qu'il n'existe point de justice parmi eux; mais il a donné aux hommes cette justice, le plus précieux des bienfaits. Si dans la place publique, un juge veut parler avec droiture et avec prudence, Jupiter à la large vue lui accorde la richesse; mais s'il se parjure volontairement, s'il blesse l'équité par de faux témoignages, il subit des maux sans remède; la gloire de sa postérité s'obscurcit d'âge en âge, tandis que d'âge en âge la postérité de l'homme juste devient plus illustre. Écoute mes utiles conseils, imprudent Persès! Rien n'est plus aisé que de se précipiter dans le vice : le chemin en est court et nous l'avons près de nous; mais les dieux immortels ont baigné de sueurs la route de la vertu : cette route est longue, escarpée et d'abord hérissée d'obstacles; mais quand on touche à son sommet, elle devient facile, quoique toujours pénible.

Le plus sage est celui qui, jugeant tout par lui-même, considère les actions qui seront les meilleures lorsqu'il les aura terminées. L'homme docile aux bons conseils est encore digne d'estime; mais celui qui ne sait pas s'éclairer par sa propre sagesse et refuse d'écouter les avis des autres est entièrement inutile sur la terre. Quant à toi, Persès! ô rejeton des dieux (22)! garde l'éternel souvenir de mes avis : travaille si tu veux que la Famine te prenne en horreur et que l'auguste Cérès à la belle couronne, pleine d'amour envers toi, remplisse tes granges de moissons. En effet, la Famine

est toujours la compagne de l'homme paresseux; les dieux et les mortels haïssent également celui qui vit dans l'oisiveté, semblable en ses désirs à ces frelons privés de dards qui, tranquilles, dévorent et consument le travail des abeilles. Livre-toi avec plaisir à d'utiles ouvrages, afin que tes granges soient remplies des fruits amassés pendant la saison propice. C'est le travail qui multiplie les troupeaux et accroît l'opulence. En travaillant, tu seras bien plus cher aux dieux et aux mortels : car les oisifs leur sont odieux. Ce n'est point le travail, c'est l'oisiveté qui est un déshonneur. Si tu travailles, les paresseux bientôt seront jaloux de toi en te voyant t'enrichir; la vertu et la gloire accompagnent la richesse : ainsi tu deviendras semblable à la divinité. Il vaut donc mieux travailler, ne pas envier inconsidérément la fortune d'autrui et diriger ton esprit vers des occupations qui te procureront la subsistance : voilà le conseil que je te donne. La mauvaise honte est le partage de l'indigent. La honte est très-utile ou très-nuisible aux mortels. La honte mène à la pauvreté, la confiance à la richesse. Ce n'est point par la violence qu'il faut s'enrichir; les biens donnés par les dieux sont les meilleurs de tous. Si un ambitieux s'empare de nombreux trésors par la force de ses mains ou les usurpe par l'adresse de sa langue (comme il arrive trop souvent lorsque l'amour du gain séduit l'esprit des hommes et que l'impudence chasse toute pudeur), les dieux le précipitent bientôt vers sa ruine; sa famille s'anéantit et il ne jouit que peu de temps de sa richesse. Il est aussi coupable que celui qui maltraiterait un suppliant ou un hôte, qui, monté en secret sur la couche d'un frère, souillerait sa femme d'embrassemens illégitimes, dépouillerait par une indigne ruse des enfans orphelins ou accablerait d'injurieux discours un père parvenu au triste seuil de la vieillesse. Jupiter s'irrite contre cet homme et lui envoie enfin un châtiment terrible en échange de ses iniquités. Mais toi, que ton esprit insensé s'abstienne de semblables crimes. Offre, selon tes facultés, des sacrifices aux dieux immortels (23) avec un cœur chaste et pur, et brûle en leur honneur les cuisses brillantes des victimes. Apaise-les par des libations et par de l'encens quand tu vas dormir ou lorsque brille la lumière sacrée du jour, afin qu'ils aient pour toi une âme bienveillante et que tu achètes toujours le champ d'autrui sans jamais vendre le tien. Invite ton ami à tes festins et laisse là ton ennemi; invite surtout l'ami qui habite près de toi : car s'il t'arrive quelque accident domestique, tes voisins accourent sans ceinture, tandis que tes parens se ceignent encore. Un mauvais voisin est un fléau autant qu'un bon voisin est un bienfait. C'est un trésor que l'on rencontre dans un voisin vertueux. Il ne mourra jamais un de tes bœufs, à moins que tu n'aies un méchant voisin. Mesure avec soin tout ce que tu empruntes à ton voisin; mais rends-lui autant et davantage si tu le peux, afin que si un jour tu as besoin de lui, tu le trouves prêt à te secourir.

Ne recherche pas des gains déshonorans; de tels bénéfices équivalent à des pertes. Tu dois chérir qui te chérit, visiter qui te visite, donner à qui te donne, ne rien donner à qui ne te donne rien. On rend présent pour présent et refus pour refus. La libéralité est utile; la rapine est funeste et ne cause que la mort. L'homme qui donne volontairement, quelle que soit la grandeur du bienfait, s'en réjouit et en est charmé jusqu'au fond de l'âme. Celui qui, fort de son impudence, commet un larcin, malgré la modicité du profit, sent le remords déchirer son cœur. Si tu acquiers peu à peu, mais souvent, tu auras bientôt amassé une grande fortune : qui sait ajouter à ce qu'il possède déjà, évitera la noire famine. Ce qu'on a déposé dans sa maison ne cause plus d'inquiétude. Il vaut mieux garder ses biens dans l'intérieur de ses foyers, puisque ce qui est dehors n'est pas en sûreté. S'il est agréable d'user de ce qu'on a près de soi, il est pénible d'avoir besoin de ce qui est ailleurs. Je t'engage à y songer. Bois à longs traits le commencement et la fin du tonneau, mais épargne le milieu. On le ménage trop tard, quand on ne ménage que le fond (24).

Donne toujours à ton ami le salaire convenu. En riant même avec ton frère, appelle un témoin : la crédulité et la défiance perdent également les hommes (25). Qu'une femme indécemment parée (26) ne te séduise point en t'agaçant par son doux babil et en s'informant de ta demeure : c'est se fier au voleur que se fier à la femme. Qu'un fils unique garde la maison paternelle, ainsi tes richesses s'accroîtront dans tes foyers. Puisses-tu ne mourir que vieux en laissant un autre enfant ! C'est aux familles nombreuses

que Jupiter prodigue d'immenses trésors. Plus des parens nombreux redoublent de soins et plus la fortune s'augmente. Si ton cœur désire la richesse, suis mon précepte : ajoute sans cesse le travail au travail.

Commence la moisson (27) quand les Pléiades, filles d'Atlas, se lèvent dans les cieux, et le labourage quand elles disparaissent; elles demeurent cachées quarante jours et quarante nuits, et se montrent de nouveau lorsque l'année est révolue, à l'époque où s'aiguise le tranchant du fer. Telle est la loi générale des campagnes pour les colons qui habitent les bords de la mer ou qui, loin de cette mer orageuse, cultivent un sol fertile dans les gorges des profondes vallées. Sois toujours nu quand tu sèmes, nu quand tu laboures et nu quand tu moissonnes, si tu veux exécuter à propos tous les travaux de Cérès, voir tes fruits parvenir à leur maturité et n'être pas forcé, dans ton indigence de parcourir en mendiant les maisons étrangères sans rien obtenir. Déjà tu es venu près de moi, mais je ne te ferai plus ni aucun don ni aucun prêt. Travaille, imprudent Persès! travaille à ces ouvrages que les dieux imposèrent aux hommes; tremble d'être contraint dans la douleur de mendier ta nourriture avec ta femme et tes enfans et d'implorer des voisins qui te mépriseront : ils te donneront deux et trois fois, mais si tu les importunes encore, tu n'obtiendras plus rien et tu perdras ton temps en paroles; tes longs discours seront inutiles. Je te conseille plutôt de payer tes dettes et d'éviter la famine.

Procure-toi d'abord une maison, un bœuf laboureur et une esclave non mariée qui suivra tes troupeaux; rassemble chez toi tous les instrumens nécessaires à l'agriculture pour ne pas en demander aux autres et ne pas en manquer si tu éprouvais un refus : alors tu verrais le temps s'écouler et l'ouvrage en souffrirait. Ne remets pas tes travaux au lendemain ni au surlendemain : l'homme qui reste oisif ou qui diffère d'agir ne remplit pas ses granges. L'activité double la richesse. Celui qui temporise lutte toujours avec le besoin.

Lorsque le soleil ne darde plus les rayons de sa brûlante chaleur, lorsque, pendant l'automne, les pluies du grand Jupiter rendent le corps humain plus souple et plus léger (car alors l'astre du Sirius roule moins longtemps pendant le jour sur la tête des malheureux mortels et prolonge davantage sa course nocturne), lorsque les arbres coupés par le fer sont moins exposés à la carie, quand leurs feuillages tombent et leur sève s'arrête, songe que c'est le temps d'abattre les bois nécessaires à tes travaux. Façonne un mortier de trois pieds, un pilon de trois coudées et un essieu de sept pieds : telle est la mesure la plus convenable; taille ensuite un maillet de huit pieds et arrondis une jante de trois palmes pour un char qui en aura dix; prépare beaucoup d'autres morceaux de bois recourbés. Lorsque, en parcourant la montagne ou la plaine, tu auras trouvé un manche d'yeuse, apporte-le dans ta maison, c'est l'instrument le plus solide pour servir au labourage; qu'un élève de Pallas, l'attachant avec des clous, le fixe au dental et l'adapte au timon. Alors construis dans ta demeure deux charrues, l'une d'une seule pièce, l'autre de bois d'assemblage; rien n'est plus utile, puisque si tu brises l'une, tu pourras atteler tes bœufs à l'autre : c'est le laurier ou l'orme qui forme les timons les plus forts; que le dental soit de chêne et le manche d'yeuse. Achète deux bœufs de neuf ans; à cet âge leur vigueur est infatigable; parvenus au terme de la jeunesse, ils sont encore propres aux travaux : tu ne craindras point qu'en se disputant ils ne brisent la charrue au milieu d'un sillon et ne laissent l'ouvrage imparfait. Qu'un homme de quarante ans les accompagne, après avoir mangé en huit bouchées un pain divisé en quatre parties; tout entier au labour, il tracera des sillons toujours droits, ne détournera point ses yeux sur ses camarades et tiendra son esprit constamment appliqué à sa tâche : un plus jeune laboureur ne saurait ni répandre la semence avec mesure, ni éviter de la répandre deux fois, car un jeune homme est toujours impatient de rejoindre ses compagnons.

Observe chaque année le temps où tu entendras les cris de la grue retentir du haut des nuages; c'est elle qui apporte le signal du labour et qui annonce le retour du pluvieux hiver. L'homme qui manque de bœufs sent alors les regrets déchirer son âme. Nourris dans ton étable des bœufs aux longues cornes. Il est aisé de dire : Prête-moi des bœufs et un chariot; mais il est aisé de répondre : Mes bœufs sont occupés. L'homme riche en imagination parle de construire un chariot; l'insensé! il ignore que pour un chariot il faut cent pièces de bois,

il aurait dû y songer plus tôt et se munir des matériaux nécessaires. Dès que le temps du labourage arrive pour les mortels, hâte-toi, pars le matin avec tes esclaves, travaille dans la saison le sol humide et sec pour rendre tes champs fertiles, défriche la terre dans le printemps, laboure-la encore pendant l'été; elle ne trompera point ton espérance; quand elle est devenue légère, c'est le temps de l'ensemencer. Ainsi travaillée, elle fournit les moyens d'écarter les imprécations et de procurer du repos aux enfans. Invoque le Jupiter infernal et demande à la chaste Cérès de faire parvenir ses divins présens à leur maturité. Lorsque, commençant le labour et prenant dans ta main l'extrémité du manche, tu frappes de l'aiguillon le dos de tes bœufs qui traînent le timon à l'aide des courroies, qu'un jeune serviteur te suive armé d'un hoyau et donne du mal aux oiseaux en recouvrant la semence. L'ordre est pour les mortels le plus grand des biens; le désordre le plus grand des maux. Ainsi tes lourds épis s'inclineront vers la terre si le roi de l'Olympe accorde un heureux terme à tes travaux. Tu débarrasseras tes urnes de leurs toiles d'araignée (28) et je crois que tu te réjouiras, riche de tous les biens entassés dans ta maison. Tu attendras dans l'abondance le printemps aux blanches fleurs et tu ne regarderas pas les autres d'un œil jaloux; ce seront les autres qui auront besoin de toi. Si tu ne laboures la terre féconde que dans le solstice d'hiver, tu pourras moissonner en demeurant assis; à peine saisiras-tu dans ta main quelques rares épis que tu lieras en javelles inégales, en te traînant dans la poussière et sans te réjouir beaucoup. Tu emporteras ta moisson dans une corbeille et tu seras pour peu de monde un sujet d'envie. L'esprit de Jupiter maître de l'égide passe aisément d'une pensée à une autre, et il est difficile aux hommes de pénétrer ses desseins. Si tu ne laboures que tard, le mal n'est pourtant pas sans remède. Dès que le coucou chante dans le feuillage du chêne, et réjouit les mortels sur la terre immense, si Jupiter ne cesse de pleuvoir pendant trois jours et si l'eau ne reste pas au-dessous du sabot de tes bœufs sans toutefois le surpasser, le dernier labourage sera aussi heureux que le premier. Retiens tous ces préceptes dans ta mémoire. Observe attentivement l'approche du printemps aux blanches fleurs et la saison des pluies.

Dans l'hiver, lorsqu'un froid violent tient les hommes renfermés, passe, sans t'arrêter devant les ateliers de forgerons (29) et les lieux publics aux brûlans foyers. L'homme laborieux sait accroître son bien même dans cette saison. Ne te laisse donc point accabler par les rigueurs d'un hiver cruel et de la pauvreté. Crains d'être réduit à presser d'une main amaigrie tes pieds gonflés par le jeûne. Le paresseux se repaît de vaines illusions et, manquant du nécessaire, médite en son esprit de coupables actions. L'indigent, privé de moyens d'existence, reste assis dans les lieux publics, et nourrit l'espérance du mal. Au milieu de l'été, dis à tes esclaves: « L'été ne durera pas toujours, construisez vos demeures. » Redoute le mois Lénéon, ces mauvais jours tous funestes aux bœufs, et les glaces dangereuses qui couvrent la campagne lorsque, venu de la Thrace nourrice des chevaux, l'impétueux Borée agite de son souffle les flots de la vaste mer, resserre la terre et les bois, et, déchaîné sur cette terre féconde, déracine dans les gorges des montagnes les chênes à la cime élevée et les énormes sapins, en faisant mugir au loin les immenses forêts. Les bêtes sauvages frissonnent et ramènent sous leur ventre leur queue engourdie malgré l'épaisseur de leurs poils qui ne les garantit pas des attaques du glacial Borée. Ce vent pénètre sans obstacle à travers le cuir du bœuf et les longs poils de la chèvre; cependant la force de son souffle ne perce point la laine touffue des brebis. Le froid courbe le vieillard, mais il respecte la peau tendre de la jeune fille qui, tranquille dans ses foyers auprès de sa mère, encore ignorante des plaisirs de Vénus à la parure d'or, après avoir lavé dans une onde pure et parfumée d'une huile luisante ses membres délicats, dort renfermée, la nuit, dans la maison natale, à l'abri des rigueurs de l'hiver, tandis que le polype se ronge les pieds dans sa demeure glacée, au fond de sa triste retraite; car le soleil ne lui montre pas d'autre nourriture à saisir, le soleil qui se tourne vers les contrées et les villes des peuples à la noire couleur et brille moins longtemps pour tous les Grecs. Alors les monstres des forêts, armés ou dépourvus de cornes, grincent des dents et fuient à travers les épaisses broussailles; tous les animaux qui habitent des tanières profondes et des antres dans les rochers, ne songent qu'à chercher ces abris; pareils à l'homme à trois pieds (30) dont les

épaules semblent brisées et qui penche son front vers la terre, ils se traînent avec effort, en tâchant d'éviter les blancs flocons de la neige.

Dans cette saison, pour garantir ton corps (31), revêts, suivant mon conseil, un manteau moelleux et une tunique flottante jusqu'aux talons; enveloppe-toi d'un vêtement dont la légère trame est couverte d'une laine épaisse, afin que tes poils hérissés ne se dressent pas sur tes membres frissonnans. Enlace à tes pieds des brodequins formés de la peau d'un bœuf que la force a fait périr et garnis de poils épais dans l'intérieur. Quand le temps de la froidure sera venu, jette sur tes épaules la dépouille des chevreaux premiers-nés et attache-la avec une courroie de bœuf, pour qu'elle te serve de rempart contre la pluie. Couvre ta tête d'un chapeau façonné avec soin et propre à défendre tes oreilles de l'humidité. Car lorsque Borée tombe, l'aurore est froide, et l'air fécond du matin, descendant du ciel étoilé, s'étend sur les travaux des riches laboureurs; la vapeur émanée du sein des fleuves intarissables, et soulevée au-dessus de la terre par la fureur du vent, tantôt vers le soir retombe en pluie, et tantôt souffle avec violence, tandis que Borée, venu de la Thrace, pousse au loin les épais nuages. Préviens cette tempête et, ton ouvrage terminé, rentre dans ta maison, de peur que du haut des cieux une sombre nuée, t'enveloppant tout entier, ne mouille ton corps et ne trempe tes vêtemens. Évite un tel danger; ce mois de l'hiver est le plus redoutable de tous; il est funeste aux troupeaux et funeste aux mortels. Alors ne mesure à tes bœufs que la moitié de leur pâture, mais donne plus d'alimens à l'homme; les longues nuits diminuent les besoins des animaux. Contracte l'habitude pendant l'année entière de régler la nourriture d'après la durée des jours et des nuits, jusqu'à ce que la terre, cette mère commune, te prodigue des fruits de toute espèce.

Quand, soixante jours après la conversion du soleil, Jupiter a terminé le cours de l'hiver, l'étoile Arcture, abandonnant les flots sacrés de l'Océan, se lève et brille la première à l'entrée de la nuit. Bientôt après, la fille de Pandion, la plaintive hirondelle reparaît le matin aux yeux des hommes, lorsque le printemps est déjà commencé. Préviens l'arrivée de l'hirondelle, pour tailler la vigne : cette époque est la plus favorable; mais, quand le limaçon, fuyant les Pléiades, grimpe de la terre sur les plantes, c'est le temps non pas de fouir la vigne, mais d'aiguiser tes faulx et d'exciter tes esclaves au travail. Fuis le repos sous l'ombrage, fuis le sommeil du matin, dans la saison de la moisson, lorsque le soleil dessèche tous les corps. Alors, dépêche-toi; rassemble le blé dans ta maison et sois debout au point du jour, afin d'obtenir une récolte suffisante. L'aurore accomplit le tiers de l'ouvrage; l'aurore accélère le voyage et avance le travail. Partout l'aurore, dès qu'elle se montre, met les hommes en route et place les bœufs sous le joug.

Lorsque le chardon fleurit, lorsque la cigale harmonieuse, assise au sommet d'un arbre, fait entendre sa douce voix en agitant ses ailes, dans la saison du laborieux été, les chèvres sont très-grasses, les vins excellens, les femmes très-lascives et les hommes très-faibles, parce que le Sirius appesantit leur tête et leurs genoux, et dessèche tout leur corps par ses feux ardens. Alors repose-toi à l'ombre des rochers; bois du vin de Biblos, choisis pour ton repas des gâteaux de fromage, le lait des chèvres qui ne nourrissent plus, la chair d'une génisse qui n'a pas encore été mère et ne broute que les feuilles des bois, ou la chair des chevreaux premiers-nés. Savoure un vin noir et demeure assis sous l'ombrage, rassasié d'une abondante nourriture, le visage tourné vers la pure haleine du zéphyre, aux bords d'une fontaine qui ne cesse d'épancher des flots limpides. Verse dans ta coupe trois portions d'eau et une quatrième de vin. Dès que l'impétueux Orion commencera à paraître, ordonne à tes esclaves de broyer les dons sacrés de Cérès, dans un lieu exposé aux vents, sur une aire aplanie. Mesure le grain et dépose-le soigneusement dans les urnes. Lorsque tu auras chez toi renfermé ta récolte entière, je t'engage à louer un mercenaire sans maison, à chercher une servante sans enfans, car celle qui en a devient trop importune. Procure-toi aussi un chien à la dent dévorante et ne lui épargne point la nourriture, de peur que le voleur qui dort pendant le jour ne vienne t'enlever tes richesses. Amasse le foin et la paille qui te serviront à nourrir durant une année tes bœufs et tes mulets. Mais ensuite laisse reposer les genoux de tes esclaves et dételle tes bœufs.

Lorsque Orion et Sirius seront parvenus jusqu'au milieu du ciel, et que l'Aurore aux doigts

de rose contemplera Arcture, ô Persès! cueille tous les raisins et apporte-les dans ta demeure; expose-les au soleil dix jours et dix nuits. Conserve-les à l'ombre pendant cinq jours, et le sixième, renferme dans les vases ces présens du joyeux Bacchus. Quand les Pléiades, les Hyades et l'impétueux Orion auront disparu, rappelle-toi que c'est la saison du labourage. Qu'ainsi l'année soit remplie tout entière par des travaux champêtres.

Si le désir de la périlleuse navigation s'est emparé de ton âme, redoute l'époque où les Pléiades, fuyant l'impétueux Orion, se plongent dans le sombre Océan; alors se déchaîne le souffle de tous les vents; n'expose pas tes navires aux fureurs de la mer ténébreuse. Souviens-toi plutôt, comme je te le conseille, de travailler la terre; tire le vaisseau sur le continent et assujettis-le de tous côtés avec des pierres qui arrêteront la violence des vents humides. Songe à vider la sentine, pour qu'elle ne soit point gâtée par la pluie de Jupiter. Renferme tous les agrès dans ta maison. Replie avec soin les ailes du vaisseau qui traverse les mers. Suspends au-dessus de la fumée de ton foyer le superbe gouvernail et attends la saison propice aux courses maritimes. Quand elle sera venue, lance à la mer ton léger navire et remplis-le d'une cargaison convenable qui, à ton retour, te procurera des bénéfices. C'est ainsi que notre père, imprudent Persès, naviguait en cherchant un honnête moyen d'existence. Autrefois, abandonnant la Cume d'Éolide, il arriva dans ce pays, après avoir franchi sur un noir vaisseau l'immense étendue de la mer. Il ne fuyait pas la fortune, la richesse et l'opulence, mais la cruelle pauvreté que Jupiter envoie aux hommes. Enfin, il s'établit près de l'Hélicon, dans Ascra, misérable village, affreux l'hiver, incommode l'été, désagréable toujours.

Pour toi, ô Persès! souviens-toi de ne te livrer à tous les travaux et surtout à la navigation que dans la saison propice. Fais l'éloge d'un petit bâtiment, mais remplis un grand vaisseau de marchandises. Plus la cargaison est considérable, plus tu accumuleras profits sur profits, si toutefois les vents retiennent leur souffle désastreux. Si, tournant vers le commerce ton esprit imprudent, tu veux éviter les dettes et la cruelle famine, je t'enseignerai les moyens d'affronter la mer retentissante, bien que je sois inexpérimenté dans l'art de la navigation. Jamais je n'ai traversé sur un navire la vaste mer que lorsque je vins dans l'Eubée, en quittant Aulis où jadis les Grecs, attendant la fin des tempêtes, avaient rassemblé une nombreuse armée pour voguer de la divine Hellas vers Troie aux belles femmes. Pendant ce voyage, je passai à Chalcis pour disputer les prix du belliqueux Amphidamas, quand ses fils magnanimes proposèrent plusieurs genres de combats. Là je m'enorgueillis d'avoir conquis par mes chants un trépied à deux anses, que je consacrai aux Muses de l'Hélicon, dans les lieux mêmes où, pour la première fois, elles m'avaient inspiré des vers harmonieux. C'est alors seulement que je me confiai aux solides vaisseaux. Cependant je te révélerai les conseils de Jupiter armé de l'égide; car les Muses m'apprirent à chanter les hymnes célestes.

Cinquante jours après la conversion du soleil, lorsque le laborieux été arrive à son terme, c'est l'époque favorable à la navigation. Tu ne verras aucun vaisseau se briser, et la mer n'engloutira pas les voyageurs, à moins que le prudent Neptune qui ébranle la terre, ou Jupiter, roi des immortels, n'ait résolu leur perte. En effet, les maux et les biens sont tous au pouvoir de ces dieux. Les vents alors sont faciles à distinguer; la mer est sûre et tranquille. Encouragé par ces vents, lance sur cette mer ton rapide navire, que tu auras soigneusement rempli de marchandises. Mais hâte-toi de revenir dans tes foyers le plus tôt qu'il te sera possible; n'attends pas le vin nouveau, les inondations de l'automne, l'approche de l'hiver, ni le souffle impétueux du Notus qui, accompagnant les abondantes pluies de Jupiter, rend la mer orageuse et difficile.

On peut encore s'embarquer au printemps, lorsque l'homme voit bourgeonner à la cime du figuier des premières feuilles aussi peu sensibles que les traces d'une corneille qui glisse sur la terre; alors la mer est accessible. C'est l'époque de la navigation du printemps; mais je ne l'approuve pas; elle ne plaît point à mon esprit, parce qu'il faut toujours en saisir l'occasion. Tu auras de la peine à fuir le danger; néanmoins les hommes s'y exposent follement; car la richesse est la vie même pour les malheureux mortels. Cependant il est cruel de périr dans les flots. Je t'engage à méditer dans le fond de ta pensée tous les conseils que je te

donne. Ne va point placer ta fortune entière sur tes profonds vaisseaux ; laisse le plus grand nombre de tes biens et n'emporte que la moindre partie. Il est aussi terrible de rencontrer sa perte dans les vagues de la mer, que si, après avoir placé sur un chariot un fardeau trop pesant, tu voyais se briser son essieu et se perdre toutes tes marchandises.

Agis toujours avec prudence. L'occasion en toute chose est ce qui vaut le mieux. Conduis une épouse dans ta maison, quand tu n'auras ni beaucoup moins, ni beaucoup plus de trente ans : c'est l'âge convenable pour l'hymen. Que ta femme soit nubile depuis quatre ans, et se marie la cinquième année. Epouse-la vierge, afin de lui apprendre des mœurs chastes. Choisis surtout celle qui habite près de toi. Examine attentivement tout ce qui l'entoure, pour que ton mariage n'excite pas la risée de tes voisins. Car s'il n'est pas pour l'homme un plus grand bien qu'une vertueuse femme, il n'est pas un plus cruel fléau qu'une femme vicieuse qui, ne recherchant que les festins, brûle sans flambeau l'époux le plus vigoureux et le réduit à une vieillesse prématurée.

Respecte toujours la puissance des bienheureux immortels. Ne rends pas ton ami l'égal de ton frère, ou, si tu agis ainsi, ne lui fais jamais tort le premier. Ne mens pas pour le plaisir de parler. Si ton ami commence à t'offenser par ses discours ou par ses actions, souviens-toi de le punir deux fois. Si, jaloux de rentrer dans ton amitié, il t'offre lui-même satisfaction, reçois-la. On est trop malheureux quand on change d'ami trop souvent. Que jamais ton visage ne trahisse ta pensée. Ne cherche point à passer pour un homme qui reçoit beaucoup d'hôtes, ni pour un homme qui n'en reçoit aucun. Ne sois ni le compagnon des méchans, ni le calomniateur des gens de bien. Garde-toi de reprocher à personne la pauvreté qui dévore l'âme, la pauvreté, ce funeste présent des bienheureux immortels. Une langue avare de discours est un trésor parmi les hommes. C'est la mesure des paroles qui en compose la grâce la plus précieuse. Si tu es médisant, bientôt on médira de toi davantage. Ne sois pas morose dans ces festins que de nombreux amis célèbrent en commun ; le plaisir en est très-grand et la dépense très-petite. Au lever de l'aurore, ne consacre point avec les mains impures (32) un vin noir à Jupiter et aux autres immortels ; ils ne t'écouteraient pas et repousseraient tes prières. Quand tu veux uriner, ne reste pas debout, tourné contre le soleil, et même depuis le coucher de cet astre jusqu'à son lever, ne le fais pas en marchant au milieu ou en dehors du chemin, ni en te découvrant. Les nuits appartiennent aux dieux. L'homme sage et pieux satisfait ce besoin lorsqu'il est assis ou qu'il s'approche du mur d'une cour étroitement fermée.

Dans ta maison ne va point, tout souillé d'une humide semence, te découvrir devant le foyer ; évite une telle indécence. Engendre ta postérité non pas au retour d'un repas funèbre au sinistre présage, mais après le festin des dieux. Ne traverse jamais à pied le limpide courant des fleuves intarissables, avant d'avoir prié à l'aspect de leurs belles eaux et lavé tes mains dans ces ondes transparentes de blancheur. L'homme impie qui traverse un fleuve sans y purifier ses mains provoque la colère des dieux et s'attire des malheurs dans l'avenir. Dans le festin solennel des dieux, ne sépare jamais avec le noir couteau tes vieux ongles des ongles encore neufs. Ne place pas l'urne du vin au-dessus de la coupe des buveurs ; car cette action deviendrait un présage fatal.

Quand tu bâtis une maison ne la laisse pas imparfaite de peur que la criarde corneille ne croasse du haut des murs. Garde-toi de manger ou de te laver dans les vases non encore consacrés ; ce délit t'exposerait au châtiment. Ne laisse pas s'asseoir sur l'immobile pierre des tombeaux un enfant de douze ans ; ce serait mal agir et tu n'en ferais qu'un homme sans vigueur ; n'y place pas non plus un enfant de douze mois : l'inconvénient serait le même. Homme ne lave pas ton corps dans le bain des femmes ; autrement tu subirais un jour une punition sévère. Si tu arrives au milieu d'un sacrifice déjà commencé, ne te moque point des mystères (33) ; la divinité s'en irriterait. Ne va point uriner dans le courant des fleuves qui coulent vers la mer, ni dans l'eau des fontaines ; garde-toi de les profaner ainsi. N'y satisfais pas également d'autres besoins ; une telle action ne serait pas plus louable. Evite une mauvaise renommée parmi tes semblables. La renommée est dangereuse ; son fardeau est léger à soulever, pénible à supporter et difficile à déposer. La renommée que des peuples nombreux répandent au loin, ne périt jamais tout

entière; car elle est aussi elle-même une divinité.

Observe les jours (34) d'après l'ordre établi par Jupiter, pour les apprendre à tes esclaves; le trentième du mois est le plus convenable pour l'inspection de leurs travaux et le partage de leur salaire, lorsque les peuples rassemblés entendent les arrêts de la justice. Voici les jours qui viennent du prudent Jupiter : d'abord le premier de la nouvelle lune, le quatrième et le septième, jour sacré où Latone enfanta Apollon au glaive d'or. Le huitième et le neuvième du mois qui grandit conviennent aux affaires domestiques. Le onzième et le douzième sont favorables tous les deux, l'un à la tonte des brebis, l'autre à la récolte des joyeux fruits de la terre. Mais le douzième est bien préférable au onzième. C'est alors que l'araignée au léger vol file sa trame dans les airs, durant les grands jours de l'été, lorsque la fourmi ramasse ses provisions. Que la femme en ce jour prépare sa toile et entreprenne son ouvrage.

N'ensemence pas la terre le treizième jour du mois commencé; ce jour n'est favorable qu'aux plantations; le seizième leur est entièrement contraire; il est propice à la génération des mâles, mais nuisible, soit à la procréation des filles, soit à leur mariage. Le sixième ne vaut rien non plus pour engendrer des filles, il est bon pour châtrer les chevreaux et les béliers et pour entourer d'une enceinte les bergeries. Ce jour est heureux pour la conception des enfans mâles; il aime les injurieux propos, les mensonges, les paroles flatteuses et les secrets entretiens.

Le huitième jour du mois, tu peux châtrer les chevreaux et les bœufs mugissans et, le douzième, les mulets laborieux. Le vingtième, pendant les grands jours, tu engendreras un fils doué d'une âme sage et prudente. Le dixième est propre à la génération des hommes, le quatorzième à celle des filles. Apprivoise en ce jour les brebis, les bœufs aux pieds flexibles et aux cornes recourbées, les chiens à la dent dévorante et les mulets laborieux, en les caressant de la main. Le quatrième et le vingt-quatrième jours du mois qui commence et qui finit, songe à fuir les chagrins dévorans; ce sont des jours sacrés. Le quatrième, conduis ton épouse dans ta maison, après avoir interrogé le vol des oiseaux; tel est le meilleur augure pour l'hymen. Évite les cinquièmes jours qui sont funestes et terribles. Car alors on dit que les Furies parcourent la terre, en vengeant Horcus que la Discorde enfanta pour le châtiment des parjures. Le dix-septième, visite soigneusement les dons sacrés de Cérès et jette-les au vent dans une aire aplanie. Coupe les bois destinés à la construction des maisons et à l'armement des navires. Commence, le quatrième, à construire tes légers vaisseaux. Le dix-neuvième après midi est le jour le plus favorable; le neuvième n'est nullement dangereux pour les mortels; il est bon pour planter, propice à la génération, pour les hommes comme pour les femmes : ce n'est jamais un mauvais jour. Peu de personnes savent que le vingt-neuvième est excellent pour percer un tonneau, pour soumettre au joug les bœufs, les mulets, les chevaux aux pieds légers et pour lancer sur la sombre mer un rapide vaisseau à plusieurs rangs de rameurs. Peu de personnes l'appellent un jour d'heureux présage. Le quatrième, ouvre tes tonneaux; à midi ce jour est sacré par-dessus tous les autres. Quelques-uns regardent le vingtième au lever de l'aurore comme le meilleur du mois; car le soir il devient défavorable.

Tels sont les jours utiles aux hommes (35); les autres sont indifférens; ils ne présagent et n'apportent rien. Chacun loue tantôt l'un, tantôt l'autre; mais peu savent les apprécier. La journée est souvent une marâtre et souvent une mère. Heureux, heureux le sage mortel qui, instruit de toutes ces vérités, travaille sans cesse, irréprochable envers les dieux, observant le vol des oiseaux et fuyant les actions impies!

FIN DES TRAVAUX ET DES JOURS.

LE BOUCLIER D'HERCULE.

Ou telle (1), abandonnant sa maison et la terre de la patrie, la fille d'Électryon, de ce chef belliqueux des peuples, Alcmène (2) arriva dans Thèbes avec l'intrépide Amphitryon, Alcmène qui surpassait toutes les femmes au sein fécond par la beauté de son visage et par la grandeur de sa taille. Aucune de ces femmes que les mortelles enfantèrent en s'unissant à des époux mortels ne pouvait lui disputer le prix de la sagesse. Dans sa haute chevelure, dans ses noires paupières respirait une grâce (3) semblable à celle de Vénus à la parure d'or et, dans le fond de son cœur, elle aimait son époux comme jamais aucune femme n'avait aimé le sien. Cependant ce guerrier furieux en disputant des bœufs au noble père d'Alcmène, vainqueur l'avait fait périr par la force (4). Contraint de fuir sa patrie (5), il était venu dans Thèbes demander un asile aux enfans de Cadmus, porteurs de boucliers : c'est là qu'il demeurait avec sa pudique épouse, mais privé des aimables plaisirs de l'hyménée; car il lui était défendu de monter sur la couche de la fille d'Électryon, d'Alcmène aux pieds charmans, avant d'avoir vengé le meurtre des généreux frères de son épouse et livré à la flamme dévorante les villages des belliqueux Taphiens (6) et des Téléboens. Telle était la loi de son hymen et les dieux en avaient été les garans; dans la crainte de leur colère, il s'empressait d'accomplir sans retards le grand ouvrage que lui avait imposé la volonté céleste. Sur ses pas s'avançaient des soldats avides de guerre et de carnage, les Béotiens, ces dompteurs de chevaux, respirant par-dessus leurs boucliers, les Locriens habiles à combattre de près (7), et les magnanimes Phocéens : le noble enfant d'Alcée (8) marchait fier de ces peuples.

Mais le père des dieux et des hommes, concevant dans son âme un autre projet, voulait engendrer pour ces dieux et pour ces hommes industrieux un héros qui les défendît contre le malheur. Il s'élança de l'Olympe, méditant la ruse au fond de sa pensée et désirant coucher, une nuit, auprès d'une femme à la belle ceinture. Le prudent Jupiter se rendit sur le Typhaon (9), d'où il monta jusqu'à la plus haute cime du Phicius. Là il s'assit et roula encore dans son esprit ses merveilleux desseins. Durant la nuit il s'unit d'amour (10) avec la fille d'Électryon, Alcmène aux pieds charmans et satisfit son désir. Cette même nuit, le chef belliqueux des peuples, Amphitryon, cet illustre héros, content d'avoir terminé son grand ouvrage, revint dans sa maison. Avant de visiter ses esclaves et les rustiques gardiens de ses troupeaux (11), il monta sur la couche de son épouse, tant une violente passion agitait le cœur de ce pasteur des peuples! Tel un homme (12) échappe plein de joie aux tourmens d'une douloureuse maladie ou d'un cruel esclavage : ainsi Amphitryon, délivré d'une entreprise difficile, rentra dans sa maison avec empressement et avec plaisir. Toute la nuit il coucha près de sa pudique épouse, jouissant des présens de Vénus à la parure d'or. Amoureusement domptée par un dieu et par le plus illustre des mortels, Alcmène enfanta dans Thèbes aux sept portes des jumeaux doués d'un esprit différent, quoique frères; l'un inférieur au reste des hommes, l'autre courageux et terrible parmi tous les héros, le puissant Hercule. Tous deux avaient été engendrés, Hercule par Jupiter, qui rassemble les sombres nuages, Iphiclès par Amphitryon, chef belliqueux des peuples. Leur origine n'était pas la même : leur mère avait conçu l'un d'un mortel et l'autre du fils de Saturne, de Jupiter, maître de tous les dieux (13).

Hercule tua le fils de Mars, le magnanime Cycnus (14). Dans un bois consacré à Apollon qui lance au loin ses traits, il trouva Cycnus et Mars, son père, ce dieu insatiable de combats, couverts d'armes étincelantes comme les éclairs de la flamme, et debout sur un char. Leurs agiles coursiers frappaient du pied la terre, et sous les pas de ces coursiers la poussière tourbillonnait autour du char magnifique dont leur rapide vol faisait retentir les roues. Le brave Cycnus se réjouissait, espérant immoler le belliqueux enfant de Jupiter avec son écuyer et les dépouiller de leur glorieuse ar-

mure. Mais Phébus-Apollon n'exauça point ses vœux : car il excita contre lui le puissant Hercule. Partout le bois sacré et l'autel d'Apollon Pagaséen (15) brillaient du vif éclat que répandaient les armes de Mars et la présence d'un si terrible dieu. De ses yeux semblait jaillir une ardente flamme. Quels mortels, excepté Hercule et l'illustre Iolaüs, auraient osé s'élancer à sa rencontre? Ces deux héros en effet étaient doués d'une grande force, et des bras invincibles, attachés à leurs épaules, s'allongeaient sur leurs membres robustes. Alors Hercule adressa la parole à son écuyer, au courageux Iolaüs :

« Iolaüs! héros, le plus cher de tous les humains, sans doute Amphitryon s'était rendu coupable envers les bienheureux immortels habitans de l'Olympe lorsque, laissant Tirynthe aux palais magnifiques, il vint dans Thèbes couronnée de beaux remparts, après avoir tué Électryon à qui il disputa des bœufs au front large. C'est là qu'il se réfugia auprès de Créon et d'Hénioché (16) au long voile, qui l'accueillirent avec bienveillance, lui prodiguèrent tous les secours dus aux supplians et le chérirent chaque jour davantage. Il vivait heureux et fier de son épouse, d'Alcmène aux pieds charmans, lorsque les années étant révolues, nous naquîmes ton père et moi, différens tous deux de stature et de caractère. Jupiter égara l'esprit de ton père (17) qui abandonna sa maison et les auteurs de ses jours, pour servir le coupable Eurysthée. Le malheureux! plus tard il en gémit profondément et déplora sa faute; mais cette faute est irréparable. Pour moi, le destin m'imposa de pénibles travaux. Ami! hâte-toi de saisir les brillantes rênes de mes coursiers aux pieds rapides, et, l'âme remplie d'une noble confiance, pousse en avant le char léger et les chevaux vigoureux, sans redouter le bruit de l'homicide Mars. Maintenant il fait retentir de ses cris de rage le bois sacré d'Apollon, qui lance au loin ses traits; mais quelle que soit sa force, il sera bientôt rassasié des fureurs de la guerre.

« Respectable ami! répondit l'irréprochable Iolaüs, combien ta tête est honorée par le père des dieux et des hommes, et par Neptune Tauréen (18) qui protége les remparts et défend la ville de Thèbes, puisqu'ils font tomber entre tes mains un héros si grand et si fort, pour te procurer une gloire immortelle! Revêts donc tes belliqueuses armes et combattons soudain en mettant aux priscs le char de Mars et le nôtre. Mars ne saurait effrayer ni l'inébranlable enfant de Jupiter, ni celui d'Iphiclès; je crois plutôt qu'il fuira les deux rejetons de l'irréprochable fils d'Alcée, les deux héros qui sont là, brûlant d'une noble ardeur et tout prêts à combattre, car ils aiment bien mieux la guerre que les festins. »

Il dit et le puissant Hercule sourit en se réjouissant dans son cœur, parce qu'il venait d'entendre un langage généreux. Soudain volèrent de sa bouche ces paroles ailées :

« Iolaüs! héros nourrisson de Jupiter, voici l'instant du terrible combat. Si tu te montras toujours habile, aujourd'hui encore dirige avec adresse cet Arion (19), ce grand coursier aux crins noirs et seconde-moi de toutes tes forces. »

A ces mots il enlaça à ses jambes les brodequins d'un orichalque (20) splendide, glorieux présent de Vulcain; puis il ceignit sa poitrine de cette belle cuirasse d'or, magnifique chef-d'œuvre que lui donna Minerve, fille de Jupiter, lorsque pour la première fois il s'élança vers les combats meurtriers. Ce redoutable guerrier suspendit encore à ses épaules le fer qui repoussait le trépas et il jeta derrière lui le carquois profond rempli de flèches horribles (21), messagères de la mort, qui étouffe la voix de ses victimes; cette mort semblait attachée à leurs pointes trempées de larmes; polies et longues par le milieu, elles étaient revêtues à leur extrémité des ailes d'un aigle noir. Le héros prit la forte lance armée d'airain et sur sa tête guerrière posa le superbe casque d'acier qui, travaillé avec art, s'ajustait à ses tempes et protégeait le front du divin Hercule.

Enfin il saisit dans ses mains ce bouclier (22) aux diverses figures, que les flèches d'aucun mortel ne purent jamais ni rompre ni traverser, ce bouclier merveilleux, tout entier entouré de gypse (23), orné d'un blanc ivoire, étincelant d'un ambre jaune et d'un or éclatant; garni de lames bleues qui s'y croisaient de toutes parts.

Au milieu se dressait un dragon (24) qui inspirait une terreur indicible et lançait en arrière des regards brûlans comme le feu. Sa gueule était remplie de dents blanches, cruelles, insaisissables. Sur son front menaçant voltigeait l'odieuse Éris (25), cette inhumaine déesse qui, excitant le trouble et le carnage, égarait l'esprit des guerriers assez hardis pour

attaquer le fils de Jupiter; leurs âmes descendaient dans la demeure souterraine de Pluton, et sur la terre leurs ossemens pourrissaient, dépouillés de leurs chairs et dévorés par le brûlant Sirius. Là se heurtaient la Poursuite et le Retour (26); là s'agitaient le Tumulte et la Fuite; là s'échauffait le Carnage; là couraient en fureur Éris et le Désordre. La cruelle Parque saisissait tantôt un guerrier vivant, mais qui venait d'être blessé ou un autre qui ne l'était pas encore, tantôt un cadavre qu'elle traînait par les pieds à travers la bataille. Sur ses épaules flottait sa robe souillée de sang humain; elle roulait des yeux effrayans et poussait des clameurs aiguës. Là paraissaient encore les têtes de douze serpens hideux, funestes à nommer, et terribles sur la terre pour tous les hommes qui osaient attaquer l'enfant de Jupiter; leurs dents s'entre-choquaient avec de longs sifflemens, tandis que le fils d'Amphitryon combattait. Un art merveilleux avait nuancé les corps de ces épouvantables dragons; l'œil distinguait et les taches bleues de leurs dos et la noirceur de leurs machoires profondes.

On voyait aussi des sangliers sauvages et des lions qui s'entre-regardaient avec fureur, et, rangés par troupes, se précipitaient en foule les uns sur les autres: ils ne s'inspiraient mutuellement aucun effroi; mais leurs cous se hérissaient de poils; car déjà un grand lion avait été abattu, et près de lui deux sangliers étaient tombés privés de la vie; de leurs plaies un sang noir s'épanchait sur la terre, et la tête renversée, ils gisaient morts sous leurs terribles vainqueurs. Cependant les deux troupes brûlaient encore de combattre; une nouvelle ardeur enflammait les sangliers sauvages et les farouches lions.

Ailleurs s'offrait le combat des belliqueux Lapithes (27) qui entouraient le roi Cénée, Dryas, Pirithoüs, Hoplée, Exadius, Phalère, Prolochus, le Titarésien Mopsus, fils d'Ampyx, rejeton de Mars et Thésée fils d'Egée, semblable aux immortels; tous, formés d'argent, portaient des armures d'or. De l'autre côté, les Centaures ennemis se rassemblaient autour du grand Pétréus, du devin Asbole, d'Arctus, d'Hurius, de Mimas aux noirs cheveux, et des deux enfans de Peucis, Périmède et Dryale: formés aussi d'argent, tous avaient des massues d'or entre leurs mains. Les deux partis s'attaquaient, comme s'ils eussent été vivans et ils combattaient de près, armés de lances et de massues. Les coursiers aux pieds rapides du cruel Mars étaient figurés en or; au milieu de la mêlée ce dieu, ravisseur de butin, ce dieu funeste frémissait, une pique à la main, excitant les soldats, couvert de sang, dépouillant les vaincus qui paraissaient respirer encore et triomphant du haut de son char. Près de lui se tenaient la Terreur et la Fuite, impatientes de se mêler au combat des héros. La belliqueuse fille de Jupiter, Pallas Tritogénie semblait vouloir allumer le feu des batailles; une lance brillait dans ses mains, un casque d'or sur sa tête, et l'égide sur ses épaules. Ainsi armée, elle se précipitait vers la guerre terrible.

Ici on contemplait le chœur sacré des immortels; au milieu de ce chœur le fils de Jupiter et de Latone tirait de sa lyre d'or des sons ravissans qui perçaient la voûte de l'Olympe, séjour des dieux. Autour de la céleste assemblée s'élevait en cercle un monceau d'innombrables trésors; et dans cette lutte divine, les Muses de la Piérie (28) chantaient les premières, comme si elles faisaient entendre une voix harmonieuse.

Là sur la mer immense s'arrondissait un port à l'entrée facile, composé de l'étain le plus pur et rempli de flots écumans. Au milieu, de nombreux dauphins paraissaient nager çà et là, en épiant les poissons; deux dauphins d'argent, soufflant l'eau par leurs narines (29), dévoraient les muets habitans de l'onde, et sous leurs dents se débattaient les poissons d'airain. Un pêcheur les contemplait, assis sur le rivage (30), et balançait dans ses mains un filet qu'il semblait prêt à lancer.

Plus loin, le fils de Danaë à la belle chevelure, Persée (31), ce dompteur de chevaux, ne touchait pas le bouclier de ses pieds rapides et n'en était pas très-loin; par un incroyable prodige, il n'y tenait d'aucun côté. Ciselé en or par les mains de l'illustre Vulcain, il portait des brodequins ailés, et le glaive d'airain à la noire poignée, suspendu au baudrier, brillait sur ses épaules; il volait comme la pensée (32). Tout son dos était couvert par la tête de la cruelle Gorgone (33): autour de cette tête voltigeait, ô merveille! un sac d'argent d'où tombaient des franges d'or au loin étincelantes. Sur le front du héros s'agitait le formidable casque de Pluton (34), enveloppé des épaisses ténèbres de la nuit. Le fils de Danaë lui-même s'allon-

geait en courant, semblable à un homme qui précipite sa fuite tout frissonnant de terreur; sur ses pas s'élançaient les monstres insaisissables et funestes à nommer, les Gorgones, impatientes de l'atteindre. Dans leur élan impétueux, l'acier pâle du bouclier retentissait d'un bruit aigu et perçant. A leurs ceintures pendaient deux dragons qui courbaient leurs têtes, dardaient leurs langues, entre-choquaient leurs dents avec fureur et lançaient de farouches regards. Sur les épouvantables têtes de ces Gorgones planait une grande terreur. Là combattaient deux peuples couverts de leurs belliqueuses armes, les uns cherchant à repousser la mort loin de leur cité et de leur famille, les autres avides de meurtre et de ravage. Plusieurs guerriers étaient déjà tombés, sans vie; un plus grand nombre soutenait le choc des combats. Du haut des tours magnifiques, les femmes poussaient des clameurs aiguës, se meurtrissaient les joues et semblaient vivantes, grâce au talent de l'illustre Vulcain. Les hommes qui avaient atteint la vieillesse, rassemblés hors des portes, élevaient leurs mains vers les bienheureux immortels et tremblaient pour leurs fils. Ceux-ci combattaient sans relâche et derrière eux les noires Destinées (35), entre-choquant leurs dents éclatantes de blancheur, ces déesses à l'œil farouche, hideuses, ensanglantées, invincibles, se disputaient les guerriers couchés sur l'arène. Toutes, altérées d'un sang noir, étendaient leurs larges ongles sur le premier soldat qui tombait mort ou récemment blessé, et les âmes des victimes étaient précipitées dans la demeure de Pluton, dans le froid Tartare. A peine rassasiées de sang humain, elles rejetaient derrière elles les cadavres et retournaient à grands pas au milieu du tumulte et du carnage. Là paraissaient Clotho (36), Lachésis, et plus bas Atropos qui sans être une grande déesse, était plus puissante et plus âgée que ses sœurs. Toutes les trois, acharnées sur le même guerrier, se lançaient mutuellement d'horribles regards, et, dans leur fureur, entrelaçaient leurs ongles et leurs mains audacieuses. A leurs côtés se tenait la Tristesse (37) désolée, horrible, pâle, desséchée, consumée par la faim, chancelant sur ses épais genoux. De ses mains s'allongeaient des ongles démesurés; une impure émanation s'échappait de ses narines et le sang coulait de ses joues sur la terre. Debout, elle grinçait des dents avec un bruit terrible et ses épaules étaient couvertes des tourbillons d'une poussière humide de larmes.

Auprès s'élevait une cité munie de superbes tours et de sept portes d'or attachées à leurs linteaux. Les habitans s'y livraient aux plaisirs et à la danse (38). Sur un char aux belles roues ils conduisaient une jeune vierge à son époux et de toutes parts retentissaient les chants d'hyménée (39). On voyait au loin se répandre la clarté des flambeaux étincelans dans la main des esclaves. Florissantes de beauté, des femmes précédaient le cortége et des groupes joyeux les accompagnaient en dansant. Des chanteurs mariaient aux chalumeaux sonores leur voix légère et flexible, qui perçait les échos d'alentour, et un chœur gracieux voltigeait, guidé par les sons de la lyre. D'un autre côté les jeunes garçons se divertissaient aux accords de la flûte; les uns goûtaient les plaisirs du chant et de la danse; les autres riaient en contemplant ces jeux et chacun s'avançait précédé d'un musicien habile. Enfin, la joie, la danse et les amusemens animaient la ville tout entière. Devant les remparts des écuyers couraient montés sur leurs chevaux. Des laboureurs fendaient le sein d'une terre fertile, en relevant leurs tuniques. Dans un champ couvert de blés, des ouvriers moissonnaient les tiges hérissées de pointes aiguës et chargées de ces épis, don précieux de Cérès, tandis que leurs compagnons les liaient en javelles et remplissaient l'aire de leurs monceaux. Ailleurs, ceux-ci, armés de la serpe, récoltaient les fruits de la vigne; ceux-là, recevant de la main des vendangeurs les grappes blanches ou noires cueillies sur les grands ceps aux feuilles épaisses et aux rameaux d'argent, les entassaient au fond des corbeilles que d'autres emportaient. Non loin de là, rangés avec ordre et figurés en or, des plants nombreux, chefs-d'œuvre de l'industrieux Vulcain, s'élevaient couverts de pampres mobiles, soutenus par des échalas d'argent et chargés de grappes qui semblaient noircir. Les uns foulaient le raisin, les autres goûtaient le vin nouveau. On voyait encore des athlètes s'exercer à la lutte et au pugilat. Quelques chasseurs poursuivaient des lièvres agiles, et deux chiens à la dent acérée couraient en avant, impatiens de saisir ces animaux qui cherchaient à leur échapper. Près de cette chasse, des écuyers se disputaient le prix avec une ardente

rivalité; debout sur leurs chars magnifiques, ils lançaient leurs légers coursiers et leur lâchaient les rênes : ces solides chars volaient en bondissant et les moyeux des roues retentissaient au loin. Cependant les rivaux redoublaient d'efforts; la victoire ne se déclarait pas et le combat restait indécis. Dans la lice brillait à tous les yeux un grand trépied d'or, glorieux ouvrage de l'habile Vulcain.

Enfin l'Océan (40), qui semblait rempli de flots, coulait de toutes parts autour du superbe bouclier. Des cygnes au vol rapide jouaient à grand bruit au milieu de ces flots; plusieurs nageaient sur la surface des vagues et les poissons s'agitaient autour d'eux, spectacle surprenant même pour le dieu du tonnerre qui avait commandé à l'adroit Vulcain cette vaste et solide armure! Le généreux fils de Jupiter la saisit avec ardeur et d'un saut léger s'élança sur le char, pareil à la foudre de son père qui porte l'égide. Son valeureux écuyer, Iolaüs, assis sur le siége, conduisait le char recourbé. Alors la déesse aux yeux bleus, Minerve (41) s'approcha des deux héros et pour les animer encore, fit voler de sa bouche ces paroles ailées : « Salut, ô descendans du fameux Lyncée (42)! Puisse le roi des bienheureux immortels, Jupiter, vous donner aujourd'hui la force d'immoler Cycnus et de le dépouiller de sa glorieuse armure! Mais, écoute mes conseils, Hercule, ô toi, le plus courageux des hommes! Quand tu auras privé Cycnus de la douce existence, laisse-le avec ses armes étendu sur l'arène. Observe l'approche de Mars, ce fléau des mortels, et frappe-le (43) de ta lance acérée à l'endroit que tu verras nu sous le magnifique bouclier. Après, éloigne-toi; car le sort ne te permet point de t'emparer de ses chevaux, ni de sa glorieuse armure (44). »

A ces mots, la puissante déesse monta (45) promptement sur le char, portant la victoire et la gloire dans ses mains immortelles. Alors, d'une voix terrible, Iolaüs, issu de Jupiter, excita les chevaux qui, effrayés de ses menaces, emportèrent le rapide char en couvrant la plaine de poussière. Minerve aux yeux bleus, secouant son égide, leur avait inspiré une nouvelle ardeur et la terre gémissait sous leurs pas.

Cependant Cycnus, ce dompteur de coursiers, et Mars, insatiable de combats, s'avançaient de front, semblables à la flamme ou à la tempête (46). Les chevaux des deux chars, arrivés les uns devant les autres, poussèrent des hennissemens aigus qui perçaient les échos d'alentour. Le puissant Hercule parla ainsi le premier :

« Lâche Cycnus! pourquoi diriger ces rapides coursiers contre des hommes endurcis comme nous par le travail et par la souffrance? Détourne ton char éclatant et cède-moi le chemin. Je vais à Trachine (47), auprès du roi Ceyx (48), qui, puissant et respecté, règne dans cette ville : tu le sais par toi-même, puisque tu as épousé sa fille, Thémisthonoë aux yeux noirs. Lâche! Mars ne repoussera pas la mort loin de toi, si nous nous mesurons tous les deux. Jadis, il éprouva le pouvoir de ma lance lorsque, me disputant la sablonneuse Pylos, il osa me résister, dans son insatiable ardeur de guerre et de carnage. Blessé trois fois, il se vit forcé de s'appuyer contre la terre; j'avais déjà frappé son bouclier, lorsque du quatrième coup je lui perçai la cuisse, en l'accablant de toute ma force; je déchirai sa chair de part en part, et, le front dans la poussière, il tomba sous le choc de ma lance. Alors, couvert de honte, il retourna parmi les immortels, laissant entre mes mains ses dépouilles sanglantes. »

Il dit, mais le belliqueux Cycnus ne voulut pas, docile à la demande d'Hercule, détourner ses vigoureux coursiers. Aussitôt le fils du grand Jupiter et le fils du terrible Mars (49) s'élancèrent du haut de leurs solides chars. Les écuyers rapprochèrent les chevaux à la belle crinière et sous le choc de leurs pas la vaste terre gémit profondément. Comme, du faîte élevé d'une grande montagne, de lourds rochers se précipitent en roulant les uns sur les autres, et dans leur rapide chute entraînent un grand nombre de chênes à la haute chevelure, de pins et de peupliers aux profondes racines, jusqu'à ce que ces confus débris arrivent tous dans la plaine : ainsi les deux héros s'attaquèrent avec des cris effrayans. Toute la ville des Myrmidons, la célèbre Iaolchos, Arné, Hélice, Anthée aux gras pâturages retentirent des longs éclats de leur voix (50); car ils s'entre-choquèrent en poussant d'incroyables clameurs. Le prudent Jupiter fit gronder au loin son tonnerre et laissa tomber du ciel des gouttes de sang (51), pour donner à son fils intrépide le signal du combat. Lorsque, dans

les gorges d'une montagne, un sanglier à l'aspect farouche, aux dents menaçantes, brûle de combattre une troupe de chasseurs, la tête baissée, il aiguise contre eux ses blanches défenses; l'écume ruisselle de sa gueule prête à les déchirer; ses yeux ressemblent à la flamme étincelante, et sur son dos, sur son cou se dressent ses poils frémissans: tel le fils de Jupiter s'élança de son char. C'était la saison où la bruyante cigale aux noires ailes (52), assise sur un verdoyant rameau, commence à prédire aux hommes par ses chants le retour de l'été, la cigale, qui choisit pour boisson et pour nourriture la féconde rosée, et depuis l'aurore jusqu'au déclin du jour ne cesse de faire entendre sa voix, au milieu de la plus ardente chaleur, lorsque le Sirius dessèche tous les corps; c'était la saison où le millet, semé dans l'été, se couronne d'épis, où l'on voit se colorer ces verts raisins que Bacchus donne aux humains pour leur joie et pour leur malheur; c'était alors que ces héros combattaient, et leurs tumultueuses clameurs retentissaient de toutes parts. Tels deux lions, se disputant une biche qui vient de périr, s'élancent furieux l'un contre l'autre; ils poussent d'affreux rugissemens et leurs dents s'entre-choquent: tels encore, sur une roche élevée, deux vautours aux serres aiguës, aux becs recourbés, combattent à grands cris pour une chèvre des montagnes ou pour la grasse dépouille d'une biche sauvage, que tua la flèche lancée par l'arc d'un jeune chasseur; tandis que ce chasseur s'égare, incertain de sa route, ils s'en aperçoivent aussitôt et commencent une lutte opiniâtre: ainsi les deux rivaux se jetèrent, en criant, l'un sur l'autre. Cycnus, impatient d'immoler le fils du puissant Jupiter, frappa son bouclier d'un javelot d'airain, mais sans pouvoir le briser; car les présens de Vulcain défendaient Hercule. Le fils d'Amphitryon, le puissant Hercule, lançant rapidement sa longue javeline, atteignit Cycnus au-dessous du menton, entre le casque et le bouclier, à l'endroit où le cou restait découvert; la pointe homicide lui trancha les deux muscles, car son vainqueur l'avait accablé d'un coup violent. Il tomba comme un chêne ou un roc élevé frappé par la brûlante foudre de Jupiter. Dans sa chute, retentirent autour de lui ses armes étincelantes d'airain. Le fils patient de Jupiter abandonna sa victime, et voyant s'avancer Mars, ce fléau des humains, lui lança de farouches regards. Lorsqu'un lion a trouvé un animal vivant, soudain de ses ongles vigoureux il le déchire et lui arrache la douce existence; son cœur avide se rassasie de sa fureur; il roule des yeux effrayans, bat de sa queue ses flancs et ses épaules, creuse du pied la terre, et nul à cet aspect, n'ose s'approcher de lui, ni le combattre: ainsi le fils d'Amphitryon, insatiable de batailles, se présenta en face de Mars et son audace s'enflamma plus encore au fond de son cœur. Mars s'avança, la douleur dans l'âme et tous les deux, en criant, fondirent l'un sur l'autre. Comme une pierre (53) détachée du faîte d'une montagne, roule et bondit au loin avec un grand fracas, lorsque enfin elle rencontre dans une colline élevée un obstacle qui arrête sa chute: tel le funeste Mars qui fait plier les chars (54) sous son poids, s'élança, poussant d'effroyables clameurs; Hercule soutint son choc avec fermeté. Alors Minerve, fille de Jupiter maître de l'égide, alla au-devant de Mars en agitant sa ténébreuse égide, et, le regardant d'un œil irrité, elle fit voler de sa bouche ces paroles ailées:

« O Mars! apaise ta bouillante audace et retiens tes mains invincibles. Le sort ne te permet pas de tuer Hercule, ce fils intrépide de Jupiter, ni de le dépouiller de sa glorieuse armure. Cesse donc le combat et ne lutte pas contre moi. »

Elle dit, mais ne persuada point le cœur magnanime du dieu Mars. Mars, brandissant à grands cris ses armes semblables à la flamme, se précipita aussitôt sur le puissant Hercule; impatient de l'immoler et furieux du trépas de son fils, il atteignit de sa lance d'airain le vaste bouclier. Mais Minerve aux yeux bleus, se penchant hors du char, détourna le choc impétueux de la lance. Mars, en proie à une vive douleur, tira son glaive acéré et se jeta sur le généreux Hercule. Tandis qu'il accourait, le fils d'Amphitryon, insatiable de combats et de carnage, frappa d'un coup violent sa cuisse restée à découvert sous le magnifique bouclier. Armé de la lance, il déchira sa chair de part en part, et le renversa au milieu de l'arène. Soudain la Fuite et la Terreur firent avancer son char agile et ses coursiers; puis l'enlevant de la terre aux larges flancs, elles le portèrent sur ce char magnifique, frappèrent du fouet les chevaux et remontèrent dans le vaste Olympe.

Le fils d'Alcmène et le glorieux Iolaüs partirent après avoir dépouillé les épaules de Cycnus de sa belle armure, et bientôt, traînés par leurs coursiers aux pieds rapides, ils parvinrent dans la ville de Trachine (55). Minerve aux yeux bleus regagna le grand Olympe et les demeures de son père.

Cycnus fut enseveli par Ceyx et par le peuple innombrable, qui, auprès de la cité de cet illustre monarque, habitait Anthée, la ville des Myrmidons, la célèbre Iaolchos, Arné et Hélice. Une foule immense se rassembla pour honorer Ceyx, cet homme cher aux bienheureux immortels. Mais l'Araunus (56), grossi par les pluies de l'hiver, fit disparaître sous ses ondes le tombeau et le monument de Cycnus. Ainsi l'avait ordonné Apollon fils de Latone, parce que Cycnus, se plaçant en embuscade, dépouillait de vive force tous les mortels qui conduisaient à Pytho (57) de superbes hécatombes.

FIN DU BOUCLIER D'HERCULE.

FRAGMENS D'HÉSIODE.

I.

Uranie mit au monde un fils aimable, ce Linus que tous les chantres et tous les musiciens parmi les hommes pleurent au milieu des festins et des chœurs de danse, invoquant Linus au commencement et à la fin. (Eustathe ad Iliad., *S.* 570, p. 1163-1222; édit. rom.) (1).

II.

Il courait sur l'extrémité des épis et ne les brisait pas; mais il effleurait de ses pieds leurs pointes aiguës sans ravager leurs fruits. (Eustathe ad Iliad., *B.*, p. 323-245.)

III.

Ilée, que chérit le roi Apollon, fils de Jupiter, et à qui il donna ce nom, parce que ayant trouvé une nymphe favorable à ses désirs, il s'unit d'amour avec elle le jour où Neptune et Apollon bâtirent la haute muraille de la ville magnifique. (Étymol. Gud., p. 276; Tzetzès ad Iliad., p. 126.)

IV.

Ou telle que dans la béotienne Hyrie elle éleva sa fille. (Schol. Venet., Iliad., *B.*, cat. 3.)

V.

Elle répandit sur leurs têtes une gale affreuse; car la dartre envahit toute leur peau; les cheveux tombaient de leurs têtes et ces belles têtes devenaient chauves. (Eustathe ad Ody. *N.*, p. 1746.)

VI.

A cause de leur honteux libertinage, elles perdirent la tendre fleur de leur beauté. (Suidas au mot *Machlosuné*. Eustathe ad Iliad., *O.* 30, 1337.) (2).

VII.

Qui, venu de Lilée, épanche son onde superbe. (Eustathe ad Iliad., *B.*, v. 523, p. 275.) (3).

VIII.

A moins qu'il ne soit sauvé de la mort par Apollon ou par Péon lui-même, qui connaît les remèdes de tous les maux. (Eustathe a dOdy., *D.* 231.) (4).

IX.

Polycaste à la belle ceinture, la plus jeune des filles de Nestor, fils de Nélée, donna Persépolis à Télémaque après s'être unie avec lui, grâce à Vénus à la parure d'or. (Eustathe ad Ody., *P.*, p. 1796-597.) (5).

X.

Argos était sans eau, Danaüs lui en donna. (Eustathe ad Iliad., *D.*, p 461-350.) (6).

XI.

Phylée, cher aux bienheureux immortels. (Eustathe ad Iliad., *A.*, p. 125-94.)

XII.

En effet, peu de fils ressemblent à leurs pères; la plupart les surpassent en méchanceté. (Eustathe ad Iliad, *E.*, p. 235.)

XIII.

Et la fille de cet Arabus qu'engendrèrent le bienfaisant Mercure et Thronie, fille du roi Bélus. (Strabon, lib. 1, c. 2) (7).

XIV.

Ils furent les enfans du divin Lycaon, que jadis engendra Pélasgus. (Strabon, lib. 5, c. 2, §. 4.)

XV.

Locrus en effet commandait au peuple de ces Léléges, que jadis le fils de Saturne, Jupiter, doué d'une sagesse impérissable, choisit parmi les pierres de la terre et donna à Deucalion. (Strabon, lib. 7, c. 7.)

XVI.

Il habitait la roche Olénienne, sur les rives du fleuve Pirus aux eaux rapides. (Strabon, lib. 8, c. 3, § 11.) (8).

XVII.

Qui eurent pour enfans les divines Nymphes des montagnes, la race des méchans et méprisables Satyres, et les dieux Curètes, amis des jeux et de la danse. (Strabon, lib. 10, c. 3, § 19.) (9).

XVIII.

Mon esprit s'étonne de la quantité de figues que porte ce figuier sauvage, malgré sa petitesse. Pourrais-tu en dire le nombre? — Leur nombre est de dix mille, mais un médimne est leur mesure. Il en reste une de plus que tu n'es point en état de comprendre. — Il dit et tous les deux connurent la véritable mesure. Alors le sommeil de la mort couvrit les yeux de Calchas. (Strabon, lib. 14, c. 1, § 27) (10).

XIX.

Qui coule auprès de Panopis et de Glécon aux fortes murailles, et traverse Orchomène en roulant comme un serpent. (Strabon, lib. 9, c. 3, § 17.)

XX.

Dans le pays des Glactophages, à qui leurs chars servent de maisons. (Strabon, lib. 7, c. 3, § 9.)

XXI.

Les Éthiopiens, les Libyens et les Scythes, nourris du lait des cavales. (Strabon, lib. 7, c. 3, § 7.)

XXII.

Il se rendit à Dodone auprès du hêtre, demeure des Pélasges. (Strabon, lib. 7, c. 7, § 10.)

XXIII.

Ou telle, habitant les collines sacrées de Didyme, dans la plaine de Dotium, en face d'Amyros féconde en vignobles, la chaste vierge baigna ses pieds dans le lac Bébéis. (Strabon, lib. 9, c. 5, § 22. *Idem*, lib. 14, c. 1, § 40.)

XXIV.

Hyettus, ayant tué dans sa maison Molyre, ce fils chéri d'Arisbas, parce qu'il avait couché avec sa femme, quitta son pays, s'enfuit d'Argos, nourrice des coursiers, et se réfugia chez Orchomène, fils de Minyas; ce héros l'accueillit et lui donna une portion de ses biens, comme l'hospitalité l'exigeait. (Pausanias. Béotie, c. 36.) (11).

XXV.

Phylas épousa la fille de l'illustre Iolaüs, Lipéphile, qui, semblable par sa beauté aux déesses de l'Olympe, mit au jour, dans ses palais Hippotès et la belle Théro, brillante comme les rayons de la lune. Théro conçut entre les bras d'Apollon et enfanta le vigoureux Chiron, ce dompteur de coursiers. (Pausanias. Béotie, c. 40.)

XXVI.

. . . Afin que la ville le fasse : l'ancienne loi est la meilleure. (Porphyre, dans l'Antre des Nymphes.)

XXVII.

Et le superbe Périclymène, cet heureux mortel, comblé de tous les dons par Neptune, qui ébranle la terre. Tantôt il paraissait parmi les oiseaux sous la forme d'un aigle; tantôt, ô prodige! il rampait comme une fourmi; quelquefois il se métamorphosait en un brillant essaim d'abeilles ou devenait un terrible et farouche serpent. Enfin il possédait mille dons, impossibles à décrire, mais qui dans la suite le perdirent d'après la volonté de Minerve. (Le Scholiaste d'Apollonius de Rhodes, lib. 1, v. 156.)

XXVIII.

Ayant demandé le fils de l'illustre Cléadéus.... (Le Scholiaste d'Apollonius de Rhodes, lib. 1, v. 824.)

XXIX.

Alors ils adressaient leurs vœux à Jupiter Énéien qui règne au haut des cieux. (*Idem*, lib. 2, v. 297.)

XXX.

Lui-même, dans le débordement du fleuve, issu de Jupiter..... (*Idem*, lib. 1, v. 757.)

XXXI.

De ses jolis pieds..... (*Idem*, 1, v. 456.)

XXXII.

Dans l'île d'Anthémoessa, où le fils de Saturne leur donna..... (*Idem*, 4, v. 892.)

XXXIII.

D'Hellen, ce roi dispensateur de la justice, naquirent Dorus, Xuthus, Éole qui se plaisait à conduire les coursiers. Éole engendra des rois dispensateurs de la justice, Créthéus, Athamas, l'astucieux Sisyphe, l'inique Salmonée et l'orgueilleux Périérès. (Tzetzès ad Lycophron, 284; et le Scholiaste de Pindare, Pyth. 4, v. 252.) (12).

XXXIV.

Un corbeau messager vint du festin sacré dans la divine Pytho et apprit des nouvelles ignorées à Phébus aux longs cheveux; il lui dit que le fils d'Ilatus, Ischys avait épousé Coronis, fille de Phlégyas, issu de Jupiter. (Le Scholiaste de Pindare, Pyht. 3, v. 14 et 48.)

XXXV.

L'Amaryncide Hippostrate, rejeton de Mars, glorieux enfant de Phyctée, chef des héros épéens. (Le Scholiaste de Pindare, Olyn. 10, v. 46.)

XXXVI.

Le parti que son esprit jugea le meilleur fut de le retenir et de cacher, contre son attente, le glaive superbe que lui avait fabriqué l'illustre Vulcain, afin qu'en cherchant seul cette arme sur le haut Pélion, il succombât dompté par les Centaures, habitans des montagnes. (Le Scholiaste de Pindare, Ném. 4, v. 95.) (13).

XXXVII.

Éson, père de Jason, pasteur des peuples, que Chiron éleva sur le Pélion couvert de forêts. (Le Scholiaste de Pindare, Nem. 3, v. 92.) (14).

XXXVIII.

Médite dans ton esprit prudent chacun de ces conseils : D'abord quand tu arrives dans la maison, offre de magnifiques sacrifices aux dieux immortels. (Le Scholiaste de Pindare, Pyth. 6, v. 19.) (15).

XXXIX.

Alors, pour la première fois, à Délos, Homère et moi, mariant nos chants en des hymnes nouveaux, nous célébrions Apollon au glaive d'or, ce dieu que Latone enfanta. (Le Scholiaste de Pindare, Nem. 2, v. 1.)

XL.

Ou telle que dans Phthie, dotée de ses attraits par la main des Grâces, la belle Cyrène habitait auprès des ondes du Pénée. (Le Scholiaste de Pindare, Pyth. 9, v. 6.)

XLI.

Ou telle que, dans Hyrie, la prudente Mécionice donna Euphémus à Neptune qui ébranle la terre, après s'être unie d'amour avec lui; grâce à Vénus à la parure d'or. (*Idem*, Pyth. 4, v. 35.)

XLII.

Devenue enceinte, elle enfanta Éacus, qui aimait à conduire les coursiers. Lorsqu'il eut atteint le terme de l'aimable adolescence, il s'affligeait d'être seul. Le père des mortels et des dieux métamorphosa toutes les fourmis qui se trouvaient dans cette île charmante en hommes et en femmes à la large ceinture. Ces peuples d'abord fabriquèrent des vaisseaux à deux rangs de rameurs; les premiers ils y placèrent les voiles, ces ailes du navire qui traverse les mers (Tzetzès ad Lycophron, 176; et le scholiaste de Pindare, Olyn. 8, v. 27.)

XLIII.

Il eut pour fils généreux Sérus et Alazygus. (Le Scholiaste de Pindare, Olymp. 10, 83.) (16).

XLIV.

Il existe une contrée nommée l'Ellopia, riche en moissons et en pâturages, abondante en brebis et en bœufs aux pieds flexibles. Là habitent des hommes qui possèdent beaucoup de bœufs et d'agneaux, et dont la foule innombrable forme une des tribus de la race mortelle. A l'extrémité de ce pays s'élève une ville appelée

Dodone; Jupiter, qui la chérit, a voulu y placer son oracle révéré des humains dans le creux d'un hêtre. C'est de là que les habitans de la terre emportent toutes les prédictions. L'homme qui désire interroger le dieu immortel doit venir avec des présens et d'heureux présages tirés du vol des oiseaux. (Le Scholiaste de Sophocle ad Trachin., 174.) (17).

XLV.

Qui donna Hermione au belliqueux Ménélas et enfanta pour dernier fils Nicostrate, rejeton de Mars. (Le Scholiaste de Sophocle, Électre, 533.) (18).

XLVI.

Stratonice à la belle ceinture, étant devenue enceinte, mit au monde dans son palais Eurytus, le plus cher de ses fils. Les enfans d'Eurytus furent Déion, Clytius, Toxéus, égal aux dieux, et Iphytus, rejeton de Mars. Après ces héros, la puissante Antiope, fille de Pylon, fils de Naubole, lui donna pour dernier enfant la blonde Iolée. (Le Scholiaste de Sophocle, Trach., v. 264.)

XLVII.

Marès, messager rapide, traversant le palais, courut auprès de lui; portant une coupe d'argent remplie de vin, il la présenta au roi. (Athénée, lib. 11.)

XLVIII.

Et alors le devin saisit dans ses mains la courroie du bœuf; Iphiclus se penchait sur ses épaules, et derrière lui, portant la coupe d'une main et de l'autre élevant le sceptre, Phylacus se tenait debout et disait au milieu des esclaves..... (Athénée, lib. 11.)

XLIX.

Bacchus a donné aux hommes la joie et la douleur. Celui qui boit sans mesure trouve la folie dans son ivresse. Le vin enchaîne à la fois ses mains, ses pieds, sa langue et son esprit par des liens invincibles, et le doux sommeil aime à fermer ses paupières. (Athénée, lib. 10.)

L.

Que les mortels appellent les Pléiades. (Athénée, lib. 11.)

LI.

Les Pléiades d'hiver se couchent. (*Idem.*)

LII.

Alors se cachent les Pléiades. (*Idem.*)

LIII.

Il est doux, au milieu d'un festin abondant, de se livrer à d'agréables discours, lorsque les convives sont rassasiés. (*Idem.*)

LIV.

Là est mon vase, ô chef des peuples! (*Idem.*)

LV.

Il tua onze fils généreux du patient Nélée; le douzième, l'écuyer Nestor, se trouvait comme hôte chez les Géréniens, ces dompteurs de coursiers. (Étienne de Byzance, v. *Gérênia.*)

LVI.

Nestor seul fut sauvé dans Géréna émaillée de fleurs. (*Idem.*)

LVII.

Dans l'île divine d'Abantis, que les dieux immortels appelaient ainsi auparavant, et qu'alors Jupiter nomma l'Eubée, du nom d'un bœuf. (Étienne de Byzance, v. *Abantis.*) (19).

LVIII.

Eurygyès, encore enfant de la sainte Athènes. (Hésychius in *Ep' Eurugué agôn.*) (20).

LIX.

Mourir dans l'âge le plus tendre. (Ammonius in *Orthrus.*)

LX.

En effet, le roi de l'Olympe donna la force aux Éacides, la prudence aux Amythaonides et la richesse aux Atrides. (Nicolas de Damas, p. 239, Coray.)

LXI.

Les Éacides, qui se réjouissent à la guerre comme dans les festins. (Polybe, v. 2.)

LXII.

La corneille babillarde vit neuf générations d'hommes florissans de jeunesse; le cerf vit quatre fois plus que la corneille; le corbeau vieillit pendant trois âges de cerf; le phénix vit neuf âges du corbeau et nous vivons dix âges de phénix, nous, Nymphes aux beaux cheveux, filles de Jupiter, armé de l'égide. (Plutarque, Mor. de oraculorum defectu, t. 2, p. 415; et Tzetzès ad Iliad., p. 149.)

LXIII.

Car il était épris d'un violent amour pour Églé, fille de Panope. (Plutarque, Vie de Thésée, 20.) (21).

LXIV.

Il n'y a point, parmi les hommes enfans de la terre, un devin qui connaisse la volonté de Jupiter, armé de l'égide. (Clément d'Alexandrie, *Stromates*, v. p. 610.) (22).

LXV.

Car il est le roi et le maître de tous les immortels; nul autre ne saurait rivaliser de pouvoir avec lui. (*Idem*, v. p. 603.) (23).

LXVI.

Des Muses, qui rendent un homme prudent, divin, célèbre. (*Idem*, 1, p. 287.)

LXVII.

Il est agréable de savoir ce que les immortels ont donné aux humains comme un signe manifeste des biens et des maux. (*Idem*, 6, p. 628.)

LXVIII.

O Jupiter, ô père des mortels! plût aux cieux que tu m'eusses donné une vie moins longue et une sagesse égale à celle des autres humains! Mais tu ne m'as pas accordé le moindre honneur et tu m'as condamné à parcourir une longue carrière, à vivre sept générations d'hommes doués de la parole. (Tzetzès ad Lycophron 682; et ad Iliad, p. 149.)

LXIX.

L'homme n'obtient qu'une seule des dix parties de la jouissance; mais la femme les éprouve toutes les dix et le plaisir charme son cœur. (Tzetzès ad Lycophron, 682; et Apollodore, lib. 3, c. 6, § 7) (24).

LXX.

Trois fois heureux Éacide et quatre fois heureux Pélée, qui, dans ton palais, montes sur une couche sacrée! (Tzetzès, Proleg. in Lycophron, p. 261.)

LXXI.

Le père des dieux et des hommes s'irrita et, du haut de l'Olympe lançant sa foudre ardente, il tua le petit-fils de Latone, excitant lui-même son âme à la colère. (Athénagoras *in legatione pro christianis*, p. 134.)

LXXII.

Les Nymphes semblables aux Grâces, Phésyle, Coronis, Cléia à la belle ceinture, la gracieuse Phéo et Eudore au long voile, ces Nymphes que sur la terre les tribus des hommes appellent les Hyades. (Le Scholiaste d'Aratus, Phœn., v. 172.)

LXXIII.

Tous sont appelés Trichaïces, parce que, loin de leur patrie, ils se partagèrent trois contrées. (Le grand étymologiste, v. *Tricaïces*.)

LXXIV.

Tous les objets qu'il prenait dans ses mains, il les rendait invisibles. (*Idem*, v. *Aeïdélon*.)

LXXV.

Combien il est insensé l'homme qui, laissant ce qui est prêt, recherche ce qui ne l'est pas! (Le Scholiaste de Théocrite, XI, 75.)

LXXVI.

Il faut que tu sois un mouton pour ton père. (Le Scholiaste de Nicandre; Th., 452; Ed. Ald., 1523, p. 244.)

LXXVII.

Elle lui envoya pour gardien le grand et vigoureux Argus, qui, armé de quatre yeux, regardait de tous côtés. La déesse lui avait communiqué une force indomptable; le sommeil ne s'appesantissait pas sur ses paupières et il faisait une garde assidue. (Le Scholiaste d'Euripide, Phœn., 1116.)

LXXVIII.

Vénus, amante des plaisirs, s'irrita en les regardant et répandit contre elles une mauvaise renommée. (Le Scholiaste d'Euripide, Oreste, 239.)

LXXIX.

Les actions appartiennent à la jeunesse, les conseils à l'âge mûr et les prières aux vieillards. (Harpocration in *Erga.*) (25).

LXXX.

Il était lui-même l'arbitre de sa mort, lorsqu'il voudrait mourir. (Apollonius Dyscolus *de Pronominibus*, p. 366.) (26).

LXXXI.

Grande perte pour eux-mêmes..... (*Idem, idem*, p. 385.) (27).

LXXXII.

Alors les repas étaient communs, les assemblées étaient communes entre les dieux immortels et les humains. (Origène contre Celse, 4, p. 216.) (28).

LXXXIII.

S'il éprouvait ce qu'il fit aux autres, ce serait l'effet d'une droite justice. (Aristot., *Éthicâ Nicomakeia*, v. c. 5.) (29).

LXXXIV.

Atalante aux pieds légers. (Les Scholies de Venise, Iliad., *B*, cat. 271.) (30).

LXXXV.

Le héraut écuyer voyant..... (Les Scholies de Venise, Iliad., *Xi*, 119.)

LXXXVI.

Démodocé, qu'un grand nombre d'hommes, enfans de la terre, recherchaient en mariage et à qui des rois vaillans prodiguaient des présens magnifiques à cause de sa merveilleuse beauté. (*Idem, Xi*, 200.) (31).

LXXXVII.

Amenant son onde pure dans le courant de l'Océan. (Apollonius, Lexic. in *Phoibos.*) (32).

LXXXVIII.

Les présens persuadent les dieux, les présens persuadent les rois vénérables. (Suidas in *Dôra.*)

LXXXIX.

Étant devenue enceinte, elle donna à Jupiter, qui se plaît à lancer la foudre, deux fils, Magnès et Macédon, qui aime à conduire les coursiers; ces héros habitaient aux environs de la Piérie et des demeures de l'Olympe. (Constantin Porphyrogénète *Péri Thémâtôn*, liv. 2, p. 22.) (33).

XC.

Elle enfanta dans Mélibée Phellus, habile à manier la lance. (Herodianus Dindymus, p. 11.) (34).

XCI.

Qui cachaient leur premier éclat. (Herodianus Dindymus, p. 18.) (35).

XCII.

Un vain bruit s'élevait sous ses pieds. (*Idem*, p. 42.) (36).

XCIII.

Par suite de cette dispute, elle enfanta, sans le secours de Jupiter, armé de l'égide, un fils illustre, Vulcain, qui, parmi tous les habitans du ciel, brillait par ses talens et par son habileté. Jupiter, à l'insu de Junon aux belles joues, s'unit avec Métis, fille de l'Océan et de Téthys à la belle chevelure, et la trompa malgré toute sa science. Après avoir pris Métis entre ses mains, il l'engloutit dans ses flancs, tremblant qu'elle n'enfantât quelque chose de plus puis-

sant que la foudre. Dans cette crainte, le fils de Saturne, qui siége sur un trône élevé et habite dans les airs, s'empressa de la dévorer. Aussitôt elle conçut Minerve, que le père des dieux et des hommes fit sortir de sa tête sur les bords du fleuve Triton. Métis restait cachée dans les entrailles de Jupiter, Métis, mère de Minerve et la plus instruite parmi les justes dieux et les hommes mortels. Alors la déesse Thémis partagea la couche de Jupiter, Thémis, douée de talens entre tous les immortels habitans de l'Olympe. Métis, dans le corps de Jupiter, fabriqua pour Minerve une égide destinée à épouvanter les armées et engendra Minerve chargée de cette égide et couverte d'une belliqueuse armure. (Galien, *Péri tôn Ippocratous kai Platônos dogmatôn*, lib. 3, p. 273.) (37.)

XCIV.

O mon fils! ton père Jupiter engendra en toi le héros le plus infortuné et le plus généreux. (Aspasius ad Aristotelem, *Éthica nicomakeia*, III, p. 43.) (38).

XCV.

Mon fils! les Parques t'ont rendu le plus infortuné et le plus généreux des hommes. (*Idem, ibid.*)

XCVI.

..... Agrius et Latinus.

La jeune Pandore dans les palais de l'illustre Deucalion, unie d'amour avec Jupiter, souverain de tous les dieux, enfanta le belliqueux Græcus. (Lydus, *de Mensibus*, p. 5.) (39).

FIN DES OEUVRES D'HÉSIODE.

Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Une ou plusieurs pages ont été volontairement omises ici.

NOTES SUR LES ŒUVRES D'HÉSIODE,

PAR M. A. BIGNAN.

Eusèbe dit que Sanchoniathon, antérieur à la guerre de Troie, avait composé sur la Phénicie une histoire remarquable par l'exactitude des recherches. Nous avons parlé de cet auteur dans notre *Essai sur Hésiode*. Voici tout le fragment de Sanchoniathon traduit en grec par Philon de Byblos et cité par Eusèbe dans sa *Préparation évangélique* (livre 1, chap. 7) :

« Sanchoniathon établit pour principe de toute chose un air ténébreux et spiritueux, ou plutôt le souffle d'un air ténébreux, et en outre un chaos confus et obscur ; toutes ces matières sont infinies et sans bornes à cause de leur longue durée :

« Lorsque, dit-il, l'esprit devint amoureux de ses propres principes et qu'il s'opéra une conjonction, cette conjonction s'appela le Désir. Telle fut l'origine de la création de tous les êtres. Mais l'esprit ne connaissait point sa propre création. De la conjonction de l'esprit avec ses principes sortit le Mot, qui est un limon selon les uns, et suivant les autres une corruption d'une mixtion aqueuse d'où provinrent toutes les semences de la création et l'origine de toute chose.

» Il y avait certains animaux privés de sentiment, d'où naquirent des animaux intelligens appelés *sophasémis*, c'est-à-dire contemplateurs du ciel, et présentant la forme d'un œuf.

» Alors brillèrent Mot, le soleil, la lune, les astres et les grandes planètes. »

» Telle est la cosmogonie des Phéniciens, et elle conduit directement à l'athéisme. »

Voyons maintenant ce que Sanchoniathon rapporte de la zoogonie. Il dit :

« L'air, la mer et la terre ayant jeté une vive clarté à cause de leur conflagration, il en résulta des vents, des nuages et de larges épanchemens, de grandes chutes des eaux célestes. Après que ces élémens furent séparés et chassés de leur place par l'ardeur du soleil, ils se rejoignirent tous dans l'air, s'entre-choquèrent et produisirent les tonnerres et les éclairs. Au bruit des tonnerres, les animaux intelligens dont il a été déjà parlé se réveillèrent, s'effrayèrent de ce fracas, et mâles ou femelles commencèrent à se mouvoir sur la terre et dans la mer. »

Telle est la zoogonie des Phéniciens. Le même écrivain ajoute :

« Tout cela se trouve rapporté dans la *Cosmogonie* de Taaut et dans ses *Annales*, conformément aux conjectures et aux preuves que son esprit a su trouver par expérience et dont il nous a éclairés. »

Ensuite, après avoir dit les noms de Notus, de Borée et des autres vents, il continue ainsi :

« Ces hommes furent les premiers qui consacrèrent les productions de la terre, les appelèrent des dieux et les adorèrent, parce qu'ils s'en nourrissaient eux et leurs descendans, à l'exemple de tous leurs devanciers ; ils faisaient en leur honneur des libations et des sacrifices. » Sanchoniathon ajoute : « Ce mode d'adoration convenait à leur faiblesse et à la timidité de leur âme. »

Puis il rapporte « que du vent Colpia et de sa femme Baau, dont le nom signifie *la nuit*, naquirent OEon (la durée) et Protogonos (le premier-né), qui étaient des hommes mortels ainsi appelés, et qu'OEon avait trouvé la manière de se nourrir du fruit des arbres ;

» Que les enfans nés de ces deux êtres furent appelés Génos (genre) et Généa (race) et habitèrent la Phénicie ; que de grandes chaleurs étant survenues, ils levèrent leurs mains au ciel vers le soleil. Car, dit-il, ils regardaient le soleil comme un dieu, seul maître du ciel, et l'appelaient Bulsamen, ce qui signifie chez les Phéniciens *maître du ciel*, et Zeus chez les Grecs. »

Après il reproche ainsi aux Grecs leur erreur :

« Ce n'est point sans motif que nous établissons souvent ces distinctions; nous suivons la succession des noms et l'ordre des choses que les Grecs, par ignorance, ont entendus différemment, trompés par l'ambiguïté de l'interprétation. »

Ensuite il dit « que de Génos, fils d'OEon et de Protogonos, naquirent des enfans mortels dont les noms furent Phos (la lumière), Pyr (le feu) et Phlox (la flamme). Ceux-ci, dit-il, d'après le frottement du bois, inventèrent le feu et en enseignèrent l'usage.

» Ils engendrèrent des fils doués d'une grandeur et d'une taille extraordinaires; leurs noms furent donnés à quelques montagnes dont ils s'emparèrent; de là vinrent les dénominations du Cassius, du Liban, de l'Antiliban et du Brathy.

» De ceux-ci, dit-il, naquirent Memrumus et Hypsuranius. Ils prenaient leurs noms de leurs mères, de ces femmes qui alors se prostituaient sans pudeur à tous ceux qu'elles rencontraient. »

Ensuite il dit « qu'Hypsuranius habita Tyr et imagina de construire des cabanes avec des roseaux, des

joncs et des écorces de papyrus ; qu'il se révolta contre son frère Usoüs, qui le premier couvrit son corps de la peau des bêtes féroces dont il se rendait maître ;

» Que de violentes pluies et de grands vents ayant eu lieu, les arbres près de Tyr, se choquant les uns contre les autres, prirent feu et brûlèrent la forêt qui se trouvait dans le pays ;

» Qu'Usoüs, ayant pris un arbre et l'ayant dépouillé de ses branches, osa le premier se lancer sur la mer ; consacra deux colonnes au feu et au vent, les adora et leur fit des libations avec le sang des animaux qu'il prenait à la chasse ;

» Qu'après la mort de cette génération, ceux qui restaient lui consacrèrent des baguettes, adorèrent des colonnes et célébrèrent des fêtes annuelles ;

» Que bien longtemps après la race d'Hypsuranius, naquirent Agréus et Aliéus, inventeurs de la pêche et de la chasse, d'où ils furent appelés les chasseurs et les pêcheurs ;

» Que de ces deux hommes naquirent deux frères qui découvrirent le fer et l'art de le travailler ; que l'un d'eux, Chrysor, se distingua par le talent de la parole, des enchantemens et de la divination ; que Chrysor est le même que Vulcain ; qu'il inventa en outre l'hameçon, l'appât, la ligne et les radeaux ; qu'il fut le premier de tous les hommes qui ait navigué ; qu'il fut révéré après sa mort comme un dieu, et qu'on l'appela aussi Diamichium : on dit que ses frères inventèrent l'art de construire des murailles en briques ;

» Que de cette race sortirent deux jeunes hommes appelés l'un Technitès (l'ouvrier) et l'autre Géinon Autochthone (le terrestre indigène). Ceux-ci trouvèrent le moyen de mêler de la paille au ciment de la brique et de sécher le tout au soleil ; ils inventèrent encore l'art de fabriquer des toits.

» De ces hommes en naquirent d'autres, dont l'un fut nommé Agros, l'autre Agroueros ou Agrotès ; ce dernier avait une statue très-révérée et un temple portatif en Phénicie ; les habitans de Byblos l'appelèrent de préférence le plus grand des dieux.

» Ces deux frères imaginèrent de joindre aux maisons des cours, des enclos et des souterrains. C'est d'eux que vinrent les agriculteurs et les chasseurs, qui sont appelés aussi les vagabonds et les Titans.

» De cette race sortirent Aménus et Magus, qui établirent les villages et les bergeries.

» De ceux-ci naquirent Misor et Sydyc, c'est-à-dire l'homme facile à délier et le juste. Ils trouvèrent l'art d'employer le sel.

» Misor engendra Taaut, qui inventa l'écriture des premières lettres et que les Égyptiens appelèrent Thoor, les habitans d'Alexandrie Thoyth et les Grecs Hermès.

» De Sydyc vinrent les Dioscures ou les Cabires, les Corybantes, les Samothraces, qui les premiers, dit-il, construisirent des vaisseaux. De ceux-ci en naquirent d'autres qui découvrirent la vertu des plantes, le secret de guérir les morsures des animaux et l'art des enchantemens.

» Dans ce temps-là naquirent un certain Élium appelé Hypsistus (le très-haut) et une femme nommée Béruth. Ils demeuraient dans les environs de Byblos.

» Ils eurent pour fils Épigéios ou l'Autochthone, qu'ensuite on nomma Uranus. C'est de ce nom que l'élément qui est au-dessus de nous, à cause de sa beauté extraordinaire, s'appela le ciel (*Ouranos*).

» Les mêmes époux donnèrent à Uranus une sœur qui fut appelée Gué, et à cause de sa beauté, dit l'auteur, la Terre reçut d'elle le nom de Gué (*Gê*).

» Leur père Hypsistus, étant mort de l'attaque de quelques bêtes féroces, obtint l'apothéose, et ses enfans lui offrirent des libations et des sacrifices.

» Uranus, ayant pris le royaume de son père, épouse sa sœur Gué et en a quatre enfans, Ilus, le même que Cronos, Bétyle, Dagon, appelé Siton (l'inventeur du blé), et Atlas.

» Uranus eut encore une nombreuse race de ses autres femmes. C'est pourquoi Gué dans son chagrin, devenue jalouse, blâma tellement Uranus que tous les deux se séparèrent. Mais, quoique éloigné de son épouse, Uranus, lorsqu'il le voulait, s'en rapprochait de force ; s'unissait avec elle et la quittait de nouveau ; il tâchait même de détruire les enfans qu'il en avait eus. Gué s'opposa souvent à ses projets en rassemblant de nombreux alliés.

» Cronos, devenu homme, usant des conseils et du secours d'Hermès Trismégiste, qui était son scribe, combattit son père Uranus pour venger sa mère.

» Cronos eut pour enfans Perséphoné et Athéna : la première mourut vierge. D'après l'avis d'Athéna et d'Hermès, Cronos fabriqua une faux et une lance de fer.

» Ensuite Hermès, animant les alliés de Cronos par les discours de la magie, leur inspira le désir de combattre pour Gué contre Uranus. Ainsi Cronos, ayant livré bataille à Uranus, le chassa du trône et reçut la royauté.

» Une concubine très-chère à Uranus, et encore enceinte, fut prise dans le combat. Cronos la donna en mariage à Dagon, auprès de qui elle accoucha du fils qu'elle avait conçu d'Uranus et qu'elle appela Démarus.

» Sur ces entrefaites, Cronos entoura sa maison de murailles et bâtit pour première ville Byblos en Phénicie.

» Ensuite s'étant méfié de son propre frère Atlas, d'après les conseils d'Hermès, il le jeta dans une fosse profonde et le recouvrit de terre.

» Dans ce temps, les enfans des Dioscures, ayant construit des radeaux et des navires, se livrèrent à la navigation, et jetés par les flots près du mont Cassius, ils y consacrèrent un temple.

» Les compagnons d'Ilus ou de Cronos furent surnommés Éloïm, c'est-à-dire les Croniens. Tels sont les hommes qu'on dit avoir vécu sous Cronos.

» Cronos, ayant eu un fils nommé Sadidos, l'immola de son propre fer, parce qu'il s'était méfié de lui, et devenu le meurtrier de son fils, il le priva de la vie.

» Il coupa aussi la tête de sa propre fille; de sorte que cette résolution de Cronos frappa d'étonnement tous les dieux.

» Dans la suite des temps, Uranus, mis en fuite, envoya contre Cronos une de ses filles encore vierge, Astarté, avec deux autres de ses sœurs, Rhéa et Dioné, en les chargeant de le faire périr par ruse. Cronos, voyant ses sœurs en âge de se marier, les épousa. Uranus l'apprit et fit marcher contre Cronos Imarméné et Hora avec d'autres alliés; mais Cronos se les attacha par l'amitié et les retint auprès de lui.

» Le dieu Uranus, ajoute Sanchoniathon, inventa les bétyles en fabriquant des pierres animées.

» Cronos eut d'Astarté sept filles Titanides ou Artemides; il eut encore de Rhéa sept fils, dont le plus jeune reçut l'apothéose dès sa naissance. Dioné ne lui donna que des filles; il eut encore d'Astarté deux enfans mâles, Pothos et Eros.

» Dagon, après avoir trouvé le blé et la charrue, fut appelé Zeus Arotrius (Jupiter laboureur).

» Une des Titanides, unie à Sydyc, appelé le Juste, enfanta Asclépius. Cronos eut encore dans la Périée trois enfans, Cronos, qui porta le nom deson père, Zeus Bélus et Apollon.

» Dans ce temps naquirent Pontus, Typhon et Nérée, père de Pontus.

» De Pontus naquirent Sidon, qui la première, à cause de la mélodie extraordinaire de sa voix, trouva le chant des hymnes, et Poséidon.

» Démarus eut pour fils Mélicarthe, qui est le même qu'Hercule.

» Ensuite Uranus fait la guerre à Ponthus, et, se séparant de lui, s'allie à Démarus. Démarus fond sur Pontus, mais Pontus le contraint à fuir. Démarus dans sa fuite fit le vœu d'un sacrifice.

» Dans la trente-deuxième année de son pouvoir et de son règne, Ilus, c'est-à-dire Cronos, ayant dressé une embuscade à son père Uranus dans un endroit situé au milieu des terres, et s'étant armé d'un glaive, lui coupa les parties génitales sur le bord des fontaines et des fleuves. C'est là qu'Uranus obtint l'apothéose; il y avait perdu le souffle de la vie, et le sang de son organe viril avait coulé dans les fontaines et dans les ondes des fleuves. On montre encore aujourd'hui le théâtre de cet événement.

» Telles sont les actions de Cronos; tel est le récit véritable du genre de vie qu'ont célébré les Grecs et qu'on a placé sous le règne de Cronos. Voilà les mortels qu'on dit avoir formé la première race de l'âge d'or, de cet âge où le bonheur des anciens hommes a été si grand. »

L'écrivain ajoute à ce qu'il a déjà rapporté et dit entre autres choses :

« Astarté la très-grande, Jupiter Démarus et Adodus, roi des dieux, régnaient sur le pays, du consentement de Cronos.

» Astarté mit sur sa propre tête, pour marque de sa royauté, la tête d'un taureau. En parcourant la terre, elle trouva un astre tombé du haut des airs, qu'elle prit et consacra dans l'île sainte de Tyr. Les Phéniciens disent qu'Astarté est la même qu'Aphrodite.

» Cronos, faisant aussi le tour du monde, donna le royaume de l'Attique à Athéna sa fille. La peste et la mortalité étant survenues, Cronos sacrifie à son père Uranus son fils unique et coupe ses parties génitales, obligeant ses compagnons à faire la même chose.

» Peu de temps après, un autre fils qu'il avait eu de Rhéa, et qui se nommait Muth, étant mort, il lui décerna l'apothéose. Les Phéniciens donnent à ce fils le nom de la Mort et de Pluton.

» Ensuite Cronos donna la ville de Byblos à la déesse Baaltis, qui est la même que Dioné, et Béryte à Poséidon, aux Cabires, aux Agrotès (les agriculteurs) et aux Aliens (les pêcheurs), qui consacrèrent dans Béryte les restes de Pontus.

Avant ces événemens, le dieu Taaut, imitant Uranus, figura les images des dieux Cronos et Dagon et des autres pour en faire les caractères sacrés des lettres.

» Il donna à Cronos, pour signe de royauté, quatre yeux par devant et par derrière la tête : deux veillaient tour à tour et se reposaient. Il plaça aussi sur ses épaules quatre ailes, deux comme déployées et deux comme abaissées.

» Ce symbole montrait que Cronos veillait en restant couché et restait couché en veillant. Il en était de même pour les ailes, qui signifiaient qu'il volait en se reposant et se reposait en volant.

» Quant aux autres dieux, il ne donnait à chacun que deux ailes sur leurs épaules, pour montrer qu'ils accompagnaient seulement le vol de Cronos.

» De plus, il mit sur la tête de Cronos deux ailes, comme emblèmes, l'une de la supériorité de son esprit dans le commandement, l'autre des sensations de son âme.

» Cronos, étant allé dans le pays du Notus, donna toute l'Égypte au dieu Taaut pour qu'elle devînt son royaume.

» Les premiers qui ont raconté tous ces événemens, dit-il, sont les sept fils de Sydyc, les Cabires et leur huitième frère Asclépius, comme le leur avait recommandé le dieu Taaut.

» Le fils de Thabion (Sanchoniathon), le premier hiérophante des Phéniciens, né dès la plus haute

antiquité, allégorisa tous ces récits, les enveloppa d'idées physiques et cosmiques, et les transmit aux chefs des orgies et aux prophètes qui présidaient aux sacrifices.

» Ceux-ci, cherchant surtout à en augmenter l'importance, les communiquèrent à leurs successeurs et aux initiés, au nombre desquels était Isiris, l'inventeur des trois lettres, le frère de Chna, qui fut surnommé le Phénicien. »

Ensuite il continue en ces termes:

« Les Grecs, qui ont surpassé tous les peuples par l'étendue de leur esprit, se sont approprié la plupart de ces anciennes histoires, les ont surchargées d'ornemens ambitieux; et, dans le dessein de plaire par le charme de leurs fables, les ont diversifiées à l'infini. C'est de là qu'Hésiode et les autres poëtes cycliques, si renommés, ont forgé leurs théogonies, leurs gigantomachies, leurs titanomachies et ces morceaux détachés qu'ils ont inventés à plaisir en étouffant la voix de la vérité.

» Nos oreilles, nourries de leurs fictions et prévenues en faveur de tant de siècles, conservent comme un dépôt cet amas de fables qui leur a été transmis, ainsi que je l'ai dit au commencement. Ces fables, dont la croyance a été fortifiée par le temps, ont acquis une autorité difficile à détruire, de sorte que la vérité même paraît un mensonge et que ces traditions mensongères semblent la vérité.

» Tels sont les récits tirés de Sanchoniathon, traduits par Philon de Byblos et regardés comme authentiques par le philosophe Porphyre. »

NOTES SUR LA THÉOGONIE.

(1) Guiet a regardé comme supposés les cent quinze premiers vers de *la Théogonie*. Heyne pense que le début n'est qu'un assemblage de plusieurs exordes distincts composés par divers chantres. Il remarque une poésie différente depuis le cinquième vers jusqu'au onzième, du onzième au vingt-quatrième, et de celui-ci au trente-cinquième. Un autre rhapsode, suivant lui, a intercalé l'exorde placé entre ce dernier vers et le cinquantième. Wolf croit reconnaître dans le commencement du poëme la manière des anciens rhapsodes, qui, avant de chanter les poésies des autres, avaient coutume de réciter quelques fragmens de leurs propres vers. Ces sortes de préfaces poétiques renfermaient ordinairement les louanges des dieux, des déesses et des Muses, célébrées dans le style de l'épopée; comme elles étaient souvent répétées et mises par d'autres chantres à la tête des poëmes antiques, on ne doit pas s'étonner qu'elles y soient demeurées tellement attachées qu'on les a confondues avec les poëmes eux-mêmes et conservées sous le nom d'un seul auteur. Wolf signale dans ce début, qu'il compare à un hymne, beaucoup de pensées incomplètes ou incohérentes et plusieurs hémistiches empruntés d'Homère.

Toutes ces remarques sont justes: on ne trouve pas d'unité de conception dans l'exorde de *la Théogonie*; mais il nous est impossible de spécifier ce qui appartient à Hésiode ou aux rhapsodes; nous nous bornerons à observer que tout ce morceau est fortement empreint du caractère de la poésie ancienne, qui, toujours liée à la religion, commençait par invoquer les dieux pour mettre en quelque sorte ses inspirations sous leur protection et leur sauvegarde. Toutefois la poésie d'Hésiode ne remonte pas si haut que celle d'Homère: Homère ne parle ni du nombre et du nom des Muses, ni de leur séjour sur l'Hélicon, ni du Permesse, ni de l'Hippocrène.

Le nom de *Muses* vient, suivant Jean Diaconus, de deux mots: *omou ousai* (étant ensemble), et suivant Leclerc du mot phénicien *motsa* (inventrice), que les anciennes colonies de la Phénicie apportèrent en Grèce. D'après le système de Leclerc, qui donne à tout un sens historique, un chœur de neuf vierges, d'abord célèbre par ses talens en Béotie et en Thessalie, fut institué par Jupiter, roi de cette dernière contrée. Les âges suivans feignirent qu'elles avaient inventé la poésie, la musique et l'éloquence; ils les divinisèrent et leur donnèrent pour mère Mnémosyne, parce que c'est la mémoire qui fournit les sujets de poëmes et de discours. Diaconus, dans ses allégories sur *la Théogonie*, voit en elles une image des âmes, qui, débarrassées des liens du corps, s'épurent en montant plus haut, et, devenant plus légères, connaissent la nature des choses, soulèvent le voile de toutes les vérités, comprennent l'harmonie des astres et pénètrent les mystères de la création. Les Muses sont la personnification des sciences humaines.

(2) Jupiter était honoré sur l'Hélicon. Les anciens élevaient des temples et des autels sur les montagnes. C'est sur les hauts lieux que les Persans et les Hébreux sacrifiaient. Le Mérou de l'Inde rappelle l'Olympe de la Grèce.

(3) Leclerc pense qu'Hésiode a fait chanter et danser les Muses pendant la nuit afin de ne pas laisser

découvrir l'artifice de sa poésie et parce qu'on pouvait lui objecter que les Muses n'avaient jamais été vues de personne. Cette interprétation nous semble trop subtile. Leclerc est tombé dans le défaut de ces critiques qui veulent donner de l'esprit à leurs auteurs et qui jugent les siècles anciens d'après les idées modernes. L'épithète de *ennuchiai* s'accorde avec l'image de ce voile ténébreux dont le poëte environne les Muses. Les divinités antiques aimaient à s'entourer d'obscurité lorsqu'elles descendaient sur la terre. Dans Homère, les dieux marchent presque toujours enveloppés d'un nuage pour échapper aux regards des mortels. Dans Virgile, Vénus environne d'un manteau de nuage (*nebulæ amictu*) Énée et les héros troyens (*Æn.* lib. 1, v. 411). Les dieux alors n'avaient pas la faculté de se rendre invisibles par l'effet de leur seule volonté, ils ne le pouvaient qu'en employant un moyen matériel.

La poétique image de ces Muses qui, dans l'ombre du mystère, forment des chœurs de danse et font résonner l'Hélicon de leurs chants harmonieux a peut-être inspiré au génie d'Horace l'idée de représenter Vénus présidant la nuit aux jeux des Nymphes et des Grâces (*Od.*, lib. 1, c. 4).

Apollonius de Rhodes a imité Hésiode en parlant des Nymphes qui célèbrent Diane dans leurs chants nocturnes. (Lib. 1, v. 1225.)

(4) Junon était appelée *Argéïé* parce que, suivant Strabon, on la croyait née à Argos. Quand Hésiode la montre appuyée sur des brodequins d'or, il n'a pas eu l'intention de nous donner une idée de la noblesse de sa démarche, ni encore moins de désigner l'air éclairé par le soleil, comme le prétend Barlæus; il a rappelé par là, involontairement sans doute, cette époque de première civilisation où la sculpture métallique fabriquait les statues des divinités.

Junon était appelée *Chrusopedilos* probablement parce que ses antiques statues la représentaient avec des brodequins d'or, de même que Minerve était appelée *Glaucopis* parce que le métal qui figurait ses yeux avait une teinte bleuâtre. L'épithète de *Chruséé* appliquée à Vénus, épithète que l'on a tort, selon nous, de traduire par *blonde*, comme si l'éclat de l'or voulait désigner la couleur de ses cheveux, indique également que les statues de cette déesse étaient d'or ou la représentaient couverte d'une parure de ce métal. Neptune aux noirs cheveux (*Cuanochaïtés*), Thétis aux pieds d'argent (*Arguropéza*), Hébé à la couronne d'or (*Chrusostephanos*), attestent encore que la sculpture primitive employait l'assemblage des métaux pour figurer les images des dieux. Les épithètes, chez les anciens Grecs, ne peignaient en général que les objets matériels; même en retraçant un souvenir mythologique, c'était encore d'une source physique qu'elles provenaient. Ainsi on appelait Junon *Boopis* sans doute parce qu'elle avait été d'abord adorée sous l'image d'une vache. L'origine de ce culte remontait jusqu'aux Hindous, chez qui le bœuf représentait Siva comme père et générateur, et la vache était consacrée à Bhavani et à Lakchmi. On doit donc traduire exactement toutes les épithètes et ne pas les détourner de leur signification primitive, soit en leur donnant un sens moral, soit en les remplaçant par une image équivalente : leur reproduction fidèle peut servir beaucoup à l'intelligence du polythéisme grec. Nous devons remarquer qu'elles sont semblables chez Hésiode et chez Homère, tant elles se trouvaient intimement liées au fond même de la religion!

Barlæus signale des traits de ressemblance entre l'Apollon grec, à qui on attribue l'invention de la musique, et Jubal, que Moïse (*Genèse*, 4) appelle le père de ceux qui chantent sur la lyre. Platon, dans le Cratyle, lui attribue quatre talens : la musique, la divination, la médecine et l'art de lancer des flèches. Cicéron (*De naturâ deorum*, lib. 3) compte quatre Apollons, dont le plus ancien est, selon lui, l'Apollon né de Vulcain et gardien d'Athènes. Le plus célèbre de tous est le fils de Jupiter et de Latone. C'est à tort que beaucoup de mythologues l'ont confondu avec le soleil (*Hélios*), comme ils ont pris Diane pour la lune (*Séléné*); l'épithète de *brillant* (*Phoïbos*), qui est devenu ensuite un second nom propre d'Apollon, a pu faire naître cette erreur. M. Kreuzer pense que les rayons mâle et femelle de la lumière étaient personnifiés, l'un dans Apollon, l'autre dans Artémis, et que cette lumière avait pour symbole, aux yeux des prêtres lyciens, les flèches qu'on représente comme l'attribut de ces deux divinités, attendu qu'Olen apporta leur culte de la Lycie, pays d'archers et de chasseurs. Quelque ingénieuse que soit une telle conjecture, le soleil et la lune, du temps d'Homère et d'Hésiode, étaient entièrement distincts d'Apollon et de Diane, dont l'image ne présente aucune trace d'une corrélation apparente ou secrète avec ces deux astres.

(5) Thémis représente la Justice ou la vengeance céleste, qui récompense les bons ou punit les méchans; l'épithète de *Aidoïa* convient à la dignité de son emploi. Aulu-Gelle la décrit ainsi (lib. 14): « *Imaginem Justitiæ fieri solitam formâ atque filo virginali, adspectu vehementi et formidabili, luminibus oculorum acribus; neque humilem, neque atrocem, sed reverendæ cujusdam tristitiæ dignitate.* Pline dit (*H-N* lib. 4. c. 3) qu'elle eut près du Céphise en Béotie un temple où elle rendait ses oracles, et que Deucalion et Pyrrha après le déluge vinrent la consulter sur la manière de repeupler le monde. Cicéron compte quatre divinités de ce nom. (*De naturâ deorum*, lib. 8.)

Les anciens, témoins des bienfaits de la lumière

et des mouvemens éternels des astres, représentèrent l'aurore, le soleil et la lune sous l'image des trois divinités qui présidaient au jour et à la nuit. L'astrolâtrie, comme on le sait, remonte presque jusqu'au berceau du monde; les Grecs, à cause de leurs relations avec l'Orient, durent s'y livrer dans l'origine; mais son règne s'affaiblit d'âge en âge au point de disparaître entièrement du temps d'Hésiode. Cette personnification des astres subsista seulement comme un témoignage, comme un débris des croyances primitives.

Nous remarquerons qu'Hésiode dit *Hélion mégan*, de même que Moïse (*Genèse*, 10) appelle le soleil *luminare majus*.

(7) Hésiode, au sujet de Latone, de Japet, de Saturne, de la Terre, de l'Océan et de la Nuit, confond les divinités, qui de son temps n'étaient plus l'objet d'aucun culte avec celles qu'on adorait encore. Saturne, symbole du Temps, qui a commencé avec la marche des astres et avec la sphère céleste; Japet, dont le nom, semblable à celui de Japhet, fils de Noé et père des Européens, rappelle peut-être le souvenir de l'établissement des peuples dans une des parties du monde; la Nuit, qui avant la naissance des dieux occupait l'espace vide et ténébreux appelé le Chaos; l'Océan, représenté comme un des principes de la création, à laquelle l'humidité est nécessaire; la Terre, qui dans l'acte de la génération est l'élément femelle comme le ciel est l'élément mâle; toutes ces divinités, liées soit à des idées cosmogoniques, soit à un ancien système religieux, se trouvent invoquées pêle-mêle avec les dieux qui, comme Jupiter, Neptune et Apollon, sont en possession de tous les honneurs divins et ont survécu à la ruine du culte primitif. Cette confusion mythologique peut servir à confirmer nos doutes sur l'authenticité du début de *la Théogonie*. Avouons toutefois que le poëme entier n'offre guère qu'une œuvre à double face, où des idées contradictoires viennent trop souvent s'entre-choquer et s'entasser sans ordre.

(8) Les poëtes anciens ou les héros de leurs poëmes n'étaient guère dans l'usage de prononcer leur propre nom lorsqu'ils parlaient d'eux-mêmes. Achille dit cependant (*Iliade*, ch. 1, v. 240) : « Les enfans des Grecs regretteront Achille. »

Mais Homère ne parle jamais de lui et ne se nomme nulle part. Si Hésiode prononce ici son nom, nous ne croyons pas, comme Wolf, que cette tournure respire une certaine simplicité antique; nous pensons qu'elle indique plutôt une époque où, la poésie étant devenue moins générale et par conséquent moins naïve, les chantres, éprouvant le besoin de l'individualisme, aimaient à fixer sur eux l'attention et suivaient les conseils de leur vanité au lieu de ne songer qu'aux intérêts et aux plaisirs du grand nombre.

Hésiode se représente gardant des troupeaux, non comme un pasteur mercenaire, mais conformément à l'usage d'un siècle où les emplois champêtres étaient le partage des héros et même des rois : peut-être a-t-il voulu montrer comment les Muses peuvent de la condition la plus simple élever un homme jusqu'au rang de poëte. Lucien et Perse semblent s'être moqués de cette apparition des Muses à Hésiode; Ovide y fait allusion deux fois d'abord dans les *Fastes*, 6, v. 13 :

Ecce deas vidi, non quas præceptor arandi
Viderat, ascræas cùm sequeretur oves.

Ensuite dans le poëme de l'*Art d'aimer*, 1, vers 27 :

Nec mihi sunt visæ Clio Cliusque sorores,
Pascenti pecudes vallibus, Ascra, tuis.

(9) L'habitude qu'avaient les poëtes de commencer et de finir leurs chants en invoquant les dieux remonte à la plus haute antiquité, puisque la religion était le centre d'où partait et où revenait sans cesse la poésie. Les expressions employées ici par Hésiode se retrouvent dans ses vers sur Linus, dans le fragment d'un hymne homérique à Apollon, dans le début des *Pensées de Théognis* et dans beaucoup d'autres poésies consacrées à l'éloge des dieux. Une telle formule de louange s'appliquait même aux monarques; ainsi dans l'*Iliade* (ch. 9, v. 97), Nestor dit à Agamemnon : « C'est par toi que je commencerai, c'est par toi que je finirai ce discours. »

Les poëtes latins ont emprunté des Grecs cette pensée qui marque toujours la déférence et le respect. Horace (*Épître 1, lib. 1*, v. 1) s'adresse ainsi à Mécène :

Primâ dicte mihi, summâ dicende Camœnâ.

Virgile a dit également (*Égloque* 8, v. 11) :

A te principium tibi desinet.

(10) Cette expression proverbiale : « *Pourquoi m'arrêter ainsi autour du chêne ou du rocher?* » voulait probablement dire : « *Pourquoi parler de choses étrangères à ce qui m'occupe?* » Le Clerc pense qu'elle était venue de ce que les poëtes qui avaient commencé la description d'une montagne ou d'une forêt se jetaient quelquefois dans de longues digressions qui les éloignaient de leur but. La conjecture de Le Clerc nous semblerait plus fondée s'il eût dit que c'était le chêne ou le rocher qui servait de digression au lieu d'être le sujet du récit principal. Ce proverbe se trouve originairement dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée*. Hésiode a préféré le sens qu'il a dans ce premier poëme à celui qu'il présente dans le second.

Dans l'*Iliade* (ch. 22, v. 126), Homère fait dire à Hector prêt à combattre Achille : « Ce n'est plus le

temps de s'entretenir ici sur le chêne ou sur le rocher, comme les vierges et les jeunes hommes qui discourent ensemble. » Heyne et Wolf prétendent que cette tournure indique la sécurité avec laquelle on s'entretient, comme lorsque deux personnes assises dans un lieu élevé, sur un arbre ou sur une roche, se plaisent à causer tranquillement. L'expression d'Hésiode *péri drun* ou *péri pétrès* est à peu près conforme à celle d'Homère *apo druos*, *apo pétrès*, que les traducteurs ont eu tort, selon nous, d'expliquer comme si le poëte disait : « Ce n'est plus le temps de parler du chêne ou du rocher. » Nous croyons qu'Homère laisse à entendre que ce n'est plus le temps de s'asseoir sur le haut d'un rocher ou à l'ombre d'un chêne pour discourir longuement, comme font les bergers oisifs. C'est dans le même sens qu'Hésiode emploie ce proverbe qui rappelle la grande simplicité des mœurs antiques et l'époque où les hommes vivaient encore plutôt dispersés dans les forêts que réunis dans les cités.

Dans l'*Odyssée* (ch. 19, v. 163), Pénélope dit à Ulysse, qu'elle ne reconnaît pas : « Dis-moi quelle est ta puissance ; car tu n'es pas né de l'ancien chêne ou du rocher. » Les scholiastes prétendent que cette croyance populaire est due à la tradition fabuleuse d'après laquelle, les femmes déposant leurs enfans dans le creux des arbres, ceux qui trouvaient ces enfans les disaient nés du chêne ou du rocher, ou qu'elle s'est répandue parce que les premiers hommes, encore nomades, s'accouplaient avec les femmes dans les lieux arides et dans les forêts sauvages. D'autres commentateurs y voient une allusion à la métamorphose des pierres en hommes par Deucalion, métamorphose qui fournissait aux enfans des sujets d'entretiens futiles. Quoi qu'il en soit, elle retrace ici d'anciens et obscurs souvenirs ; elle rappelle confusément ce mystère des origines qui se perd dans la nuit des âges. Un pareil sens ne peut s'appliquer ni à l'autre passage de l'*Iliade* ni au vers de *la Théogonie*. Voici comment ce vers est paraphrasé par Wolf : « *Sed quid in his quæ ad eam rem quam tracto, minus faciunt, tam diù velut otiosus moror ?* » Une telle explication est conforme à celle du scholiaste. Wolf trouve que cette réflexion d'Hésiode a quelque chose de brusque et de forcé. En effet elle ne se rattache ni à ce qui la précède ni à ce qui la suit. Peut-être a-t-elle été ajoutée par un de ces rhapsodes dont souvent la mémoire, confondant les anciens poëmes, intercalait dans l'un les vers qui appartenaient à un autre.

(11) Ce vers ressemble au trente-deuxième et par conséquent est tiré de l'*Iliade*. Nous retrouvons dans Hésiode beaucoup de vers qui existent déjà dans Homère ; on a voulu en conclure que l'auteur de *la Théogonie* était postérieur au chantre de la guerre de Troie. Mais qui peut décider quel est celui de ces deux poëtes qui a copié ou imité l'autre ? La véritable preuve de la postériorité d'Hésiode, ce ne sont pas quelques formes de langage qui étaient entrées pour ainsi dire dans le domaine public, c'est le sujet particulier de ses chants, c'est le fond même de la poésie.

(12) Cette image de la parole, comparée à un flot qui coule, a son origine dans l'*Iliade* (ch. 1, v. 249). Homère dit que les paroles coulaient plus douces que le miel de la bouche de Nestor.

(13) La poésie grecque, malgré sa simplicité ordinaire, prêtait aux choses inanimées le sentiment de la douleur ou de la joie, mais elle n'avait recours que rarement à cette espèce de personnification poétique. L'idée de faire sourire le palais de Jupiter quand les Muses chantent a été probablement inspirée à Hésiode par ce passage de l'*Iliade* (ch. 19, v. 362) :

« L'éclat de ces armes monte jusqu'au ciel, et la terre tout entière sourit aux éclairs de l'airain. »

L'image employée par Hésiode semble aussi belle, quoique moins hardie, que les expressions d'Homère ; le merveilleux et l'extraordinaire s'appliquaient naturellement au chant des Muses et au séjour des dieux. Dans Homère, il s'agit de l'appareil des batailles, de l'éclat menaçant des lances et des boucliers, tandis qu'Hésiode nous représente les Muses charmant l'Olympe de leurs accords pacifiques et harmonieux : l'image du sourire qui fait naître l'idée du calme et de l'allégresse paraît donc ici plus convenablement placée.

Ces deux passages de l'*Iliade* et de *la Théogonie* ont eu de nombreux imitateurs.

(14) L'épithète de *neigeux*, appliquée à l'Olympe, est d'origine homérique et indique que la demeure des dieux n'était autre chose qu'une montagne de Thessalie couverte de neige à cause de son élévation. L'humanité avait servi de type à l'image de la divinité : les dieux se livraient à tous les plaisirs et à toutes les passions des hommes ; ils aimaient comme eux les festins et la musique. Ce qui établissait leur supériorité, c'était leur force physique, c'était le lieu où ils demeuraient ; si dans l'origine ils avaient habité la terre, leur séjour ne s'était reculé que sur une montagne, et l'anthropomorphisme avait construit et peuplé leur Olympe.

(15) Les Muses chantent d'abord la Terre et Uranus et tous les dieux enfantés par ces deux divinités, les dieux appelés Uranides ou Titans, les dieux du premier ordre ; puis Jupiter et ses descendans, qui appartiennent à la seconde race ; enfin les héros, c'est-à-dire les fondateurs de villes, les bienfaiteurs de l'humanité, les inventeurs des arts, les guerriers fameux qui ont joui des honneurs divins après leur mort. Il n'est pas étonnant que les Muses célèbrent

les héros, puisque les dieux étant venus dans les premiers siècles se mêler familièrement avec les hommes, il y avait eu entre eux communauté d'actions et de sentimens. Ces trois classes de dieux étaient les seules que reconnussent les contemporains d'Hésiode, dont la pensée ne remontait pas plus haut que jusqu'à la Terre et à Uranus.

D'après les physiciens et les allégoristes, la Terre, mère et nourrice de tous les corps, n'a pu rien enfanter sans être fécondée par les rayons de la chaleur : de là le mythe qui l'a supposée l'épouse du ciel. Les anciens les considérèrent tous deux comme les principes mâle et femelle qui avaient produit toute chose. Dans la Genèse, le ciel et la terre naissent dès le premier jour ; il en est de même dans *la Théogonie ;* seulement Hésiode fait jouer à la matière informe et aveugle, au chaos qui existe avant tout, le rôle d'être créateur que Moïse attribue à Dieu. La notion de ce Dieu suprême, auteur de l'univers, était inconnue aux anciens Grecs ou se confondait dans leur esprit avec l'idée de Jupiter, qu'Hésiode cependant range parmi les dieux du second âge, mais qui alors était l'objet du culte dominant et regardé comme le centre de la sphère mythologique.

(16) Les Muses devaient plaire à l'assemblée céleste en chantant les géans que Jupiter avait vaincus. D'après Hésiode, ces géans naquirent de la Terre et du sang d'Uranus, privé par Saturne de ses parties génitales. Apollodore (lib. 1, c. 6, § 1) prétend qu'ils étaient d'une force et d'une taille extraordinaires, qu'ils avaient de longues barbes et de longs cheveux, des jambes couvertes d'écailles de serpent, et qu'ils lancèrent contre le ciel des rochers et des chênes enflammés. Josèphe, dans ses *Antiquités judaïques*, raconte qu'ils provinrent de l'accouplement des démons avec les femmes. Macrobe (*Saturnales*, liv. 10, c. 20) croit que c'était une race d'hommes impies qui avaient voulu chasser les dieux du ciel. Les uns les disaient fils de Titan et de la Terre, les autres nés du sang des Titans tués par Jupiter. Peut-être les nombreux poëmes anciennement composés sous le titre de *Gigantomachies* n'étaient-ils inconnus ni d'Ovide ni de Claudien. Dans cette fable il y a beaucoup de traits qui se rapportent à la Thessalie, bouleversée, comme l'indique encore aujourd'hui l'aspect du sol, par d'anciens tremblemens de terre et par de grands incendies. La cause physique, comme il est arrivé souvent, a pu se transformer en un mythe, et le théâtre de ce mythe a été transporté dans d'autres contrées où de semblables catastrophes avaient eu lieu, comme dans les champs phlégréens, près de Cumes, en Italie. D'après Pausanias (lib. 8, c. 29), la gigantomachie avait eu lieu en Arcadie, sur les bords de l'Alphée, et à Tartesse, en Espagne, suivant le scholiaste d'Homère (*Iliad*, c. 8, v. 479). Les poëtes feignirent que les géans furent plongés dans le Tartare ou que, foudroyés par Jupiter, ils furent ensevelis sous l'Etna ou sous les îles de Mycone et de Lipare. On les a confondus souvent avec les Titans, et leur combat offre des traits de similitude avec la défaite de Typhon. Les orientalistes leur ont trouvé des rapports avec les hommes audacieux qui bâtirent la tour de Babel (*Genèse*, 6) et avec Josué faisant la guerre aux Cananéens (*Nombres*, 13). La fable de leur combat n'a été inventée qu'après Homère et Hésiode, qui n'en parlent point. Les géans dont il est question dans l'*Odyssée* (c. 7, v. 59 et 205), voisins des Phéaciens et sujets d'Eurymédon, père de Péribée, sont représentés comme un peuple sauvage et impie ; mais le poëte ne dit pas de quelle manière ils périrent avec leur roi. Apollodore, dans ce qu'il raconte de la défaite des géans, a probablement suivi la tradition de Phérécide, d'Acusilaüs et de quelques anciens poëtes. Quant à leurs noms, ils en ont eu plusieurs. Apollodore (liv. 1, c. 6, §. 1 et 2) cite Phorphyrion, Alcyonée, Ephialte, Euryte, Clytius, Encelade, Pallas, Polybotès, Hippolyte, Gration, Thoon et Agrius. Mimas a été célébré par Euripide (*Ion.* 215) et par Horace (O. 3. 4, v. 53), qui parle aussi de Rhétus. C'est Alcyonée qui a fait naître la fable de la lutte d'Antée avec Hercule. Pindare (*Néméennes* 1, v. 100) parle de la victoire remportée par ce dieu sur les géans.

Les physiciens ont vu dans la gigantomachie la lutte des vents, qui, renfermés dans le sein de la terre et ne trouvant pas d'issue, brisaient les plus hautes montagnes et en lançaient les débris contre le ciel. Des mythologues ont supposé que le bruit souterrain des volcans n'était que le gémissement des géans écrasés sous leur poids. Nous pensons que dans ce mythe comme dans beaucoup d'autres, les inventions de la fable reposent sur un fonds de vérité historique. Presque toutes les traditions primitives parlent d'une race d'hommes supérieure en stature et en force : Homère représente souvent les anciens héros comme plus vigoureux que ceux de son temps, et s'il donne à quelques-uns de ses dieux une taille surnaturelle, cette fiction atteste peut-être sa croyance à des êtres humains doués de dimensions gigantesques, puisque c'était l'homme qui, dans le polythéisme grec, avait servi de type à la divinité. Hésiode, en nous parlant de l'existence des géans, confirme donc cette opinion des savans qui prétendent que l'univers a été peuplé dans l'origine d'une race plus grande et plus vigoureuse.

(17) Hésiode, au milieu du polythéisme, semble quelquefois reconnaître l'unité de la puissance divine en montrant Jupiter comme le maître des dieux, le dispensateur de tous les emplois, le souverain du ciel et de la terre ; la foudre est l'emblème et l'instrument de son pouvoir. Sa victoire sur son père Saturne est une preuve de sa force ; elle atteste un

nouvel ordre de choses et la substitution d'une monarchie à une autre. Jupiter ayant été d'abord un roi de Thessalie, les Grecs mêlaient en lui la notion de l'homme avec celle du dieu, ils confondaient le mont Olympe avec le ciel.

(18) Suivant les pythagoriciens, les Muses étaient les âmes des sphères célestes, qui en s'éloignant du centre du monde rendaient des sons différens et marchaient les unes plus lentes, les autres plus rapides, mais par leur mouvement universel produisaient cette harmonie divine que Pythagore disait avoir entendue souvent.

Calliope était la plus importante des neuf Muses, parce qu'elle présidait à l'épopée : l'épopée, consacrée aux héros, aux rois et aux dieux, devait obtenir la préférence sur tous les autres poëmes dans un siècle où la religion et l'histoire étaient les deux sources fécondes de la poésie populaire.

(19) Le Chaos enfante l'Érèbe et la Nuit : l'Érèbe représente la masse lourde et confuse de ces ténèbres qui s'étendaient partout avant la naissance du monde, comme nous le dit Moïse. Les poëtes l'ont pris pour l'enfer. La Nuit, qu'Orphée appelle la mère des dieux et des hommes, la Nuit, l'épouse naturelle de l'Érèbe, est née du Chaos, parce qu'avant la création du soleil et des astres, l'air était ténébreux.

(20) De l'Érèbe et de la Nuit naquirent l'Éther et le Jour : l'Éther est la partie supérieure de l'air; il forme cette région de feu dont parle Anaxagore. Sa chaleur remplit, féconde et nourrit tout. On a dû l'adorer comme un esprit divin qui anime le vaste corps de l'univers : « *Mens agitat molem.* » Le Jour est regardé comme le fils de la Nuit, parce qu'il ne peut briller qu'après le départ de la nuit qu'il remplace.

(21) De l'hymen de la Terre et d'Uranus naquirent d'autres enfans :

Céus, un des Titans, dont parle Virgile;

Créus, qui fut peut-être un roi puissant, comme l'indique son nom, dérivé de *créin* (commander);

Hypérion, père du Soleil et qui, suivant Diodore de Sicile, connut et enseigna aux hommes la marche de tous les astres;

Japet, père de Prométhée et considéré comme l'auteur du genre humain;

Théia, mère du Soleil, parce que les bienfaits que cet astre répand semblent venir d'une nature divine : *théia*;

Rhéa, mère et nourrice de tous les hommes et dont le nom vient de *rhéin* (couler), parce que, selon Chrysippe, les eaux coulent de son sein, ou parce que, suivant Platon, elle représente le temps, qui coule et ne reste pas;

Thémis, qui enseigne ce qui est permis ou défendu et instruit les hommes à la sagesse et à l'équité;

Mnémosyne, mère des Muses et déesse de la Mémoire, à l'aide de laquelle on peut acquérir et conserver tous les trésors des sciences;

Phébé, qui, d'après les physiologues, exprime par son éclat la pureté de l'air et porte une couronne d'or comme symbole de cet éclat;

Téthys, épouse de l'Océan, mère des Néréides et différente de cette Thétis qui épousa Pélée et enfanta Achille;

Enfin Saturne, vieillard impénétrable, vivant emblème du temps, qui produit et dévore tous les êtres.

Ces différens noms, comme on le voit, rappellent des traditions historiques ou des allégories physiques ou morales. Voici ce que dit à ce sujet le savant M. Guigniaut (*Religions de l'antiquité*, ouvrage traduit de Frédéric Creuzer, tome 2, 1re partie, p. 862) :

« Les uns sont les personnifications des élémens confusément entassés dans le chaos et qui peu à peu s'en dégagent, se limitent réciproquement et entrent en accord; les autres représentent symboliquement les relations du soleil, de la lune et des étoiles, dont l'observation donne la mesure du temps; d'autres sont les lois religieuses, les mœurs et les institutions personnifiées; quant à Cronos ou Saturne, c'est le dieu caché, retiré en lui-même, l'abîme ténébreux et incommensurable du temps. »

(22) Les mythologues comptent trois races de Cyclopes : d'abord ceux qui, nés de la Terre et d'Uranus, passaient pour les plus anciens, puis ceux qui bâtirent les murs de Mycène et de Tyrinthe et parcoururent diverses contrées où ils laissèrent tant de vieux monumens; enfin les compagnons de Polyphème, que l'auteur de l'*Odyssée* et les poëtes de l'âge suivant ont placés en Sicile. Malgré cette distinction de races, l'antiquité dut les confondre en une seule et attribuer aux uns ce qui n'appartenait qu'aux autres. Les poëtes dans leurs récits consultèrent moins la véritable date de l'origine des Cyclopes que les diverses traditions de leur propre siècle qui s'étaient modifiées avec le temps. Ainsi quoique les Cyclopes de l'*Odyssée* soient nés après ceux de *la Théogonie*, leurs mœurs annoncent une époque plus antique; ils sont représentés comme des hommes encore sauvages, inhospitaliers, étrangers à l'agriculture et à la navigation, tandis que les autres ont en partage l'industrie et les arts. Cette différence vient de ce que le chantre de *la Théogonie*, étant postérieur à celui de l'*Odyssée*, s'est conformé aux changemens que, grâce aux progrès de la civilisation, la tradition avait subis dans l'intervalle des deux poëmes.

La fable relative à l'œil des Cyclopes est peut-être née de leur nom même, quoique, selon la remarque de Heyne, ce nom, dans le principe, puisse avoir signifié des yeux ronds, énormes et menaçans. Le

scholiaste nous apprend que Hellanicus disait qu'ils étaient ainsi nommés de Cyclops, fils d'Uranus. Les physiciens ont vu dans leur œil unique tantôt le mouvement des astres autour de la terre ou les tourbillons circulaires des vapeurs et du feu, tantôt les éclairs qui jaillissent des sombres nuages ou la bouche enflammée des volcans. On peut raisonnablement supposer que les Cyclopes offrent la personnification de quelque phénomène physique; leurs dénominations de Brontès, Stéropès, Argès indiquent des rapports avec les explosions électriques de l'atmosphère : *Brontès* signifie *le tonnerre; Stéropès, l'éclair; Argès, la blancheur* ou *l'activité de la flamme.* L'emploi que leur attribue Hésiode confirme une pareille opinion ; il les représente comme des forgerons habiles qui ont fabriqué la foudre de Jupiter.

(23) Après les Cyclopes, la Terre enfanta les trois Centimanes, Cottus, Briarée, qui, suivant Homère (*Iliade*, ch. 1, v. 404), est le même qu'Égéon, et Gygès, qu'Apollodore appelle Gyés (*lib.* 1, ch. 1, § 1) : tous les trois secoururent Jupiter dans sa guerre contre les Titans. Sous le rapport fabuleux, leur origine peut remonter jusqu'à la mythologie indienne, qui représente ses dieux armés de têtes et de bras innombrables et qui leur donne des figures bizarres et des formes monstrueuses. Le fragment suivant de Sanchoniathon nous montre quelques similitudes entre les croyances phéniciennes et les traditions du polythéisme grec :

« Ceux qui étaient nés d'OEon et de Protogonos s'appelèrent Génos et Guénéa et habitèrent la Phénicie.

» De Génos naquirent des enfans mortels nommés la Lumière, le Feu, la Flamme.

» Ils procréèrent des fils d'une grandeur et d'une fierté extraordinaires, dont les noms furent donnés à certaines montagnes qu'ils envahirent. »

Sous le rapport historique, c'étaient peut-être, comme le suppose Leclerc, trois anciens brigands redoutables par la force de leurs corps et par le grand nombre de leurs complices : aussi Hésiode les appelle-t-il *ouc onomastoi*, épithète applicable aux hommes impies dont on tremble de prononcer le nom sinistre et à laquelle répond exactement le mot latin *nefandi*.

Sous le rapport physique, Bergier veut qu'ils aient été des montagnes; Heyne pense qu'ils pouvaient signifier la force impétueuse de la nature manifestée par quelque effet cosmogonique; M. Guigniaut (*Religions de l'antiquité*, tome 2, 1re partie, p. 362) voit dans la double triade des Cyclopes et des Centimanes une opposition symétrique de l'été et de l'hiver : les uns, selon lui, sont les explosions électriques de l'air, propres à la saison brûlante; les autres désignent l'hiver avec le vent et l'inondation qui accompagnent toujours la saison froide et pluvieuse.

Quoi qu'il en soit de ces diverses suppositions, les Centimanes semblent nous rappeler ces premiers âges du monde où les hommes étaient à la fois plus vigoureux, plus grands et plus féroces. Moïse nous parle également d'une race de géans qui existait avant le déluge.

(24) Ce récit de Saturne, qui coupe les parties génitales de son père Uranus, considéré sous le point de vue historique, peut représenter un changement de dynastie, la chute d'Uranus et l'avénement de Saturne; mais il est vraisemblable qu'il renferme une pensée plus haute et plus profonde et qu'il indique le temps qui détruit la force génératrice. Lorsque, après plusieurs expériences successives de la nature, l'ordre de choses une fois créé subsista pour toujours, le pouvoir d'engendrer des formes nouvelles sembla entièrement anéanti. Uranus peut donc signifier les premiers essais de la création, dont Saturne a été le complément.

Ce symbole de la nature privée de sa puissance génératrice existe dans beaucoup de religions sacerdotales; la mythologie grecque le leur a emprunté, mais sans en faire une des bases du culte. Nous le retrouvons dans les fragmens de Sanchoniathon, qui ont été probablement le type de la fable d'Hésiode :

« De Élium, appelé Hypsistus (*le très-haut*), et d'une femme appelée Béruth naquit Épigeios ou l'authocthone, que dans la suite on appela Uranus.

» Uranus eut une sœur descendue des mêmes parens et que l'on nomma Gué.

» Uranus prit l'empire de son père et épousa sa sœur Gué; il en eut quatre enfans : Ilus ou Cronos, Bétyle et Dagon, qui est Siton (*le donneur de blé*), et Atlas.

» Uranus eut encore de plusieurs autres femmes une race nombreuse. Gué, devenue jalouse, donna du chagrin à Uranus, et ils se séparèrent. Uranus, privé de son épouse, s'approchait d'elle de force et l'abandonnait de nouveau : il essayait de faire périr les enfans qu'elle mettait au jour.

» Gué rassembla plusieurs personnes qui la secoururent contre Uranus. Cronos, devenu homme, usant des conseils et de l'appui d'Hermès-le-Trismégiste, son scribe, pour honorer sa mère, s'opposa à son père Uranus.

» Cronos combattit et chassa son père de la royauté. Cronos, dans la trente-deuxième année de son règne, s'étant mis en embuscade contre son père Uranus, dans un vallon, d'un coup de sabre lui coupa les parties génitales : cette action se passa entre des fontaines et des rivières.

» C'est là qu'Uranus reçut l'apothéose; il y avait rendu l'esprit, et son sang, sorti par la blessure, avait coulé, en se mêlant avec les eaux des fontaines et des rivières.

» On montre aujourd'hui encore l'endroit où cet événement a eu lieu. »

Le mythe célébré par Hésiode a dû l'être par les chantres antérieurs, comme on le voit par un fragment d'Orphée que nous a conservé Proclus (*In Timæum*, p. 296) et où il est dit que les Titans entrèrent tous dans la conjuration contre leur père, mais que l'Océan, après avoir délibéré longtemps s'il mutilerait Uranus ou s'il refuserait de partager le crime de Saturne et de ses autres frères, se décida pour ce dernier parti. Hésiode ne parle pas du refus de l'Océan; il dit qu'aucun des frères de Saturne n'osa se charger du soin de venger la Terre et que Saturne seul eut ce courage. Les détails de cette fable s'étaient modifiés avec le temps, mais le fonds en était resté le même. Apollodore semble avoir suivi la tradition orphique plutôt que celle d'Hésiode.

(25) La Nuit enfante toute seule une foule d'êtres nuisibles et redoutables; comme elle n'a pas eu d'époux, ce qui a été engendré sans volupté devait inspirer la crainte et l'horreur. Ici les allégories ont un sens tour à tour moral et cosmique. La création se divise et se multiplie; mais la nature nous montre toujours les élémens du mal et du désordre au milieu même de sa régularité.

Tout le morceau compris entre les vers 210 et 233 a été regardé comme interpolé par Ruhnkenius, Hermann et d'autres savans. Heyne rejette les vers 212, 213, 220, 221 et 222. Wolf conteste le vers 224. En effet, beaucoup d'idées sont contraires aux diverses traditions qu'Hésiode a suivies dans le reste de *la Théogonie*. Conformons-nous cependant à l'ordre de création adopté par le poëte, tout en signalant ses contradictions.

D'abord la Nuit engendre le Destin et la Parque, qu'Hésiode distingue l'un de l'autre, mais qui l'ont eue pour mère commune, parce que le sort des mortels reste enveloppé d'épaisses ténèbres. Le Destin, dans Homère, est un enchaînement successif de causes et d'effets qui domine les hommes et qui finit toujours par l'emporter sur les dieux, quels que soient les obstacles que leur volonté ou leur puissance lui oppose. D'après l'opinion des stoïciens, il représentait l'esprit divin qui a tout créé avec ordre et prescrit ses bornes à la vie humaine.

La Parque dont il s'agit ici est probablement une des trois qu'Hésiode nomme v. 218. On ne voit pas pourquoi il la sépare de ses sœurs.

La Mort est fille de la Nuit parce qu'elle amène une nuit éternelle; les anciens l'adoraient comme une déesse. Le Sommeil est son frère dans Hésiode ainsi que dans Homère. (*Iliad.*, ch. 14, v. 231, et ch. 16, v. 672 et 682.) L'idée de cette fraternité se reproduit en Grèce dans les arts comme dans la religion. Pausanias (*Élide*, c. 18) dit que sur le côté gauche du fameux coffre de Cypsélus on voyait une femme tenant sur son bras droit un enfant blanc endormi, et sur l'autre un enfant noir qui semblait aussi dormir, et que les inscriptions apprenaient que ces enfans étaient la Mort et le Sommeil, et que la Nuit leur servait de nourrice. On se rappelle le vers de Virgile conforme à cette tradition grecque :

Et consanguineus lethi sopor. (*Æn.* 6, v. 278.

La troupe des songes, compagne naturelle du sommeil, devait aussi être enfantée par la Nuit, qui nous fait dormir et rêver. Ici l'allégorie est trop frappante pour avoir besoin d'être démontrée. Il n'en est pas de même de celle qui concerne la naissance de Momus. Ce dieu est peut-être regardé comme enfant de la Nuit parce qu'il est plus facile de se moquer en secret qu'à découvert. Momus, en effet, est le dieu qui découvre et ridiculise les défauts et les vices. Voici comment il trace lui-même son portrait dans Lucien (*l'Assemblée des dieux*, t. 2, p. 709, Ed. Amstelod) : « Tout le monde sait que j'ai le langage libre et que je ne tais rien de tout ce qui se fait de mal. Je blâme tout et je dis ouvertement ce que je veux sans craindre personne, sans jamais dissimuler ma pensée par une fausse honte. Aussi je parais insupportable à beaucoup de personnes, enclin à la calomnie, et je suis appelé par elles un accusateur public. » Leclerc observe qu'Hésiode a mieux saisi que Lucien le caractère de la médisance, qui est de naître dans le mystère et de s'exercer dans l'ombre. Le Momus d'Hésiode est donc la personnification du blâme, de la moquerie, de la méchanceté. Sa qualification de dieu du silence est une invention des poëtes postérieurs.

(26) Nérée épouse Doris dont le nom indique l'abondance des richesses que procure la mer. Leclerc veut que leurs cinquante filles soient les âmes de ceux qui avaient péri sur la mer ou qui avaient habité les premiers les îles de la Méditerranée. On sait combien le système de Leclerc sur la manière d'entendre le nom de *nymphes* est susceptible de controverse. Nous croyons plutôt que cette famille de Nérée et de Doris a pu désigner le grand nombre de fleuves qui se jettent dans le Pont-Euxin ou les sources qui en général répandent la fertilité : « Les cinquante filles nées » de cet hymen, dit M. Guigniaut (*Religions de l'antiquité*, t. 2. 1re part. p. 364), rappellent les cinquante » filles de Danaüs, où l'on a reconnu avec raison sous » un point de vue les cinquante fontaines du pays d'Argos. Ce sont les sources et les Nymphes qui y président; mais les noms de quelques-unes ont trait à » d'autres idées. En effet, dans l'antiquité, les prophètes, les législateurs, les Sybilles, les devineresses sortent des abîmes souterrains; les Muses primitives » qui toutes sont des Nymphes, s'élèvent du sein des » eaux, chantent près des sources et des rivières. Est-ce » une allégorie du sentiment profond donné en partie à » la femme ou bien un symbole de sa volonté variable » et changeante comme le cours des eaux? »

Les noms de ces Néréides se trouvent pour la plupart dans l'*Iliade* (ch. 18, v. 39). Le nombre de cinquante que leur donne Hésiode a été conservé par Pindare (*Isth.* 6, 8), par Euripide (*Ion.* 1081, et *Iphigénie en Tauride*, v. 274), par l'auteur des *Hymnes orphiques* (23, v. 3), et par Élien (*De nat. anim.*, 14, 28). Il a été porté jusqu'à cent par d'autres auteurs, comme par Platon dans le *Critias* et par Properce (3, 7, 67). Ces divers noms sont accompagnés dans Hésiode des mêmes épithètes que dans Homère; ils offrent quelquefois de légères différences avec ceux que cite Apollodore. Nous avons suivi le texte donné par M. Boissonnade, excepté seulement au vers 245, où il change le nom propre de *Thoé* en une épithète appliquée à Spio; car alors il n'y aurait que quarante-neuf Néréides, attendu que Cymatolége doit, non pas être rangée parmi ces Nymphes, mais être regardée comme une déesse de la mer, ainsi qu'Amphitrite, avec laquelle elle se trouve jointe par la même préposition *sun*. La construction de la phrase ne laisse pas le sens douteux.

(27) Le fils de Pontus, Thaumas, qui préside aux vapeurs naissant de la mer, aux météores produits par le ciel, aux effets merveilleux de la lumière et de l'onde, s'unit avec la fille de l'Océan, Électre, qui représente le reflet de la vague colorée par le soleil. De leur hymen naît Iris, dont Cicéron a dit (*De Naturâ deorum*, lib. 3) : « *Cur non arcûs species in deorum numero reponatur? Est enim pulcher et ob eam causam, quia speciem habet admirabilem, Thaumante dicitur esse nata.* » Iris a été vénérée comme déesse par les Égyptiens, par les Phéniciens et par les Grecs; il paraît, d'après ce passage de Cicéron, qu'elle n'était pas adorée chez les Romains. Les anciens, remarquant que l'arc-en-ciel apparaissait dans les temps pluvieux, comprirent aisément que c'était la pluie qui le produisait; de là les poëtes le firent naître de la Mer. Éblouis de l'éclat et de la beauté de ses couleurs, ils l'assimilèrent à une échelle par laquelle les messagers des dieux descendaient parmi les hommes; aussi donnèrent-ils à la messagère du ciel le nom d'*Iris*, qui, selon le scholiaste, vient de *eiro* (je dis), attendu qu'elle répétait les ordres des habitans de l'Olympe. Ce nom dérive de la même source que celui d'Irus, ainsi appelé dans l'*Odyssée* (ch. 18, v. 6), parce qu'il servait de messager aux Ithaciens.

Les Harpies, dont le nom vient du verbe *harpazein* (enlever), désignent les vents qui emportent tout sur leur passage et qui accompagnent souvent Iris dans les jours de pluie et d'orage. Homère est le premier qui en parle lorsqu'il dit (*Iliade*, ch. 16, v. 150) que la harpie Podarge conçut du souffle du Zéphyre les deux coursiers Xanthe et Balie. Quand Télémaque (*Odyssée*, ch. 1, v. 241) se plaint que les Harpies ont enlevé honteusement son père, il faut entendre par ce mot les tourbillons et les tempêtes. Hésiode dit positivement qu'elles volent avec les vents et les oiseaux, et qu'elles portent des ailes : il les représente ornées d'une belle chevelure.

Ce sont les poëtes des âges suivans qui ont imaginé les premiers de leur supposer des traits difformes, des mains crochues, un visage pâle de famine. Apollonius de Rhodes dit (ch. 2, v. 187), au sujet de Phinée : « Tout à coup élancées du sein des nuages, les Harpies avec leurs becs ne cessaient d'enlever les alimens de sa bouche et de ses mains; elles ne lui laissaient que le peu de nourriture qui était nécessaire pour vivre et pour souffrir. Elles exhalèrent ensuite une odeur fétide, et aucun convive n'osait approcher les mets de ses lèvres ni même se tenir devant la table, tant les restes du repas infectaient les airs! » Le récit d'Apollodore (*Lib.* 1, c. 9, § 21) s'accorde avec celui d'Apollonius. Valerius Flaccus a suivi également la tradition du chantre des *Argonautiques*. Quant aux vers de Virgile (*Æn.* 3, 216), ils sont trop connus pour avoir besoin d'être rappelés. Les Harpies présentent donc la personnification des vents et ne sont pas, comme le veut Leclerc, de sauterelles dont le vol peut faire croire qu'elles sont apportées par les nuages. Leurs noms, Aello et Ocypète, expriment l'impétuosité de la tempête. Virgile leur donne une troisième sœur appelée Céléno, de *Célainos* (noir), parce que l'orage noircit la mer et les cieux.

(28) Tout le mythe relatif à la race de Phorcys et de Céto se refuse à une interprétation précise; il semble se détacher entièrement du reste de la mythologie grecque et appartenir à une époque primitive où la fable s'était chargée d'aucun ornement. Peut-être doit-il naissance aux récits des navigateurs phéniciens qui portèrent leurs courses jusqu'aux extrémités occidentales de l'Afrique et de l'Espagne ou à l'imagination des poëtes qui chantèrent les exploits de Persée, d'Hercule et des Argonautes.

(29) Homère ne dit rien de la fable des Gorgones et de Persée; cette fable ne porte pas l'empreinte d'une origine grecque. Eschyle donne la description des Gorgones dans son *Prométhée* (voy. 797). Il les représente ailées et la tête hérissée de serpens. D'après Apollodore (liv. 2, chap. 4, § 3), elles avaient des dents comme des défenses de sanglier, des mains d'airain, des ailes d'or, et elles changeaient en pierre tous ceux qui les regardaient. Probablement ces monstres n'étaient dans le principe que l'image de la Terreur personnifiée. La tête de la Gorgone figurait sur la cuirasse de Pallas, sur l'égide de Jupiter et sur le bouclier d'Agamemnon. Bergier, qui applique à tout son système *aquatique*, voit des fontaines dans les Gorgones. Fourmont (t. 7 des *Mémoires de l'Académie des belles-lettres*, pag. 220), prétend

ue ce sont les trois premiers vaisseaux à voiles que irent les Grecs. M. Creuzer veut qu'elles aient trait la lune, considérée comme corps ténébreux, et u'elles désignent avec Méduse l'impureté naturelle e cet astre qui doit être purifié par le soleil, par lilbras Persée, armé du glaive d'or. On ne pourra amais donner une explication satisfaisante de ce my- he dont le théâtre indique l'antiquité et la bizarrerie; n effet les premiers poëtes de la Grèce plaçaient oujours leurs fables les plus singulières dans les ré- ions éloignées et inconnues comme l'étaient l'Afri- ue et la mer occidentale.

(30) Hésiode énumère maintenant toute la race de l'Océan, principe des eaux et père des dieux, suivant Homère (*Iliade*, ch. 14, v. 302) et de Téthys, qu'il ne faut pas confondre avec l'autre Thétis, mère d'Achille. Cette énumération est faite sans or- dre; Hésiode n'avait, comme ses contemporains, que des notions incomplètes en géographie : à l'ex- ception du Nil, du Pô, du Danube et de l'Ardesque, que le scholiaste place en Scythie, tous les fleuves dont parle Hésiode appartiennent à la Grèce et à l'Asie mineure. Homère en avait déjà désigné un grand nombre qui descendaient du mont Ida dans la Troade (*Iliade*, ch. 12, v. 20).

Homère appelait Égyptus le fleuve auquel Hésiode donne le nom de Nil. Le scholiaste en conclut ainsi qu'Eustathe (*ad. Odyss.*, ch. 4, p. 1510) qu'Hé- siode doit-être regardé comme moins ancien. Sui- vant Diodore de Sicile (*lib.* 1) le Nil, dans les pre- miers temps, était appelé Egyptus, c'est-à-dire le fleuve par excellence de l'Égypte. Ce n'est que plus tard qu'il échangea ce nom primitif contre celui de Nil (*Neilos*), qui, suivant l'observation de Leclerc, formé du mot hébreu *nahhal*, n'est pas le nom dis- tinctif d'un seul fleuve, mais le nom de tous les fleu- ves en général.

Les noms des autres fleuves mentionnés par Hé- siode expriment l'idée générique de la mer, dont les eaux réduites en vapeurs se résolvent en pluie et ali- mentent les rivières et les fontaines. La reconnais- sance due à leurs bienfaits et la crainte qu'inspiraient leurs ravages leur méritèrent les honneurs du culte et le titre de dieux.

(31) Téthys conçoit encore de l'Océan trois mille Nymphes chargées d'élever l'enfance des héros. Rien n'est plus faux, selon nous, que le sens prêté par plu- sieurs commentateurs au mot *kourizousi*. On sait que les anciens Grecs étaient dans l'usage de consacrer leurs cheveux aux fleuves et de les couper en leur honneur; témoin Achille qui, dans l'*Iliade* (chant 23, v. 141), coupe sa chevelure, qu'il laissait croître pour le Sperchius, et en offre l'hommage aux mânes de Pa- trocle. Dans les grandes douleurs ils en faisaient le sa- crifice, comme nous l'atteste Hérodote (liv. 2, c. 36; liv. 4, c. 34; liv. 6, c. 21).

(32) Styx, fille de l'Océan et de Téthys, s'unit à Pallas et enfanta l'Émulation, la Victoire, la Force et la Violence : « Sous cette généalogie apparente, dit M. Guigniaut (*Religions de l'Antiquité*, t. 2, 1re partie, p. 367), se cache un sens profond et fort an- tique. Sitôt que Pallas s'unit avec Styx, c'est-à-dire sitôt que la source ténébreuse de la nature physique et de l'homme naturel est agitée et mise en mouve- ment, à l'instant se soulèvent les passions, les pen- chans tumultueux, la jalousie et la violence, qui triom- phent de tout et foulent tout aux pieds. » Nous dou- tons qu'Hésiode ait pénétré toute la profondeur d'une pareille signification. Sans doute il donnait à sa poé- sie une tendance plus allégorique que ne le faisait Ho- mère; mais ces allégories, pour être comprises, de- mandaient à être en quelque sorte transparentes, com- me celle dont il est ici question. Cette personnification des passions et de leurs effets, introduite par Hésiode dans la poésie grecque, inspira plus tard aux auteurs tragiques l'idée de manifester les sentimens cachés de l'homme sous l'image vivante de l'homme même. On sait qu'Eschyle a fait figurer la Force et la Violence au nombre des personnages de son *Prométhée*. La Victoire, adorée comme une déesse, était gravée sur l'airain ou ciselée sur le marbre, avec des ailes aux épaules, des couronnes sur la tête et des palmes à la main; on lui dressait des statues et des autels. Ainsi les quatre enfans de Pallas et de Styx présentent une allégorie qui s'explique d'elle-même, et en suivant partout les pas de Jupiter, ils ajoutent à l'idée de sa toute-puissance et de sa grandeur. Si toutefois, quand les fictions de la poésie antique se laissent ai- sément deviner à travers le voile léger qui les cou- vre, il n'est pas besoin d'en chercher l'explication dans l'histoire : on peut ici admettre les conjectures de Leclerc, qui entend par Styx les habitans des bords de cette fontaine, les héros arcadiens venus les pre- miers au secours de Jupiter dans sa guerre contre les Titans; ces héros contribuèrent à lui assurer la vic- toire et restèrent auprès de lui pour le garder. Jupi- ter, jaloux de les attirer dans son parti, leur avait pro- mis non-seulement de les maintenir dans la possession de leurs anciens honneurs, mais de récompenser leurs services par de nouveaux priviléges. Cette épo- que est donc celle d'un changement de dynastie ou du moins d'un changement de religion, lorsque Uranus et Saturne furent remplacés par Jupiter et par une foule d'autres dieux; alors le cercle de la mythologie s'élargit avec celui de la création.

(33) Apollodore et Apollonius de Rhodes s'accordent avec Hésiode, qui fait d'Hécaté la fille de Persès. Le scholiaste d'Apollonius (liv. 3, v. 467) dit cependant qu'elle était fille de Cérès dans les poëmes orphiques, de la Nuit selon Bacchylide, d'Astérie et de Jupiter d'après Musée, et d'Aristée, fils de Péon, suivant Phérécyde. Ces diverses traditions prouvent combien

son nom et son culte étaient anciens et répandus. Hésiode semble avoir puisé dans plusieurs sources ce qu'il rapporte sur cette déesse. C'est surtout la doctrine orphique qu'il imite lorsqu'il réunit en elle ces nombreuses fonctions relatives à la nature, à la nuit ou à la lune, à laquelle l'antiquité attribuait une si grande influence sur le cours des saisons, sur la destinée des hommes. C'est Hécate qui procure les honneurs et la victoire, préside aux arrêts de la justice, favorise les athlètes, les navigateurs, les bergers. Jupiter lui a aussi confié l'emploi de nourrice des enfans. On invoque sa puissance dans tous les sacrifices ; elle règne sur la terre, dans le ciel et sur la mer ; en un mot elle est comme un résumé de toutes les autres divinités. Quoiqu'elle ait été adorée avant Jupiter, Jupiter lui conserve tous les priviléges dont elle jouissait déjà sous les dieux précédens, sous Uranus et sous Saturne, tant son pouvoir la place à l'abri des révolutions du culte! Tout manifeste dans Hécate une origine étrangère. Ses nombreuses attributions offrent un mélange des notions relatives à la magie, à la philosophie ou à la génération du monde. Jablonsky (*Panthéon égyptien*) la considère comme étant la Titrambo égyptienne. M. Creuzer, qui la compare à Brimo, voit en elle cette idée orientale de la nuit primitive, à laquelle se rattachent d'autres idées empruntées des trois phases de la lune, de ce triple pouvoir d'où viennent les épithètes de *trimorphos* (triformis). On ne peut nier qu'il n'y ait des rapports remarquables entre Hécate et la lune : cet astre ayant été en grand honneur dans la Béotie, le scholiaste a peut-être raison de supposer que c'est pour ce motif qu'Hésiode, en qualité de Béotien, fait un éloge si étendu de cette déesse de sa patrie. Benjamin-Constant regarde Hécate comme une divinité malfaisante et reléguée dans une sphère qui la sépare entièrement de toutes les divinités agissantes et populaires. Cependant Hésiode nous la montre invoquée dans tous les sacrifices, protégeant les hommes dans toutes les carrières qu'ils embrassent et rassemblant en elle seule tout le pouvoir partagé entre les autres dieux ; quoique son souvenir se rattache à la génération passée, elle fait encore partie de la génération présente : en cela elle diffère de ces divinités que détrôna l'avénement de Jupiter au trône de l'Olympe.

(34) Voici maintenant, comme l'observe Heyne, un nouveau système de cosmogonie plus conforme aux croyances vulgaires des Grecs. Voici la postérité de Rhéa et de Saturne. Saturne est détrôné et remplacé par Jupiter ; avec Jupiter commence une autre mythologie et naissent des fables plus douces et plus agréables : de nouvelles divinités apparaissent et chacune reçoit ses attributs distinctifs. Jupiter a la foudre pour emblème de sa puissance. L'Olympe de Thessalie est assigné aux dieux pour demeure. Tout s'éclaircit, tout se coordonne, tout se détermine dans cette troisième et dernière période de la religion grecque.

Saturne et Rhéa engendrent trois filles, Vesta, Cérès, Junon, et trois fils, Pluton, Neptune, Jupiter. Ces divinités présentent un sens physique.

(35) Hésiode va célébrer un nouvel ordre de fables, un nouvel arbre généalogique qui tient plus encore à la souche hellénique. La race de Japet est une source de mythes qui renferment un fond symbolique et allégorique caché sous les ornemens de la poésie, comme les mythes de Prométhée et de Pandore. Heyne pense que tout le passage compris depuis le vers 506 jusqu'au vers 616 est en grande partie interpolé et mutilé. Les fragmens que le temps a épargnés ne doivent nous en paraître que plus précieux. Japet est dans Hésiode l'époux de Clymène, et dans Appollodore (lib. 1, c. 2, v. 3.) d'Asie, fille de l'Océan. Il eut encore pour femme Thémis, suivant Eschyle (*Prométhée*, v. 209). Quant à ses enfans, Proclus (Commentaires sur les *Travaux et les jours*, p. 24) porte leur nombre jusqu'à vingt-neuf. Les seuls qui nous soient connus sont les quatre dont il est question dans Hésiode et dans Appollodore et une fille appelée Anchiale, qui, suivant Étienne de Byzance, fut la fondatrice d'une ville à qui elle donna son nom.

Japet, en qui plusieurs savans voient le fils de Noé Japhet dont la postérité peupla l'Europe, est dans le système de M. Creuzer un dieu du feu habitant dans les profondeurs de la terre, avec l'Océanide Clymène, également puissance souterraine. De leur hymen naissent Atlas, Ménétius, Prométhée et Epiméthée.

(36) L'auteur de l'*Odyssée* est le premier qui ait parlé d'Atlas (chant 1, v. 52) en disant qu'il connaissait les profonds abîmes de l'Océan et soutenait les hautes colonnes placées entre la terre et les cieux. Suivant Pausanias (*Élide*, c. 11 et 18) deux bas-reliefs du coffre de Cypsélus et du trône de Jupiter à Olympie le représentaient également soutenant le ciel et la terre. Dans Hésiode, il ne soutient que le ciel. Laquelle des deux traditions d'Hésiode ou du chantre de l'*Odyssée* doit-elle être considérée comme la plus ancienne? Nous présumons que c'est celle d'Hésiode, parce qu'elle est la plus simple. Quoique venu plus tard, Hésiode offre dans ses poésies plus de rappport avec cette vieille civilisation grecque qui précéda l'époque homérique. Or il est vraisemblable que dans le principe les Grecs regardaient la terre comme un disque sur les extrémités duquel s'appuyait le ciel, c'est-à-dire une voûte solide, pesante et semblable au fer ou à l'airain, comme l'indiquent les épithètes de *polucalcos*, *calcéos*, *sidéréios*. Cette voûte ne pouvant rester suspendue dans

les airs sans avoir quelque soutien, on imagina de lui donner pour support un principe animé, un être divin, un Titan, issu de cette famille japétique qui habitait les derniers confins de l'Afrique. De là naquit Atlas, personnification de l'idée cosmographique. L'Atlas montagne, ne fut connu que dans les temps postérieurs, où les premiers physiciens changeaient en agens physiques les êtres créés par la mythologie. Comme le pense M. Letronne, on ne peut trouver de traces de l'Atlas géographique avant l'époque du voyage de Colaéus de Samos à Tartesse en 639 avant J.-C. C'est depuis cette époque que les relations des Samiens et des Phocéens avec les peuples de l'Afrique firent appliquer le nom d'Atlas aux montagnes de cette région. Ce nom s'étendit à toute la chaîne, jusqu'au delà des Colonnes et jusqu'à l'Océan même. Les descriptions d'Hérodote, de Pomponius Méla et de Virgile prouvent cette transformation d'un être divin en montagne. Dans la suite, les poëtes et les historiens lui firent subir une nouvelle transformation et le représentèrent tantôt comme un roi inventeur de l'astronomie, tantôt comme un père ou un frère d'Hespérus.

L'Atlas mythologique a donc tour à tour donné lieu à de nombreuses fictions : il a figuré dans les poëmes théogoniques, dans les titanomachies, dans les mythes de Persée, des Gorgones et des Hespérides, dans les Héraclées et dans les fables arcadiennes, qui lui ont supposé du rapport avec l'astronomie à cause de la famille des Pléiades dont il était le père.

Ménétius, dont très-peu de mythologues ont fait mention, était, à ce qu'il paraît, célèbre par son orgueil et par sa conduite insolente envers Jupiter, qui, suivant Hésiode (*Théogonie*, 515), le précipita d'un coup de tonnerre au fond de l'Érèbe; Apollodore (lib. 1, c. 2. v. 3.) dit que ce fut dans le combat avec les Titans.

Prométhée et Epiméthée, dont les noms composés de *pro* et de *manthanein* (savoir d'avance), et de *epi* et de *manthanein* (savoir après), semblent offrir un double emblème de la prévoyance et de l'imprudence humaine. Ces deux noms, tout grecs, ne sont probablement pas les mêmes que les premières colonies de la Grèce donnèrent à ces Titans; ce sont plutôt des surnoms, qui auront remplacés les noms primitifs que le cours des siècles avait fait tomber dans l'oubli. Ces mythes, suivant M. Creuzer, expriment la noble étincelle de la vie, qui brille et s'éteint tour à tour, et tout ce qu'offre d'incompréhensible ce dualisme de biens et de maux dont cette vie se compose. Prométhée représentant l'invention des arts obtenus par le secours du feu, c'est-à-dire par la céleste flamme du génie, Prométhée est tout ensemble la sagesse qui prévoit et l'imagination qui découvre. Epiméthée nous montre les fautes et les malheurs où nous entraîne l'excès de la civilisation même. En épousant la belle, mais insidieuse Pandore, il introduit dans la société le germe de cette mollesse, de ces désordres suites trop fréquentes du commerce des femmes : Épiméthée est à la fois la passion qui s'égare et l'esprit qui ne s'instruit qu'à l'école de l'infortune.

Homère ne parle d'aucun de ces deux personnages, dont la création ne pouvait appartenir qu'à un siècle qui donnait à la poésie une tendance morale et allégorique. Leclerc, fidèle à sa pensée évhémériste, n'a vu que de l'histoire dans cette fable, dont la pensée est plus haute et plus profonde.

(37) Comme toute cette fable a pour théâtre l'Afrique occidentale, il est vraisemblable que c'est sur le mont Atlas qu'Hésiode suppose que Prométhée a été enchaîné par l'ordre de Jupiter. Tous les poëtes postérieurs ont fait passer sur le Caucase cette scène de douleur et de vengeance. Apollonius de Rhodes a dit dans le passage où il parle de la navigation des Argonautes (liv. 2, 1251) : « Alors apparaissaient les sommets élevés des monts du Caucase, où Prométhée, attaché à des rocs escarpés par d'indissolubles nœuds d'airain, nourrissait de son foie un aigle qui volait en arrière. »

La fable de Prométhée enchaîné a donné lieu à beaucoup d'explications. Le scholiaste d'Apollonius nous a laissé une note curieuse que nous traduisons en entier :

« Prométhée était attaché sur le Caucase et un aigle rongeait son foie. Agroitas, dans le treizième livre des *Scytiques*, dit que le foie de Prométhée passait pour être mangé par un aigle parce qu'un fleuve appelé Aétus ravageait la puissante contrée de Prométhée, et que beaucoup de personnes entendaient par le mot de foie, comme par celui de mamelle, une terre fertile en fruits; il ajoute qu'Hercule ayant détourné le cours du fleuve dans des fossés, on avait cru que l'aigle avait été percé des flèches d'Hercule et Prométhée délivré de sa chaîne.

» Théophraste dit que Prométhée, devenu sage, communiqua d'abord aux hommes la philosophie, d'où vint la fable qu'il leur avait donné le feu. Hérodote raconte différemment l'aventure de Prométhée: il rapporte qu'il était roi des Scythes et que ne pouvant procurer à ses sujets des moyens de subsistance, parce qu'un fleuve nommé Aétus inondait ses états, il fut enchaîné par les Scythes, mais qu'Hercule parut, détourna le fleuve et le dirigea vers la mer (cette action fait supposer qu'Hercule avait tué l'aigle), et délivra enfin Prométhée de ses chaînes. Phérécyde, dans son deuxième livre, dit que l'aigle envoyé contre Prométhée était né de Typhon et d'Échidna, fille de Phorcys, et qu'il mangeait son foie pendant le jour, mais que ce qui restait croissait pendant la nuit et redevenait d'une égale grosseur. »

(38) La croyance de la commune origine des dieux et des hommes se trouve confirmée par ce passage où le poëte nous les montre réunis et se disputant dans la même ville. Quel était le sujet de leur querelle? Était-ce l'invention des arts, la manière d'offrir des sacrifices ou, suivant l'opinion du scholiaste, la question de savoir quels dieux obtiendraient après la guerre le privilége de gouverner les hommes? Aucun ancien mythologue ne nous l'apprend. Très-peu d'auteurs en effet parlent de cette lutte entre Jupiter et Prométhée. Hésiode lui-même n'en dit rien dans le poëme des *Travaux et des Jours*. Heyne ne voit dans cette fable qu'une invention poétique destinée à prouver la supériorité que Prométhée semble avoir sur Jupiter en fait de sagesse ou, ce qui était alors la même chose, en fait d'adresse et de ruse. Le poëte a choisi le moment d'un sacrifice, parce que, dans ces siècles encore à demi barbares, on attachait une grande importance à obtenir la meilleure part des victimes. Il a supposé que Prométhée trompa Jupiter en lui faisant choisir les os du bœuf qu'il avait divisé en deux portions au lieu de lui en donner les chairs et les intestins. Un mythe si antique renferme probablement sous ce voile grossier une allusion à ces temps où la découverte des arts et la naissance de l'industrie attestent les premiers développemens de l'intelligence humaine.

(39) Si Hésiode appelle Prométhée le plus illustre de tous les *rois*, cette opinion n'entraîne pas l'idée que nous nous formons de nos monarchies modernes. La désignation de roi, ou plutôt de maître, de chef, de protecteur, s'appliquait à tous les personnages qui veillaient sur le sort des autres, aux héros comme aux dieux; l'image de la puissance divine se confondait alors avec celle de la puissance royale. Ici Prométhée est roi comme Jupiter: avec l'un commence une nouvelle société terrestre, avec l'autre s'établit une nouvelle royauté céleste.

(40) Cette manière de dire une chose par l'affirmation et par une double négation est fréquente dans Homère et dans la Bible. Les littératures primitives aiment les répétitions de pensées et de mots. Leclerc prétend qu'Hésiode n'a pas osé dire que Jupiter a été trompé, mais que la suite du récit prouve qu'il l'a été réellement; nous croyons que Leclerc est dans l'erreur. En effet le passage dont il est ici question, ne doit pas laisser le plus léger doute. Si plus tard Jupiter entre en fureur lorsqu'il découvre les os de la victime au lieu de ses intestins, il s'indigne non-seulement d'être privé de la meilleure part du sacrifice, mais de ce que Prométhée a conçu l'audacieuse pensée qu'il pouvait l'abuser impunément. Le poëte d'ailleurs représente Jupiter comme doué d'une sagesse éternelle; ce qui confirme l'idée qu'il n'a pas voulu le faire croire le jouet des ruses de Prométhée; mais quoiqu'il ait pénétré le perfide dessein du fils de Japet, Jupiter n'en est pas moins résolu à faire retomber sur le genre humain le châtiment mérité par un seul coupable. Ainsi dans *les Travaux et les Jours* (20), Hésiode dit que souvent une ville tout entière est punie du crime d'un seul homme. Cette vengeance injuste et barbare, dont la pensée se reproduit également dans les Saintes Écritures, est conforme à l'esprit des siècles antiques, qui n'avaient pas encore de saines notions sur la morale et qui attribuaient aux dieux toutes les passions de l'humanité.

(41) Hésiode représente comme un des plus grands maux du célibat l'idée de ne pas laisser après soi d'héritiers légitimes. Homère dit également que c'est un surcroît de douleur lorsque, après la mort des enfans, l'héritage passe en des mains étrangères; il emploie ces expressions qu'Hésiode a copiées textuellement: «..... *cherostai de dia ctésin datéonto.*» (*Iliade*, ch. v. 158). Le mot *cherostai* signifie les alliés qui héritaient à défaut de parens en ligne directe. Eustathe entend par là des magistrats qui prenaient soin des successions vacantes, non qu'ils s'en emparassent pour eux-mêmes, mais parce qu'ils administraient les biens au nom de l'état ou des parens éloignés, entre lesquels la fortune était partagée par indivis. Nous ne croyons pas que du temps d'Homère ni même d'Hésiode, ce mot eût déjà une telle signification. D'un côté le prix qu'on attachait à laisser ses richesses à de légitimes héritiers, de l'autre la censure amère des défauts des femmes et des inconvéniens d'un mauvais mariage contribuent à prouver encore que le siècle du chantre de *la Théogonie* était un composé de vertus et de vices comme tous les siècles où la civilisation commence à introduire plus de fausseté et de corruption dans les mœurs. Les femmes ici jouent un rôle bien plus important que dans l'*Iliade* ou l'*Odyssée*, puisqu'elles influent si puissamment sur le bonheur ou sur le malheur domestique. Tout annonce une époque de transition placée entre la rudesse des mœurs antiques et les molles et coupables habitudes que fait contracter l'amour du luxe et des plaisirs.

(41) Cette bataille entre les Titans et les fils de Saturne porte un caractère grandiose qui tient presque du prodige. Le culte des Titans une fois détruit, les poëtes postérieurs décrivirent un autre combat des géans et des dieux, et ils en placèrent la scène dans les champs de Phègra et de Pellène: les noms des combattans varièrent, mais le fonds du sujet resta le même. On a souvent confondu la titanomachie et la gigantomachie; Hésiode ne fait le tableau que de la première quoiqu'il ait parlé plus haut (v. 185) de la race des géans nés du sang d'Uranus. Il y a sans doute dans cette titanomachie une personnification des forces secrètes de la nature et de la lutte des élémens, une allusion aux ravages produits par les tem-

pêtes et par les volcans. Si l'on n'examine cette description que sous le rapport poétique, on avouera qu'Hésiode n'a pas seulement brillé dans le genre tempéré, comme le dit Quintilien : « *In mediocri illo dicendi genere* », mais que sa Muse s'est élevée juqu'aux plus sublimes hauteurs. Cet ébranlement de la terre, du ciel, de la mer et du Tartare, ce déchaînement des vents, ces éclairs qui se croisent, cette foudre qui éclate, ce désordre convulsif qui agite le monde et semble le replonger dans le chaos, toutes ces images élevées, fortes, terribles, rendent ici Hésiode l'égal d'Homère lui-même. La fameuse théomachie du vingtième chant de l'*Iliade*, n'offre rien de plus poétique.

(43) On voit qu'Hésiode plaçait le Tartare non dans l'intérieur mais au-dessous de la terre, en des espaces vides et obscurs dont les anciens ne pouvaient se former une idée précise à cause de leur ignorance de la véritable forme de la terre, qu'ils croyaient non pas sphérique et partout environnée d'air, mais appuyée à sa base sur le Tartare et sur le Chaos et inaccessible aux rayons du soleil.

(44) Ici semble commencer un nouveau poëme, qui contient la description des enfers. Le poëte nous parle encore de cet espace vide sur lequel reposent les fondemens du Tartare, de la terre, de la mer et du ciel; gouffre immense assiégé d'horribles tempêtes, chaos infect et ténébreux dont on ne pourrait toucher le fond, même après y avoir roulé pendant une année entière : c'est là qu'est le séjour de la Nuit; c'est là que demeure Atlas, soutenant le ciel sur sa tête et avec ses mains. On comprend pourquoi l'Atlas, montagne de l'Afrique occidentale, passa à titre de personnification dans la mythologie grecque : cette montagne semblait porter le ciel, parce qu'elle était située à l'extrémité de l'occident, où les anciens plaçaient l'empire de la Nuit et le chemin qui conduisait aux enfers ; l'Atlas était comme une borne posée aux dernières limites du monde antique.

Wolf doute comme Heyne que cette inscription soit tout entière l'ouvrage d'Hésiode : elle offre plusieurs répétitions inutiles ; le vers 739, copié textuellement d'Homère (*Iliade*, ch. 20, v. 65), est le même pour le sens que le vers 741 ; en général la confusion des idées paraît s'être communiquée à la manière de les rendre.

(45) La Mort et le Sommeil, qu'Hésiode représente comme frères, selon la tradition homérique, sont tous deux fils de la Nuit ; leur séjour est celui des ténèbres.

Hésiode fait contraster le charme que répandent ces doux bienfaits du Sommeil avec la cruauté de la Mort, qui renferme dans sa poitrine un cœur d'airain et inspire de l'horreur à ceux mêmes sur qui elle n'exerce point d'empire, c'est-à-dire aux dieux immortels. Tout le passage de *la Théogonie* relatif à la description de la Nuit et du Jour, du Sommeil et de la Mort, nous semble non-seulement porter une date postérieure au siècle d'Homère, mais encore présenter des idées et des expressions plus ingénieuses qu'on n'en trouve dans la manière ordinaire d'Hésiode : peut-être est-il l'ouvrage des rhapsodes.

(46) On ne peut douter, ce nous semble, que Styx, fille de l'Océan, ne soit ici la personnification de la fontaine dont parlent Hérodote et Pausanias.

Le premier dit (liv. 6, c. 74) que « Cléomène, étant arrivé dans l'Arcadie, trama de nouvelles entreprises, souleva les Arcadiens contre Sparte, et, entre autres sermens qu'il exigea d'eux, obtint celui de le suivre partout où il les conduirait. Il désirait en outre mener dans la ville de Nonacris les Arcadiens les plus puissans pour leur faire prêter serment par l'eau du Styx : c'est dans cette ville que, suivant les Arcadiens, le peu qui paraît de l'eau du Styx coule d'un rocher dans un bas-fond entouré d'un cercle de murailles. Nonacris, dans laquelle se trouve cette source, est une ville d'Arcadie voisine de Phénée. »

Le second, après avoir placé la fontaine du Styx près des ruines de Nonacris, ajoute (*Arcadie*, c. 18) : « L'eau qui distille du rocher près de Nonacris tombe d'abord sur un autre rocher très-élevé, le traverse et se jette dans le fleuve Crathis ; cette eau donne la mort aux hommes et à tous les animaux. »

Strabon nous a laissé de cette fontaine une description semblable (liv. 8, p. 389). Son eau était regardée comme mortelle et comme sacrée : c'est peut-être pour ce motif que les poëtes en ont placé la source dans les enfers. Lorsqu'Homère (ch. 2, v. 755) dit que le Tartare s'échappe du Styx, on doit entendre, comme le remarque Dugas-Montbel (*Observations sur l'Iliade*, tome 1, p. 128), que le Styx était renfermé dans les entrailles de la terre, puisqu'il n'y avait pas de fleuve de ce nom dans la Thessalie, où coule le Titarèse. Homère le place positivement dans les enfers (ch. 8, v. 366). Hésiode et les autres mythologues grecs et latins ont suivi cette tradition. La description que fait Hésiode de la source du Styx tombant d'un rocher est conforme au sens des paroles d'Homère lorsqu'il l'appelle *to catéibouménon stugos hudôr* (ch. 15, v. 37). Les colonnes d'argent qui soutiennent sa grotte représentent, d'après Bergier, ces colonnes de pierre stalactite qui se forment dans les endroits où l'eau se cristallise en coulant du haut des rochers. Quant au serment prêté sur l'eau du Styx, on voit déjà dans Homère qu'il était le plus redoutable et le plus solennel de tous : les dieux mêmes tremblaient de le prononcer. Hésiode nous trace un tableau menaçant des souffrances réservées aux parjures pour effrayer les mortels par l'exemple des dieux : ces menaces semblent annoncer une époque

où la foi du serment n'est plus aussi respectée qu'auparavant et où les hommes ont besoin d'y être ramenés par la crainte des punitions les plus terribles.

(47) Cette description de combat, animée de tant de verve et de chaleur, semble avoir été inspirée à Hésiode par Homère lui-même. La marche de Jupiter qui fait trembler le vaste Olympe rappelle ici Neptune agitant sous ses pieds immortels les montagnes et les forêts. Hésiode avait probablement sous les yeux ce beau passage de l'*Iliade* (ch. 13, v. 17) : « Soudain il descend du mont escarpé en s'élançant d'un pas rapide ; les vastes montagnes et les forêts tremblent sous les pieds immortels de Neptune qui s'avance. »

(48) Ce passage est encore une imitation du morceau sublime de l'*Iliade* (ch. 20, v. 61) qui représente Pluton épouvanté s'élançant de son trône. Ce morceau, qui arrachait à Longin des transports d'admiration, est trop connu pour qu'il soit nécessaire de le rappeler.

(49) Typhoé, principe et agent du mal, est le père de tous les vents, excepté du Notus, de Borée et de Zéphyre. Remarquons ici avec Wolf : 1° qu'outre les vents cardinaux, les seuls dont Homère fasse mention, Hésiode en a connu d'autres ; 2° qu'il représente comme bienfaisans et utiles le Notus, Borée et Zéphire, et décrit les autres comme nuisibles et orageux. On pourrait en conclure qu'il en savait plus qu'Homère à cet égard ; cependant il passe sous silence l'Eurus, dont Homère parle souvent : il paraît donc tantôt plus instruit, tantôt plus ignorant qu'Homère. Ainsi ce passage n'est pas un de ceux qui peuvent servir à fixer l'époque où vécut chacun de ces deux poëtes.

(50) Ici commence une nouvelle époque : les dieux, vainqueurs des Titans, défèrent la royauté à Jupiter, et Jupiter, fidèle à ses promesses (v. 392), leur distribue les emplois et les honneurs. La race de Jupiter représente le troisième et dernier âge de la religion grecque ; le voile des allégories commence à devenir plus diaphane, et le polythéisme se revêt de la véritable forme hellénique.

(51) Métis est la première femme de Jupiter, parce qu'un roi ne doit pas avoir de compagne plus intime que la Prudence : le poëte indique par cette allégorie que la Sagesse est unie à la puissance divine. Le livre intitulé *la Sagesse de Salomon* nous présente une image semblable (c. 8, § 2) : « J'ai aimé la Sagesse et je l'ai recherchée dès mon adolescence : j'ai désiré l'avoir pour épouse. »

Lorsque Jupiter dévore Métis et la cache dans ses entrailles, c'est pour s'attacher la Sagesse par des nœuds encore plus indissolubles ; il agit ainsi d'après les conseils d'Uranus et de la Terre, parce que les destins avaient prédit qu'il lui naîtrait un fils qui le détrônerait. Ce mythe bizarre remonte sans doute à une haute antiquité ; nul passage n'a été plus interpolé que celui qui le concerne. Chrysippe, cité par Galien (*De Hippocratis et Platonis dogmatum differentiâ*, 3, p. 273), lisait dans son exemplaire de la *Théogonie* une narration bien plus détaillée, que nous avons traduite dans les *Fragmens*. Cette fable a été mentionnée par le scholiaste de l'*Iliade* (ch. 1, 195, et ch. 8, 39), par celui de Platon (p. 204) et par les pères de l'Église, saint Théophile (*in Autolyco*, p. 276) et saint Clément de Rome (*Homélie* 5, 12). Voici ce que rapporte Apollodore (liv. 1, c. 3, § 6) : « Jupiter s'unit à Métis, qui emprunta toutes sortes de formes pour ne point partager sa couche ; lorsqu'elle fut enceinte, il s'empressa de la dévorer : elle lui avait prédit qu'après la fille qu'elle allait mettre au jour, elle enfanterait un fils qui deviendrait le maître du ciel ; dans cette crainte, il la dévora. Le terme de l'accouchement étant arrivé, Prométhée, ou, suivant d'autres, Vulcain, lui fendit la tête, et Minerve en sortit tout armée sur les bords du fleuve Triton. »

Il y a à la fois quelque chose de cruel et de monstrueux dans cette action de Jupiter, qui engloutit Métis dans ses entrailles. Ce mythe a sans doute une origine orientale, car il ressemble au mythe de Saturne dévorant ses enfans. La naissance de Minerve a des rapports avec celle des brames, issus de la tête de Brama. L'Onga phénicienne apportée par Cadmus à Thèbes (Pausanias, *Béotie*, c. 13) n'est pas assujettie non plus aux lois ordinaires de la génération ; elle n'a point de mère et émane du sein de l'abîme commun, d'où tout sort et où tout rentre : l'Inde, la Phénicie, l'Égypte, la Libye, ont concouru à la formation de la Minerve grecque.

(52) Latone conçoit de Jupiter Apollon et Diane. Hésiode distingue Apollon et Diane du Soleil et de la Lune, qui sont nés (v. 372) d'Hypérion et de Thia. Homère avait déjà établi cette distinction. La confusion n'arriva que plus tard, vraisemblablement lorsque le culte d'Hélios et de Sélène s'affaiblit et disparut. En effet la filiation de ces deux divinités cosmogoniques indique que les Grecs les faisaient remonter jusqu'à l'époque de cet ancien culte sacerdotal dont l'astronomie composait un des élémens et dont les Titans avaient été les fondateurs.

(53) Hésiode fait naître Harmonie de Mars et de Vénus. Apollodore (liv. 3, c. 4) a suivi la même tradition. Mais d'après Diodore de Sicile (liv. 5, c. 48), elle était née de Jupiter et d'Électre, fille d'Atlas. Le scholiaste d'Euripide (*Phéniciennes*, v. 7) rapporte que, suivant Dercyllus, elle avait eu pour père Dracon, fils de Mars et souverain de la contrée où Thè-

bes fut fondée par Cadmus. Si les traditions varient sur les parens d'Harmonie, toutes s'accordent sur le nom de son époux. Le mariage de Cadmus et d'Harmonie est célèbre dans les fables antiques ; il a été chanté ou mentionné par Pindare (*Pyth.* 3, v. 163), par Euripide (*Phénic.* 829), par Théognis (v. 15), par Nonnus (*Dionysiaques*, liv. 5, 88, 125), par Pausanias (l. 9, c. 5), par Diodore de Sicile (liv. 5, c. 49), et par Apollodore. Hésiode parle plus bas (v. 975) des enfans issus de ce mariage.

(54) Jupiter et Maïa, fille d'Atlas, engendrent Mercure, qu'Hésiode nomme le héraut des immortels. Les nombreuses découvertes, les nombreux talens que la fable attribua à Mercure doivent faire supposer qu'il a existé plusieurs dieux de ce nom qu'on a adorés et pour ainsi dire résumés dans un seul, comme on a mis sur le compte d'un seul Hercule les travaux que plusieurs avaient accomplis. Nous devons remarquer que du temps d'Homère et même d'Hésiode, Mercure n'est guère représenté que comme le messager des dieux ou le conducteur des ombres dans les enfers ; ce n'est que plus tard qu'on lui assigna d'autres fonctions. Comme Hésiode n'en parle pas, il y a lieu de croire que l'hymne homérique à Mercure n'a été composé qu'après ce poëte ; voici le début de cet hymne :

« Muse, célèbre Mercure, le fils de Jupiter et de Maïa, le protecteur de Cyllène et de l'Arcadie aux nombreux troupeaux, l'utile messager des dieux, Mercure qu'enfanta l'auguste Maïa aux beaux cheveux après s'être unie d'amour avec Jupiter. Se dérobant à la foule des bienheureux immortels, elle habitait au fond d'un antre ténébreux : c'est là que le fils de Saturne s'unit à cette Nymphe aux beaux cheveux, pendant la nuit, tandis qu'un doux sommeil s'était emparé de Junon aux bras d'albâtre, et il trompait ainsi les immortels et les faibles humains. Quand la volonté du grand Jupiter fut accomplie, le dixième mois brilla dans le ciel, et la lumière du jour éclaira d'illustres merveilles. Alors Maïa enfanta un fils à l'esprit rusé, aux paroles séduisantes, voleur adroit, habile à enlever des bœufs, conducteur des songes, qui veille durant la nuit et garde les portes ; ce dieu devait faire éclater bientôt des prodiges parmi les immortels. Né dès l'aurore, déjà il jouait de la lyre vers le milieu du jour, et le soir il déroba les bœufs d'Apollon qui lance au loin ses traits. »

(55) Bacchus, fils de Jupiter et de Sémélé, fille de Cadmus, est la première divinité qu'Hésiode fasse naître d'un Dieu et d'une mortelle. Cette filiation annonce une nouvelle époque religieuse, celle des hommes qu'un genre de talens inconnu aux siècles antérieurs fit placer au rang des dieux. Peut-être faut-il croire que si des héros tels que Bacchus ou Hercule étaient censés descendre de Jupiter, c'est qu'ils avaient été les bienfaiteurs de l'humanité, enrichie par eux de découvertes utiles, ou délivrée de ses fléaux ; c'est qu'ils semblaient jouer sur la terre, par leur puissance, le rôle suprême que Jupiter remplissait dans les cieux. Des rois n'étaient-ils pas surnommés les nourrissons, les rejetons de Jupiter (*diotréphéis, diogénéis*)? Hésiode ne raconte la naissance de ces demi-dieux qu'après celle de tous les dieux issus d'une origine doublement céleste, parce que leur culte ne s'établit en Grèce qu'à l'époque où le polythéisme éprouva le besoin de renouveler ses antiques idoles et d'élargir le cercle de ses croyances.

On sait qu'il y eut plusieurs Bacchus dans l'antiquité ; les deux plus célèbres furent l'un le fils de Jupiter et de Proserpine ou de Cérès, qui sous le nom de Iacchus figurait dans les mystères d'Éleusis, et l'autre le fils de Jupiter et de Sémélé dont Homère parle (*Iliade*, ch. 14, v. 325). Homère et Hésiode ne disent rien de la fable bizarre de Bacchus né de la cuisse de Jupiter ni de tous les exploits qu'on lui attribue ; ils se bornent à le représenter comme faisant la joie et le bonheur des mortels. Homère l'appelle *charma brotoisin* ; Hésiode lui donne l'épithète de *polugêthéa*. Virgile a copié ces deux poëtes lorsqu'il dit (*Æneid.* 10) : « *Adsis, lætitiæ Bacchus dator.* » L'histoire de Bacchus, ainsi que l'a démontré Bochart (*Chanaan*, liv. 1, c. 18), remonte plus haut que celle de Cadmus, et si Hésiode lui assigne une origine thébaine, c'est pour flatter l'orgueil de sa patrie ou parce que les fondateurs de Thèbes avaient apporté son culte de l'Orient. Bacchus était connu ailleurs avant de l'être en Grèce ; il a eu tour à tour pour berceau l'Inde, l'Égypte et la Phénicie. La première notion de Bacchus est orientale et par conséquent symbolique. On a divinisé en lui d'abord la force de la génération, puis l'idée de la civilisation, surtout celle de la découverte du vin, qui amena dans beaucoup d'endroits, comme ailleurs la culture du blé, le commencement de l'industrie et des arts. Les fêtes de Bacchus, qui devinrent des mystères, offraient donc le symbole du passage de la vie sauvage et grossière à une vie plus douce et meilleure ; bientôt ces rites religieux se changèrent en cérémonies où régnèrent l'hilarité et la licence, le délire et la fureur. Les mythes venus de la Phénicie, de l'Égypte et de la Thrace, ces mythes si différens les uns des autres, furent appliqués au seul Bacchus thébain. Les attributions et le culte de ce Dieu durent leur accroissement successif aux dithyrambes, aux drames satiriques, aux tragédies et aux Dyonysies célébrées dans Athènes.

(56) Hésiode s'écarte ici de la tradition homérique en donnant Aglaïa, la plus jeune des Grâces, pour femme à Vulcain. Dans l'*Iliade*, c'est Charis, nom commun aux Grâces ; dans l'*Odyssée*, c'est Vénus

qui est son épouse. Cornutus (*De naturâ deorum*, c. 15) dit qu'Homère a marié une des Grâces à Vulcain parce que les ouvrages de l'art sont gracieux. Une telle pensée nous semble trop subtile pour avoir été dans l'esprit d'Homère et même dans celui d'Hésiode. Aglaïa, dont le nom signifie *l'éclat*, offre plutôt ici quelque rapport cosmogonique avec le feu personnifié dans Vulcain.

(57) Voici le début d'un nouveau poëme. Ici commence l'héroogonie ou la naissance des héros conçus par des déesses qui ont épousé des mortels : à la race des dieux succède la race des déesses. Le récit de leurs hymens n'est pas aussi détaillé ni aussi orné que les narrations précédentes, d'où il est permis de supposer avec Heyne qu'Hésiode a manqué de matériaux et que de son temps ces fables n'avaient pas encore été célébrées par beaucoup de poëmes antérieurs.

(58) Cérès s'unit à Iasius et engendre Plutus. Ce mythe remonte jusqu'à l'*Odyssée*, où il est dit (ch. 5, v. 125) : « Ainsi lorsque Cérès aux beaux cheveux, cédant aux désirs de son cœur, s'unit d'amour avec Jasion dans un guéret trois fois labouré, Jupiter ne l'ignora point et il tua Jasion en le frappant de sa foudre brûlante. » Apollodore (*lib.* 3, c. 12, § 1) raconte que Jasion, né de Jupiter et d'Électre, fille d'Atlas, étant devenu amoureux de Cérès et voulant la violer, fut tué par la foudre. Hésiode se tait sur ce genre de mort. Diodore de Sicile (liv. 5, c. 77) rapporte que Plutus naquit dans une ville de Crète appelée *Tripolum;* mais, comme il est facile de le voir, il a forgé ce nom avec l'hémistiche *neio éni tripolo*, qui se trouve également dans l'*Odyssée* et dans *la Théogonie*. Il ajoute que, suivant les uns, la terre ensemencée par Jasion produisit des fruits en si grande abondance que l'on appela cette abondance *Ploutos;* et que, selon d'autres, de Cérès et de Jasion naquit un fils nommé Plutus, parce qu'il fut le premier qui apprit aux hommes à ramasser et à garder les richesses. Wolf, en reconnaissant dans ce mythe des signes frappans du langage allégorique, cite un passage des *Allégories homériques* (c. 68) où Héraclide dit : « C'est avec raison que Jasion, homme adonné à l'agriculture et habitué à recueillir en abondance les fruits de ses champs, passa pour avoir été aimé de Cérès. » Heyne prétend que les fables de Jasion et de Cérès avaient rapport à celles de la Samothrace. Plutus, qui est représenté ici comme dispensateur des richesses et du bonheur sur la terre et sur la mer, plus tard fut dépeint sous d'autres couleurs, suivant le génie de chaque siècle, témoin la comédie d'*Aristophane* qui porte le nom de ce dieu.

(59) Hésiode célèbre l'hymen de Jason, fils d'Éson et de Polymède, suivant Apollodore, avec Médée, fille d'Éétès et d'Idye. L'unique fruit de ce mariage est Médéus, d'après Hésiode. Cependant Pausanias (*Corinthie* 3) nous apprend que les enfans de Médée et de Jason étaient Mermérus et Phérès, et que, suivant Cynéthon de Lacédémone, qui avait écrit des généalogies en vers, ils avaient encore eu une fille nommée Ériopis. Apollodore (liv., 1 c. 9, v. 28) dit que Médéus ou Médus eut pour père Égée, que Médée épousa dans Athènes. On voit que ces généalogies s'éloignent des traditions d'Hésiode. On peut supposer que le récit de l'expédition des Argonautes est un mythe postérieur aux premiers siècles de la Grèce : Homère en effet et même Hésiode ne parlent pas de la conquête de la Toison d'or. Hésiode ne représente pas ici Médée comme une magicienne ; quant à Jason, il se borne à dire que le roi Pélias lui imposa de nombreux travaux, comme Eurysthée à Hercule. Un voyage guerrier ou plutôt la piraterie exercée sur le Pont-Euxin, un riche butin rapporté dans la Thessalie, la conquête d'un vaste trésor ou peut-être de cet or que le Phase roule dans le sable de ses flots, la capture d'une princesse ou d'une femme du pays, que le vainqueur emmena à son retour d'Iolchos, voilà sans doute le fond historique que dans la suite l'imagination des poëtes embellit de tant d'ornemens fabuleux. A quelle époque fut composé le premier poëme des *Argonautiques?* c'est ce qu'il est difficile de préciser. On peut seulement croire qu'il n'a été l'ouvrage ni d'Epiménide ni d'Orphée. L'expédition des Argonautes, à cause de son antiquité et de l'éloignement du pays qui lui servit de théâtre, est un des événemens de l'antiquité que la fable et la poésie ont le plus chargé de fictions empruntées à divers peuples et à diverses époques. Un sujet si obscur ne saurait donc fournir aucun document positif pour établir quelque système de géographie, d'histoire ou de chronologie.

Hésiode dit que Thiron éleva Médéus sur les montagnes. Ce centaure, habitant de la Thessalie, passait dans l'antiquité pour avoir veillé à l'éducation de presque tous les héros. Les hommes les plus célèbres par leur courage ou par leur science, Jason, Achille, Esculape avaient été ses élèves. Chiron, dont il est souvent parlé dans Homère, était fils de Philyre et de Saturne, suivant Apollodore (liv. 1, c. 2, v. 2). Suidas, cité par le scholiaste d'Apollonius (liv. 1, 554), disait dans ses *Thessaliques* qu'il était né d'Ixion, comme les autres centaures.

(60) Wolf ajoute peu de foi à l'authenticité des deux derniers vers. En effet la généalogie des héros issus des hommes et des femmes célèbres de l'ancienne Grèce ne se rattache pas à celle des dieux, qui fait le sujet principal de *la Théogonie*. Il dit cependant : « Si les deux derniers vers sont authentiques, le poëte continuait par l'énumération des héroïnes *gunaikôn phulon* (comme plus haut, 965, *theaôn phulon*), c'est-à-dire des femmes mortelles qui avaient eu des héros pour

époux et pour fils. Dans ce nombre devait être Alcmène, qui eut d'Amphitryon Iphiclus et de Jupiter Hercule. Ainsi ce poëme, que les grammairiens ont intitulé *le Bouclier d'Hercule*, devrait être rattaché à *la Théogonie*, les passages qui se trouvaient entre ces deux ouvrages en ayant été séparés par l'injure des ans. » Il est, selon nous, plus naturel de croire que *la Théogonie* finissait au vers 1,020, ou que du moins à la place des deux vers suivans il en existait d'autres qui se liaient davantage au sujet du poëme et qui lui servaient de complément. Le poëme consacré aux femmes célèbres devait former un ouvrage à part. Plusieurs auteurs le désignent par le titre de *Megalai Eoïai* ou de *Katalogos gunaikôn*. C'est à ce poëme que se rattachait probablement *le Bouclier d'Hercule*.

NOTES SUR LES TRAVAUX ET LES JOURS.

(1) Le commencement du poëme des *Travaux et des Jours* a été révoqué en doute. Pausanias en effet rapporte que les Béotiens, habitans de l'Hélicon, en retranchaient l'exorde sur les Muses et ne le faisaient commencer qu'à l'endroit où il est question des deux Rivalités. Tzetzès dit qu'Aristarque et Praxiphane, disciple de Théophraste, regardaient les dix premiers vers comme supposés; Plutarque ne semble pas non plus les reconnaître (*Symp.* 9, 1, p. 736). Ils sont donc probablement l'œuvre de quelqu'un de ces anciens rhapsodes qui avaient coutume d'ajouter aux poëmes qu'ils chantaient des prologues et des épilogues de leur composition : ils débutaient ordinairement par l'éloge de Jupiter, ainsi que Pindare nous l'apprend (*Néméenne*, 2, v. 1).

Comme il n'est pas vraisemblable que le poëme ait brusquement commencé par le onzième vers, Hésiode aura composé un exorde qui ne nous est point parvenu et auquel on en a substitué un autre. Si ce début eût été réellement son ouvrage, aurait-il appelé filles de la Piérie les Muses qu'il appelle filles de l'Hélicon dans *la Théogonie*? Quoiqu'il dise, dans *la Théogonie* (v. 53), qu'elles sont nées dans la Piérie, en qualité de Béotien ne leur aurait-il pas conservé ici la qualification qu'il leur donne ailleurs pour flatter la vanité de ses compatriotes?

Cet exorde, quel que soit son auteur, est remarquable par la peinture poétique du pouvoir suprême de Jupiter, qui renverse ou élève à son gré les hommes. Horace l'a imité dans ce passage :

> Valet ima summis
> Mutare et insignem attenuat Deus,
> Obscura promens; hinc apicem rapax
> Fortuna cum stridore acuto
> Sustulit, hic posuisse gaudet.

(2) Cette phrase doit s'entendre dans une acception ironique. Hésiode dit à son frère : « Quand tu seras riche, alors tu pourras intenter des procès aux autres pour leur prendre leur bien. Mais ton premier soin doit être de te procurer par le travail des moyens d'existence.

(3) Heinsius blâme les commentateurs qui ont expliqué *deuteron* comme s'il y avait *to palin*. Il remarque que les anciens, lorsqu'ils engageaient la foi de quelqu'un, lui proposaient une première condition à laquelle ils l'astreignaient, et lorsqu'ils voulaient l'engager moins étroitement lui en proposaient une seconde en employant cette formule : « *Touto deuteros estai*, » c'est-à dire : « Si la première chose ne te convient pas, la seconde te sera permise. » Ces mots *deuteron esti* sont donc synonymes de *il est permis* (*exesti*.)

(4) L'épithète de *dorophagoi* donnée aux rois annonce l'époque d'une corruption et d'une vénalité inconnues aux siècles homériques. Ici le nom de *basilées*, qui veut dire littéralement la base, l'appui du peuple, n'entraîne pas l'idée que nous nous formons des rois actuels; ainsi que le remarque Proclus, il signifie les juges et les chefs (*tous dicastas cai tous archontas*). Il y en avait quelquefois plusieurs dans un même pays. L'auteur de l'*Odyssée* (ch. 8, v. 40), dit que les Phéaciens avaient, outre Alcinoüs, beaucoup d'autres rois.

Leclerc prétend que les rois sont appelés *dorophagoi* parce que, abandonnant le soin de leurs affaires domestiques pour juger les procès, ils exigeaient publiquement un salaire et recevaient en secret des présens de la part des plaideurs. Mais Robinson ne voit pas sur quelle preuve historique Leclerc fonde l'opinion qu'ils recevaient un salaire public : il conclut précisément le contraire de ce passage d'Hérodote (liv. 1, c. 97) relatif au Mède Déjocès, qui exerçait les fonctions de juge : « Comme le concours du peuple, qui regardait ses sentences comme très-équita-

bles, augmentait de jour en jour, Déjocès, voyant que tout le poids des affaires retombait sur lui seul, ne voulut plus siéger ni rendre la justice comme auparavant; il annonça son refus, disant qu'il n'était pas avantageux pour lui de négliger le soin de sa propre fortune pour juger tout le jour les procès des autres. » Robinson observe que si Déjocès avait reçu un salaire public, il aurait eu mauvaise grâce à se plaindre de la ruine de ses affaires particulières, et que si, dans ce temps, l'usage de faire des présens publics aux juges eût été établi, le peuple mède n'aurait pas laissé sans récompense un homme intègre et juste comme Déjocès. C'est donc parce qu'ils se laissaient corrompre secrètement que les juges sont appelés ici *dorophagoi*. Ce ne sont plus là ces monarques pasteurs des peuples qu'Homère nous représente rendant la justice sur le seuil de leurs palais et le sceptre à la main.

(5) Hésiode, en disant que la moitié est préférable au tout, conseille à son frère de conserver seulement la tranquille jouissance de la moitié plutôt que de chercher la possession de la totalité en s'exposant aux ennuis et aux dépenses d'un procès. Proclus prétend que la pensée du poëte est que la moitié justement possédée vaut mieux que le tout acquis avec injustice. On peut entendre encore par là qu'il y a plus d'honneur à se contenter d'une sage médiocrité qu'à se livrer à de folles dépenses. Platon (*Republ.* 5, p. 466, c. legès 3, p. 690, E.), Aristote (*Polit.* 4), Cicéron (*Verrines* 3, c. 50), le scholiaste de Sophocle (*OEdipe à Colonne*, 1211) rappellent ou développent cette maxime d'Hésiode, d'où semble être dérivé cet ancien proverbe : «*Archè hémisu pantos.*» On trouve dans les dystiques de Caton une pensée à peu près semblable.

Quod nimium est fugito, parvo gaudere memento,

Lucrèce semble avoir imité Hésiode dans ces vers :

Quod si quis verâ vitam ratione gubernet,
Divitiæ grandes homini sunt vivere parce.

De pareils préceptes, en caractérisant le genre de poésie d'Hésiode, prouvent que les juges et les magistrats de son siècle avaient besoin qu'on leur rappelât souvent les principes de la modération et de la sagesse. Ces codes de morale ne sont nécessaires que dans les temps de corruption.

(6) Hésiode continue et complète l'idée exprimée par le vers précédent; lorsqu'il dit qu'il y a de l'avantage à se contenter de mauve et d'asphodèle, il désigne par ces alimens économiques une vie simple et frugale. On voit par ce passage que les anciens se nourrissaient de ces deux plantes. Plutarque dit, dans *le Banquet des sept sages* : « La mauve est bonne à manger et l'anthéric est doux. »

On se rappelle aussi ces vers d'Horace :

Me pascunt olivæ,
Me cichorea, levesque malvæ.

Cet usage de se nourrir de légumes et de racines remonte aux temps les plus anciens : on sait qu'il était recommandé par Pythagore comme un moyen d'entretenir la santé du corps et de l'esprit.

Heinsius dit, à propos de ce vers, que les dieux et les habitans des Champs-Élysées se nourrissaient d'asphodèle ; mais cette assertion est erronée. Heinsius prétend que toutes les fois qu'Homère décrit la prairie d'asphodèle, il ajoute ces mots: «*où les hommes jouissent de la manière de vivre la plus facile.*» Ce célèbre critique se trompe. Le vers qu'il cite se trouve bien dans l'*Odyssée* (ch. 4, 565), mais dans un passage où il ne s'agit pas de l'asphodèle ; les seuls vers de l'*Odyssée* où il en soit question sont les vers 538 et 572 du onzième chant et le vers 13 du vingt-quatrième.

Pline nous apprend (liv. 22, c. 22) qu'Hésiode avait parlé de l'asphodèle dans un autre ouvrage où il disait qu'il naissait dans les forêts. Cette plante servait quelquefois à un autre emploi qu'à celui de nourrir les hommes : Hérodote (liv. 4. c. 190) dit que les Lybyens construisaient des maisons portatives en tiges d'asphodèles tissues avec des joncs. L'asphodèle appartient à la famille des liliacées et croît abondamment sur les côtes de la Méditerranée.

(7) Le poëte rappelle que Jupiter a été trompé par Prométhée. C'est dans *la Théogonie* (534) qu'il raconte l'histoire du bœuf divisé en deux parts. Le poëme où cette histoire est consignée semble avoir dû précéder celui qui n'en renferme qu'un simple souvenir. Hésiode se sera cru dispensé de répéter ici ce qu'il avait déjà raconté en détail. Quant au mythe de Pandore, l'existence d'une fable rapportée en termes souvent identiques dans deux poëmes différens ne laisse pas d'être un fait singulier et difficile à expliquer.

(8) Hésiode, après avoir établi la commune origine des dieux et des hommes, fait de l'âge d'or une description brillante, mais contradictoire avec ce qu'il a raconté dans *la Théogonie* des malheurs arrivés sous le règne de Saturne. De ces deux traditions du bien et du mal, laquelle est la plus ancienne? L'une n'est-elle qu'une fiction? l'autre appartient-elle à l'histoire? Leclerc préfère le récit de *la Théogonie* à celui des *Travaux et des Jours*.

D'abord il trouve que l'attentat de Saturne envers son père, qu'il détrôna, s'accorde mal avec cette innocence qu'Hésiode attribue à l'âge d'or.

En second lieu, ce qu'on rapporte de cet âge ne lui paraît appuyé sur aucun fondement historique: les monumens des Hébreux prouvent qu'avant et

après le déluge, l'histoire du genre humain n'a été que celle de l'injustice et du crime : « Si nous nous souvenons, dit-il, que l'action de Saturne se passa peu de temps avant Abraham, nous comprendrons aisément que tant d'innocence n'a pu être le partage des colons de la Grèce. »

Enfin l'ignorance de ces premiers siècles, étrangers aux arts et à la civilisation, ne lui semble pas supposer de grandes vertus ni un grand bonheur. C'est dans les temps de barbarie que les passions se déploient avec le plus de fougue et de férocité. Alors les dieux étaient aussi cruels, aussi violens que les hommes.

Leclerc ne dissimule pas que, d'après l'opinion de plusieurs savans, cette peinture de l'âge d'or figure l'état du genre humain avant la chute d'Adam et d'Ève; mais il ne pense pas que les Grecs aient pu conserver le moindre souvenir de ce bonheur si court dont jouirent nos premiers parens dans le paradis terrestre : il croit plutôt qu'Hésiode n'a fait que retracer un âge d'or idéal. Dans une société déjà corrompue, l'imagination aime à se rejeter vers le passé comme pour échapper au présent. Beaucoup de poëtes, à l'exemple d'Hésiode, ont accusé leur siècle et loué les siècles antérieurs.

La plupart de ces observations de Leclerc ne manquent pas de justesse; mais un fait qu'elles ne détruisent pas, c'est la croyance générale de l'antiquité à un état primitif de bonheur et d'innocence. Le berceau de presque toutes les religions repose dans un Éden. La longévité des hommes avant le déluge dans la Bible, la supériorité de leur force antérieurement au siècle d'Homère dans l'*Iliade*, attestent l'existence de cette opinion qui attribuait à l'espèce humaine plus voisine de la création une nature moins imparfaite et presque divine. En effet quand le monde entier ne consistait encore que dans une seule famille, les vices et les crimes n'avaient pas eu le temps de naître et de se développer; si les premiers habitans de la terre étaient peut-être moins heureux dans cet état sauvage, il y avait entre leur âme et leur corps une sorte d'harmonie, de vigueur et de beauté. A mesure que la famille s'étendit et se dispersa, les intérêts se divisèrent, les besoins, les passions se multiplièrent et se combattirent; l'homme devint sanguinaire, cruel, impie. De là l'idée de déchéance qui plane sur toutes les religions de l'antiquité. Hésiode a donc suivi à son insu la tradition qui consacrait cette idée cosmopolite, mais il l'a suivie en adoptant également ce que les Grecs rapportèrent des premiers temps de leur histoire : ainsi dans *la Théogonie* il raconte le crime de Saturne envers Uranus, et dans *les Travaux et les Jours* il fait le tableau du bonheur du genre humain sous ce même Saturne. Comme d'un côté les souvenirs mythologiques des Grecs ne remontaient pas au delà d'Uranus et de Saturne, et comme de l'autre tous les peuples anciens croyaient à une époque primitive de félicité et d'innocence, il a consacré ces deux traditions sans réfléchir sans doute à ce qu'elles offrent de disparate. Remarquons toutefois que ce n'est point dans le même poëme qu'il les a confondues; ainsi, prises isolément, elles ont chacune leur vérité relative.

L'opinion sur l'identité d'origine des dieux et des hommes, antérieure sans doute à Hésiode, lui a survécu, puisque Pindare commence ainsi sa sixième *Néméenne* :

« L'origine des hommes et des dieux est la même : c'est d'une seule mère que nous avons tous reçu le souffle de la vie. »

Julien dit dans un fragment de lettre (p. 291, t. 1, édit. Spanheim) :

« On dit que les dieux et Jupiter sont homogènes avec nous, etc. »

Dans la mythologie grecque, la Terre est appelée la mère commune de tous les êtres; dans *la Théogonie* (126), elle enfante le Ciel.

(9) Plusieurs anciens grammairiens ont cru qu'Hésiode parlait ici des héros à cause de cet hémistiche : «*Heëra essaménoi*,» que Virgile a rendu par ces mots : «*Obscuro aere septi*;» et ils ont fait dériver leur nom de *aeros*. Eustathe (*Iliade*, ch. 1, v. 3) et le grand étymologiste s'y sont trompés eux-mêmes. Mais Heinsius remarque avec raison que les héros et les Génies ne sont pas ici la même chose. Hésiode, suivant Proclus, divise en quatre classes la hiérarchie céleste et humaine; dans la première il place les dieux, dans la seconde les Génies, dans la troisième les héros et dans la quatrième les hommes. Ces Génies, agens intermédiaires entre Jupiter et les rois, président à la justice et distribuent la richesse parmi les mortels. Représentans de la Divinité sur la terre, s'ils restent subordonnés aux dieux, leur pouvoir invisible et protecteur s'élève au-dessus de la puissance humaine. Il y a de l'analogie entre ces Génies et les anges des Hébreux dans la Bible.

(10) Hésiode, dans le tableau de l'âge d'argent, nous montre la race humaine déjà dégénérée : les enfans restent pendant cent années, amollis par une éducation efféminée, auprès de leur mère, et leur intelligence est lente à se développer; cet état de mollesse et d'ignorance les porte aux actes de violence et d'impiété.

Ce nombre de cent années pendant lesquelles se prolonge l'enfance prouve qu'il ne faut pas assigner à chacun de ces âges la durée précise des générations ordinaires qu'Homère borne à trente ans. Quoiqu'Hésiode dise que les enfans, une fois parvenus à l'adolescence, ne vivaient que peu, leur vie entière, n'eût-elle été composée que du temps de l'enfance, était encore plus longue que celle des héros de l'*Iliade*. Hésiode en effet rapporte une tradition qui se

rapproche plus que la tradition homérique du berceau de l'univers. Le mot de génération dans *les Travaux et les Jours* entraîne donc l'idée d'un espace de temps d'une longueur indéterminée. C'est dans l'Orient que la Grèce a trouvé le modèle des âges du monde.

Il y a dans les écrits des Indiens quatre *yougas* ou quatre âges destinés à la durée du monde : la première période (*crita* ou *satya-youga*) a duré trois millions deux cent mille ans; la seconde (*treta-youga*), deux millions quatre cent mille ans; la troisième, (*dwapara-youga*), un million six cent mille ans; la quatrième (*cali-youga*) doit durer quatre cent mille ans, dont cinq mille environ sont déjà écoulés. Les hommes vivaient d'abord cent mille ans, puis dix mille ans, ensuite mille ans, maintenant ils ne vivent plus que cent années; ainsi la durée de la vie diminue à mesure que la corruption s'accroît.

Dans le *Zend-Avesta*, la grande période de douze mille ans, pour la lutte des deux principes, se divise en quatre âges : dans le premier, Ormuds règne seul; dans le second, Arihman commence à paraître; dans le troisième, qui est l'âge présent, Arihman combat Ormuds; dans le quatrième, qui est l'âge futur, le mauvais principe doit l'emporter jusqu'à la fin du monde, où le bon principe dominera pour toujours.

La Grèce, comme on le voit, a réduit l'énormité de ces calculs à des proportions moins gigantesques; mais on trouve encore dans cette partie de ses croyances plus d'exagération que dans les autres, d'où l'on peut conclure que l'empreinte des types orientaux est ici plus frappante.

(11) Hésiode dit que l'âge des héros fut plus juste et meilleur que l'âge précédent; mais, comme l'observe Leclerc, combien celui-ci ne dut-il pas être criminel, puisque celui-là nous montre les forfaits de la famille d'OEdipe, et les guerres des sept devant Thèbes, et l'enlèvement d'Hélène et le siége de Troie! Ce siècle est appelé celui des héros et des demi-dieux, parce que les hommes se distinguèrent par leur bravoure, et parce qu'ayant eu pour auteurs de leurs jours un mortel et une déesse ou bien une mortelle et un dieu, ils participaient également à la nature divine et à la nature humaine.

(12) Il y avait trois villes de Thèbes dans l'antiquité : la première *aux sept portes*, fondée par Cadmus dans la Béotie; la seconde *aux cent portes*, en Égypte, et la troisième, appelée *Hypoplacie*, en Cilicie; cette dernière, suivant Tzetzès, était située auprès d'Atramytium, lieu ainsi appelé d'Atramytos, frère de Crésus.

(13) Etéocle et Polynice se disputent les troupeaux d'OEdipe, car dans ces temps primitifs les troupeaux composaient la plus grande partie des richesses royales. Homère nous montre souvent les fils de rois gardant des troupeaux et des brebis; l'enlèvement de ces animaux était ordinairement l'objet de leurs premières guerres. Cette vie pastorale, à laquelle la muse bucolique rattache des idées de paix, d'innocence et de bonheur, n'était alors qu'une cause de brigandages et de rapines. Il y a loin des paisibles bergers de Virgile et de Théocrite à ces hommes violens et farouches qui dans les siècles héroïques s'arrachaient la vie pour s'enlever leurs troupeaux.

(14) L'idée de l'île des *bienheureux* est évidemment prise dans ce passage de l'*Odyssée* (ch. 4, v. 561) :

« Pour toi (c'est Protée qui parle) ton destin n'est point, ô Ménélas! ô nourrisson de Jupiter! de périr dans Argos féconde en coursiers, ni de connaître le trépas. Mais les immortels t'enverront aux Champs-Élyséens, aux extrémités de la terre; c'est là que règne le blond Rhadamanthe et que les humains jouissent d'une vie fortunée. Jamais de neiges, jamais de longs hivers, jamais de pluies : l'Océan envoie sans cesse les douces haleines du Zéphyre pour rafraîchir les hommes. »

Strabon (liv. 1, c. 1) dit que les îles des Bienheureux furent ainsi appelées parce qu'on les croyait heureuses, à cause du voisinage de ces lieux décrits dans l'*Odyssée*; il les place vis-à-vis la Maurusie, vers le couchant, du côté de l'extrémité occidentale de l'Ibérie. D'après Diodore de Sicile (liv. 5, c. 82), le continent opposé à ces îles ayant été ravagé par de longues pluies, les fruits de la terre se corrompirent et la famine amena la peste; mais les îles, rafraîchies par un air sain et abondantes en fruits, rendirent leurs habitans heureux (*macarious*). C'est leur fertilité qui leur valut leur nom; « et quelques-uns, ajoute Diodore, disent qu'elles ont été ainsi nommées des fils de Macarée et d'Ion qui y régnèrent. En un mot ces îles dont je viens de parler se distinguaient des îles voisines par leur bonheur, non-seulement dans les anciens temps, mais encore dans notre siècle. »

Pindare, Horace, Silius Italicus parlent également du séjour des bienheureux.

Hérodote qui, plus voisin du siècle d'Hésiode que ces auteurs, aurait dû se conformer davantage à sa tradition est cependant celui qui s'en écarte le plus; il raconte (liv. 3, c. 26) que le territoire de la ville d'Oasis, distante de Thèbes de sept journées de marche, portait un nom qui signifiait l'*île des Bienheureux*. Après tout, dans un temps où tout ce qu'on rapportait sur l'Afrique occidentale était vague et confus, la renommée avait bien pu placer cette île dans une de ces oasis du désert qui sont réellement des îles de verdure jetées au milieu d'une mer de sables. Si Hésiode a relégué l'*île des Bienheureux* par delà l'Océan, c'est que, parlant d'une chose idéale, il a dû choisir la contrée qui, à cause de son éloigne-

ment, se prêtait merveilleusement à tout ce que la mythologie avait de singulier et de mystérieux. L'existence et la situation de ce séjour fortuné, où la terre produisait des fruits abondans et délicieux, offrent beaucoup de ressemblance avec le jardin où croissaient les pommes d'or des Hespérides.

(15) La peinture de l'âge de fer dans lequel vécut Hésiode démontre que la corruption et la méchanceté avaient fait d'effrayans progrès depuis l'âge des héros. Peut-être l'auteur, par une exagération permise en poésie, en a-t-il rembruni à dessein les couleurs. Quoi qu'il en soit, il doit y avoir de la vérité dans ce tableau, qui atteste un long intervalle entre les deux siècles d'Homère et d'Hésiode. Le poëte exprime le regret de n'être pas né avant son siècle ou du moins le vœu de ne naître qu'après, comme si les âges futurs devaient être meilleurs. Ce tourment de la pensée qui, fatiguée du présent, a besoin de se reporter vers le passé ou de se lancer dans l'avenir est commun aux hommes d'une époque de malaise et de transition.

(16) Hésiode, pour compléter la peinture d'un siècle d'injustice et d'impiété, nous montre la Pudeur et Némésis prêtes à s'envoler de la terre vers le ciel; la blancheur de leurs vêtemens semble indiquer la candeur et la pureté de leur âme. Nous observerons de nouveau qu'Homère n'est pas dans l'usage de personnifier ainsi les idées morales. Ce passage a été imité par Juvenal (sat. 6).

Credo pudicitiam Saturno rege moratam
In terris visamque diu.

Paulatim deindè ad superos Astræa recessit
Hâc comite atque duæ pariter fugêre sorores.

(17) De la peinture des cinq âges du monde, Hésiode passe brusquement à la narration d'un apologue qui semble avoir pour objet de reprocher aux puissans leur iniquité et d'exciter la pitié en faveur des faibles. Tzetzès dit que le poëte se compare au rossignol, à cause de la mélodie de ses vers, et qu'il assimile ses juges à l'épervier à cause de leur rapacité.

La fable, qui a pour but de fronder nos travers et nos préjugés, de châtier nos vices, de corriger le genre humain en l'amusant, n'a pu naître en Grèce que dans une époque plus civilisée que celle d'Homère : elle annonce un siècle où la complication des intérêts et des besoins a nécessité l'abus de la force et l'emploi de la ruse. Alors la morale emploie un langage détourné pour faire parler la vérité; elle ne décoche ses traits que d'une manière oblique; elle appelle l'allégorie à son aide : ce sont les animaux qu'elle met en scène pour que les hommes ne s'offensent pas de reproches qui ne leur sont point adressés par leurs semblables. L'apologue, qui est un symbole développé, une fiction morale mise à la portée de tout le monde, a existé dans tous les pays parvenus à une certaine civilisation, dans l'Inde, dans la Perse, chez les Hébreux, en Lydie. Fille de l'Asie centrale, cette mère-patrie du symbole et du despotisme, la fable est venue en Grèce lorsqu'elle a eu des défauts et des ridicules à censurer, des grands à punir et des petits à venger. Quoiqu'elle appartienne à la même famille que la comédie, elle naquit longtemps avant elle, parce que le petit nombre de ses acteurs la rendait d'abord accessible à toutes les intelligences. C'est dans Hésiode que nous trouvons le premier type de l'apologue grec, qui se trouve placé entre la simplicité majestueuse des âges épiques et la spirituelle malignité de ces temps où la poésie comique vécut d'allusions politiques ou privées et fit plutôt alliance avec la philosophie qu'avec l'histoire.

(18) La description d'un pays où la justice est sagement administrée contraste poétiquement avec le tableau des malheurs qui servent de cortége à l'iniquité et à l'injure; l'abondance y règne, la Paix y fleurit, la Paix qui accroît la population que la guerre diminue, la Paix à laquelle Hésiode donne pour ce motif la belle épithète de *nourrice des jeunes gens*. Cette épithète est une de celles qui dans la langue grecque ont le privilége d'enfermer dans un seul mot une vaste pensée ou une grande image.

(19) Lorsque le poëte dit que les femmes mettent au jour des enfans qui ressemblent à leurs pères, il parle de la similitude physique. On voit que l'adultère souillait quelquefois du temps d'Hésiode la sainteté du nœud conjugal, puisque la ressemblance des fils avec les auteurs de leurs jours est comptée au nombre des principales preuves qui attestent le bonheur d'un pays où règne la vertu.

Théocrite a copié la pensée d'Hésiode dans son *Éloge de Ptolémée*, où il dit (43) :

« La femme qui n'aime pas son époux attache toujours sa pensée sur un autre homme; mais sa race est facile à reconnaître, et jamais ses enfans ne ressemblent à leur père. »

On se rappelle encore ce passage d'Horace (lib. 4, v. 6) :

Nullis polluitur casta domus stupris;
Mos et lex maculosum edomuit nefas,
Laudantur simili prole puerperæ;
Culpam pœna premit comes.

Et ces vers de Catulle dans son *Épithalame de Julie et de Mallius* :

Torquatus volo parvulus,
Matris è gremio suæ,
Porrigens teneras manus,
Dulce rideat ad patrem
Semihiante labello.

Sit suo similis patri
Mallio et facile insciis
Noscitetur ab omnibus
Et pudicitiam suæ
Matris indicet ore.

(20) Cette pensée est conforme à celle de *l'Ecclésiaste* : « *Sæpè universa civitas mali viri pœnam luit.* » On ne peut se dissimuler que ce ne soit accuser d'injustice la Divinité que de la montrer punissant toute une ville pour le crime d'un seul homme. Proclus cherche à justifier Hésiode en prétendant qu'il a voulu dire qu'une ville entière est châtiée pour n'avoir pas empêché, lorsqu'elle le pouvait, le crime d'un de ses habitans. Nous croyons plutôt que cette idée d'un mal universel, qui sert de châtiment à une faute particulière, se rattache au dogme antique de l'expiation dans lequel le juste est puni pour le méchant.

Dans le tableau de la vengeance de Jupiter, Hésiode semble avoir emprunté plusieurs traits des saintes Écritures qui mettent au nombre des châtimens divins la famine et la peste, la stérilité des femmes et l'extermination des armées ; dans l'*Iliade*, le courroux d'Apollon déchaîne également la peste dans le camp des Grecs. L'hémistiche *apophtinousi de laoi* est visiblement calqué sur celui de l'*Iliade*, *oleconto de laoi* (ch. 1, v. 10).

(21) Josèphe dit, en parlant du nom de loi (contre Apion, liv. 2, c. 15) que : « ce nom n'était pas connu anciennement chez les Grecs, témoin Homère qui ne s'en est servi dans aucune de ses poésies. » Comme Leclerc l'a remarqué, le hasard a voulu que le mot *nomos* (loi) ne fût pas employé par Homère, qui n'a pas compris dans ses ouvrages la langue grecque tout entière ; de même que nous ne trouvons point dans Virgile beaucoup d'expressions que nous lisons dans les meilleurs écrivains de son siècle. L'assertion de Josèphe est encore fausse, puisque Hésiode s'est servi du mot *nomos*, et certes quoique Hésiode n'ait pas été le contemporain d'Homère ses poëmes n'en appartiennent pas moins à la haute antiquité de la littérature grecque. *Nomos* vient de *Némésis*, distribution, partage, suivant *Hésychius* et le *scholiaste de Venise* (Il. ch. 20, 249) : alors le mot de *loi* n'avait probablement pas un sens absolu comme ajourd'hui. On appela *lois de Jupiter* les coutumes dont on ignorait l'auteur à cause de leur vétusté. Ainsi, dans l'*Antigone* de Sophocle (5. 455), Antigone, qui avait enseveli son frère Polynice malgré la défense de Créon, dit à ce prince :

« Cet arrêt ne m'avait point été dicté par Jupiter ni par la Justice, compagne de ces divinités infernales qui ont prescrit aux hommes de pareilles lois. Je ne croyais pas que tes décrets eussent assez de force pour qu'un mortel violât les lois des dieux, ces lois non écrites, mais immuables. Ce n'est ni d'aujourd'hui ni d'hier qu'elles sont nées ; elles subsistent éternellement, et personne ne connaît leur origine. »

(22) Dans l'*Histoire de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres* (T. 3, p. 122) on lit la note suivante : « Hésiode exhorte Persès son frère au travail ; or, M. l'abbé Sévin observe que l'épithète de *dion genos* ne saurait lui convenir, parce que les poëtes ne la donnent d'ordinaire qu'à des personnes distinguées par leur naissance ou par des actions héroïques. Persès n'avait ni l'un ni l'autre de ces avantages ; et quand il les aurait eus, qui s'imaginera qu'Hésiode l'ait ici traité avec tant d'honneur, lui qui, partout ailleurs, se plaint de ses injustices et qui ne le désigne jamais que par l'épithète injurieuse d'extravagant et d'insensé. Il y a donc toute apparence que cet endroit a été altéré ; ainsi, à la place de *dion génos* (descendu des dieux), il vaudrait beaucoup mieux lire *Diou génos* (fils de Diul). Cette leçon sauve tous les inconvéniens, et de plus elle cadre parfaitement avec le témoignage des anciens qui font tous Hésiode et Persès fils de Dius. »

On peut répondre à cette note que les anciens poëtes donnaient quelquefois l'épithète de *divin* à de simples mortels, comme pour rappeler la communauté d'origine entre les hommes et les dieux, dont Hésiode a parlé (5. 109) : ils s'en montraient même si prodigues que l'auteur de l'*Odyssée* l'applique à un gardeur de pourceaux, *dion suboten*. Les guerriers de l'*Iliade*, en s'injuriant avant le combat, s'appellent mutuellement *fils des dieux* ou *rejetons de Jupiter*. Cette dénomination en effet était plutôt générique qu'individuelle. Hésiode a donc pu appeler son frère *dion génos*, quoiqu'il l'accuse souvent de folie, de paresse et de perversité.

Quant au père d'Hésiode et de Persès, Hésiode ne cite son nom nulle part, malgré l'occasion qui s'en présentait naturellement dans l'endroit où il parle de ses voyages et de son commerce (5. 632). La généalogie de notre poëte ne peut avoir guère plus de certitude que celle d'Homère. Moschopule prétend qu'il faisait remonter sa race jusqu'à Orphée et à Calliope. Ce qu'il dit de son père, qu'il représente comme un pauvre marchand, ne serait point un motif de ne pas croire à la noblesse d'une pareille origine : l'infortune et l'indigence étaient souvent le partage des héros, des rois et des chantres de l'antiquité.

D'après ces considérations, nous pensons qu'il faut maintenir la leçon de *dion génos*, qui d'ailleurs a obtenu l'assentiment de Leclerc, de Lœsner, de Gaisford et de M. Boissonade.

(23) Socrate, au rapport de Xénophon (*Memorab. Socratis*, liv. 1), avait l'habitude de répéter ce vers. Horace a exprimé une pensée analogue en s'adressant à Mécène délivré d'une maladie dangereuse :

> Reddere victimas
> Ædemque votivam memento ;
> Nos humilem feriemus agnam. (Liv. II, od. 17.)

On ne saurait trop admirer la sagesse de ces préceptes de religion et de morale, qui, de la bouche d'Hésiode, ont passé dans la mémoire de ses contemporains et se sont disséminés ensuite dans toute

l'antiquité grecque ou romaine. Quelques-uns nous semblent trop nus et trop vulgaires, parce que les élémens de notre civilisation moderne sont la recherche et l'affectation ; mais c'est à leur simplicité même, c'est à leur forme proverbiale qu'ils ont dû leur privilége de vivre dans le souvenir des hommes. Le poëme des *Travaux et des Jours* est donc précieux non-seulement à cause du mérite d'une poésie forte et concise, mais parce qu'il nous offre un code moral, un résumé philosophique du siècle d'Hésiode. C'est là que le poëte a consacré en beaux vers les maximes de vertu que les sages et les penseurs opposaient de son temps à l'invasion de l'impiété et du vice. Hésiode a été l'hiérophante de la morale chez les anciens Grecs, comme Homère avait été le chantre de leur histoire.

(24) Dans quelques éditions on lit *deiné*, mais le sens indique que la véritable leçon est *deilé*. Le vin est meilleur au milieu du tonneau qu'au commencement ou au fond : aussi Hésiode conseille-t-il aux buveurs de ménager le milieu afin de prolonger leur jouissance. On peut consulter, sur le sens de ce passage, Plutarque (*le Banquet des sept sages*, 3, 7) et Macrobe (7, *Saturn.*, c. 12). Tzetzès et Proclus disent qu'Hésiode fait ici allusion à une fête grecque appelée *Pothoïgie* et célébrée en l'honneur de Bacchus, fête pendant laquelle les maîtres ouvraient leurs tonneaux et permettaient à tous les esclaves et à tous les mercenaires de boire avec eux en commun. Dans cette hypothèse, le poëte donnerait aux intendans de la maison le conseil de modérer l'empressement des buveurs, lorsque leur première soif est calmée, pour que les plaisirs de la fête durent plus longtemps. Suivant Proclus, d'autres commentateurs voyaient dans l'image du tonneau divisé en trois parties, une allégorie de l'enfance, de la virilité et de la vieillesse : Hésiode aurait voulu faire entendre qu'il faut consacrer le premier et le dernier âge au plaisir et l'âge mûr au travail. Nous doutons que le poëte ait eu cette pensée. Ces préceptes sur la boisson, comme tous les autres, ne doivent être pris que dans leur signification naturelle et en quelque sorte physique.

Hésiode dit qu'il faut toujours donner à nos amis le salaire convenu quand il nous ont rendu un service, soit afin de prévenir tout sujet de querelle, soit pour ne pas abuser de la bienveillance d'un ami indigent qui ne voudrait pas accepter une récompense égale à sa peine. Il paraît que cette maxime n'appartient pas en propre à Hésiode, comme nous l'apprend Plutarque au commencement de la *Vie de Thésée*, où il dit en parlant de Pitthée, aïeul de ce héros : « Il jouit plus que tous ses contemporains de la réputation d'un homme plein de raison et de sagesse. Cette sagesse avait le caractère et la force de celle qui valut tant de gloire à Hésiode, surtout à cause de ses sentences du poëme des *Travaux*. Un de ces préceptes est attribué à Pitthée : « *Misthos*, etc. » Aristote le philosophe a rapporté aussi ce fait.

Aristote (*Morale*, liv. 9, c. 1) cite les premiers mots de ce vers qui était devenu proverbial.

Plutarque cite le vers (*de vitioso Pudore* 11, p. 533 B).

(25) Phèdre a imité ainsi cette pensée :

« *Periculosum est credere et non credere.* » (L. 3, f. 10.)

(26) L'épithète *pugostolos* signifie *nates exornans*. Il s'agit probablement des parures indécentes dont les femmes de mauvaise vie surchargeaient leurs robes par derrière, quoique Tzetzès et Proclus disent qu'on peut aussi entendre par là les bracelets et les bagues dont elles aimaient à se parer. Cette épithète annonce, comme le dit Moschopule, une courtisane qui s'habille pour la débauche. Suidas lui donne la signification de *meretrix*.

Ce passage atteste d'une manière frappante la disparité qui règne entre les deux siècles d'Homère et d'Hésiode. Dans l'*Iliade* on ne trouve que de jeunes captives qui servent de maîtresses à leurs vainqueurs ; dans *les Travaux et les Jours* on voit des courtisanes impudiques se prostituant aux hommes débauchés. Là le plaisir des sens a pour excuse le droit de la guerre ; ici les loisirs de la paix ont produit la corruption d'une vie efféminée et dissolue.

(27) Après avoir tracé les règles de la justice, Hésiode nous propose comme moyen de la conserver le travail, qui seul peut nous préserver du vice et de la pauvreté. La plus utile des occupations, l'agriculture est le premier objet de ses chants ; la navigation ne viendra qu'après. A la partie morale de son poëme il fait donc succéder la partie économique, mais sans avoir l'intention de diviser son ouvrage en deux livres ; cette division n'existe ni sur les anciens manuscrits ni dans les notes des *scholiastes*. Si l'on voulait absolument séparer le poëme en deux parties, il faudrait plutôt, pour se conformer à l'esprit de son double titre, ne faire commencer la seconde qu'au vers sept cent vingt-trois, où le poëte passe à la définition des bons et des mauvais jours ; mais une telle distinction a été inconnue à toute l'antiquité. *Les Travaux et les Jours* n'ont pas été composés de la même manière que les *Géorgiques*, dont les quatre premiers vers annoncent la division en quatre chants. Hésiode, qui n'écrivait pas plus qu'Homère, n'a pas songé davantage à diviser son ouvrage en plusieurs livres ; pour cela il aurait fallu que l'écriture eût été en usage ; or il chantait ses poëmes en les improvisant devant tout un peuple. C'est dans la seule mémoire des hommes que le dépôt s'en est conservé, mais non sans éprouver des pertes d'une part et sans recevoir beaucoup d'additions de l'autre. La poésie de ces anciens chantres

de la Grèce était donc étrangère, par sa nature même, à ces combinaisons de plans, à ces calculs de l'art auxquels nous attachons une si grande importance; elle ne suivait d'autre loi que l'inspiration.

(28) Hésiode dit à Persès qu'il lui faudra débarrasser ses urnes des toiles d'araignée pour signifier que la récolte sera abondante. En effet, dans les années de stérilité cette précaution devient inutile, puisque tous les vases destinés à renfermer le blé ne sont pas alors nécessaires. La poésie antique ne dédaignait point les images simples et vulgaires, même en traitant les sujets les plus relevés : ainsi Télémaque dit à son père dans l'*Odyssée* (ch. 15, v. 35) : « Sans doute la couche d'Ulysse languit abandonnée et remplie d'odieuses toiles d'araignée. »

Properce a dit (2, 5) :

Sed non immerito velavit aranea fanum.

Catulle, pour décrire une bourse vide, emploie cette métaphore pittoresque :

Nam tui Catulli
Plenus sacculus est aranearum.

(29) *Chalceion thocon* signifie un endroit où l'on fabrique l'airain, un atelier de forgeron. Ces boutiques, comme nous l'apprend Proclus, étaient sans portes; tout le monde pouvait y entrer et s'y chauffer; les pauvres y passaient la nuit. Quant au mot *leschè*, voici ce que rapporte Harpocration : Antiphon dit en son discours contre Nicoclès : « On appelait *(leschés) Leschas* certains lieux publics où les oisifs venaient s'asseoir en foule. »

Homère a dit : « Tu ne veux pas aller dormir dans la boutique d'un forgeron ou dans quelque *leschè*. »

Cléanthe, dans son ouvrage sur les dieux, dit que les *leschès* étaient consacrées à Apollon, qu'elles devinrent semblables aux *exédres* (assemblées de gens de lettres) et que quelques-uns reconnaissaient un dieu surnommé Leschinorion.

Les *leschès*, où l'on se rassemblait pour causer et se chauffer pendant l'hiver, étaient pour les Grecs ce qu'étaient pour les Romains les *stationes* et les *tonstrinæ*. Proclus dit qu'il y en avait dans Athènes trois cent soixante. On donnait aussi ce nom aux écoles et aux lieux de réunion des philosophes. Pausanias (*Phocide*, c. 25) dit que les Delphiens avaient appelé ainsi un édifice renfermant les tableaux de Polygnote. Du temps d'Hésiode, il ne faut entendre par là que les endroits publics où se rassemblaient les oisifs. Hésiode conseille donc à Persès de ne pas s'y arrêter; il lui interdit également l'entrée des ateliers de forgerons, parce que l'homme assis devant un foyer contracte l'habitude de la mollesse et de l'oisiveté. Un passage de Xénophon, dans ses *OEconomiques*, atteste que les arts sédentaires pratiqués à l'ombre des arbres ou auprès du feu étaient regardés par les anciens comme propres à énerver l'esprit et le corps et comme indignes de l'homme. L'agriculture passait pour l'occupation la plus noble, parce que c'est en plein air qu'elle s'exerce. La vie antique était presque tout extérieure.

(30) Hésiode compare les animaux à un homme courbé par la vieillesse. L'épithète de *Tripodi* fait sans doute allusion à l'énigme du Sphinx rapportée par Diodore de Sicile (liv. 4) :

« Quel est l'être qui est à la fois bipède, tripède et quadrupède? OEdipe répondit que le sujet de cette énigme était l'homme qui, encore enfant, se traînait sur quatre pieds, qui n'en avait que deux lorsqu'il était grand, et qui, devenu vieux, en avait trois, parce qu'il se servait d'un bâton à cause de sa faiblesse. »

(31) Ces préceptes, relatifs à la manière de se préserver du froid, ne sont curieux qu'en ce qu'ils nous donnent une idée exacte des vêtemens dont les Grecs se couvraient du temps d'Hésiode. Un manteau de laine, des brodequins de cuir de bœuf, une peau de chèvre jetée sur les épaules ne formaient pas une parure bien élégante; mais nous devons songer que c'est aux habitans de la campagne que s'applique surtout ce costume. Le luxe des habillemens avait dû naître déjà dans les villes remplies de riches oisifs et de femmes débauchées.

(32) Cet usage de se laver les mains avant d'offrir des libations à Jupiter et aux autres dieux existe également dans l'*Iliade*. L'origine de cette pratique religieuse remonte sans doute jusqu'à l'Inde, où les peuples du Gange se purifiaient par de fréquentes ablutions. Nous regardons maintenant comme des superstitions puériles des préceptes dont l'oubli dans les dogmes de la théocratie antique suffisait pour irriter la vengeance céleste.

(33) Cette défense de se moquer des mystères pendant les sacrifices indique que la religion, loin d'être extérieure comme dans l'*Iliade*, tendait à se renfermer dans le cercle des cérémonies superstitieuses. Alors elle n'était plus accessible à toutes les intelligences les plus vulgaires et elle avait des secrets qu'on ne pouvait tourner en ridicule sans offenser les dieux.

(34) Ces superstitieuses idées de bonheur et d'infortunes attachées à tel ou tel jour provinrent sans doute des Chaldéens, qui, d'après l'observation des astres, imaginèrent des rapports entre les mouvemens célestes et les événemens terrestres; elles ne furent point particulières aux seuls habitans de la Grèce : elles passèrent chez les Romains, comme nous l'atteste Pétrone, qui rapporte dans *le Banquet de Trimalcion* (c. 30) qu'on voyait suspendus à deux poteaux deux tableaux dont l'un représentait le cours de la lune et les images des sept étoiles, et marquait les

jours heureux ou néfastes. Properce a dit (liv. 2, élég. 26) :

Quæritis et cœlo Phœnicum inventa sereno
Quæ sit stella homini commoda, quæque mala.

Les Grecs, au rapport de Proclus, regardaient comme propices ou contraires à leurs entreprises non-seulement les jours tout entiers, mais encore les différentes parties de la journée. Proclus ajoute que, par exemple, ils consacraient l'avant-midi aux dieux et et l'après-midi aux héros. Nous ne nous étendrons point sur l'importance qu'ils attachaient à la distinction des divers jours, parce que, suivant Hésiode lui-même, peu d'entre eux en savaient la raison. Ces puériles superstitions faisaient partie de leurs croyances nationales et se transmettaient des pères aux enfans, comme il arrive assez souvent chez les peuples modernes les plus avancés dans les voies de la civilisation, tant l'homme éprouve le besoin impérieux de croire même à des choses futiles et absurdes!

(35) Hésiode termine ici ses préceptes sur l'indication des bons et des mauvais jours; il ajoute que les autres sont indifférens et que chacun les loue diversement suivant son caprice, parce que, selon Tzetzès, Orphée et Mélampus en avaient vanté d'autres.

La maxime qui couronne le poëme rachète par sa sagesse et par sa piété ce que toutes ces superstitions offrent de puéril et de ridicule. Après tout, de pareilles superstitions n'occupent que peu de place dans *les Travaux et les Jours*, dont l'ensemble présente une collection précieuse de préceptes utiles aux travaux de la campagne, à l'exercice de la religion et à la culture de la morale.

NOTES SUR LE BOUCLIER D'HERCULE.

(1) Hermésianax de Colophon voyait dans le mot *ἐοιέ* le nom d'une amante d'Hésiode que le poëte avait voulu immortaliser : cette hypothèse n'est guère vraisemblable. Nous n'avons pas besoin non plus de réfuter l'opinion de ces critiques qui veulent, comme Guiet et Robinson, que ce mot signifie *matinale* ou *elle seule*. Peut-être, comme le suppose Heinrich, le poëte s'adressait-il à sa Muse en ces termes : « Muse! dis-moi *quelle* fut cette héroïne ou *quelle* fut cette autre (*ἑ οἱέ aut qualis*). » Leclerc pense qu'Alcmène pouvait être comparée ici à quelque déesse, comme dans l'*Odyssée* (ch. 6, v. 102) Nausicaa est comparée à Diane. On peut se livrer à de nombreuses conjectures toutes les fois qu'on manque, comme dans cette circonstance, de preuves solides et d'argumens authentiques. L'opinion qui nous semble le moins s'éloigner de la vérité est celle qui rattache ce début au poëme des *Megalai êoiai*. Nous pensons donc que cette formule *ἑ οἱέ* établissait un terme de comparaison entre les diverses héroïnes chantées par le poëte et servait de transition pour passer de l'éloge de l'une à celui de l'autre.

Hésiode dit qu'Alcmène quitta sa patrie, c'est-à-dire Mycène, que son père Électryon possédait avec Tirynthe et Midée. Alcmène est appelée *Mideatis Héroina* dans Théocrite (13, 20 et 24, v. 1).

(2) Le nom d'Alcmène était célèbre dans l'antiquité grecque : il est parlé d'Alcmène dans l'*Iliade* (ch. 14, 323, et ch. 19, v. 99) et dans l'*Odyssée* (ch. 2, v. 120, et ch. 11, v. 266); ce dernier poëme contient (ch. 11, v. 224) une récapitulation des femmes dont la gloire s'était le plus répandue. Les femmes des âges héroïques n'étaient pas, comme elles le furent dans la suite, séparées du commerce des hommes; elles avaient des occasions de signaler leurs vertus : leurs mariages avec les héros et leurs amours avec les dieux servaient encore à augmenter leur renommée. Il y eut donc avant Hésiode des chantres et des rhapsodes qui célébrèrent les héroïnes de l'antiquité, comme après lui on vit paraître l'auteur du poëme intitulé *ta Naupactica* et Pisandre de Camire, qui composa le poëme appelé *Héroïcai Théogamiai*.

Alcmène était fille d'Électryon et d'Anaxo, suivant Apollodore (liv. 2, c. 4, § 5); sa mère était, d'après Plutarque (*Vie de Thésée*, c. 7), Lysidice, fille de Pélops. Pausanias rapporte (*Élide*, c. 17) que le poëte Asius disait qu'Alcmène était née d'Amphiaraüs et d'Ériphyle. Ce même auteur raconte que Jupiter emprunta la figure d'Amphitryon pour avoir commerce avec elle; qu'après sa mort elle fut changée en pierre; qu'on voyait son lit à Thèbes parmi les ruines d'une maison; que son tombeau existait à Mégare près de l'Olympiéum, et qu'elle avait un autel dans le temple d'Hercule à Athènes. Toutes ces traditions ont pu être consignées dans le poëme d'Hésiode, dont le temps n'a respecté que le morceau relatif à l'union d'Alcmène avec Jupiter. Homère et Hésiode sont les

deux sources primitives de la mythologie hellénique.

(3) L'image de cette grâce qui respire dans les cheveux et dans les yeux d'Alcmène comme dans ceux de Vénus a pu être empruntée d'un passage de l'*Hymne à Vénus* (v. 174).

Le verbe grec *aênai* répond au verbe latin *spirare*; Horace a dit (ode 4, 13, 19) :

Faciesquæ spirabat amores.

Virgile a voulu sans doute imiter Hésiode dans cette élégante et gracieuse description de Vénus (*Æn.*, liv. 1, v. 406) :

Dixit et avertens roseâ cervice refulsit,
Ambrosiæque comæ divinum vertice odorem
Spiravêre.

(4) Hésiode dit qu'Amphitryon tua volontairement Électryon dans une dispute élevée au sujet d'un troupeau de bœufs ; d'autres auteurs ont supposé que ce fut par hasard qu'il commit ce meurtre. Voici comment Apollodore raconte cette histoire (liv. 2, c. 4, § 6) :

« Électryon régnant à Mycènes, les fils de Ptérélaüs vinrent avec Taphius réclamer le trône de Mestor, le père de sa mère, et comme Électryon le leur refusa, ils enlevèrent ses bœufs. Les fils d'Électryon voulant s'y opposer, il s'engagea une bataille où ils se tuèrent les uns les autres. Il ne se sauva des fils d'Électryon que Licymnius encore très-jeune, et des fils de Ptérélaüs que Évérès, qui gardait les vaisseaux. Ceux des Taphiens qui s'enfuirent sur la flotte emmenèrent les bœufs qu'ils avaient pris et les confièrent à Polyxène, roi des Éléens. Amphitryon les racheta de Polyxène et les reconduisit à Mycènes ; mais Électryon, jaloux de venger la mort de ses enfans, donna à Amphitryon son royaume et sa fille Alcmène, et lui fit jurer de respecter sa virginité jusqu'au retour de la guerre qu'il projetait contre les Téléboens. Il alla recevoir les bœufs, mais l'un d'eux s'étant échappé, Amphitryon lui lança une massue qu'il tenait entre ses mains et qui, ayant frappé les cornes de l'animal, rebondit sur la tête d'Électryon et le tua. »

Nous lisons la note suivante dans le *scholiaste* d'Apollonius de Rhodes (liv. 1, v. 747) :

« L'île de Taphos est une des Échinades où s'établirent les Téléboens, ces premiers habitans de l'Acarnanie, ces peuples adonnés à la piraterie. Étant allés à Argos, ils enlevèrent les bœufs d'Électryon, père d'Alcmène ; un combat eut lieu, et Électryon y périt avec ses fils ; aussi Alcmène promit-elle sa main à celui qui vengerait le meurtre paternel ; Amphitryon l'ayant vengé épousa Alcmène. Cette histoire est clairement expliquée dans Hésiode. »

Jean Diaconus dit qu'Amphitryon tua Électryon en le frappant d'un bâton qu'il avait lancé sur un bœuf. Ainsi on ne voit ni dans Apollodore, ni dans le *scholiaste* d'Apollodore, ni dans Jean Diaconus, que le meurtre du père d'Alcmène ait été l'ouvrage volontaire d'Amphitryon. Hésiode dit cependant que ce héros tua Électryon d'une manière violente (*iphi damassas*) et avec colère (*chosaménos*). Faut-il croire que les trois écrivains cités plus haut ont puisé les détails de cette mort dans un autre ouvrage d'Hésiode ou dans les poëmes d'un autre auteur? Ces histoires des siècles héroïques avaient été chantées par un grand nombre de poëtes ; elles servirent d'aliment fécond aux Muses tragique et lyrique. Eschyle avait fait une *Alcmène*; Sophocle, un *Amphitryon*; Euripide, une *Alcmène* et un *Licymnius*; Pindare (*Néméenne*, 10, 26) a chanté la victoire d'Amphitryon sur les Téléboens.

(5) On voit dans Hésiode comme dans Homère que si les meurtriers étaient contraints de fuir leur patrie, ils trouvaient un asile dans les pays voisins. Hésiode ne dit pas qu'Amphitryon, réfugié à Thèbes, se soit fait purifier par Créon, comme le rapporte Apollodore (liv. 2, c. 4, § 6) et comme le voulait le mode d'expiation établi pour les supplians, témoin dans Hérodote (liv 1, c. 35) l'histoire du phrygien Adraste qui, ayant tué son frère involontairement, trouva un refuge à la cour de Crésus.

(6) L'auteur de l'*Odyssée* parle des Taphiens comme de peuples navigateurs et pirates (ch. 1, v. 105, 181, 419; ch. 14, v. 452 ; ch. 15, v. 427 et ch. 16 v. 426), mais il ne fait pas mention des Téléboens. Ces deux peuples habitaient la même contrée. Comme Hésiode ne dit pas qu'Amphitryon dans son expédition contre eux se soit servi de vaisseaux, on peut conjecturer qu'à cette époque les Téléboens habitaient encore le continent de l'Acarnanie, d'où ils passèrent dans l'une des îles Echinades, situées vis-à-vis ce continent. Les Téléboens, qui faisaient partie des Lélèges, étaient plus anciens que les Taphiens. Suivant Apollodore (liv. 2, c. 4, § 5), Taphius, fils de Neptune et d'Hippothoé, fonda Taphos et donna à ses peuples le nom de Téléboens parce qu'il était allé loin de sa patrie (*oti têlon tês patridos êbê*). On lit dans le scholiaste d'Apollonius de Rhodes (liv. 1 v. 747) que, d'après Hérodote, Hippothoé et Neptune eurent un fils nommé Ptérélas qui fut père de Téléboas et de Taphus, et que ce dernier donna son nom à l'île de Taphos, dont les habitans prirent de tous deux la dénomination de Taphiens et de Téléboens. Quel que soit le plus ou moins de vraisemblance de ces diverses étymologies, on voit que du temps d'Hésiode ces deux peuples n'en formaient qu'un seul, ou que du moins ils habitaient l'un près de l'autre ; car il est possible qu'alors les Taphiens fussent déjà établis dans l'île de Taphos et que les Téléboens demeurassent encore sur le continent de l'Acarnanie. Ces peuples, dans la suite, occupèrent un grand nombre d'îles et entre autres celle de Caprée, comme nous l'apprennent Virgile

(*Æn.*, 7, 733) et Silius Italicus (7, 418). Dès l'origine, ils s'étaient adonnés au brigandage, et ils étaient venus enlever les bœufs d'Electryon, dont ils avaient tué les enfans. Alcmène, fille de ce roi, avait promis de n'accorder ses faveurs à Amphitryon qu'après qu'il aurait vengé la mort de ses frères. Amphitryon fit donc dans leur pays une expédition qui passa pour un des plus beaux exploits de l'antiquité. Pindare parle de cette guerre (*Néméenne*. 10, v. 25) et Hérodote rapporte (liv. 5, c. 59) qu'il vit dans le temple d'Apollon Isménien un trépied dédié aux Thébains avec cette inscription en lettres cadméennes :

AMPHITRYON M'A CONSACRÉ A SON RETOUR DE LA GUERRE CONTRE LES TÉLÉBOENS.

(7) Hésiode appelle les Locriens *Anchémachoi* (combattant de près), ce qui est contraire à ce qu'Homère dit de ces peuples (*Iliade*, ch. 13, v. 713).

Aussi quelques commentateurs pensent-ils qu'il faut lire *Enchémachoi*, (combattant avec la lance). Nous n'avons cru devoir rien changer au texte ordinaire. Hésiode n'a peut-être point parlé des mêmes Locriens qu'Homère; car, suivant Pausanias, il y avait les Locriens Hypocnémidiens, les Locriens Ozoles, et ceux d'Opunte, de l'île d'Atalante, de Thronium et d'Italie; ces divers peuples devaient différer de mœurs et d'usages. Les Locriens Ozoles étant voisins non-seulement de la Phocide, mais encore des Taphiens et des Téléboens, à qui Amphitryon fit la guerre, furent probablement ceux qui accompagnèrent ce héros avec les Béotiens et les Phocéens, tandis que ce furent les Locriens d'Opunte qui allèrent au siége de Troie sous les ordres d'Ajax, fils d'Oïlée.

(8) Amphitryon, suivant Apollodore (liv. 2, c. 4, § 5), était fils d'Alcée et d'Hipponome, fille de Ménécée. D'après Pausanias (*Arcadie*, c. 14), les Phénéates disaient qu'Alcée avait eu Amphitryon de Laonomé, fille de Gunéus, et non de Lysidice, fille de Pélops.

(9) Le mont Typhaon, qui devait être placé entre l'Olympe et Thèbes, peut-être dans la Phocide, n'étant mentionné par aucun auteur, Leclerc a proposé de lire *Tilphosion*, parce que le mont Tilphosius existait en Béotie à cinquante stades d'Haliarte, suivant Pausanias (*Béotie*, c. 33). Bochart conjecture que Tilphosius était un surnom de l'Hélicon.

Quant au mont Phicius, il ne laisse pas de doute sur son existence; les poëtes et les mythologues en parlent fréquemment. Situé en Béotie, près de Thèbes, il tirait son nom du mot éolique *Phix*, qui est le même que celui de *Sphix*. C'était là que le Sphinx avait séjourné.

Hésiode semble avoir voulu présenter l'image grandiose de Jupiter arrivant en deux pas de l'Olympe au Typhaon et du Typhaon au Phicius. Le prodige d'une telle marche, admissible quand il s'agit d'un dieu, fait ressouvenir de Neptune qui, dans l'*Iliade* (ch. 13, v. 20) franchit en trois pas une vaste distance. Ainsi, dans Pindare (*Pythique* 3, 75), Apollon d'un seul pas accourt arracher son fils Esculape des flancs de sa mère inanimée.

Ces miracles de vigueur et d'agilité, que la poésie grecque attribuait souvent aux divinités, étaient un débris de la croyance primitive, qui en avait fait des êtres pourvus de formes gigantesques et de forces prodigieuses. Ce ne fut que par degrés que les dieux se rapprochèrent davantage de la nature humaine.

(10) Le fond de ce mythe est dans Homère (*Iliade*, ch. 19, v. 98, etc.). Hésiode ne dit point que Jupiter, pour mieux tromper Alcmène, emprunta la figure d'Amphitryon, ces sortes de métamorphoses n'étant point conformes au génie de la mythologie grecque primitive. Ce fait aura été imaginé par des poëtes postérieurs, qui l'ont fourni à Apollodore (liv. 2, c. 4, § 8) et à Diodore de Sicile (liv. 4, c. 9). Ces deux écrivains rapportent que Jupiter demeura trois nuits avec Alcmène, et de là vint le surnom de *Triesperos* appliqué à Hercule. Il passa neuf nuits et neuf jours auprès d'elle, suivant Clément d'Alexandrie (*Protrept.*, p. 28) et Arnobe (*Contrà gent.*, p. 145), et deux nuits seulement d'après Ovide (*Amorum*, liv. 1, él. 13, v. 415) et Properce (liv. 2 él. 18, v. 25). Hésiode dit qu'il ne resta qu'une seule nuit dans sa couche. Ainsi les traditions s'amplifient et se dénaturent à mesure qu'elles s'éloignent de leur première source.

(11) Les rois et les princes des siècles héroïques faisaient consister dans leurs troupeaux leur principale richesse; ils ne dédaignaient pas de les visiter et de les soigner eux-mêmes. Amphitryon, après une longue absence et une guerre pénible, devait donc n'avoir rien tant à cœur que de revoir ses troupeaux et ses bergers. Mais Hésiode nous le représente tellement amoureux de sa femme qu'il néglige pour elle un si vif plaisir. Ce passage, tout en nous offrant dans l'amour d'Amphitryon pour Alcmène l'idée d'une époque où le sentiment conjugal se perfectionne, nous montre, jusque dans la preuve de cet amour, un reste de la simplicité et de la rudesse des premiers âges, puisqu'il n'y a qu'une épouse qui puisse l'emporter sur des troupeaux dans le cœur de ce guerrier. Il y a là, comme dans presque tout Hésiode, le mélange de deux sociétés, la fusion de deux époques.

(12) Hésiode compare la joie d'Amphitryon rentrant dans sa maison à celle d'un homme échappé à un dur esclavage ou à une dangereuse maladie. Ainsi, dans l'*Odyssée* (ch. 5, v. 394), Ulysse, errant sur

la mer, quand il aperçoit le rivage, éprouve autant de plaisir que des fils dont le père revient à la vie :

« Lorsque des enfans voient renaître un père chéri qui, abattu par la maladie, en proie à des maux cruels, a langui longtemps consumé de souffrances et vaincu par une terrible divinité, ils se réjouissent de ce qu'enfin les dieux l'ont affranchi de ses douleurs : ainsi Ulysse aperçoit avec joie la terre et les forêts. »

(13) Ces deux vers (55 et 56) ne présentent qu'une froide répétition de ce qui a été déjà dit; comme ils sont cependant nécessaires pour servir de lien à ce qui va suivre, il est probable qu'ils ont été interposés par le rhapsode ou par le diaskévaste qui a réuni les deux parties du poëme.

Malgré l'addition de ces deux vers, on sent qu'il y a une lacune immense entre le début du poëme et sa continuation. Est-il croyable que le même poëte ait passé brusquement de la naissance d'Hercule à son combat avec Cycnus ? n'aurait-il pas donné quelques détails sur son enfance et sur ses autres exploits? Hésiode avait parlé plus longuement de ce héros dans son poëme des *Mégalai éoiai*; comme l'atteste le fragment conservé par Aspasius (*Ad Arist. Eth. Nicom.*, 3, p. 43) et dans lequel Alcmène dit à Hercule :

« O mon fils! le puissant Jupiter t'a rendu le plus infortuné et le plus généreux des hommes. »

C'est donc ici que finit le morceau des *Mégalai éoiai* qui a survécu à la perte des autres, et c'est également ici que commence le poëme d'un antique rhapsode qui a célébré le combat d'Hercule contre Cycnus, combat peut-être oublié par d'autres chantres et qui a intercalé dans son récit la description du bouclier.

(14) Il y a dans les fables grecques trois Cycnus : l'un, fils de Neptune et de Céyx, qui fut tué par Achille, l'autre fils de Mars et de Pyrène, et le troisième fils de ce même dieu et de Pélopie. Apollodore (liv. 2, c. 6, § 11) dit qu'Hercule, près du fleuve Echédore, rencontra, le second, qui le défia au combat, et que Mars ayant voulu prendre la défense de son fils, la foudre tomba au milieu d'eux et les sépara. Il raconte aussi (liv, 2, c. 7, § 7) qu'à son passage à Itone, Hercule fut provoqué par le troisième et le tua dans un combat singulier ; mais il est vraisemblable, comme le remarque Clavier, qu'Apollodore d'un seul combat en a fait deux, et qu'il a été trompé par la différence du nom que les auteurs ont donné à la mère de Cycnus. C'est du fils de Mars et de Pélopie qu'il s'agit dans *le Bouclier d'Hercule*. Telle est l'opinion de Heyne (*Observationes ad Apollodorum*, p. 170), car Apollodore prétend qu'il fut tué près d'Itone, et Hésiode dit qu'il se trouvait dans le bois consacré à Apollon Pagaséen, lequel bois n'était pas éloigné de cette ville ni de celle de Trachine, et que son tombeau fut détruit par l'Anaurus, fleuve de Thessalie, dont Euripide (*Hercule furieux*, v. 386) parle également. Le combat d'Hercule et de Cycnus, qui cependant n'est pas classé parmi les douze travaux d'Hercule, a été célébré par les sculpteurs, les historiens et les poëtes. Suivant Pausanias (*Laconie*, c. 18), il était figuré sur le trône d'Apollon Amycléen. Pausanias avait vu (*Attique*, c. 27) dans la citadelle d'Athènes une autre sculpture dont le même combat était le sujet. Diodore de Sicile en fait mention (liv. 4, c. 37). Pindare en parle (*Olympiques* 10, v. 19) et il dit que la force d'Hercule fléchit un moment sous celle de Cycnus; en effet, d'après le scholiaste de Pindare (*loc. cit.*), Stésichore avait composé un poëme lyrico-épique, intitulé *Cycnus*, dans lequel le résultat du combat était la retraite d'Hercule. Hésiode ne dit rien de cette fuite, que probablement Stésichore aura imaginée pour rehausser la gloire de son héros. Stésichore racontait dans son poëme que Cycnus tranchait les têtes des voyageurs et en construisait un temple à Apollon. Hésiode se contente de dire qu'il se plaçait en embuscade pour dépouiller les étrangers qui venaient consacrer à ce dieu des offrandes et des hécatombes. Pausanias rapporte (*Attique*, c. 27) qu'il avait tué beaucoup de personnes, entre autres Lycus de Thrace, et qu'il promettait un prix à celui qui pourrait le vaincre. La conduite de Cycnus rappelle la férocité de ces premiers siècles, où les hommes, confiant dans leur force et libres du frein des lois, infestaient les routes et dressaient des embûches aux voyageurs. Cycnus est le brigand qui ravage la terre, Hercule est le héros qui la délivre ; ils sont la personnification l'un d'un reste de barbarie, l'autre d'un commencement de civilisation.

(15) L'Apollon Pagaséen était l'Apollon adoré à Pagase, ville de Thessalie, appelée dans la suite Démétrie, située au nord du golfe Pélasgique et d'où les Argonautes partirent pour la Colchide. Hygin dit, d'après Callimaque, qu'ils y avaient érigé un temple à ce dieu. Le scholiaste d'Apollonius de Rhodes rapporte (ch. 1, v. 238) que cette ville s'appelait ainsi, parce que le navire *Argo* y avait été fabriqué *(apo tou ecai pepechtai tén Argo)*, et que Scepsius prétendait que son nom provenait des sources dont ses environs étaient arrosés *(apo tou pégais périrréesthai tous topous)*. Ce nom a pu aussi lui être donné par l'Hyperboréen Pagasus, qui, suivant une tradition consignée dans Pausanias (*Phocide*, ch. 5), avait fondé avec Agyéus l'oracle de Delphes.

Rien n'est plus poétique que l'image du bois et de l'autel d'Apollon que l'aspect de Mars et de ses armes remplissent d'une clarté soudaine. C'est ordinairement par leur éclat que les dieux chez les poëtes

trahissent leur présence ; témoin ce passage de l'*Odyssée* (ch. 19, 33).

Pallas, portant un flambeau d'or, répandait une lumière magnifique. Alors Télémaque se hâte de s'adresser à son père :

« O mon père ! certes un grand prodige frappe mes regards. Les murs de ce palais, ces superbes lambris, ces poutres de sapins, ces hautes colonnes brillent à mes yeux comme une flamme étincelante. Sans doute une des divinités qui habitent le vaste Olympe est descendue parmi nous. »

Le prudent Ulysse lui répond ainsi :

« Tais-toi ! modère ton impatience et ne m'interroge pas. C'est ainsi que les habitans de l'Olympe ont coutume de nous apparaître. »

Dans l'hymne à Cérès, cette déesse manifeste sa présence de la même manière (275):

« A ces mots, la déesse change sa figure et sa taille et se dépouille de la vieillesse ; la beauté se répand autour d'elle, une suave odeur s'exhale de ses voiles parfumés, un vif éclat s'échappe de son corps immortel et ses blonds cheveux voltigent sur ses épaules. Tout le palais se remplit alors d'une splendeur semblable aux éclairs. »

Virgile environne aussi Vénus d'une lumière divine (*Æn.*, liv. 1, v. 406) :

Dixit et avertens roseâ cervice refulsit.

(16) Dans l'*Antigone* de Sophocle (1180), l'épouse de Créon est Eurydice ; ici elle s'appelle Hénioché : ce n'est pas la première fois que nous avons remarqué des différences de noms dans les mythes grecs. Créon d'ailleurs a pu avoir plusieurs épouses, comme l'observe Heinrich.

Hénioché est appelée *tanupéplos* (au long voile), comme Hélène dans l'*Iliade* (ch. 3, v. 230).

(17) Cet hémistiche « *tou men phrenas éxéléto* » est pris de l'*Iliade* (ch. 4, v. 234, et ch. 19, v. 137).

Si l'on voit souvent dans les poëtes les dieux ôter aux hommes l'esprit de sagesse, leur inspirer de fatales passions et même les entraîner au crime, de pareilles fictions ne sont point des traits d'impiété : elles attestent seulement que les Grecs s'étaient fabriqué des dieux à leur image et qu'ils leur prêtaient quelquefois tous les défauts de l'humanité. La pensée d'Homère a été copiée ou imitée par plusieurs poëtes : d'abord par l'auteur du *Bouclier d'Hercule*, ensuite par Eschyle, dont Platon rapporte ce passage :

« La Divinité fournit un motif de perte aux mortels lorsqu'elle veut ruiner de fond en comble leur maison. »

Et par un auteur tragique inconnu dont Grotius cite les paroles dans ses *Excerpta*, p. 461 :

« Lorsque la Divinité prépare des malheurs à un homme, elle commence par égarer l'esprit à l'aide duquel il délibère. »

Les saintes Écritures, comme les poésies grecques, nous montrent la Divinité aveuglant les hommes, leur fermant les oreilles et leur endurcissant le cœur. Le Jéhovah de la Bible est jaloux, sanguinaire, violent comme les dieux du paganisme.

(18) On sait que les anciens poëtes ont donné aux fleuves la forme de taureaux et qu'ils les ont appelés *taurocranous* ou *tauropodas*. Horace a dit (liv. 4, od. 14, 25) :

Tauriformis volvitur Aufidus.

Et Virgile, (*Géorg.* 4, v. 371) :

Et gemina auratus taurino cornua vultu
Eridanus.....

On a cherché la cause de cette image symbolique tantôt dans le bruit des ondes comparé au mugissement des taureaux, tantôt dans les détours et les sinuosités des fleuves, semblables aux cornes de ces animaux, tantôt dans la fertilité des champs dont le bœuf fut l'emblème chez les anciens ; des fleuves, cette image a passé à Neptune, qu'on a nommé *Tauréos*, comme s'il était représenté sous la forme d'un taureau.

C'est dans ce sens que Grœvius a pris cette épithète à laquelle se rapporte celle de *Taurocranos* que, dans *Oreste*, Euripide applique à l'Océan. Selon Voss, l'épithète de *Tauréos* indique que Neptune fournit leur nourriture aux taureaux dans les pâturages situés sur des rivages peu élevés, de même que ce dieu est appelé *Hippios* ou *Hippoposéidôn* parce qu'il abreuve les chevaux de ses ondes. Mais une pareille explication n'est confirmée ni par les témoignages des écrivains ni par les monumens de l'art. On doit plutôt, comme le veut Heinrich, ajouter foi aux paroles de Tzetzès, qui prétend que dans les villes de la Béotie, et surtout à Oncheste, on immolait des taureaux à Neptune, qui reçut de là le surnom de *Tauréos*.

Il y avait, suivant Hésychus, des fêtes consacrées à Neptune et appelées *Tauréa*. Athénée parle d'une fête de ce nom célébrée à Éphèse, dans laquelle des jeunes gens tout nus, qui présentaient les coupes, s'appelaient *Tauroi*. C'est la qualité des victimes immolées dans cette fête qui lui a valu son nom et à Neptune l'épithète de *Tauréos*.

D'où les Grecs ont-ils emprunté cet usage de sacrifier des taureaux ? Il est probable que c'est de la religion persane. Dans le *Zend-Avesta*, Mithras immole le taureau, qui est le symbole de la génération et de la vie et dont les cornes produisent tous les fruits ; il lui ouvre le sein pour donner un passage aux eaux fécondées. Il y a donc analogie entre ce taureau primitif qui porte en lui-même les germes de toutes choses et l'élément de l'eau qui répand la fertilité. De là est venue chez les Grecs la coutume d'immoler des taureaux en l'honneur des fleuves et de la mer. Ce rite

était un hommage rendu au principe humide de la création.

Diane et Bacchus dans les premiers temps avaient porté une tête de taureau, sans doute comme un symbole d'origine orientale.

(19) Le cheval Aréion ou Arion est très-célèbre dans les fables d'Adraste. Homère est le premier qui en parle (*Iliade*, ch. 23, v. 347). Stace en fait aussi mention (ch. 6, v. 301).

Voici ce qu'en dit Pausanias (*Arcadie*, c. 25):

« On rapporte que Cérès eut de Neptune une fille, dont il n'est pas permis de dire le nom à ceux qui ne sont point initiés, et le cheval Arion. Voilà pourquoi, dit-on, les Arcadiens ont donné les premiers le surnom d'Hippius à Neptune. »

Il cite à l'appui de ce qu'il avance des vers de l'*Iliade* et de *la Thébaïde*.

Homère dit dans l'*Iliade*, au sujet d'Arion:

« Non, quand même un héros, derrière toi, exci-» terait le divin Arion, ce rapide coursier d'Adraste, » dont la race est immortelle. »

On sait, d'après *la Thébaïde*, qu'Adraste s'enfuit de Thèbes:

« Portant des vêtemens de deuil et conduit par » Arion aux crins verts. »

Ils prétendent que ces vers indiquent que Neptune était père d'Arion. Cependant Antimaque dit qu'Arion était fils de la Terre.

« Adraste, fils de Talaus, descendant de Créthée, » le premier des Danaens, poussa en avant ses fameux » chevaux, l'agile Cérus et Arion le Thelpusien, que » la Terre elle-même enfanta près du bois d'Apollon » Oncéen pour qu'il devînt l'objet de l'admiration » des mortels. »

On peut dire également d'un cheval né de la Terre, qu'il est de race divine, et il peut aussi avoir la crinière verte. On dit encore qu'Hercule, faisant la guerre aux Éléens, demanda ce cheval à Oncus, et qu'il était traîné par Arion lorsqu'il s'empara d'Élis. On ajoute qu'Hercule le donna ensuite à Adraste; c'est pour cela qu'Antimaque dit en parlant d'Arion:

« Qu'il était alors conduit par Adraste, son troi-sième maître. »

Apollodore raconte (liv. 3, c. 6, v. 8) qu'Adraste, dans la défaite des Argiens, fut seul sauvé par son cheval Arion, que Cérès, transformée en Furie, avait conçu de Neptune. Les scholiastes de l'*Iliade* (ch. 23, 347) et de *Lycophron* (153) lui attribuent la même origine.

Nous remarquerons que, dès les siècles héroïques, on avait l'habitude de donner des noms propres aux chevaux les plus célèbres, et qu'ici le char qui porte Hercule et Iolaüs est traîné par un seul cheval, tandis que les héros de l'antiquité en conduisaient ordinairement deux et quelquefois un troisième attaché aux autres par une corde et appelé *hippos seiraios*, *séi raphoros*, ou *paréoros*, comme dans l'*Iliade* (ch. 8, v. 81).

(20) Suivant Tzetzès, l'orichalque était un mélange formé de l'airain qui, naturellement rougeâtre, devenait blanc par suite d'une certaine préparation. Virgile (*Æn.*, 12, v. 87) dit: *album orichalcum*; de même que nous trouvons ici *oreichalcoio phaéinou*. Cet hémistiche a été copié par Apollonius de Rhodes (liv. 4, v. 973). Le scholiaste de ce poëte dit que l'orichalque est une espèce d'airain ainsi nommée d'un certain Oréius qui la découvrit; il ajoute que plusieurs auteurs, entre autres Aristote, nient l'existence de ce métal factice, mais que d'autres, comme Stésichore, Bacchylide et Aristophane le grammairien en font mention, et que d'autres, comme Socrate et Théopompe, dans son vingt-cinquième livre, prétendent que c'était le nom d'un statuaire. Voici ce que dit Strabon (liv. 13, c. 1, v. 56):

« Aux environs d'Andira on trouve une espèce de pierre qui se change en fer par l'action du feu; ensuite ce fer, mis en fusion avec une certaine terre, produit le faux argent qui, mêlé avec de l'airain, devient ce métal que quelques-uns appellent l'orichalque. »

Des brodequins d'airain, une cuirasse d'or, une épée, un carquois, une lance, un casque, un bouclier, telle est l'armure d'Hercule. Cette description est imitée des passages de l'*Iliade* qui concernent l'armure de Minerve (ch. 5, v, 736), et d'*Agamemnon* (ch. 11, v. 16). Hercule est donc armé ici comme les guerriers d'Homère et comme tous ceux des âges héroïques. Il n'a point la peau de lion, la massue et l'arc que lui donnèrent la poésie et la sculpture dans les siècles suivans. Alors on voulut le représenter avec le costume de ces premiers temps de barbarie où les hommes n'étaient revêtus que de la dépouille des animaux sauvages, ne combattaient qu'avec des bâtons et n'avaient pour boucliers que des peaux de chèvre. Mais une pareille armure, quoique historiquement elle ait dû précéder l'autre, n'a été qu'une invention postérieure aux siècles d'Homère et d'Hésiode. La véritable armure antique d'Hercule consistait dans le bouclier, la cuirasse, l'épée et la lance; telle était également celle des dieux et des déesses. Ce n'est que plus tard que s'opéra un changement dans l'appareil guerrier de ce héros. Suivant Athénée (12, p. 512, F.), Stésichore fut le premier qui lui donna la massue et la peau de lion. Strabon prétend (15, p. 1009, B.) que ce fut Pisandre ou un autre chantre des Héraclées. Remarquons que Thésée, regardé presque comme un autre Hercule, a été d'abord armé de l'épée, et que l'idée de la massue n'est venue que dans les âges postérieurs.

Malgré son changement d'armure, Hercule conserva encore chez plusieurs poëtes quelques-unes des

anciennes armes que lui avaient attribuées les chantres des siècles héroïques. Dans les temps même où les jeux de la scène et les monumens de la sculpture le représentaient armé de la massue et chargé de la peau de lion, Sophocle l'appela (*Philoctète*, 727) *chalcaspis aner* (le héros au bouclier d'airain). Moschus raconte (*Megara*, v. 98) qu'Alcmène a vu en songe Hercule *tout nu, sans son manteau et sa tunique*, et ensuite reprenant les vêtemens dont il était couvert. Apollodore dit (liv. 2, c. 4, §. 11) qu'ayant appris d'Eurytus à tirer de l'arc, Hercule reçut de Mercure une épée, d'Apollon des flèches, de Vulcain une cuirasse d'or, de Minerve un manteau, et qu'il coupa lui-même une massue dans la forêt de Némée. On voit que les poëtes et les mythologues ont confondu les dates et les détails de son armure et de son costume. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'auteur du *Bouclier* le montre vêtu et armé comme il l'a été primitivement, comme l'étaient les guerriers des siècles héroïques. Cette circonstance suffirait donc pour attester la haute antiquité de ce poëme, qui présente partout les traditions et la couleur homériques.

(21) Le poëte s'est étendu sur la description des flèches d'Hercule, que dans la suite, on supposa empoisonnées, et que Sophocle (*Philoctète*, 106) représente comme *inévitables et messagères de carnage*. Ici leurs pointes présentent la mort et sont trempées de larmes, des larmes arrachées aux parens de leurs victimes. L'épithète de *lathiphtongoio* (qui arrache la voix), appliquée à la mort, ne se rencontre dans aucun autre poëte grec. La description de toute l'armure d'Hercule annonce le travail d'un auteur qui a cherché les images hardies et les effets grandioses.

(22) Voici ce fameux bouclier dans la description duquel le poëte, à l'exemple d'Homère, a donné une ample carrière à son imagination. Ce bouclier est un chef-d'œuvre remarquable par la variété et la profusion des figures, non telles que le poëte les a vues réellement, mais telles que son esprit les a conçues et que son talent les a embellies. Ce n'est donc point d'après les règles sévères de la ciselure qu'il faut examiner et juger ce morceau. Ces personnages qui se meuvent, ces héros qui se poursuivent, cette discorde qui crie, ces serpens qui sifflent, ces Muses qui chantent, tous ces prodiges sont le produit d'un enthousiasme et d'une licence de poëte. Quoique le bouclier d'Achille, dans Homère, soit sans doute supérieur à celui d'Hercule pour le mérite de l'invention et pour la noble simplicité de la poésie, il y a cependant de l'injustice à leur avoir appliqué ce vers de Sannazar :

Illum hominem dicas, hunc posuisse deum.

(23) L'éclat des armes chez les anciens en faisait, comme on sait, un des principaux mérites. Toute la surface du bouclier d'Hercule, qui était de forme ronde, paraissait donc étincelante de divers métaux qui remplissaient les intervalles d'une ciselure à l'autre.

Titano. Comme l'observe Bergier, il paraît que la peinture en émail n'était pas inventée du temps d'Hésiode : qu'ainsi ce mot ne signifie que de la soudure. Bergier pense qu'il faut entendre par là l'étain, et alors le terme latin *stannum* en serait dérivé. Les scholiastes expliquent *titanos* par *gupsos* ou *scirros*. Suidas prétend que c'était du gypse ou de la poussière du marbre, et il ajoute que c'était une pierre calcinée appelée d'abord *titanos* et par suite *asbestos*. Pline dit (*Hist. Nat.*, 36, c. 59) : « *Cognata calei res gypsum est.* » L'usage d'employer le gypse avait fait naître l'art appelé *gupsemplastice techné* (*V.* Saumaise, *exerc.* Plin.). Ici donc le gypse ne sert pas à composer les figures tracées sur le bouclier, mais à séparer et à distinguer les divers morceaux de ciselure.

Leuco t'elephanti. L'ivoire, dès les temps les plus anciens, a servi, comme l'atteste Homère, d'ornement aux ouvrages de l'art. Grâce à son emploi dans le bouclier, sa blancheur devait ressortir davantage, mise à côté du fer, de l'or ou de l'acier.

Électro. Ce métal était un mélange d'or et d'argent. Pline en parle ainsi (*H. N.*, 33, c. 23) : « *Ubicumque quinta argenti portio est, electrum vocatur. Fit et curâ electrum argento addito, et electro auctoritas, Homero teste, qui Menelai regiam auro electro, argento, ebore fulgere tradit.* » Le mot *electro* a pour nous la signification *d'ambre jaune*.

Ptuchès. C'étaient des lames de fer, d'airain ou d'acier plaquées les unes sur les autres pour défendre les boucliers contre les coups de lance et de flèche, ainsi qu'on le voit dans l'*Iliade* (ch. 7, 247 ; ch. 18, 481 ; ch. 20, 269) ; ces lames, qui étaient bleues, s'allongeaient (*diélélanto*) sur tout le bouclier, quelquefois aussi elles servaient de rempart aux cuirasses. La cuirasse d'Agamemnon (*Iliade*, ch. 11, 24) était garnie de dix lames d'azur foncé, de douze d'or et de vingt d'étain.

(24) Au milieu du bouclier se dressait un dragon. Pausanias parle aussi (*Phocide*, c. 26) du bouclier de Ménélas, sur lequel on remarquait le dragon qui parut à Aulis lors du sacrifice et qui fut regardé comme un présage. Pindare dit (*Pythique*, 8, v. 65) qu'Alcméon portait devant Thèbes un bouclier que distinguait un dragon tacheté. Dans l'*Iliade* (ch. 11, v. 38), un dragon à trois têtes est figuré sur la courroie à laquelle est suspendu le bouclier d'Agamemnon. Les poëtes voyaient dans ce reptile une image propre à inspirer l'effroi dans les combats.

(25) Sur la tête de ce dragon voltigeait Éris ou la Discorde, fille de la Nuit. Rien n'est plus poétique

que la description de cette déesse : elle punit les ennemis téméraires qui osent attaquer Hercule ; eux-mêmes descendent dans les enfers, et leurs ossemens pourrissent sur la terre, desséchés par le soleil. Remarquons que le germe de cette pensée peut avoir existé dans les premiers vers du premier chant de l'*Iliade*, où Homère dit que la colère d'Achille envoya chez Pluton les âmes illustres d'innombrables guerriers et livra leurs corps en pâture aux chiens et aux oiseaux.

Leclerc reproche à l'auteur du *Bouclier* d'y avoir entassé plus d'images qu'il ne pouvait en contenir et de l'avoir rempli d'objets qui se meuvent d'eux-mêmes. On peut lui répondre : 1° que la Toreutique pouvait aisément ciseler une grande quantité d'objets sur un bouclier proportionné sans doute à la taille et à la force des hommes des âges héroïques ; 2° que l'artiste n'avait eu besoin que de représenter la Discorde avec des ailes déployées pour lui donner l'apparence d'un être qui volait dans les airs. Ainsi pour figurer des guerriers qui se poursuivaient ou qui poussaient des cris, il lui suffisait de les montrer avec le corps penché ou la bouche entr'ouverte. D'ailleurs toutes ces images doivent être prises dans un sens figuré. Ajoutons que comme il s'agit d'une armure fabriquée par Vulcain, l'ouvrage d'un dieu autorise la supposition de toutes les merveilles de l'art.

(26) Les diverses personnifications de toutes les circonstances du combat peuvent avoir été l'ouvrage plutôt de l'imagination du poëte que du talent de l'ouvrier. *Proioxis* est l'action de poursuivre, *palioxis* est celle de se retourner.

(27) Le combat des Lapithes et des Centaures aux noces de Pirithoüs et d'Hippodamie a été célébré par le chantre de l'*Odyssée* (ch. 21-295) et par une foule d'autres poëtes. Il a servi de sujet à un grand nombre de bas-reliefs et de peintures. En effet, Thésée, héros indigène des Athéniens, s'étant distingué par sa victoire remportée sur les Centaures, les artistes d'Athènes mettaient une sorte d'amour-propre national à représenter ce combat.

Les Lapithes et les Centaures étaient deux peuples de Thessalie ou plutôt, comme le pense Clavier (*Histoire des premiers temps de la Grèce*, t. 1, p. 279, seconde édition), les Centaures avaient la même origine que les Lapithes, car, d'après Diodore de Sicile (liv. 4, c. 69), ils étaient fils de Centaurus, frère de Lapithès ; il paraît qu'on appelait ainsi ceux des Lapithes qui avaient les moyens d'entretenir un cheval. L'équitation devait être connue alors dans la Thessalie, où l'on pratiquait la chasse aux taureaux décrite par Héliodore (*OEthiopiques*, l. 10, p. 428) et qui a donné naissance au nom de Centaures, composé des deux mots *centein taurous* (piquer les taureaux). Les Centaures n'avaient pas de rois, tandis que les Lapithes en avaient, comme étant le peuple principal. Dans le dénombrement du deuxième chant de l'*Iliade* (740), les Lapithes marchent sous les ordres de Polypetés et de Léontée. Cette nation, qui était une colonie des Pélasges de la Thessalie, occupait un vaste pays entre la Phthiotide, le Pinde, l'Olympe et la Perrhébie. On trouve dans l'*Iliade* la liste des Lapithes (ch. 1, v. 262) ; celle du *Bouclier d'Hercule* en contient quatre nouveaux : Hoplée, Phalère, Prolochus et Mopsus ; mais elle ne parle point de Polyphème. Le vers relatif à Thésée est le même dans les deux poëmes.

Quelques commentateurs ont pris *titarêsion* pour un nom propre de Lapithe, mais ce mot n'est qu'un adjectif qui se rapporte à Mopsus, fils d'Ampyx, et dérive du nom de la patrie de ce héros, comme le dit Jean Diaconus : « *apo titarésiou topou ;* » soit du Titarèse, fleuve de Thessalie, dont l'*Iliade* parle (ch. 2-751), soit du mont Titarus d'où ce fleuve descend. Ainsi Apollonius de Rhodes a dit de Mopsus (ch. 1, v. 65) :

« Là vint aussi Mopsus le Titarésien, que le fils de Latone avait rendu savant parmi tous les augures dans l'art d'interpréter le vol des oiseaux. »

Orphée (*Argon.*, v. 126) le place au nombre des Argonautes :

« Et Mopsus, venu de Titarus ; Mopsus, que Arégonis, mariée à Ampyx, mit au jour sous un hêtre de Chaonie. »

Lycophron (*Alexandr.* 881) a dit avec une légère différence :

« Mopsus Titéronien. »

Les noms des Centaures sont Pétréus, Asbole, Arctus, Urius, Mimas, Périmède et Dryale ; ils ont pour armes des massues. La massue en effet convenait à ces guerriers encore farouches et sauvages qu'Homère appelle des monstres habitans des montagnes (*Il.* ch. 1, 268) et tout hérissés de poils (*Il.* ch. 2, 743). Ces dénominations ont pu faire naître longtemps après Homère et Hésiode l'idée de les représenter comme étant moitié hommes et moitié chevaux.

(28) « L'expression de « *Muses de la Piérie*, » dit Heinrich, n'a pu venir d'Hésiode ni dans cet endroit ni au commencement du poëme des *Travaux et des Jours*. Un poëte d'Ascra aurait dit : « Les Muses de l'Hélicon, » comme au début de la *Théogonie* : « Les Muses, dont le culte fleurit d'abord dans la Thrace et la Piérie, étant venues en Grèce, établirent leur séjour sur l'Hélicon, montagne de Béotie. » Or croira-t-on qu'un poëte voisin de cette montagne ait mieux aimé tirer la dénomination des divinités de son pays du nom de leur demeure, qui était la plus éloignée et dont le souvenir avait presque péri de son temps ? » Voilà un nouveau motif de supposer que la description du *Bouclier d'Hercule* n'est pas l'ouvrage d'Hésiode.

(29) Cette action de rejeter l'eau par les narines est conforme aux habitudes des dauphins, dont Pline a dit (liv. 9, 7) : « *Cùm fame conciti, fugientem in vada ima persecuti piscem, diutiùs spiritum continuere, ut arcu emissi, ad respirandum emicant, tantâque vi exsiliunt, ut plerumque vela navium transvolent.* »

(30) Théocrite (*Idylle* 1, v. 39) nous montre également un pêcheur ciselé sur une coupe :

« A côté d'eux sont un vieux pêcheur et un roc escarpé sur lequel un vieillard s'empresse de traîner un vaste filet pour le lancer dans les eaux et ressemble à un homme qui se livre avec vigueur à de pénibles efforts. »

La description qui se trouve dans *le Bouclier d'Hercule* a quelque chose de plus gracieux et de plus doux que celle de Théocrite : ce n'est pas ici un vieillard qui, sur une roche escarpée, se fatigue à traîner de lourds filets, c'est un pêcheur assis sur le rivage, guettant paisiblement les poissons et prêt à jeter le filet qui doit les saisir ; une telle occupation est plutôt un plaisir qu'un travail.

(31) Le tableau de Persée poursuivi par les Gorgones est l'objet le plus important du *Bouclier*, d'abord parce que le poëte semble y avoir apporté un soin particulier, ensuite parce que Persée, fils de Jupiter et de Danaé, étant l'aïeul d'Hercule, c'est à dessein que son image a été mêlée aux autres peintures. La fable du combat de Persée avec les Gorgones est d'origine argienne ; elle a dû être chantée par les anciens poëtes les plus illustres, quoiqu'il n'y en ait que de rares vestiges. Homère ne cite le nom de Persée qu'une fois (*Iliade*, ch. 14, 319), et il ne parle que d'une seule Gorgone (*Iliade*, ch. 5, 741 ; ch. 8, v. 349, et ch. 11, 36); ce qui a fait dire à Hésychius, *in Gorgô*, qu'il avait ignoré la fable de Danaé, de Persée et des Gorgones. Pausanias rapporte (*Élide*, ch. 18) que sur le coffre de Cypsélus les Gorgones étaient représentées poursuivant Persée qui volait comme elles. L'image de Persée est ciselée sur le bouclier d'Achille dans l'*Électre d'Euripide* (v. 458, 463), et Stace (*Achilleid.*, 3, 7) a fait une élégante description d'un tableau dont il est le sujet. L'histoire de Persée est racontée en détail par Apollodore, qui a suivi le récit de Phérécyde, conservé en partie par le scholiaste d'Appollonius (l. 4. 1091 et 1515).

(32) Cette expression : « *Il volait comme la pensée* », est imitée du passage suivant de l'*Iliade* (ch. 15, v. 80):

« Comme s'élance la pensée d'un homme qui, après avoir parcouru beaucoup de pays, se dit dans son esprit prudent : « J'étais ici, j'étais là, » et se rappelle une foule de souvenirs. » Ainsi l'auteur de l'*Odyssée* a dit (ch. 7, 36) : « Leurs vaisseaux sont rapides comme l'aile ou la pensée. »

On lit dans l'hymne à Apollon (v. 186) : « De là il s'élance de la terre vers l'Olympe comme la pensée et monte dans le palais de Jupiter. »

Et dans l'hymne à Mercure (v. 43) :

« Comme une rapide pensée traverse l'esprit de l'homme tourmenté de nombreux soucis. »

Malgré ces exemples, de pareilles comparaisons entre un objet physique et un objet moral ne se présentent que rarement chez les poëtes primitifs ; elles sont au contraire très-fréquentes dans les poëtes de seconde main.

(33) La tête de Méduse avait été d'abord un objet effrayant, comme le prouvent plusieurs passages de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* (*Iliade*, ch. 5, 741, et ch. 11, 36; *Odyssée*, ch. 11, 633); c'est lorsque le culte se dépouilla de ses premières formes laides et horribles qu'on lui attribua les traits de la beauté. Pindare a dit (*Pyth.*, 12, 28) « *euparaou crata Medoisas.* » L'auteur du *Bouclier* a suivi la tradition primitive.

(34) *Aidês* (Pluton) veut dire *l'invisible*. Son casque empêchait donc celui qui le portait d'être vu. Comme Minerve le prend dans l'*Iliade* (ch. 5, 845) pour échapper aux yeux de Mars, de même Persée s'en couvre pour tromper la poursuite des Gorgones, de Sthéno et d'Euryale, qui cherchent à venger la mort de leur sœur Méduse. Ces Gorgones étaient si bien ciselées que leur marche semblait faire retentir le bouclier. La hardiesse de cette image prouve la différence qui règne entre les beautés naïves et simples d'Homère et la poésie souvent ambitieuse et recherchée des âges suivans.

(35) *Kêres* signifie les *destinées ;* il ne faut pas les confondre avec les Parques *(Moirai)*. Homère, qui les appelle *kêres thanatoio*, n'en a mis qu'une seule *(kêra)* dans le bouclier d'Achille (*Il.*, ch. v. 18, 535). Virgile a dit (*Æn.*, l. 8, 692) : « *Tristesque ex æthere Diræ.* » Ces déesses sont la personnification des désastres sanglans qui ont lieu dans les combats : la blancheur de leurs dents, les ongles qui arment leurs mains, leur avidité à boire le sang, comme Mars dans l'*Iliade* (ch. 5, 289 et ch. 22, 267), tout en elles conspire à répandre la terreur ; on trouve dans cette peinture un débris de la férocité de ces premiers siècles, où une barbarie presque sauvage régnait dans les batailles.

L'expression « *ball' onuchas mégalous* » du vers 254 a pu faire naître celle de Virgile : « *Injecere manum Parcæ.* » (*Æn.*, 10 v. 419.)

(36) Les trois Parques sont ici distinguées par leurs noms, comme dans *la Théogonie* (v. 217 et

903). Homère ne connaissait pas encore leurs différens noms. Elles sont appelées *Kataklôthes* dans l'*Odyssée* (ch. 7, 197), attendu que le nom de Clotho, que dans la suite on n'attribua qu'à une seule, était, dans l'origine, commun à toutes les trois. Atropos est représentée comme la plus vieille. Elles n'étaient pas toutes du même âge : il en est d'elles, sous ce rapport, comme des Harpies, des Grâces et des Nymphes.

(37) La description du combat est poétiquement couronnée par l'image de la Tristesse qui plane sur tout le champ de bataille et rassemble en elle seule toutes les horreurs que la guerre engendre. La Tristesse est pâle, parce que ses forces sont épuisées et consumée par la faim, parce que le combat a duré longtemps ; elle chancèle sur ses genoux, se roule dans le sable et s'agite en proie aux convulsions du trépas. Cette personnification de la tristesse est tout entière pleine de beautés hardies et fortes ; la poésie est comme son sujet, sombre, énergique et grave.

(38) Homère a décrit pareillement dans *le Bouclier d'Achille* les jeux et les fêtes d'une ville en temps de paix (*Iliade*, ch. 18, 490) ; et Quintus de Smyrne a imité cette description (liv. 5, 60). Le tableau tracé par le chantre du *Bouclier d'Hercule* est rempli d'éclat et de richesse.

La ville dont il s'agit ici a sept portes, quoiqu'il soit difficile de concevoir comment le sculpteur avait pu rendre à la fois visibles les sept portes dont cette ville devait être entourée. Comme le pense Diaconus, il est vraisemblable qu'il est question de Thèbes, puisque *le Bouclier* est fabriqué pour un héros thébain. D'ailleurs Thèbes est ordinairement désignée de cette manière, comme dans Ovide (*Métam.*, 13, 685), qui dit au sujet d'une coupe ornée de figures ciselées :

Urbs erat, et septem posses ostendere portas,
Hæ pro nomine erant et quæ foret illa, docebant.

Remarquons que l'idée du nombre sept a pu être communiquée à la Grèce par la Perse, qui en avait fait un symbole religieux. Dans la doctrine persane il y avait parmi les symboles une échelle ayant sept sortes de divers métaux et au-dessus une huitième, lesquelles avaient rapport au soleil, à la lune, aux astres et au passage des âmes dans ces planètes. On se rappelle les sept enceintes d'Ecbatane distinguées chacune par une couleur différente, les sept portes de l'antre de Mithras, les sept pyrées ou autels des monumens de ce dieu, les sept Amchaspands ou Génies invoqués par les Perses et les sept notes de la musique sacrée. Le nombre sept était un nombre mystique dans beaucoup d'autres religions orientales.

(39) Toute l'idée de cette pompe nuptiale est imitée de l'*Iliade*; les expressions en sont même quelquefois empruntées textuellement, comme cet hémistiche : « *Polus de humenaios ororei.* » L'épithète *polus* signifie que l'hymne d'hyménée était chanté par beaucoup de voix. Dans la suite cet hymne s'appela *Harmateion mêlos*, parce qu'on avait l'habitude de traîner les jeunes vierges sur des chars pour les mener à leurs nouveaux époux, comme nous le voyons ici.

L'emploi de la cavalerie, dans les âges héroïques, n'était point encore appliqué aux batailles ; mais, comme on a dû monter sur les chevaux avant de les atteler à des chars, l'équitation était déjà connue. Seulement il paraît que les exercices équestres formaient un art qui se pratiquait en temps de paix et comme objet de divertissement. Ainsi Ajax, dans l'*Iliade* (ch. 15, v. 679), est comparé à un cavalier qui dirige quatre chevaux en sautant tour à tour sur chacun. Le chantre du *Bouclier* nous montre également l'équitation exercée non par des guerriers qui combattent, mais par des hommes qui s'occupent à lutter entre eux. La description de cet art a été embellie par la muse de Virgile (*Æn.*, 7, 162) et d'Ovide (*Mét.* 6, 218).

(40) Après avoir décrit la course des chars, le poëte nous montre, à l'exemple d'Homère (*Iliade*, ch. 18, v. 606), l'Océan coulant autour du bouclier, parce qu'alors on le considérait comme un fleuve. Rien n'est plus gracieux que l'image des cygnes qui folâtrent sur ses ondes. Le verbe *épuon*, que Virgile semble avoir voulu paraphraser ainsi (*Æn.*, 11, 458) :

Dant sonitum rauci per stagna loquacia cycni,

doit s'entendre moins du chant des cygnes que du bruit qu'ils produisent en agitant leurs têtes et leurs ailes. Heinrich doute que le verbe *épuein*, qui signifie en général *faire du bruit*, puisse signifier *chanter* en particulier. Ce verbe entraîne la même idée que l'adverbe *klaggêdon* qu'Homère applique aux cygnes qui jouent sur les bords du Caystre (*Il.*, ch. 2, v. 463). C'est à tort que quelques poëtes ont vanté l'harmonie du chant de ces oiseaux ; il est donc vraisemblable que l'auteur du *Bouclier* n'a voulu parler que du bruit qu'ils faisaient en nageant.

(41) Minerve vient au secours d'Hercule ; la protection qu'elle accordait à ce héros est une chose connue dans l'ancienne mythologie. Nous n'en citerons d'autre preuve que le passage de l'*Iliade* (ch. 8, v. 362) où Minerve rappelle qu'elle a secouru Hercule dans l'exécution des travaux que lui avait imposés Eurysthée.

(42) Voici une note de Tzetzès : « Lyngée était roi d'Argos ; il fut père d'Abas, Abas d'Acrisius, Acrisus de Danaé ; de Danaé vint Persée, de Persée Al-

cée, d'Alcée Électryon et Amphitryon; d'Amphytrion Hercule, d'Iphiclus Iolaüs. »

Hercule et Iolaüs ayant les mêmes ancêtres, Minerve les appelle tous les deux *Lunkeos geneë* (race de Lyncée). L'orthographe primitive exige qu'on lise *Lunkêos*, comme dans le scholiaste de Lycophron qui rapporte ce vers (1124). Cette leçon est confirmée par l'assentiment de Heyne, de Heinrich, de Gaisford et de M. Boissonade.

(43) Robinson dit à propos du conseil que Minerve donne à Hercule de blesser Mars :

« Les poëtes célèbrent partout l'inimitié de Minerve et de Mars. Au cinquième chant de l'*Iliade*, Minerve excite Diomède à blesser ce dieu ; au vingtième, elle lui est opposée dans le combat des dieux et elle le renverse. Les poëtes en effet désignaient ainsi la lutte de la sagesse et de la fureur guerrière. Mais on peut s'étonner ici que, lorsqu'au cinquième chant de l'*Iliade* Dioné énumère les maux que les hommes ont fait éprouver aux dieux et surtout le châtiment que Mars lui-même avait subi de la part des Alcides, Homère ait passé sous silence cette histoire si fameuse (la blessure de Mars par Hercule), de même que l'autre histoire qu'Hésiode raconte plus bas (v. 358) (la rencontre de Mars et d'Hercule devant Pylos).»

(44) Minerve dit à Hercule qu'il ne lui est pas permis d'enlever l'armure de Mars ; cependant Hercule raconte ailleurs (366) qu'il la lui a déjà ravie. Pour concilier ces deux passages, Heinrich prétend que le poëte n'a suivi ici que sa propre imagination, tandis qu'il s'est conformé plus bas à la tradition la plus ancienne et par conséquent la plus barbare, qui rapportait qu'Hercule avait dépouillé Mars de ses armes toutes sanglantes (*enara brotoenta.*)

(45) Heinrich s'étonne que le poëte fasse remonter Minerve sur son char lorsqu'il n'a pas raconté qu'elle en était descendue, et il pense qu'il y a une lacune dans l'endroit (v. 324) où elle s'approche d'Hercule et d'Iolaüs pour leur parler. Heinrich n'a pas réfléchi que Minerve n'a point de char et qu'elle ne fait que monter sur celui des deux guerriers, auprès de qui elle reste afin de les encourager, et qu'elle les quitte à la fin du poëme, quand ils sont vainqueurs, et se retire dans l'Olympe.

Minerve tient dans ses mains la victoire et la gloire. Si on s'attache au sens littéral de ces expressions, on doit entendre qu'elle porte une petite statue de la Victoire, comme Phidias l'avait représentée à Athènes, comme le Jupiter-Olympien tenait dans sa main droite une statue de la Victoire en ivoire et en or. Mais un pareil sens n'est point conforme à la simplicité de la poésie antique, qui ne personnifie pas ainsi la Victoire. Le poëte a voulu dire seulement qu'elle amenait avec elle le succès et la gloire. Ainsi nous voyons dans Homère (*Iliade*, ch. 5, 593) Bellone parcourant l'armée troyenne en portant le désordre, et dans Mimnerme (*Fragm.* 2, v. 6) les Destinées portant l'une la vieillesse funeste et l'autre la *mort*.

On ne doit voir dans ces diverses expressions que des images et des allégories poétiques dont la sculpture chercha plus tard à matérialiser la pensée. C'est sans doute ce passage relatif à Minerve qui donna l'idée de la faire adorer à Athènes sous le nom de *Nikêphoros* et de la représenter avec une statue de la Victoire à la main. Elle s'appelait aussi *Nikê* (la Victoire), comme l'attestent Sophocle (*Philoctète*, 134), Euripide (*Ion.*, 457, 1529), Aristophane (*Lysistrata*, 317) et Pausanias (*Attique*, ch. 42).

(46) Cette comparaison de Cycnus et de Mars avec la flamme ou la tempête est imitée d'un vers de l'*Iliade* (ch. 13, v. 39).

Tout ce passage, comme la description du reste du combat, porte l'empreinte homérique ; il y a identité dans le fond de la pensée et les formes du style. Signalons toutefois une différence : dans l'*Iliade*, c'est toujours pour répandre l'effroi et pour présager des désastres que Jupiter secoue l'égide ; ici Minerve agite cette armure pour inspirer de l'audace et de la confiance aux chevaux d'Hercule. On trouve une belle imitation de ce morceau dans l'*Énéide* (lib. 12, v. 332) où il s'agit de Mars au lieu de Minerve :

> Sanguineus Mavors super increpat atque furentes,
> Bella movens, immittit equos ; illi æquore aperto
> Ante Notos Zephyrumque volant. Gemit ultima pulsu
> Thraca pedum

Ces derniers mots sont la paraphrase de l'hémistiche : « *Peristonachizé de gaia.* »

(47) Trachine était une ville de la Phthiotide, située sous le mont OEta. Voici ce qu'en dit Hérodote (*Polymnie*, c. 99) :

« La ville de Trachine est éloignée de ce fleuve Mélas de trois stades ; elle est bâtie sur l'espace le plus large qui dans tout le pays se trouve entre la montagne et la mer ; cet espace forme une plaine de vingt-deux mille plèthres. Dans la chaîne de monts dont le territoire de Trachis est entouré, on remarque, au midi de la ville, une ouverture à travers laquelle le fleuve Asopus coule au pied de la montagne. »

(48) Céyx, qu'il ne faut pas confondre avec l'autre Céyx, fils de Lucifer et mari d'Alcyone, était roi de Trachine et l'un des descendans de Dorus, fils d'Hellen. Hésiode, d'après le scholiaste d'Apollonius de Rhodes (liv. 1, v. 1290), avait fait un poëme intitulé *les Noces de Céyx*. Le poëte ne dit pas pour quel motif Hercule se rend auprès de ce roi ; selon Apollodore (liv. 2, c. 7, § 6), ce fut pour avoir tué, dans un festin chez OEnée, Eunome, fils d'Architelès.

D'après Pausanias (*Attique*, c. 32), il quittait Tirynthe et fuyait Eurysthée. Peut-être, comme le conjecture Diaconus, allait-il se plaindre à Céyx de la conduite de son gendre Cycnus envers les étrangers qui apportaient des offrandes à Apollon, ou lui déclarer la guerre, d'après les conseils de ce dieu. On ne sait donc si la rencontre d'Hercule et de Cycnus est préméditée ou involontaire. Il paraît cependant que c'est Cycnus qui pousse son char contre Hercule pour l'attaquer, comme il agissait envers tous les voyageurs.

(49) Hercule et Cycnus descendent de leurs chars pour combattre, selon l'usage antique; les écuyers rapprochent les deux attelages afin de contempler la lutte et de secourir le vaincu. Sans doute toute la description du combat est pleine de beautés larges et d'images brillantes; mais l'accumulation de ces images et des comparaisons semble révéler le travail d'un rhapsode qui se tourmente pour produire de grands effets. La poésie d'Homère, malgré son abondance et sa richesse, a quelque chose de plus naïf, de plus inspiré. Dans l'*Iliade*, Homère n'a devant les yeux que la nature; dans *le Bouclier d'Hercule*, le poëte ne fait trop souvent que la copie des tableaux homériques; la plupart de ses comparaisons sont empruntées de l'*Iliade* : témoin d'abord celle du vers 373, qu'Homère a inventée le premier (*Iliade*, ch. 13, 137). Voici les plus célèbres imitations que plusieurs poëtes ont faites de cette comparaison :

« Comme du faîte élevé d'une grande montagne, de lourds rochers se précipitent en roulant les uns sur les autres et dans leur rapide chute entraînent un grand nombre de chênes à la haute chevelure, de pins et de peupliers aux profondes racines, jusqu'à ce que ces confus débris arrivent tous dans la plaine, etc. » (*Le Bouclier d'Hercule*, v. 373.)

Ac veluti, montis saxum de vertice præceps
Cùm ruit avulsum vento, seu turbidus auster
Profuit, aut annis solvit sublapsa vetustas;
Fertur in abruptum magno mons improbus actu,
Exultatque solo; sylvas, armenta, virosque
Involvens secum.

(*Virgil.*, *Æn.*, 12, 684.)

Sic ubi nubiferum montis latus aut nova ventis
Solvit hyems, aut victa situ non pertulit ætas;
Desilit horrendus campo timor, arma, virosque
Limite non uno, longævaque robora secum
Præcipitans, tandemque exhaustus turbine fesso,
Aut vallem cavat aut medios intercipit amnes.

(*Stat*, *Thebaïd.*, 7, v. 744.)

« Lorsque d'une montagne élevée tombe un rocher immense que l'infatigable Jupiter, en lançant sa foudre terrible, a précipité d'en haut; tandis qu'il se brise dans les épaisses forêts et dans les longues vallées dont les profondeurs retentissent au loin, la frayeur égare dans les bois les taureaux ou les autres troupeaux qui paissaient exposés à sa chute, et tous cherchent à fuir le choc violent et funeste du rocher qui roule : ainsi, etc. » (*Quintus de Smyrne*, ch. 2, 379.)

Qual fasso talor ch' o la vecchiezza
Solve dà un monte, o svelle ira de venti;
Rui nos dirupa, e porta e spezza
Le selve e colle case anco gli armenti.

(*Le Tasse.*)

Si nous avons cité ces diverses imitations, c'est pour montrer combien elles s'éloignent de l'esprit de leur modèle : elles ont en général pour but de signaler les ravages que la chute du rocher produit parmi les forêts, les troupeaux, les cabanes et les habitans de la campagne, tandis qu'Homère ne s'attache qu'à représenter les accidens de cette chute qui du haut de la montagne descend jusque dans la plaine. Le poëte primitif en effet ne retrace que les objets qui sont devant ses regards; sa pensée ne s'étend pas au delà de leur observation matérielle. C'est quand la poésie compte déjà plusieurs siècles d'existence qu'elle devient métaphysique et qu'elle tente d'approfondir les causes et de peindre les effets.

(50) Les cris des deux combattans font retentir tous les pays voisins. Les cités dont il est ici question appartiennent à la Thessalie. La ville des Myrmidons est Phthie, le séjour de Pélée et la patrie d'Achille, appelée également *Murmidonôn astu* dans l'*Odyssée* (ch. 4, v. 9), et qui du temps de Diaconus n'était autre que Pharsale. S'il faut en croire Velléius Paterculus (liv. 3), toute la contrée qui dans la suite reçut le nom de Thessalie s'appelait d'abord *Myrmidonum civitas*, le mot *polis* s'employant dans le sens de *chôra*. Eschyle (*les Perses*, 487) a dit *Thessalôn polisma* pour désigner la Thessalie elle-même. La ville d'Iaolcos ou d'Iolcos avait été fondée par Iolcos, fils d'Amyrus. Selon Étienne de Byzance (*V. Iôlkos*), Crethée, fils d'Éole, s'en empara et s'y établit; Homère et Hérodote en parlent (*Iliade*, ch. 2, 712, et ch. 5, 94). Arné, ville de Béotie dans Homère (*Il.*, ch. 2, 507), existait aussi en Thessalie, suivant Strabon (liv. 9, p. 630, c. 633, B.) et Pausanias, qui rapporte (*Béotie*, c. 40) qu'elle tenait son nom d'Arné, fille d'Éole. Hélice, ville d'Achaïe (Hérodote, liv. 1, 145, et Pausanias, *Achaïe*, c. 34), fut submergée deux ans avant la bataille de Leuctres. Strabon (liv. 8, p. 590) dit qu'il est question dans Hésiode de la ville d'Hélice située en Thessalie, et il fait évidemment allusion au poëme du *Bouclier d'Hercule*. Quant à Anthée, c'est un nom appliqué à des villes, soit de l'Achaïe, soit de la Messénie; le poëte appelle celle-ci *poiéessa* (fertile en herbes); Homère (*Iliade*, ch. 9. 151-293) lui donne l'épithète de *bathuleimos* (aux gras pâturages); mais ce ne peut être la même ville, malgré la ressemblance des épithètes. Celle dont parle Homère n'était pas située en Thessalie : elle faisait partie du royaume d'Agamemnon, puisqu'elle est une des cités que ce roi promet à Achille pour désarmer sa colère.

(51) C'est pour célébrer un grand événement que Jupiter fait pleuvoir des gouttes de sang, comme dans l'*Iliade* (ch. 8, 171; ch. 11, 53, et ch. 16, 459); ces pluies de sang étaient rangées au nombre des prodiges et des présages : tantôt elles semblaient une marque d'honneur et de protection que Jupiter accordait aux hommes : ainsi il fait pleuvoir du sang dans l'*Iliade* pour honorer son fils Sarpédon tué par Patrocle, et dans le poëme du *Bouclier* pour annoncer la victoire que son fils Hercule remportera sur Cycnus; tantôt elles servaient de prélude à quelque événement funeste : ainsi dans le vingt-septième chant des *Dionysiaques* de Nonnus, une pluie de sang présage aux Indiens leur défaite dans la bataille que Dériade va livrer à Bacchus.

(52) La saison de l'été est ici désignée par le chant des cigales, par la maturité du millet, qui se couronne d'épis et du raisin qui se colore sous les feux du soleil : on voit qu'il s'agit de l'époque de la plus grande chaleur. Homère est le premier qui ait parlé du chant harmonieux des cigales (*Il.*, ch. 3, 152), qu'il représente assises sur des arbres. L'auteur du *Bouclier* dit également en parlant de cet animal : « *ozo éphézoménos* », et il ajoute que la féconde rosée lui sert de nourriture. Anacréon nous montre de même la cigale, qu'il appelle *le doux messager de l'été*, buvant la rosée sur le sommet des arbres et chantant comme un roi.

Saint Grégoire de Naziance parle aussi du chant de la cigale.

Le poëte dit que l'été est la saison où l'on sème le millet, tandis que nous voyons dans Columelle (2, p. 18; 11, 2, 33) et dans Virgile (*Géorgiques*, 1, 216) que les anciens le semaient au printemps, à la fin du mois de mars.

Le verbe *aiollontai* indique le changement de couleur du raisin qui mûrit. Cette expression a peut-être donné à Horace l'idée des vers (2, 5, 9, 12) par lesquels il cherche à détourner un ami de soupirer pour une vierge non encore nubile :

Tolle cupidinem
Immitis uvæ; jàm tibi lividos
Distinguet autumnus racemos
Purpureo *varius* colore.

Le vers 399 se trouve dans un fragment du poëme des *Megalai eoiai* conservé par Athénée (10, p. 423). C'est à tort, comme le pense M. Kœppen, qu'il a été intercalé dans le poëme du *Bouclier*. Cette conjecture est encore confirmée par l'existence du mot *oia* qui, étant neutre, ne peut se rapporter au substantif féminin *omphakès*.

(53) Voici encore une comparaison dans le genre de celle du v. 373. Mais ici le poëte semble avoir voulu plutôt décrire les obstacles opposés au rocher qui roule que les désastres causés par sa chute. Il y a beaucoup de rapport entre ce passage et le morceau suivant de Quintus de Smyrne (liv. 1, v. 696) :

« Comme, lorsque la pluie rapide ou la foudre de Jupiter détache d'un lieu escarpé une pierre d'une grosseur immense, sa chute précipitée fait retentir les vallons; emportée par un bruit continuel, elle roule et rebondit mille fois, jusqu'au moment où, arrivée dans la plaine, elle s'arrête tout à coup malgré son désir. »

Quoique le fond de ces deux comparaisons soit le même, on voit dans celle de Quintus de Smyrne une versification qui cherche à prêter du sentiment aux objets inanimés. Ainsi la pierre ne s'arrête que malgré elle.

(54) Cette épithète *Brisarmatos* (qui fait plier les chars) est également appliquée à Mars dans l'hymne homérique à cette divinité (v. 1). La poésie supposait que les dieux et les déesses faisaient plier les chars sous le poids de leurs corps, qu'on croyait plus grands et plus robustes que ceux des simples mortels. Ainsi Minerve, dans l'*Iliade* (ch. 5, 838), fait crier l'essieu d'un char. Ovide dit la même chose d'Apollon (*Mét.*, 2, 161). Les vaisseaux semblent fléchir également lorsqu'ils portent un dieu ou même un héros, comme Bacchus (*Hymne homérique à Bacchus*, 17, 18) ou comme Énée (*Æn.*, 6, 413).

(55) Leclerc observe qu'il est étonnant qu'Hercule, après avoir tué Cycnus, gendre de Céyx, ose aller chez ce roi, qui se montra très-sensible à la perte de Cycnus, puisqu'il lui rendit, avec son peuple, de magnifiques honneurs funèbres. On peut répondre à cette remarque qu'Hercule avait une double excuse du meurtre de Cycnus : d'abord la nécessité où il s'était vu réduit de repousser la force par la force, ensuite la vengeance qu'il avait tirée des outrages de Cycnus envers Apollon. Cette visite d'Hercule à Céyx avait été le sujet d'un poëme lyrique de Bacchylide, dont Athénée (4, p. 178, B.) nous a conservé un fragment, le discours du héros à son arrivée.

(56) L'Anaurus était un fleuve de Thessalie dont Euripide fait mention en rappelant le meurtre de Cycnus (*Hercule furieux*, 390). On voit par là que les anciens regardaient comme un grand malheur pour les morts d'être privés de leurs tombeaux par suite de l'inondation des fleuves ou de tout autre accident. Si l'Anaurus engloutit la tombe de Céyx, ce fut par l'ordre d'Apollon, jaloux de se venger des outrages de Céyx envers les voyageurs qui lui apportaient des offrandes. Apollon semble ainsi avoir voulu détruire le souvenir du brigandage et du crime. Il y a peut-être dans ce mythe un sens physique que la tradition et la poésie ont converti en une allégorie religieuse.

(57) Quelques traducteurs ont eu tort de rendre le mot *Puthoi* par celui de *Delphes*, dont le nom ne se trouve ni dans l'*Iliade* ni dans l'*Odyssée*, et qui n'existait pas encore, à ce qu'il paraît, du temps où *le Bouclier d'Hercule* a été composé. Clavier, dans un mémoire sur les oracles des anciens, imprimé dans le troisième volume de son *Histoire des premiers temps de la Grèce*, pense que la fondation du temple de Delphes n'a eu lieu qu'après la guerre de Troie, à l'époque de l'établissement des Doriens dans la Dryopide, qui prit alors le nom de Doride : « Le Parnasse, dit-il, et ses environs étaient déjà habités par quelques nations doriennes, comme les Méliens de Trachine et les Doriens, sujets d'Autolycus. Ces peuples se réunirent pour ériger en commun un temple à Apollon, leur divinité tutélaire, ce qui fut le principe de l'amphictyonie de Delphes. Il est bien possible que les prêtres de ce temple se mêlassent dès lors de prédire l'avenir, à l'exemple de ceux de Dodone ; mais l'oracle ne prit une forme régulière que longtemps après, et j'ai de fortes raisons pour croire qu'elle lui fut donnée par Lycurgue. »

Le temple et l'oracle de Delphes n'existaient donc pas du temps de la guerre de Troie. Quant au nom de Pytho, il ne se trouve que deux fois dans l'*Iliade* et deux fois dans l'*Odyssée*, et parmi ces quatre passages, ceux où il s'agit de ce temple et de cet oracle (*Iliade*, ch. 9, v. 401 ; *Odyssée*, ch. 8, v. 81) ont été reconnus pour avoir été interpolés. Or, il est vraisemblable que du temps d'Hésiode il n'y avait pas encore d'oracle établi à Pytho, qui s'appela Delphes dans la suite, quoique plusieurs traditions poétiques assignent à cet oracle l'antiquité la plus reculée.

Leclerc pense que le poëme du *Bouclier* ne se terminait point ici et qu'il lui manque beaucoup de choses à la fin ainsi qu'au commencement. Certes, nous sommes loin de croire à l'unité de conception de ce poëme, puisque nous pensons que le début appartient à Hésiode et que le reste est l'ouvrage d'un autre chantre ; mais le fragment qui concerne le combat d'Hercule et de Cycnus nous semble former un tout ; en effet, la célébration des funérailles de la victime en est le complément naturel. L'*Iliade* n'a-t-elle pas également pour conclusion les honneurs funèbres rendus à Hector ? L'auteur du *Bouclier* ajoute même qu'Apollon se vengea des impiétés de Céyx en faisant disparaître sa tombe sous les eaux de l'Anaurus. On dirait qu'il ait voulu terminer son poëme par une pensée morale et religieuse.

NOTES SUR LES FRAGMENS.

(1) Hésiode est l'auteur le plus ancien qui parle de Linus, de ce vieux chantre qui, avec Eumolpe, Orphée et Musée, fonda la secte de ces poëtes sacerdotaux dont les chants civilisèrent la Grèce encore sauvage. Ici la poésie sert, comme dans tous les poëmes primitifs, à confirmer les récits de l'histoire. Diodore de Sicile (*Bibliothèque historique*, liv. 3, c. 67) raconte que Linus fut l'inventeur de la poésie grecque, qu'il transporta le premier dans sa langue les lettres phéniciennes, célébra les exploits du premier Bacchus et d'autres faits mythologiques, eut pour disciples Hercule, Thamyris et Orphée, et fut tué d'un coup de lyre par Hercule, qu'il avait frappé pour le punir de sa lenteur à apprendre la musique. Selon Clément d'Alexandrie (*Stromates*, 1, p. 330), Hésiode, après avoir dit que ce Linus possédait tous les talens, ajoute qu'il était aussi habile dans l'art de la navigation. Apollodore (*Bibliothèque*, l. 1, c. 3, § 2) prétend que Linus naquit, comme Orphée, de Calliope et d'OEagre, mais qu'il passait comme lui pour fils d'Apollon : il s'accorde avec Diodore de Sicile sur la manière dont il périt (*Bibliothèque*, l. 2, c. 4, § 9). Pausanias (*Béotie*, c. 29) rapporte qu'il y eut deux Linus, l'un né d'Uranie et d'Amphimarus, fils de Neptune, et tué par Apollon, parce qu'il avait osé se comparer à ce dieu pour le chant, et le second nommé le fils d'Isménius et tué par Hercule enfant, à qui il enseignait la musique.

Le même auteur dit que les Grecs avaient une chanson sur les malheurs de Linus, ce qui est conforme au fragment d'Hésiode ; qu'après sa mort le deuil se répandit même parmi les nations barbares, et qu'il existait chez les Égyptiens une chanson de Linus à laquelle ils donnaient dans leur langue le nom de *Mnuéros*. Hérodote (*Euterpe*, c. 79) parle aussi du cantique de Linus qui se chantait en Égypte comme en Phénicie, à Cypre et en d'autres pays ; il ajoute que ce cantique porte différens titres suivant la différence des contrées, mais qu'il s'accorde toujours avec celui que les Grecs connaissent sous le nom de Linus ; enfin il ne peut s'expliquer d'où les Égyptiens ont pris ce nom. J. Leclerc cherche à dé-

montrer la cause de cette étymologie. En remarquant que dans la langue phénicienne *lin* signifie *gémissement*, surnom donné à Linus à cause de la douleur que sa perte excita parmi ses disciples et parce qu'il avait vécu à une époque où les lettres phéniciennes venaient de s'introduire en Grèce, il prétend que cet hymne funèbre portait en Égypte le même nom que dans la Phénicie et dans la Grèce, ces trois contrées ayant entre elles beaucoup de rapports de langage et de mœurs.

Ce fragment sur Linus prouve encore l'existence d'une civilisation grecque antérieure au siècle d'Homère. A cette première époque, la poésie est un présent céleste ; son inventeur est fils d'Uranie, de l'une de ces Muses filles de Jupiter et de Mnémosyne ; son nom est sacré parmi les hommes, et longtemps après sa mort sa mémoire obtient un culte dans les cérémonies de la religion comme dans les pompes des festins. Le contraste de cet hymne de deuil qui précède et accompagne les banquets et les danses n'a-t-il pas quelque chose d'auguste et d'attendrissant ? La poésie était toute l'occupation, toute la pensée, toute la vie de ces Grecs, peuple jeune et enthousiaste ; elle présidait à leurs travaux et à leurs plaisirs : avant de commencer leurs repas, les convives trouvaient dans leur voix des notes graves et tristes pour pleurer le plus ancien de tous leurs poëtes. Rien n'est tout à la fois plus instructif et plus poétique que cette image de la mort associée aux joies de la vie.

(2) Le grand étymologiste (p. 523, l. 8) loue, sans nommer Hésiode, une partie de ce beau fragment. C'est à tort, suivant la remarque de Ruhnkenius, qu'Heinsius a changé *knuoe* (la gale) en *kruos* (le froid) ; mais il a eu raison de transformer, pour la mesure du vers, *kateschen* en *kateschethen*. Cette maladie, qui était probablement une espèce de lèpre, fut une vengeance divine qui tomba sur les filles de Prétus, appelées, suivant Apollodore (l. 2, c. 2, § 2) Lysippe, Iphinoé et Iphianasse ; suivant Élien (*Histoires diverses*, l. 3, c. 42), Élegé et Célèné ; et suivant Servius (*ad Virg., Églog.* 6, v. 48), Lysippe, Hipponoé et Cyrianasse. Apollodore (*loco cit*) dit que, parvenues à l'âge de puberté, elles devinrent folles : selon Hésiode, pour avoir méprisé les mystères de Bacchus, ou selon Acusilas, pour avoir outragé une statue de Junon. Apollodore s'est peut-être trompé involontairement en admettant pour cause de leur folie le courroux de Bacchus, une telle tradition ayant pu se glisser dans l'un de ces nombreux poëmes composés et répandus sous le nom d'Hésiode. Comme il ne nous est parvenu aucun fragment d'Hésiode qui la confirme ou qui la fasse soupçonner, nous sommes autorisés à la rejeter avec d'autant plus de raison que la cause de leur maladie est spécifiée dans le vers d'Hésiode que Suidas cite comme relatif aux filles de Prétus :

« A cause de leur honteux libertinage, elles perdirent la tendre fleur de leur beauté. »

Cette opinion semble encore justifiée par le passage où Élien (*Histoires diverses*, 3, 42) dit que la reine de Cypre les rendit impudiques. Hésiode, dans le *Catalogue des Héroïnes*, dit que Junon punit leur libertinage effréné en souillant par une maladie impure la beauté de leur tête. On peut donc croire que les déréglemens où les entraîna Vénus excitèrent la colère et la vengeance de Junon. Les vers dans lesquels Hésiode décrit leur mal, sont pleins d'une âpre énergie. Leur sombre et forte couleur rappelle les plus beaux passages de *la Théogonie*.

(3) Dans l'endroit de l'*Iliade* à propos duquel Eustathe cite ce vers, il s'agit du Céphise dont les sources se trouvent auprès de la ville de Lilée, en Phocide. Le scholiaste de Venise (*Il.*, 2; *Catal.*, 29) l'attribue comme Eusthate à Hésiode. Runkhenius observe qu'il fait partie de l'hymne homérique à Apollon (v. 241) ; mais on peut croire qu'Hésiode s'en est servi également : Strabon en effet (*lib.* 9, c. 3, § 17) dit que ce poëte avait décrit longuement le cours du Céphise. On doit songer d'ailleurs qu'à une époque où la poésie était chantée et non pas écrite, les poëtes devaient s'emprunter mutuellement une grande quantité de vers. Homère, qui a été tant de fois copié par ses successeurs, n'a-t-il pas lui-même copié quelques-uns de ses devanciers ? Tous les vers qui servaient non pas à exprimer le langage de la passion ou un sentiment individuel, mais à caractériser les dieux, les héros et les pays, étaient en quelque sorte entrés dans le domaine public. Un poëte ne passait donc point pour un plagiaire lorsqu'il ne faisait qu'user de la propriété commune. De là le retour des mêmes épithètes et des mêmes formes, et cette identité de couleur que revêtait la poésie d'une même époque.

(4) On ne peut connaître ni même conjecturer de quel héros Hésiode veut parler. Comme il s'agit de Péon qui possède le secret de guérir tous les maux, sans doute il est ici question d'un homme blessé dans les combats et près de mourir si Apollon ou Péon ne vient à son secours. Ce fragment est peut-être tiré du poëme de *l'Héroogonie* ; malgré sa brièveté, on y retrouve le caractère de la poésie épique.

(5) D'après Homère, les plus célèbres enfans de Nestor sont Antiloque et Thrasymède ; les autres étaient (*Odyssée*, 3, v. 413) Echéphron, Stratius, Persée, Arétus et Pisistrate. Nestor les avait eus d'Eurydice, l'aînée des filles de Clymène, suivant le témoignage d'Homère (*Odys.*, 3. 452). Eustathe (*ad Il.*, 2., 296, 25) raconte qu'après la mort d'Eurydice, Nestor épousa Anaxibie, sœur d'Agamemnon ; cependant on voit dans Pausanias (11, 29) et dans le scholiaste d'Euripide (*Oreste*, 764) que cette Anaxi-

bie fut l'épouse de Strophius et la mère de Pylade. Apollodore (*Bibl.* 1, c. 9, § 9) prétend que Nestor épousa Anaxibie, fille de Cratiéus, et qu'il en eut sept fils et deux filles, Pisidice et Polycaste. Il ne fait pas mention de l'Eurydice de l'*Odyssée*. En donnant à Nestor Polycaste pour fille, il aura probablement suivi Hésiode, car Homère n'en parle point. Quant à Télémaque, qui n'est pas marié dans l'*Odyssée*, si Hésiode lui donne Polycaste pour femme, on voit, d'après Eustathe (*Od.*, 16, p. 17, 96, v. 597), qu'Aristote, dans son ouvrage sur le *Gouvernement des Ithaciens*, et Hellanicus disaient qu'il avait épousé Nausicaa, fille d'Alcinoüs. Ces récits contradictoires prouvent combien plus une époque est antique, plus les traditions s'accumulent les unes sur les autres. Chaque âge ajoute aux faits que lui a transmis l'âge précédent. Placés comme nous le sommes à une si longue distance, il nous est bien difficile de reconnaître ce qui appartient à chaque siècle en particulier. Nous ne pouvons nous former de ces temps reculés qu'une idée générale.

(6) Voici la traduction de la note d'Eustathe. « Il (Homère) appelle Argos *poludipsion* (brûlante de soif), ou comme étant très-regrettée par les Grecs, ou parce qu'on raconte qu'elle était alors privée d'eau. On dit qu'elle en fut pourvue dans la suite, soit parce que Neptune ouvrit les fontaines de Lerne à cause de son amour pour Amymone, de laquelle provinrent dans Argos les eaux amymoniennes, soit parce que les Danaïdes venues d'Égypte enseignèrent aux habitans l'art de creuser des puits. Ainsi Hésiode :

Argos, aqudron eon Danaai poiessen enudron.

Strabon (l. 8, c. 6) cite ce même vers, mais sans en nommer l'auteur et avec quelques changemens :

Argos anudron eon Danaai thesan Argos enudron.

Suivant lui, la ville d'Argos, bâtie dans un lieu privé d'eau, renfermait beaucoup de puits dont l'invention était due aux Danaïdes ; quatre de ces puits étaient consacrés et honorés d'une manière spéciale. Strabon parle de la fontaine *Amymone* qu'on montrait aux environs de Lerne, marais situé entre Argos et Mycène. Apollodore (*Bibl.*, 2, c. 1, § 4) raconte ainsi la fable relative à cette fontaine : « Le pays étant dépourvu d'eau parce que Neptune avait tari toutes les fontaines, dans sa colère contre Inachus qui avait attesté que la contrée appartenait à Minerve, Danaé envoya ses filles puiser ailleurs de l'eau ; l'une d'elles (Amymone), cherchant une source, lança un trait contre un cerf et atteignit un satyre endormi. Ce satyre s'éveilla et désira s'unir avec elle ; mais il s'enfuit à l'aspect de Neptune : Amymone se livra à ce dieu, et Neptune lui découvrit les fontaines de Lerne. » Dans Euripide (*Phéniciennes*, p. 195) la fontaine jaillit de terre sous un coup du trident de Neptune. Quelle que soit l'origine d'une semblable fable, le vers d'Hésiode est un débris de poésie précieux pour l'histoire ; en nous montrant Danaé procurant de l'eau à une ville qui en manquait, il nous donne une idée de la civilisation égyptienne, qui, fertilisant les contrées arides, transporte le bienfait des arts sur le sol de la Grèce.

(7) Ce fragment, tiré du *Catalogue* et conforme au récit de Stésichore, comme nous l'apprend Strabon, fait conjecturer à ce géographe que c'est d'Arabus que l'Arabie a pris son nom. Quel était cet Arabus? Sans doute un puissant héros, puisqu'il devait la naissance à un dieu et à la fille d'un roi, à Mercure et à Thronie. L'épithète de *bienfaisant* appliquée à Mercure peut étonner les lecteurs habitués à le regarder comme le dieu tutélaire des marchands et des voleurs. Qu'ils songent que ces attributs de bonté ou de méchanceté que la mythologie grecque donna à ses dieux et à ses déesses furent presque tous des inventions postérieures aux premiers temps du polythéisme. Dans les siècles d'Homère et d'Hésiode, les divinités ne se cachaient pas encore sous ce voile de symboles et d'allégories dont les tragiques et les autres mythographes les surchargèrent : Mercure n'était pas plus le dieu de l'éloquence ou le protecteur du vol que Vénus ou Diane n'était l'emblème de l'amour ou de la chasteté. On appelait donc Mercure *bienfaisant* parce que, étant supérieur aux hommes, il pouvait, comme toutes les divinités, les secourir et les protéger.

(8) Homère est le premier auteur qui parle de la roche d'Olène (*Il.*, lib. 2, v. 617) ; il la place dans le voisinage d'Élis. Pausanias (*Élide*, c. 20) dit qu'il existait en Elide une roche olénienne ainsi nommée d'un habitant du pays savant dans l'art de l'équitation. Il rapporte aussi (*Achaie*, c. 18) qu'à 40 stades de Dyme, on trouve l'endroit où le fleuve Pirus se jette dans la mer, et qu'il y avait autrefois près de ce fleuve une ville appelée Olène. Suivant Strabon (lib. 8, c. 3, § 10), on conjecturait que la roche olénienne était la montagne que de son temps on appelait Scollis, montagne pierreuse, voisine de Dyme et d'Elis. Le fragment d'Hésiode doit avoir de l'autorité même dans une question géographique ; on peut donc supposer, d'après le voisinage du fleuve Pirus et de la roche olénienne mentionnée dans ce vers, que cette roche était située dans l'Élide.

(9) Suivant Strabon, qui, dans sa description de la Crète, nous a conservé ce fragment, Hésiode dit que Hécateus et une fille de Phoronée eurent cinq filles d'où naquirent les nymphes Oréades, les Satyres et les Curètes. Nous ne répéterons pas ici tout ce qui a été dit sur la lubricité et sur l'intempérance des Satyres ou sur les danses sacrées de ces Curètes, qui ont été confondus avec les Corybantes et avec les Dactyles de l'Ida et dont les mythes ont été aussi mêlés aux fables phrygiennes et crétoises. Nous re-

marquerons seulement que l'origine de ces traditions remontait à la plus haute antiquité, puisqu'elles ont été célébrées par Hésiode. Le nom de *dieu* que ce poëte donne aux Curètes s'accorde avec la qualité de devins que leur attribuèrent les mythologues postérieurs.

Il y a dans ce fragment quelque chose qui indique une époque de religion primitive et une importation du culte oriental. Leclerc pense que le mot *saturoi* vient du phénicien *schatar*, qui chez les Arabes signifie *molester*, parce que les Satyres ne jouissaient des Nymphes ou des femmes qu'après les avoir lassées de leur poursuite. Il croit aussi que l'épithète *orchestères* (danseurs) appliquée aux Curètes a sa racine dans le mot phénicien *charar* (danser).

(10) Strabon (lib. 14, c. 1, § 27) raconte que Calchas à son retour de Troie visita l'oracle d'Apollon Clarien, et qu'y ayant rencontré Mopsus, fils de Manto, fille de Tirésias, il lui proposa l'énigme du figuier, et périt de chagrin après avoir entendu sa réponse. Suivant Strabon, Phérécyde rapporte que Calchas demanda à Mopsus combien de cochons portait une truie pleine; que Mopsus répondit qu'elle en portait trois, dont l'un était une femelle, et que le nombre s'étant trouvé juste, Calchas en mourut de dépit. D'après le même auteur, Sophocle, dans sa pièce intitulée *Helenès apaitesis* (la Réclamation d'Hélène), disait qu'il était dans la destinée de Calchas de mourir lorsqu'il aurait trouvé un devin plus savant que lui, et il transportait dans la Cilicie le théâtre de sa dispute et de sa mort.

La singularité de l'énigme rapportée par Hésiode, et dont il est difficile de saisir le sens, attesterait seule, quand bien même nous manquerions d'autres preuves, la disparité de l'âge d'Homère et de celui d'Hésiode. En effet, l'obscurité de la pensée, la tendance de la poésie vers la recherche et l'ambiguïté, cette lutte d'esprit établie entre deux devins, ce Calchas qui meurt de chagrin parce qu'il a rencontré un rival plus habile, tout cela n'indique-t-il pas une époque où les Muses ont moins pour but d'émouvoir les nations, en célébrant les grands événemens guerriers et populaires, que de piquer la curiosité d'un peuple oisif par des inventions futiles et bizarres? Dans l'*Iliade*, Calchas interroge le vol des oiseaux, prophétise en plein air, conduit la flotte des Grecs et demeure dans leur camp, où il n'est pas moins guerrier que devin. Ici Mopsus et Calchas se rencontrent à l'oracle d'Apollon, probablement dans l'enceinte d'un temple; ils ne viennent pas consulter le dieu sur le sort des peuples: ils s'amusent à se porter un défi, et le vaincu périt de honte et de douleur, tant la superstition lui faisait attacher de prix à la gloire de son art! Dans le siècle d'Homère, les caractères, les passions, le culte, tout est extérieur. Dans celui d'Hésiode, la civilisation a depuis longtemps introduit la dissimulation et la ruse; les croyances sont moins vives; les formes de la religion deviennent plus compliquées, plus minutieuses; la divination acquiert plus d'importance: on sent déjà que la puissance des prêtres ne tardera point à s'établir; enfin la superstition commence à succéder à la foi, la recherche à la simplicité, une poésie spirituelle et réfléchie à ces chants naïfs et spontanés qui, en sortant de la bouche d'un seul homme, semblaient s'échapper du cœur de tout un peuple.

(11) Pausanias, en rapportant ce fragment, dit qu'il appartient à l'auteur du poëme que les Grecs nomment *Mégalai éoiai*. Quoiqu'il puisse sembler singulier qu'il ne nomme pas Hésiode, ce n'est qu'à ce poëte que ces vers peuvent être attribués. Cet Orchomène, qu'il ne faut pas confondre avec un autre Orchomène fils de Lycaon (*Apollodore*, lib. 3, c. 8, § 1), était, suivant Pausanias (*Béotie*, ch. 36), fils de Minyas et donna son nom à sa ville. Ce fut sous son règne qu'Hyettus, exilé d'Argos pour un meurtre, vint se réfugier auprès de lui. Orchomène lui céda le canton où furent depuis le bourg d'Hyette et le territoire adjacent.

Pausanias en disant que cet Hyettus, meurtrier de Molyre, qui avait séduit sa femme, est le premier homme connu qui ait tiré vengeance d'un adultère, ajoute que dans la suite Dracon, législateur des Athéniens, plaça cette sorte de vengeance au nombre des actions qui ne devaient pas être punies. Cette loi de Dracon atteste que de son temps le sentiment moral avait fait des progrès dans l'esprit des Grecs et que la société, plus civilisée quoique plus corrompue, regardait comme un crime digne du dernier châtiment l'injure faite à la sainteté du mariage. Dans les temps primitifs, la violation de la loi conjugale n'était pas considérée comme un délit plus grave que tous les autres; le meurtrier de l'homme qui l'avait outragé par un adultère n'inspirait pas plus de pitié, ne méritait pas plus d'excuses que le meurtrier d'un homme innocent: comme un coupable, il était obligé de fuir sa patrie. Convenons cependant qu'à une époque où les femmes ne jouaient qu'un rôle subalterne et vivaient renfermées dans le cercle de leurs devoirs et de leur existence domestiques, ce genre de délit ne devait pas être fréquent, ou du moins l'honneur des époux n'y attachait pas une grande importance, puisque cet Hyettus était, selon Pausanias, le premier mari qui eût tué le séducteur de sa femme. C'est dans la maturité ou la vieillesse des sociétés que les délicatesses de l'amour-propre s'augmentent avec la violence des passions et avec la corruption des mœurs.

(12) Les deux premiers vers de ce fragment sont cités par Tzetzès et les trois derniers par le scholiaste de Pindare (*Pyth.* 4, 252). Ce passage faisait partie du poëme de *la Généalogie des héros*.

Dans l'édition de Leclerc et dans plusieurs autres,

on lit ainsi le premier vers : « *Hellênes d'égénonto themistopoloi basilêes.* » Leclerc conjecturait cependant qu'il fallait lire *Hellênos*. S'il avait consulté le texte du scholiaste, il aurait eu la satisfaction de voir cette hypothèse confirmée. Il est étonnant que Robinson et Gaisford aient écrit *themistopoloi basilêes*, lorsqu'il y a dans Tzetzès *themistopolou basileou*. Ces deux mots se rapportent à Hellen.

Au second vers, Heinsius avait mis *Choros*. Leclerc propose avec raison d'écrire *Doros*. Tel est effectivement le nom qu'Apollodore donne à l'un des fils d'Hellen (lib. 1, c. 7, § 9) ; il appelle les deux autres Xuthus et Éole comme dans Hésiode. Quant à Hellen, il rapporte qu'il eut ces trois fils de la nymphe Orséis et qu'il fut le premier enfant de Deucalion et de Pyrrha ; il ajoute que quelques-uns le disaient fils de Jupiter.

Robinson a changé les deux derniers mots de cet hémistiche :

Kai huperthumos péri kéri,

en un seul mot, *Périérês*. C'est le nom de ce Périérès qui, d'après Apollodore (lib. 1, c. 7, § 3), était avec Créthéus, Athamas, Sisyphe et Salmonée au nombre des enfans qu'Éole eut d'Énarète, fille de Déimaque. Apollodore en nomme deux autres dont Hésiode ne parle pas, Déïon et Magnès.

L'épithète de *thémistopolos* (dispensateur des lois) et celle de *adikos* (inique), également appliquées à Salmonée, peuvent sembler une contradiction du poëte ; mais on doit songer que les Grecs donnaient ordinairement aux rois les mêmes qualités, comme celle de *thémistopoloi* ou de *diotrophoi*, (nourrissons de Jupiter) ; par là ils voulaient désigner un des attributs généraux de la royauté, ce qui ne les empêchait point d'appeler un monarque *dêmoboros* (dévorateur de peuple), comme dans Homère (*Il.*, c. 1, v. 231), ou *dôrophagos* (mangeur de présens), comme dans Hésiode (*les Travaux et les Jours*, v. 39) : autre chose en effet était le caractère du souverain, autre chose la conduite particulière de l'homme. N'oublions pas d'ailleurs que l'habitude de chanter les vers favorisait le retour des mêmes épithètes appliquées aux mêmes personnages. Une poésie chantée rend agréables et presque nécessaires des répétitions qui ne seraient que fatigantes et inutiles dans une poésie écrite.

(13) Ce fragment est vraisemblablement la source première où Pindare a puisé sa fable sur Pélée et sur Acaste, fils de Pélias et roi d'Iolchos. Le poëte ne rapporte pas le motif de la vengeance que ce roi exerça contre Pélée. Suivant Apollodore (lib. 3, c. 13, § 3), Astynamie, femme d'Acaste, devenue amoureuse de Pélée, et honteuse d'un refus, l'accusa d'avoir tenté de la séduire. Acaste furieux le conduisit à la chasse sur le Pélion où il le laissa endormi après avoir caché son épée. Pélée, s'étant réveillé, chercha son arme et tomba entre les mains des Centaures ; mais il fut sauvé par Chiron. Le scholiaste d'Apollonius de Rhodes rapporte cette fable à peu près de la même manière (lib. 1, v. 224) ; seulement il diffère sur le nom de la femme d'Acaste, qu'il dit s'être nommée Crithéis, ou Hippolyte, comme l'appelle Pindare (*Ném.* 4, v. 93). Il raconte que Mercure ou, selon d'autres, Chiron, voyant Pélée désarmé sur la montagne où Acaste l'avait abandonné pour qu'il servît de pâture aux bêtes féroces, lui donna une épée magnifique avec laquelle ce héros, rentré dans la ville, égorgea Acaste et son épouse.

On doit remarquer la ressemblance qui existe entre l'aventure de la femme d'Acaste et de Pélée et celle de Bellérophon (*Iliade*, c. 6, v. 160), qui fut aussi aimé d'Antée, femme de Prétus, et accusé par elle auprès de son mari d'avoir voulu profaner sa couche. Le type de ces deux histoires est peut-être l'histoire de Joseph et de la femme de Putiphar. L'Égypte et la Grèce eurent des points de contact nombreux. En parcourant la route de l'antiquité, on trouve souvent les mêmes jalons dispersés loin les uns des autres.

(14) Comme Hésiode, Pindare (*Ném.* 3, v. 93) dit que Chiron éleva Jason. Chez les poëtes, presque tous les héros les plus fameux ont le Centaure pour maître.

(15) Ce fragment était, suivant le scholiaste, le début du poëme sur les préceptes de Chiron pour l'éducation d'Achille. Pausanias (*Béotie*, c. 31) met ce poëme au nombre des ouvrages attribués à Hésiode. Comme il appartient au genre didactique, on doit le regarder comme le produit et l'expression d'un siècle où la poésie antique s'éloignait de son but primitif, qui était d'émouvoir plutôt que d'instruire, de célébrer les événemens historiques et non de tracer des préceptes de morale.

(16) Le scholiaste nous apprend que le père des deux héros dont parle Hésiode était Halirrhothius, fils de Périérès et d'Alcyone. Apollodore (lib. 3, c. 14, § 2) fait mention d'un autre Halirrhothius, fils de Neptune et de la nymphe Euryte, qui, voulant violer Alcippe, fille de Mars et d'Agraule, fut surpris et tué par Mars.

(17) Ce fragment, suivant le scholiaste de Sophocle, appartenait au poëme des *Mégalai éoiai*. Suivant lui, on croyait que le pays de Dodone était le même que l'Hellopie. Strabon, qui cite le premier et le cinquième vers (lib. 7, c. 7, § 10), dit que Philochore rapporte la même chose. Le nom d'*Hellopie* venait peut-être des Selles (*Selloi* ou *Elloi*), qui avaient rendu célèbre cette contrée : car, selon Hésychius,

ella était le siége de Jupiter à Dodone, c'est-à-dire l'escabeau où se plaçaient les ministres de ce dieu, lorsqu'ils révélaient l'avenir.

Runkhenius propose de lire ainsi le sixième vers :

Tên de zeus édélésen eon chrêstêrion einai,

et de mettre au septième vers *naien* au lieu de *naion*, suivant la leçon de Valckener.

Ces changemens nous semblent heureux. Il n'en est pas de même de celui que Runkhenius propose pour le huitième vers, qu'il écrit ainsi :

Enthên épichtoniois manteia panta phérontai.

Ces remarques sont peu importantes : ce qui mérite d'être observé, c'est la conformité du sens des deux derniers vers avec ce passage tiré de l'hymne homérique à Mercure, 540 :

« Si quelque mortel (c'est Apollon qui parle) vient à moi, guidé par le chant ou par le vol des oiseaux choisis, mes ordres lui seront propices et je ne le tromperai point ; mais si l'un d'eux, se confiant à des oiseaux trompeurs, veut interroger mon oracle malgré ma volonté et désire en savoir plus que les dieux immortels, je lui prédis que son voyage sera inutile, et pourtant je recevrai ses dons. »

Ce passage prouve à la fois que les hymnes attribués à Homère portent une date moins antique et qu'ils n'ont précédé que de peu de temps les poëmes d'Hésiode. Dans l'hymne à Mercure et dans le fragment d'Hésiode, Apollon et Jupiter sont encore avides de présens, comme dans l'*Iliade* ; mais ils attachent plus d'importance aux augures favorables tirés du vol des oiseaux : la divination est devenue un art plus sacré. Hésiode surtout nous révèle un changement dans l'essence et dans les formes du culte. C'est dans le creux d'un hêtre que repose l'oracle ou plutôt l'image de Jupiter. Tous les mortels se font un devoir de le consulter. La divinité s'entoure d'un mystère plus profond pour inspirer un respect plus religieux.

(18) Apollodore (livre 3, c. 11, § 1) s'est conformé à la tradition d'Hésiode en disant que Ménélas eut d'Hélène Hermione et Nicostrate. Pausanias (*Corinthie*, c. 13) prétend que c'est d'une esclave que Ménélas avait eu ce Nicostrate et un autre fils nommé Mégapenthès, le même dont parle Homère (*Od.*, 4, 10). On lit dans les scholies de Venise (*Il.*, 3, v. 175) qu'Hélène avait donné à Ménélas un fils appelé Morraphius selon Diéthus, ou Nicostrate d'après Cinéthon. Homère (*Odyssée*, ch. 4, v. 12, et *Iliade*, ch. 3, 175) dit qu'Hélène n'avait pas eu d'autre enfant qu'Hermione : Hésiode lui en donne deux ; d'autres poëtes en ont encore augmenté le nombre. Ainsi les vieilles traditions tantôt s'accroissent, tantôt diminuent, et presque toujours s'altèrent avec le temps.

(19) Probablement, comme le dit Étienne de Byzance, ce fragment est extrait du second livre d'*Égimius*, poëme très-ancien que les plus habiles critiques ont attribué à Hésiode ou à l'un de ses rivaux nommé Cercops de Milet. Ce poëme était consacré à Égimius, roi des Doriens, dont les enfans contribuèrent au retour des Héraclides dans le Péloponèse pour reconnaître les services rendus à leur père par Hercule, car nous voyons dans Apollodore (liv. 2, c. 7, § 7) qu'Égimius, étant en guerre avec les Lapithes et se trouvant assiégé, fut secouru et sauvé par Hercule, qui tua leur chef Coronus. Le récit de Diodore de Sicile (liv. 4, c. 37) s'accorde avec celui d'Apollodore. Suivant le scholiaste d'Apollonius (liv. 1, v. 77), les Eubéens s'appelaient Abantes, du nom d'un héros appelé Abas, qui avait probablement régné sur eux. Strabon (liv. 10, c. 1, § 3) rapporte que l'Eubée fut anciennement appelée Macris et Abantis : « Aristote, dit-il, prétend que les Thraces, venus d'Abas en Phocide, fondèrent une colonie dans l'île et nommèrent Abantes ceux qui l'occupaient ; d'autres font dériver ce nom d'un héros, comme l'Eubée dut sa dénomination à une héroïne. De même que le nom de *boos aulé* (la retraite des bœufs) est resté à un antre situé sur le rivage qui est tourné vers la mer Égée et où l'on dit qu'Io accoucha d'Épaphus, c'est peut-être une cause semblable qui a valu ce nom à l'Eubée. Un autre de ses noms fut celui d'Oché, nom que porte la plus grande des montagnes de cette île. » Si nous nous bornons à examiner le fragment d'Hésiode, nous y trouverons un indice presque certain que cette dénomination de l'*Eubée* est venue de la fable d'Io, car il était question de cette fable dans le poëme d'*Égimius*, comme le prouvent l'assertion d'Étienne de Byzance et les quatre vers sur Argus, qui nous ont été conservés par le scholiaste d'Euripide et qui se rattachent au même poëme. La métamorphose d'Io en vache, l'allégorie de ce personnage d'Argus, à qui Hésiode donne quatre yeux et qui ne dormait jamais, la singularité de l'origine du nom de l'Eubée, tout cela nous paraît entièrement conforme à l'esprit d'un siècle ami des fictions et du merveilleux.

Hésiode donne à l'Eubée l'épithète de *divine* parce que cette île était consacrée à Junon.

Quand il rapporte que les dieux l'appelaient autrefois Abantis, il semble rappeler que les noms les plus anciens étaient toujours attribués aux dieux, comme Homère nous le fait entendre souvent dans l'*Iliade* en établissant une distinction entre la langue des dieux et celle des hommes. Lorsqu'il nous dit que Jupiter donna à cette île le nom de l'Eubée, il nous montre l'époque où une nouvelle religion, victorieuse de l'ancien culte, introduisit ses changemens dans l'Olympe comme sur la terre. C'est sous le règne de Jupiter que le polythéisme grec trouva enfin le point d'appui qui le fixa d'une manière certaine et durable.

(20) Eurygyès est le même héros qu'Androgée, fils de Minos. Apollodore raconte (l. 3, c. 15, § 7) qu'il vainquit tous ses rivaux dans les Panathénées, mais qu'Égée l'envoya contre le taureau de Marathon, qui le fit périr, ou que, d'après une autre tradition, étant allé à Thèbes aux jeux funèbres de Laïus, il fut tué dans une embuscade par ceux qui devaient lui disputer le prix. Properce (liv. 2, 1, 63) suppose qu'il fut ressuscité par Esculape. Pausanias dit (*Attique*, c. 28) que Minos vengea sa mort sur les Athéniens; il parle (*Attique*, c. 1) d'un autel nommé l'*autel des héros* que les Athéniens dédièrent à Androgée. Suivant Hésychius, Mélésagoras disait qu'on célébrait dans le Céramique des jeux funèbres en son honneur. Rien n'est plus touchant qu'un tel hommage rendu à ce héros, mort dans la fleur de son âge. Hésiode l'appelle l'*enfant de la sainte Athènes*, comme si la ville tout entière adoptait sa gloire et pleurait son souvenir avec la tendresse et la douleur d'une mère.

Runkhenius conjecture avec raison qu'il faut rapporter à Androgée ce fragment où le poëte semble déplorer une mort prématurée.

(21) Plutarque cite ce vers à propos de Thésée, qui abandonna Ariane dans l'île de Naxos, parce qu'il s'était épris d'amour pour Églé. Suivant lui, Héréas de Mégare prétendait que Pisistrate avait fait retrancher ce vers du poëme d'Hésiode, de même que pour faire plaisir aux Athéniens il avait intercalé le vers suivant, dans le onzième chant de l'*Odyssée* (630) : « Thésée et Périthoüs, glorieux enfans des dieux. »

On voit par là que les poëmes recueillis par l'ordre de Pisistrate n'ont souvent qu'une authenticité problématique, puisque ce roi, jaloux de flatter l'orgueil des Athéniens, tantôt en ôtait les passages injurieux à la mémoire de leurs ancêtres et tantôt en ajoutait d'autres qui pouvaient augmenter encore la gloire de leurs anciens héros.

Un passage d'Athénée (13, p. 557) confirme ce que dit Plutarque. Le voici : « Hésiode rapporte que Thésée épousa légitimement Hippé et Églé en faveur de laquelle il viola les sermens qu'il avait faits à Ariane, comme le dit Cercops. »

(22) Ces vers, où il est question de l'art de la divination, étaient peut-être compris dans *la Mélampodie*.

(23) Ces deux vers semblent se rattacher au passage précédent, car ils ne peuvent s'appliquer qu'à Jupiter. Quel que fût du temps d'Hésiode le respect qu'inspiraient les devins, leur puissance n'était pas comparable à celle du roi de tous les dieux, de ce Jupiter dont ils ne pouvaient pénétrer les desseins ni suspendre la volonté. Nous avons préféré la leçon *to*, approuvée par Gaisford, à celle de *séo*, qu'adopte M. Boissonade. Il nous a semblé plus naturel de rapporter la première à Jupiter que d'appliquer la seconde soit à un devin soit à un autre homme à qui le poëte s'adresserait.

(24) Ce bizarre fragment, qui a été imité par Callimaque et qui a inspiré Ovide, est extrait de *la Mélampodie*. Voici ce qu'Apollodore (lib. 3, c. 6, v. 7) dit à ce sujet : « Hésiode rapporte que Térésias, ayant trouvé à Cyllène deux serpens accouplés et les ayant blessés, devint femme d'homme qu'il était : mais ayant retrouvé ces mêmes serpens encore accouplés, il redevint homme. Aussi Jupiter et Junon, se disputant pour savoir qui, de l'homme ou de la femme, jouissait de plus de plaisir en amour, le choisirent pour arbitre. Il répondit que des dix-neuf parties qui composaient la jouissance, l'homme en éprouvait neuf et la femme dix. Junon, à cause de cette réponse, le priva de la vue, mais Jupiter lui donna le talent de la divination. » Apollodore cite, à l'appui de cette fable, les deux vers d'Hésiode. Heyne propose de corriger le commencement du dernier, en mettant *Ennea d'* au lieu de *tas deka*, attendu, dit-il, que de dix parties, quand on en ôte une, il en reste neuf. Il se fonde principalement sur ce que Phlégon (*de Mirabil*, c. 4) dit que Térésias répliqua que des dix parties qui composent la jouissance, l'homme en goûte une seule et la femme en éprouve neuf. La leçon proposée par Heyne offre sans doute quelque vraisemblance; nous croyons cependant qu'on doit conserver le texte ancien, dont le sens paraît le plus véritable. Hésiode, en effet, a voulu dire que l'homme n'obtenait qu'une partie de la jouissance, mais que la femme la savourait tout entière. Or cette jouissance n'aurait pu être complète si elle n'eût été composée que de neuf parties : il fallait que la femme les éprouvât toutes les dix. D'ailleurs le mot dont se sert le poëte, *empiplêsi*, exprime l'action d'accomplir une chose dans son entier.

Ce fragment est curieux en ce qu'il porte encore l'empreinte d'une époque où le plaisir des sens avait tant de charmes et de puissance que Jupiter et Junon même se disputaient pour savoir quel sexe en éprouvait davantage. Dans ces temps à demi civilisés, les hommes ne recherchaient dans l'amour que la jouissance physique. Si un rival ou un vainqueur leur enlevait leurs esclaves, ce n'était pas leur cœur qui gémissait d'une telle perte, c'était leur orgueil qui souffrait et s'indignait de se voir arracher la récompense de leur valeur. L'habitude d'une vie guerrière ou politique les avait rendus indifférens à ces égards et à ces soins qu'exige la compagnie assidue des femmes. Le siècle d'Hésiode nous montre bien, il est vrai, les femmes liées davantage au sort des hommes et troublant déjà la société par les désordres de leur mauvaise conduite, mais il ne faut pas en conclure que les plaisirs matériels ne conservassent pas

tout leur empire : les passions avaient gardé quelque chose de violent et de brutal qui rappelait une époque voisine de la barbarie. Rien n'annonçait encore ces temps où, sous Périclès, les femmes exercèrent tant d'influence sur la vie privée et sur la destinée de l'état.

(25) Harpocration attribue ce vers à Hésiode, d'après le témoignage d'Hypéride, qui prétend qu'il se trouvait dans le poëme sur Autoclès. Il est cité par Aristophane le grammairien. L'idée philosophique qu'il renferme est pleine de sagesse et de vérité. Le mérite de sa concision, qualité nécessaire au genre didactique, le range parmi le petit nombre de ces vers qui résument quelquefois tout un siècle. Il n'a pu être composé qu'à une époque où la poésie, commençant à s'allier avec la morale, s'attachait moins aux faits qu'à la pensée.

Le poëme d'Autoclès, d'où il est extrait, était probablement un poëme d'une nature semblable à celle du poëme des *Travaux et des Jours*. Hésiode devait s'adresser à Autoclès pour lui donner des conseils de morale, comme il s'adresse à Persès pour l'exhorter au travail.

(26) Apollonius Dyscolus, dans son *Traité sur les Pronoms*, nous apprend que la particule *tin*, en perdant quelquefois le *tau*, conserve la même valeur.

Hésychius dit que l'usage de cette particule est très-rare et que *in autô* signifie la même chose que *autos autô*. Ces sortes de pléonasmes sont dans le génie des langues grecque et latine.

Apollonius Dyscolus ne cite que les cinq premiers mots de ce vers sans désigner le héros auquel ils se rapportent. D'après le scholiaste d'Apollonius de Rhodes (lib. 4, v. 57), il s'agit d'Endymion, né d'Aéthlius, fils de Jupiter et de Calyscé, qui avait reçu de Jupiter le privilége de fixer lui-même le moment où il voudrait mourir. Les idées sur le pouvoir du Destin s'étaient déjà modifiées depuis Homère jusqu'à Hésiode. Jupiter, dans l'*Iliade*, cherche quelquefois à dominer le Destin; mais le Destin finit toujours par l'emporter, parce qu'il est la marche nécessaire des événemens, l'inévitable enchaînement des causes et des effets qui réagissent les uns sur les autres. Ici nous voyons un héros qui reçoit la faculté de décider lui-même l'heure de sa mort : la destinée elle-même cède à l'ascendant du pouvoir que les dieux confèrent aux hommes.

(27) Schœfer pense que cet hémistiche n'est qu'une variante du vers 56 des *Travaux et des Jours*; mais Apollonius Dyscolus rapportant qu'il est tiré du troisième chant d'un poëme d'Hésiode, M. Boissonade a cru devoir le comprendre parmi les fragmens.

(28) Nous trouvons ici une nouvelle preuve de l'idée répandue dans l'antiquité sur la commune origine des hommes et des dieux et consignée dans les poëmes d'Hésiode.

On dirait que cette communauté de repas et d'assemblées dont parle ce fragment fait supposer une époque antérieure à l'âge d'or, l'époque où les habitans de la terre et du ciel vivaient confondus.

(29) On trouve ce vers dans Aristote et dans le scholiaste d'Eschyle (*les Suppliantes*, 444), qui le cite sans nom d'auteur. Dans Suidas (*in aikè pothoi*), Apollon le prononce en prophétisant sur Aurélien. Les vers de ce genre, que la justesse de leur morale et leur brièveté popularisent comme des proverbes, courent risque d'être attribués à d'autres qu'à leur véritable auteur et appliqués à d'autres sujets qu'à ceux auxquels ils se rapportaient primitivement.

(30) Apollodore (lib. 3, c. 9, § 2) dit que, suivant Hésiode et quelques autres, Atalante n'était pas fille d'Iasus, mais de Schenée. L'épithète qu'Hésiode lui donne, *podokès*, s'accorde avec ce que la fable raconte de sa vitesse à la course. Cet hémistiche est probablement extrait du poëme des *Megalai éoiai*.

(31) On voit dans les scholies de Venise que ces vers, tirés du *Catalogue des Héroïnes*, se rapportent à la fille d'Agénor. Heyne (*Il.* t. 6, p. 564) pense que Démodocé est la même que Démonice, fille d'Agénor et d'Épicaste, dont Apollodore parle (liv. 1, c. 7, § 7).

(32) Apollonius, en disant que l'on emploie le mot *phoibon* dans le sens de *katharon* (pur), cite ce vers, qu'il attribue à Héliodore. Villoison a substitué le nom d'Hésiode à celui d'Héliodore, et ce changement est confirmé par le témoignage du grand étymologiste (p. 796) et d'autres grammairiens. Il est impossible de deviner de quel fleuve il est ici question. La marche du vers est assez embarrassée à cause de la place qu'occupe le mot *kéras* (bras de rivière). En voici la traduction littérale en latin :

Puram undam adducens cornu Oceani fluentis.

(33) Constantin Porphyrogénète, en citant ce passage, dit que la Macédoine a reçu son nom de Macédon, fils de Jupiter et de Thyia, fille de Deucalion Suivant Hellanicus, ce héros était fils d'Éole. Apollodore et Pausanias ne disent rien de lui.

(34) M. Boissonade prend *tê Méliboia* pour le nom d'une femme, de Mélibée, qui fut, d'après Apollodore (l. 3, c. 8, § 1), la fille de l'Océan et l'épouse de Pélasque. Il est permis d'élever quelques doutes sur cette opinion. Dans une telle hypothèse, Mélibée aurait enfanté Phellus, et aucun poëte ou mythologue ancien ne lui donne un fils de ce nom. Ne serait-il pas plus naturel de croire qu'il s'agit de la

ville de Mélibée dont Apollonius de Rhodes fait mention (lib. 1, 592) et qui, suivant le scholiaste (*ibid*), était située dans la Thessalie? La construction de la phrase nous semble favoriser cette interprétation :

Phellon eummelien téké té Méliboia.

L'expression de *téké enfanta* ne peut se rapporter qu'à une femme, et ce verbe ne peut être gouverné par un substantif dont le cas est le datif ou l'ablatif. On doit donc, selon nous, traduire ainsi : « Elle enfanta dans Mélibée Phellus, habile à manier la lance. » Quelle était cette femme, mère de Phellus? c'est ce qu'on ne saurait deviner. Un vers isolé ne peut rien nous apprendre.

(35) Ce fragment, dont il est impossible d'expliquer le sens, se trouvait, selon Hérodianus Dindymus, dans le deuxième livre d'Hésiode, *en deuterô*. Peut-être, comme le conjecture M. Boissonade, désigne-t-il ainsi le second chant du *Catalogue des Héroïnes*.

(36) Hérodianus Dindymus dit que cet hémistiche est tiré du troisième livre, *en tritô*. Il s'agit peut-être encore du troisième chant du *Catalogue des Héroïnes*. L'obscurité de ce fragment ne saurait pas plus s'éclaircir que celle du précédent. Nous avons donné à *nouthos* la valeur du mot *nothos*, qui signifie faux, illégitime, vain. Les grammairiens disent *nothos logismos* (un faux raisonnement). Suidas prend le mot de *nothos* dans le sens de *xénos* (étranger).

(37) Ce fragment, que Galien nous a conservé comme étant rapporté par Chrysippe, peut servir de variante et de développement aux passages de *la Théogonie* qui concernent le mariage de Jupiter avec Métis (v. 886) et l'enfantement de Vulcain par Junon (v. 927). Plusieurs vers de *la Théogonie* reparaissent dans ce fragment, dont le texte est très-corrompu et le sens quelquefois très-obscur. Runkhenius en a corrigé heureusement beaucoup de parties (*Epist. crit.*, p. 100); mais il avoue avec franchise qu'il n'a su comment le corriger tout entier. M. Boissonade a ajouté quelques corrections. Son texte est celui que nous avons préféré; cependant nous avons suivi pour la dernière phrase une ponctuation différente, qui consiste à placer un point à la fin du dix-septième vers et seulement une virgule à la fin du dix-huitième; en cela nous avons adopté le sens proposé déjà par Runkhenius : ce n'est pas Thémis, mais Métis qui, dans le corps de Jupiter, fabriqua une égide pour Minerve, qui s'élança tout armée du cerveau de son père, comme l'atteste l'hymne homérique (v. 5) consacré à cette déesse. Cette fable de Métis renfermée dans le corps de Jupiter est consignée dans l'hymne orphique qui nous a été conservé par Stobée (*Éclog.*, liv. 1, p. 40, Heeren) et qui se termine ainsi :

« Il est une force, un dieu, grand principe du tout, un seul corps excellent qui embrasse tous ces êtres, le feu, l'eau, la terre et l'éther, la nuit et le jour, et Métis la créatrice première et l'Amour plein de charmes. Tous ces êtres sont contenus dans le corps immense de Jupiter. »

(38) Aspasius, dans ses *Commentaires sur Aristote*, dit que le mot *ponêros* s'emploie dans le sens de *épiponos* (laborieux), et de *dustuchês* (malheureux), et il cite comme un exemple ce fragment des *Mégalai éoiai* où Alcmène, s'adressant à Hercule, l'appelle le plus infortuné et le plus généreux de tous les hommes. L'existence de ce fragment est un nouveau motif de croire que le poëme du *Bouclier d'Hercule* n'est pas complet, qu'il règne une lacune considérable entre le récit de la naissance d'Hercule et celui de son combat avec Cycnus. Les vers conservés par Aristote se rattachaient vraisemblablement à cette partie du poëme qui ne nous est point parvenue et qui devait célébrer les travaux et les exploits du fils d'Alcmène.

(39) Clavier, qui rapporte ces vers dans les notes de son *Histoire des premiers temps de la Grèce* (tome 3, p. 18), observe avec raison que la tradition contenue dans ce passage diffère de celle que nous offrent les autres poëmes d'Hésiode. En effet, suivant *la Théogonie* (v. 576) et *les Travaux et les Jours* (v. 60), Pandore avait épousé Épiméthée; il n'est point question de son union avec Jupiter, ni de son fils Grœcus : elle fut mère de Pyrrha, femme de Deucalion. Il ne serait pas cependant impossible qu'Hésiode eût voulu parler ici d'une autre Pandore que de celle qui fut formée par l'ordre de Jupiter. Clavier observe encore que, dans *la Théogonie* (v. 1012), Agrius et Latinus sont fils d'Ulysse et de Circé, et non pas de Pandore et de Jupiter. Mais le fragment dont il s'agit ne dit pas, comme il le prétend, que Jupiter ait eu de Pandore Agrius et Latinus. Clavier aurait dû s'apercevoir qu'il fallait placer un point après ces deux noms : *Agrion êde Latinon*, lesquels se rattachent probablement à une phrase précédente qui finit là, et non pas à celle qui concerne Pandore et qui commence ainsi : « *Kourê d'en*, etc. » Sa première observation suffit donc pour faire soupçonner l'authenticité des vers cités par Lydus. Comme on ne les trouve dans aucun écrivain plus ancien que cet auteur, Clavier pense qu'ils ont été forgés même depuis la translation de l'empire à Constantinople. Malgré ces justes soupçons sur leur légitimité, nous avons cru devoir les rétablir; ils ne sont pas compris dans les éditions de Gaisford et de M. Boissonade. En voici le texte :

Agrion êde Latinon.
Kourê d'en mégaroisi agauou Deukalionos
Pandorê Dii patri théon semantori panton
Michtheis en philotêti téké Graikon menécharmen.

Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Une ou plusieurs pages ont été volontairement omises ici.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Préface de l'éditeur. IX
Introduction. XI

OEUVRES D'ORPHÉE.

Préface d'Orphée. 1
L'Argonautique. 21

HYMNES.

Hymne Ier. Le parfum de la Déesse qui veille aux portes. 38
— II. Parfum de la Nuit. *ib.*
— III. Parfum d'Ouranos. *ib.*
— IV. Parfum de l'Ether. *ib.*
— V. Parfum du Primigenius. *ib.*
— VI. Parfum des Astres. 39
— VII. Parfum du Soleil. *ib.*
— VIII. Parfum de la Lune. *ib.*
— IX. Parfum de la Nature. *ib.*
— X. Parfum de Pan. 40
— XI. Parfum d'Hercule. *ib.*
— XII. Parfum de Saturne. *ib.*
— XIII. Parfum de Rhéa. *ib.*
— XIV. Parfum de Jupiter. 41
— XV. Parfum de Junon. *ib.*
— XVI. Parfum de Neptune. *ib.*
— XVII. Sur Pluton. *ib.*
— XVIII. Parfum de Jupiter Tonnant. *ib.*
— XIX. Parfum de Jupiter Foudroyant. 42
— XX. Parfum des Nuages. *ib.*
— XXI. Parfum de la Mer. *ib.*
— XXII. Encens de Nérée. *ib.*
— XXIII. Parfum des Néréides. *ib.*
— XXIV. Parfum de Protée. 43
— XXV. Parfum de la Terre. *ib.*
— XXVI. Parfum de la Mère des dieux. *ib.*
— XXVII. Parfum de Mercure. *ib.*
— XXVIII. A Proserpine. *ib.*
— XXIX. Parfum de Bacchus. 44
— XXX. des Curètes. *ib.*
— XXXI. A Minerve. *ib.*
— XXXII Parfum de la Victoire. *ib.*
— XXXIII. Parfum d'Apollon. *ib.*
— XXXIV. Parfum de Latone. 45
— XXXV. Parfum de Diane. *ib.*
— XXXVI. Parfum des Titans. *ib.*
— XXXVII. Parfum des Curètes. *ib.*
— XXXVIII. Parfum de la mère Cérès d'Eleusis. 46
— XXXIX. Encens de Mésa. *ib.*
— XL. Parfum des Saisons. *ib.*
— XLI. Parfum de Sémélé. 46
— XLII. A Bacchus Bassaréen et Triennal. 47
— XLIII. Parfum de Licnitus. *ib.*
— XLIV. Parfum de Bacchus. *ib.*
— XLV. Parfum de Salazius. *ib.*
— XLVI. Parfum d'Ippa. *ib.*
— XLVII. A Bacchus Lénéus. *ib.*
— XLVIII. Parfum des Nymphes. *ib.*
— XLIX. Parfum de Bacchus Triennal. 48
— L. Parfum de l'anniversaire de Bacchus. *ib.*
— LI. Parfum du Satyre Silène. *ib.*
— LII. Hymne d'Aphrodite. *ib.*
— LIII. Parfum d'Adonis. 49
— LIV. Parfum de Mercure infernal. *ib.*
— LV. Parfum de Cupidon. *ib.*
— LVI. Parfum des Parques. *ib.*
— LVII. Parfum des Grâces. 50
— LVIII. A Némésis. *ib.*
— LIX. Parfum de la Justice. *ib.*
— LX. Parfum de l'Équité. *ib.*
— LXI. Parfum de la Loi. *ib.*
— LXII. Parfum de Mars. 51
— LXIII. Parfum de Vulcain. *ib.*
— LXIV. Parfum d'Esculape. *ib.*
— LXV. Parfum d'Hygie. *ib.*
— LXVI. Parfum des Euménides. *ib.*
— LXVII. Parfum des Eumenides. 52
— LXVIII. Parfum de Mélinoé. *ib.*
— LXIX. Parfum de la Fortune. *ib.*
— LXX. Parfum du Génie protecteur. *ib.*
— LXXI. Parfum de Leucothée. *ib.*
— LXXII. Parfum de Palémon. *ib.*
— LXXIII. Parfum des Muses. 53
— LXXXV. Parfum de Mnémosyne. *ib.*
— LXXV. Parfum de l'Aurore. *ib.*
— LXXVI. Parfum de Thémis. *ib.*
— LXXVII. Parfum de Borée. *ib.*
— LXXVIII. Parfum du Zéphire. 53
— LXXIX. Encens de Notus. 54
— LXXX. Parfum de l'Océan. *ib.*
— LXXXI. Parfum de Vesta. *ib.*
— LXXXII. Parfum du Sommeil. *ib.*
— LXXXIII. Parfum de la Mort. *ib.*

LES PIERRES.

Prœmium 55
Argument des Pierres. 56
I. Le Cristal. 57
II. La Galactite. *ib.*
III. La Pétrace. *ib.*
IV. L'Agate. 58
V. La Corne de cerf. *ib.*
VI. La Pierre barbare. *ib.*
VII. La Jaspe. *ib.*
VIII. La Topase. *ib.*
IX. L'Opale. *ib.*
X. L'Aimant. 59
XI. L'Ostrite. *ib.*
XII. Le Jais. 61
XIII. Le Coryphode. *ib.*
XIV. Le Corail. *ib.*
XV. L'Agate. 62
XVI. *ib.* 63
XVII. *ib.* *ib.*
XVIII. Neuritis. 64
XIX. Chabaccos. *ib.*
Fragmens. *ib.*

OEUVRES D'HOMÈRE.

Préface. 67
Hymne I. A Apollon. 73
— II. A Mercure. 79
— III. A Vénus. 87
— IV. A Cérès. 90
— V. A Vénus. 96
— VI. A Bacchus. *ib.*
— VII. A Mars. 97
— VIII. A Diane. *ib.*
— IX. A Vénus. *ib.*
— X. A Minerve. 98
— XI. A Junon. *ib.*
— XII. A Cérès. *ib.*
— XIII. A la Mère des dieux. *ib.*
— XIV. A Hercule au cœur de lion. *ib.*
— XV. A Esculape. *ib.*
— XVI. Aux Dioscures. *ib.*
— XVII. A Mercure. *ib.*
— XVIII. A Pan. 99
— XIX. A Vulcain. *ib.*
— XX. A Apollon. *ib.*
— XXI. A Neptune. 100
— XXII. A Jupiter. *ib.*
— XXIII. A Vesta. *ib.*
— XXIV. Aux Muses et à Apollon. *ib.*
— XXV. A Bacchus. *ib.*
— XXVI. Au même. Fragment. *ib.*

— XXVII. A Diane. 101
— XXVIII. A Minerve. *ib.*
— XXIX. A Vesta et à Mercure. *ib.*
— XXX. A la Mère de tous. *ib.*
— XXXI. Au Soleil. 102
— XXXII. A la Lune. *ib.*
— XXXIII. Aux Discoures. *ib.*

FRAGMENS.

I. Aux habitans de Neotychus colonie de Cyme. 102
II. En revenant dans la ville de Cyme. 103
III. Épitaphe de Midas. *ib.*
IV. Contre les habitans de Cyme. *ib.*
V. Contre Testoride. *ib.*
VI. A Neptune. *ib.*
VII. A la ville d'Érithrée. *ib.*
VIII. Contre des Nautoniers. *ib.*
IX. A un Pin. *ib.*
X. A Glaccus. 104
XI. Contre une Prêtresse de Samos. *ib.*
XII. A la Maison des amis. *ib.*
XIII. Le Fourneau ou la terre à potier. *ib.*
XIV. Fragment. *ib.*
XV. A des Pêcheurs. *ib.*

FRAGMENS DE DIVERS POÈMES ATTRIBUÉS A HOMÈRE.

I. Fragment du Margitès. 105
II. Fragmens de la Thébaïde, poëme cyclique. *ib.*
III. Fragmens des Épigones. *ib.*
IV. Fragmens des vers Cypriens. *ib.*
V. Fragmens de la petite Iliade. *ib.*
VI. Fragment d'un poëme intitulé le Retour. 106
VII. Fragmens des Cercopes. *ib.*
VIII. Fragmens de poëmes inconnus. *ib.*
La Batrachomyomachie. 107

OEUVRES D'HÉSIODE.

Essai sur Hésiode. 113
La Théogonie. 127
Les Travaux et les Jours. 140
Le Bouclier d'Hercule. 151
Fragmens. 158

PINDARE.

Notice sur Pindare. 165
Des jeux olympiques. 169
Ire Olympique pour Hiéron. 185
IIe — pour Théron. 186
IIIe — pour Théron. 188
IVe — pour Psaumis. 189
Ve — pour Psaumis. *ib.*
VIe — pour Agésias. 190
VIIe — pour Diagoras. 192
VIIIe — pour Alcimédon et Timosthènes. 193
IXe — pour Epharmostus. 194
Xe — pour Agésidamus. 196
XIe — pour Agésidamus. 197
XIIe — pour Ergotèle. 198
XIIIe — pour Xénophon. *ib.*
XIVe — pour Asopichus. 200
Des jeux pythiques. 201
Ire Pythique pour Hiéron. 201
IIe — pour Hiéron. 203
IIIe — pour Hiéron. 204
IVe — pour Arcésilas. 205
Ve — pour Arcésilas. 211
VIe — pour Xénocrate. 212
VIIe — pour Mégaclès. 213
VIIIe — pour Aristomène. *ib.*
IXe — pour Télésicrate. 214
Xe — pour Hippoclès. 216
XIe — pour Thrasydée. 217
XIIe — pour Midas. 218
Des jeux néméens. 219
Ire Néméenne pour Chromius. *ib.*
IIe — pour Timodème. 220
IIIe — pour Aristoclide. 221
IVe — pour Timasarque. 222
Ve — pour Pythéas. 223
VIe — pour Alcimide. 224
VIIe — pour Sogène. 225
VIIIe — pour Dinias. 227
IXe — pour Chromius. 228
Xe — pour Thiéus. 229
XIe — pour Aristagoras. 231
Des jeux isthmiques. 232
Ire Isthmique pour Hérodote. 232
IIe — pour Xénocrate. 233
IIIe — pour Mélissus. 234
IVe — pour Mélissus. *ib.*
Ve — pour Phylacidas. 235
VIe — pour Phylacidas, Pithéas et Euthymène. 236
VIIe — pour Strepsiade. 238
VIIIe — pour Cléandre. 239

ANACRÉON.

Vie d'Anacréon. 242
Ode I. Sur sa lyre. 243
— II. Sur les femmes. *ib.*
— III. Sur l'Amour. *ib.*
— IV. Sur lui-même. *ib.*
— V. Sur la rose. *ib.*
— VI. Érotique. *ib.*
— VII. Sur l'Amour. 244
— VIII. Songe. *ib.*
— IX. Sur une colombe. *ib.*
— X. Sur un Amour en cire. *ib.*
— XI. Sur lui-même. *ib.*
— XII. Sur une hirondelle. *ib.*
— XIII. Sur lui-même. *ib.*
— XIV. Sur l'Amour. 245
— XV. Vivre sans inquiétude. *ib.*
— XVI. Sur lui-même. *ib.*
— XVII. Sur un coupe d'argent. *ib.*
— XVIII. Même sujet. *ib.*
— XIX. Il faut boire. *ib.*
— XX. A une jeune fille. *ib.*
— XXI. Sur lui-même. 246
— XXII. A Bathylle. *ib.*
— XXIII. Sur l'amour de l'or. *ib.*
— XXIV. Sur lui-même. *ib.*
— XXV. Sur lui-même. *ib.*
— XXVI. Sur lui-même. *ib.*
— XXVII. Sur Bacchus. *ib.*
— XXIII. A une jeune fille. *ib.*
— XXIX. Sur le jeune Bathylle. 247
— XXX. Sur l'Amour. *ib.*
— XXXI. Sur son délire. *ib.*
— XXXII. Sur le nombre de ses amours. *ib.*
— XXXIII. Sur l'hirondelle. *ib.*
— XXXIV. A une jeune fille. *ib.*
— XXXV. Sur Europe. 248
— XXXVI. Il faut jouir de la vie. *ib.*
— XXXVII. Sur le printemps. *ib.*
— XXXVIII. Sur lui-même. *ib.*
— XXXIX. Sur un banquet. *ib.*
— XL. Sur l'Amour. *ib.*
— XLI. Sur un banquet. *ib.*
— XLII. Érotique. 249
— XLIII. Sur la cigale. *ib.*
— XLIV. Songe. *ib.*
— XLV. Sur les traits de l'Amour. *ib.*
— XLVI. Sur l'Amour. *ib.*
— XLVII. Sur un vieillard. *ib.*
— XLVIII. Sur Bacchus. *ib.*
— XLIX. Sur un disque représentant Vénus. 250
Ode L. Sur le vin. *ib.*
— LI. Sur la rose. *ib.*
— LII. Sur lui-même. *ib.*
— LIII. Sur les amans. 251
— LIV. Sur lui-même. *ib.*
— LV. Sur lui-même. *ib.*
— LVI. Sur l'Amour. *ib.*
— LVII. Sur le printemps *ib.*
— LVIII. Sur lui-même. *ib.*
— LIX. Sur un tableau. *ib.*
— LX. Sur une jeune fille. *ib.*
Fragmens. 251
Épigrammes. 252
Épitaphe d'Anacréon, par Julien. *ib.*
Fragmens. *ib.*

SAPPHO.

Vie de Sappho. 254
Hymne à Vénus. 258
Hymne à une femme aimée. *ib.*
Épitaphes. *ib.*
Fragmens. *ib.*

TYRTÉE.

Vie de Tyrtée. 260
Ire Messénique. *ib.*
IIe Messénique. 261
IIIe Messénique. *ib.*

STÉSICHORE.

Vie de Stésichore. 263
Fragmens. *ib.*

SOLON.

Vie de Solon. 264
Aux Muses. 266

ALCÉE.

Vie d'Alcée. 269
Fragmens. *ib.*

IBYCUS.

Vie d'Ibycus. 272
Fragmens. *ib.*

ALCMANE.

Vie d'Alcmane. 273
Fragmens. *ib.*

BACCHYLIDE.

Vie de Bacchylide. 274
I. Sur la paix. *ib.*
II. Sur le véritable courage. *ib.*
III. Sur le bonheur. *ib.*
Sur Dieu. 275
Sur le Péloponèse. *ib.*

OEUVRES DE THÉOCRITE.

Vie de Théocrite. 277
Idylle I. Le berger Thyrsis, le chevrier. 281
— II. La magicienne. 283
— III. Le chevrier ou Amarryllis. 285
— IV. Battus et Corydon. 286
— V. Les chanteurs. 288
— VI. Les chanteurs Damétas et Daphnis. 291
— VII. Les Thalisiennes. 292
— VIII. Les chanteurs Daphnis et Ménalque. 294
— IX. Les pasteurs. 295
— X. Les moissonneurs. 296
— XI. Le cyclope. 297
— XII. Les deux amis. 299
— XIII. Hylas. *ib.*
— XIV. L'amour de Cynisca. 300
— XV. Les Syracusaines. 302
— XVI. Hiéron ou les Grâces. 305

Idylle XVII. Éloge de Ptolémée. 306
— XVIII. Épithalame d'Hélène. 308
— XIX. Le voleur de miel. 309
— XX. Le pasteur. 309
— XXI. Les pêcheurs. 310
— XXII. Les dioscures. 311
— XXIII. L'amant malheureux. 314
— XXIV. Enfance d'Hercule. 315
— XXV. Hercule vainqueur du lion. 317
— XXVI. Les bacchantes. 320
— XXVII Daphnis et une bergère. 321
— XXVIII. La quenouille. 323
— XXIX. L'amant. *ib.*
— XXX. Mort d'Adonis. 324
Inscriptions. 324
Épitaphes. 326
Fragmens de la Bérénice. 327

BION ET MOSCHUS.

Préface. 329
Idylles de Bion. 331
Idylles de Moschus. 335

OEUVRES DE CALLIMAQUE.

Discours préliminaire. 343
Hymne I. En l'honneur de Jupiter. 349
— II. Sur les bains de Pallas. 350
— III. En l'honneur de Cérès. 353
IV. En l'honneur d'Apollon. 354
— V. En l'honneur de Diane. 355
— VI. En l'honneur de Délos. 359

OEUVRES DE COLUTHUS.

Vie de Coluthus. 365
L'enlèvement d'Hélène, poëme. 366

MUSÉE.

Préface. 373
Héro et Léandre, poëme. 380

OEUVRES DE TRYPHIODORE.

Vie de Tryphiodore. 385
La prise de Troie, poëme. 386

APOLLONIUS.

Vie d'Apollonius. 397

EXPÉDITION DES ARGONAUTES, POÈME.

Chant Ier. 403
Chant IIe. 420
Chant IIIe. 435
Chant IVe. 452

OEUVRES D'OPPIEN.

Préface 475

LA CHASSE, POÈME.

Chant Ier. 477
Chant IIe 484
Chant IIIe. 492
Chant IVe. 499

LA PÊCHE OU LES HALIEUTIQUES, POÈME.

Préface. 506
Chant Ier. 507
Chant 2e. *ib.*
Chant IIIe. *ib.*
Chant IVe. 537
Chant Ve. 546

OEUVRES DE SYNÉSIUS.

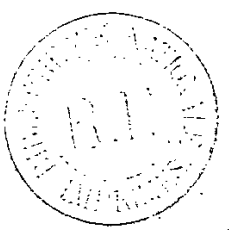
Préface. 557
Notice sur Synésius. 558
Hymnes. 561

ANTHOLOGIE.

Notice sur l'Anthologie. 573
Extraits de l'Anthologie. 574

NOTES.

Notes sur les œuvres d'Hésiode. 585
Notes sur la Théogonie. 588
Notes sur les Travaux et les Jours. 605
Notes sur le Bouclier d'Hercule. 613
Notes sur les Fragmens. 626
Notes des Olympiques de Pindare. 635
Notes sur les Pythiques. 651
Notes sur les Néméennes. 655
Notes sur les Isthmiques. 658
Notes sur les Fragmens de Sappho. 661
Notes sur les Idylles de Théocrite. 663
Notes sur les Idylles de Bion. 673
Notes sur les Idylles de Moschus. 679
Notes sur la Chasse d'Oppien. 682
Remarques sur la Pêche d'Oppien. 709



FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.